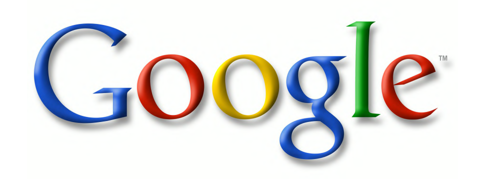
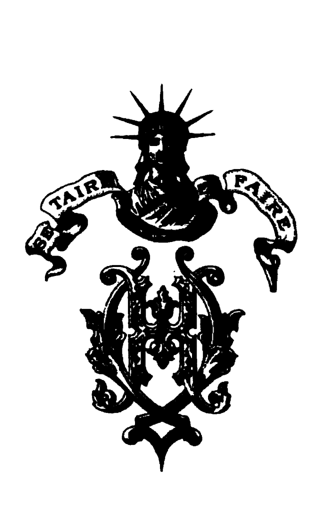




SE TAIR
FAIRE

132

HISTOIRE
DES EMPEREURS
ROMAINS.

TOME VII.

A PARIS,

CHEZ
- FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
- WERDET ET LEQUIEN, Libraires, rue du Battoir, n° 20;
- BOSSANGE PÈRE, Libraire, rue de Richelieu, n° 60;
- VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

HISTOIRE
DES EMPEREURS
ROMAINS,

DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN,

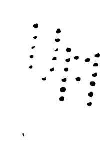
Jean Baptiste Louis

PAR CREVIER,

PROFESSEUR ÉMÉRITE DE RHÉTORIQUE AU COLLÉGE DE BEAUVAIS.

TOME VII.





PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, n° 24.

M. DCCC. XXVII.

HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS,

DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

PERTINAX.

SUITE

DU LIVRE XXI.

§ II. Les conjurés jettent la vue sur Pertinax pour l'élever à l'empire. Histoire abrégée et caractère de ce sénateur. Le préfet du prétoire Lætus le présente aux prétoriens, qui le proclament Auguste presque malgré eux. Pertinax est élu par le sénat, qui lui confère tous les titres de la puissance impériale. Mécontentement des prétoriens, qui éclate dès le troisième jour. Pertinax les calme par une largesse. Vente des meubles de Commode. Argent du tribut redemandé aux députés d'une nation barbare. Estime universelle pour la vertu de Pertinax. Il gouverne en bon et sage prince. Sa modestie par rapport à sa famille. Il n'est pas moins modeste en ce qui le touche lui-même. Frugalité de sa table. Avantages publics qui résultent de l'économie de Pertinax.

Nulle avidité en lui; les délateurs punis; les accusations de lèse-majesté abolies. Il donne les terres incultes à ceux qui les mettront en valeur. Son zèle pour la justice et pour la réparation des maux que Commode avait faits. Haine des prétoriens et de la vieille cour contre Pertinax. Conjuration formée par Lætus, préfet du prétoire. Pertinax est tué par les prétoriens. Taches sur sa vie. Beau témoignage rendu à Pertinax par la conduite de Pompéien. Éloge de Pompéien.

An. R. 945. De J.C. 193.

Q. Sosius Falco.
C. Julius Erucius Clarus.

Les conjurés jettent la vue sur Pertinax pour l'élever à l'empire. Histoire abrégée et caractère de ce sénateur. Dio, l. LXXIII. Herod. l. II. Capit. Pert. 1-4.

Après la mort de Commode, le premier soin de ceux qui l'avaient tué fut d'assurer leur vie en travaillant à lui donner un successeur qui leur eût obligation de l'empire. Ils jetèrent les yeux sur Pertinax, qui de l'état le plus bas s'était élevé, par son mérite et par la protection de Marc Aurèle, à un rang où il ne voyait plus au-dessus de lui que le trône. Il avait été fait consul par ce sage prince, et revêtu successivement de divers gouvernements de provinces, ou commandements militaires. Il fut long-temps sénateur et même consulaire, sans avoir jamais vu le sénat; car les emplois dont on le chargeait le tinrent continuellement éloigné de Rome, et il fut consul sans y mettre le pied. Il entra donc au sénat pour la première fois sous le règne de Commode; et bientôt après la haine et la jalousie de Pérennis lui attirèrent, comme on l'a vu, une disgrace et un exil de trois ans. Après la chute de ce ministre, Pertinax reprit faveur. La bassesse de sa naissance pouvait bien être une recommandation pour lui auprès de Commode. Ce qui est certain, c'est

que depuis son rappel il fut toujours employé sous ce règne, et placé dans les postes les plus brillants : commandant des légions de la Grande-Bretagne, ensuite surintendant des vivres, puis proconsul d'Afrique, et enfin consul pour la seconde fois, et gouverneur de Rome. Il exerçait cette dernière charge lorsque Commode périt.

La gloire de Pertinax égalait ou même surpassait l'éclat de ses dignités. Il s'était montré également propre aux emplois militaires et civils. Brave et habile guerrier, son nom était devenu la terreur des Barbares ; et en même temps il avait su maintenir la discipline avec sévérité parmi des troupes mutines et séditieuses. Dans le gouvernement de Rome, il se conduisit avec une douceur, une affabilité, une bonté, qui le firent aimer de tout le monde. Simple et modeste jusqu'à reconnaître même alors pour son patron Lollianus Avitus[1], dont il était devenu au moins l'égal, mais qu'il respectait toujours avec reconnaissance comme le premier auteur de sa fortune ; ennemi du luxe, amateur de la frugalité, l'histoire ne lui reproche qu'une économie poussée trop loin, et l'habitude de promettre plus qu'il n'avait dessein de tenir, pour payer en belles paroles ceux qu'il ne pouvait satisfaire par les effets. Vict. Epit.

Personne donc n'était plus digne de l'empire que Pertinax, et les conjurés se faisaient un honneur infini en le plaçant sur le trône. Si nous en croyons Capitolin et Julien l'apostat, il avait été instruit de leur Jul. Caes.

[1] Ce sénateur est nommé par Victor *Lollius Gentianus*; mais il est visiblement le même que Capitolin dans la vie de Pertinax, n. 1, appelle *Lollianus Avitus*.

complot contre la vie de Commode. Dion et Hérodien supposent le contraire : et leur sentiment est plus probable, vu le peu de temps qui s'écoula entre le dessein et l'exécution.

Le préfet du prétoire Lætus le présente aux prétoriens, qui le proclament Auguste presque malgré eux.

Dès que Commode eut expiré sous la main de Narcisse, Lætus et Éclectus, qui sentirent la nécessité de se hâter, vinrent trouver Pertinax, le mirent au fait, et l'invitèrent à s'emparer de la place vacante. Selon Hérodien, Pertinax, en les voyant entrer dans sa chambre, crut tout d'un coup qu'ils venaient pour le tuer par ordre de Commode, et il les prévint en leur disant que depuis long-temps il s'attendait à n'être pas plus épargné que les autres amis de Marc Aurèle, et comptait que chaque nuit serait la dernière de sa vie; qu'ils pouvaient exécuter leur commission. Lorsqu'ils se furent expliqués, il balança s'il accepterait leur offre, mais seulement jusqu'à ce qu'il se fût bien assuré de la mort de Commode. Il envoya un homme à lui pour examiner et visiter le cadavre ; et sur sa réponse, conforme au discours du préfet du prétoire et du chambellan, il se laissa conduire par Lætus au camp des prétoriens.

Il craignait néanmoins, non sans fondement, de ne point trouver des dispositions favorables dans les gens de guerre, de qui Commode était aimé. Pour aider leur détermination, il résolut de se procurer l'appui du peuple. On était en pleine nuit, et par ses ordres quelques-uns de ceux qui se trouvaient autour de lui se répandirent dans les différents quartiers de la ville, criant à haute voix dans les rues que Commode était mort, et que Pertinax allait au camp prendre possession de l'empire.

Cette nouvelle produisit un mouvement étonnant dans Rome. On se lève avec précipitation, on sort des maisons, on se félicite mutuellement, surtout les grands et les riches, d'être délivrés d'une tyrannie cruelle et insupportable. Les uns courent au temple, pour rendre leurs actions de graces aux dieux. Le plus grand nombre s'attroupe autour du camp pour imposer aux soldats, à qui ils pensaient qu'un gouvernement sévère, tel que celui qu'annonçait le nom de Pertinax, conviendrait moins que la licence dans laquelle Commode les avait entretenus.

Cependant Pertinax et Lætus arrivent au camp : et celui-ci, par l'autorité que lui donnait sa charge de préfet du prétoire, ayant convoqué les soldats, commença par leur notifier la mort de Commode, mais en déguisant l'atrocité du fait, et faisant passer cette mort pour l'effet d'une subite apoplexie; après quoi il ajouta : « Pour remplir la place de l'empereur que la mort « vous a enlevé, le peuple romain et moi nous vous « présentons un homme d'un âge vénérable (Pertinax « avait alors soixante et six ans), de mœurs pures, d'une « valeur éprouvée dans la guerre. Votre bonne fortune « vous donne, non un empereur, mais un père. Vous « le savez : son élévation ne sera pas agréable pour « vous seuls; elle répandra la joie parmi les légions « des frontières, qui toutes ont été témoins de ses ex« ploits. Il ne nous faudra plus acheter la paix des « Barbares à prix d'argent : l'expérience de ce qu'ils « ont souffert de sa part les contiendra par la crainte. »

Pertinax prit ensuite la parole, et promit aux prétoriens douze mille sesterces[1] par tête. Cette largesse,

[1] Quinze cents livres.

l'estime qu'ils ne pouvaient refuser à celui qui leur parlait, la déférence pour Lætus leur chef, qui, tout méchant homme qu'il était, paraît néanmoins avoir eu de la tête et de la vigueur, tout cela inclinait les soldats à goûter la proposition qui leur était faite. Un mot de Pertinax leur déplut. Il leur dit qu'il s'était glissé bien des abus sous le gouvernement précédent, mais qu'avec leur secours il espérait les réformer. Cette annonce semblait aux prétoriens une menace qui les regardait directement, parce qu'ils savaient que Commode leur avait accordé une infinité de choses contre les règles. Ils balançaient donc et gardaient le silence. Le peuple, qui était entré en foule dans le camp, leur donna le ton. Il proclama Pertinax Auguste, avec les plus vifs transports de joie, et les prétoriens suivirent, plus par bienséance et par une espèce de nécessité que par une sincère affection.

Pertinax est élu par le sénat, qui lui confère tous les titres de la puissance impériale.

Du camp, Pertinax se transporta au sénat qui s'assembla pendant qu'il était encore nuit. Il y parut sans aucune des marques de la dignité impériale, comme attendant de l'autorité de la compagnie la décision de son état. Cette modestie était placée, et conforme aux vrais principes de l'ancien gouvernement. Mais de plus elle avait pour motif une inquiétude secrète, qui tourmentait Pertinax. Il avait craint de la part des soldats leur affection pour Commode : il craignait de la part du sénat le dédain pour l'obscurité de sa naissance. Il déclara même que, nommé empereur par les soldats, il renonçait volontiers à l'éclat du pouvoir suprême, trop onéreux pour un homme de son âge, et trop difficile dans les circonstances; et il invita d'abord Pompéien, gendre de Marc Aurèle, en-

suite Acilius Glabrio, le plus noble des patriciens, à prendre une place qui leur convenait mieux qu'à lui. Cette déclaration et cette offre venaient trop tard. Pertinax avait fait la première et la plus importante démarche en se procurant le suffrage des soldats, et le sénat était trop sage pour se commettre avec les gens de guerre. Glabrio prit la parole, et dit à Pertinax : « Vous me croyez digne de l'empire, je vous le défè« re; et tout ce que nous sommes de sénateurs, nous « vous décernons tous les honneurs et tous les droits « du pouvoir suprême. » Le sénat applaudit. Pertinax fut déclaré Auguste d'un consentement unanime, et Commode ennemi public ; et c'est à ce moment que doivent se rapporter les acclamations dont j'ai parlé d'avance contre la mémoire de ce malheureux prince. On conféra à son successeur tous les titres de la puissance impériale à la fois, jusqu'à celui de Père de la patrie, que les empereurs avaient coutume de ne recevoir qu'après un certain temps; et il souhaita lui-même qu'on y ajoutât celui de Prince du sénat, qui était presque tombé en oubli et en désuétude, titre populaire, et qui rappelait l'idée de l'ancienne république. Le sénat voulait aussi décorer l'épouse de Pertinax, Flavia Titiana, du nom d'*Augusta*, et son fils du nom de César. Pertinax refusa l'honneur que l'on déférait à sa femme ; et par rapport à son fils, il déclara vouloir attendre un âge plus mûr, et des preuves de vertu qui l'en eussent rendu digne.

Capit. 5, 6. Dio, et Herod.

Ce ne fut qu'après ces préliminaires, dans lesquels on reconnaît toutes les formalités d'une élection, que Pertinax monta au trône impérial, comme forcé par le vœu de la compagnie. Il rendit graces au sénat, en

faisant sentir néanmoins combien il craignait les difficultés de la place sublime à laquelle on venait de l'élever. Il promit un gouvernement conforme aux lois, dirigé par les conseils du sénat, et qui tiendrait plus de l'aristocratie qu'il ne serait monarchique. Enfin il témoigna sa reconnaissance à Lætus, auteur de la mort de Commode (car il n'y avait plus de raison d'user de dissimulation à cet égard), et à l'amitié duquel il était redevable de l'empire.

Lætus, par bien des endroits, était assurément indigne d'être loué en plein sénat; et Q. Sosius Falco, qui entrait en possession du consulat ce jour-là même, 1er janvier, jeune ambitieux dont les vues se portaient très-haut, crut trouver dans cet éloge une occasion de soulever les esprits contre Pertinax. « On peut juger, « lui dit-il avec audace, quel empereur nous aurons « en vous, lorsqu'on vous entend louer les ministres « des crimes de Commode. » Pertinax se posséda, et il se contenta de lui répondre : « Consul, vous êtes « jeune : vous ignorez ce que c'est que la nécessité d'o- « béir. Ils ont exécuté malgré eux les ordres qu'ils re- « cevaient; mais au premier moment favorable ils ont « fait éclater leurs véritables sentiments. »

Si Pertinax parlait sincèrement, il connaissait mal Lætus, et il lui attribuait des motifs plus nobles et plus purs que ceux qui l'avaient fait agir. Au reste, on voit que le meurtre de Commode était universellement approuvé. Personne ne doutait chez les païens qu'il ne fût permis, et même louable de tuer un tyran. La douceur de l'Évangile a seule la gloire d'avoir proscrit cette doctrine, qui met en péril la vie même des meilleurs princes.

Ainsi finit l'assemblée du sénat, au sortir de laquelle le nouvel empereur alla au Capitole offrir ses vœux, et fut ensuite mené en pompe au palais impérial. Le soir, il invita les magistrats et les premiers du sénat à souper avec lui, renouvelant un usage que Commode avait interrompu : et dans le repas il montra une gaîté douce et une familiarité qui mettaient en liberté ses convives, et qui leur rendaient le nouveau prince aimable, par la comparaison surtout avec les hauteurs et les dédains de son prédécesseur.

Le sénat, le peuple, étaient donc dans la joie, et formaient les plus heureux présages sur le gouvernement d'un empereur sage et modéré. Il n'en était pas de même des prétoriens, à qui la licence plaisait, et que la tyrannie de Commode, dont ils avaient été les instruments, élevait sur la tête de leurs concitoyens. Ils ne pouvaient douter que l'intention de Pertinax ne fût de rétablir le bon ordre parmi eux, et de les contenir dans le devoir. Le premier jour il donna pour mot au tribun : *Faisons le service*[1] ; laissant à entendre que par le passé la discipline s'observait si mal dans leur corps, qu'ils avaient besoin d'un nouvel apprentissage. Il leur fit défense de maltraiter les gens du peuple, de frapper aucun de ceux qui se présenteraient pour approcher de sa personne. Mécontents de ces commencements, et inquiets pour la suite, les prétoriens regrettèrent Commode, et ils poussaient des soupirs lorsqu'ils voyaient abattre ses statues.

Mécontentement des prétoriens, qui éclate dès le troisième jour.

Dès le 3 janvier, jour auquel on faisait tous les ans des vœux publics pour la prospérité des empereurs, ils entreprirent de changer l'état des choses, et ils

[1] « Militemus. »

enlevèrent un illustre sénateur, nommé Triarius Maternus Lascivius, pour le mener au camp et l'élever à l'empire. Triarius n'était point complice de leur dessein : il résista, il se sauva d'entre leurs mains presque nu, et étant venu se rendre au palais auprès de Pertinax, de là il se retira à la campagne.

Pertinax les calme par une largesse. Vente des meubles de Commode.

Pertinax conçut qu'il avait besoin de ménager extrêmement des troupes capables de tels excès, et il se mit en devoir de les satisfaire. Il confirma tous les priviléges et tous les dons que Commode leur avait faits; et il prit des mesures efficaces pour s'acquitter promptement de la largesse qu'il leur avait promise. Il ne trouvait dans le trésor qu'un million[1] de sesterces. Sa ressource fut de vendre tout l'attirail du luxe insensé de son prédécesseur. Il mit donc en vente les statues et les tableaux du palais, les meubles superbes, la vaisselle d'or et d'argent enrichie de pierreries, les chevaux, les esclaves destinés à la débauche, tout ce qui avait servi à Commode pour ses combats contre les gladiateurs, ou pour la conduite des chariots. L'histoire remarque en particulier des voitures fabriquées avec de singulières attentions de commodités : les unes, dont les siéges mobiles pouvaient se tourner à volonté, soit qu'il fallût éviter le soleil, ou profiter d'un vent frais; les autres qui mesuraient le chemin qu'elles faisaient, et qui marquaient les heures. Le produit de cette vente suffit à Pertinax pour payer douze mille[2] sesterces par tête aux prétoriens, et quatre cents[3] aux citoyens du peuple.

Capit. 7 et 8. Dio.

[1] Cent vingt-cinq mille livres.
[2] Quinze cents livres.
[3] Cinquante livres.

Outre ce premier et principal avantage qu'il retirait d'un encan si précieux, il y envisageait encore un autre point de vue : il était bien aise de décrier de plus en plus la mémoire de Commode, en étalant sous les yeux du public les preuves de la folie monstrueuse de ce prince. Lætus le servit parfaitement dans ce dessein. Il rechercha tous les indignes ministres des plaisirs de Commode ; il fit afficher leurs noms, qui seuls et par eux-mêmes annonçaient l'infamie ; et dans les condamnations qu'il prononça contre eux, il eut soin d'exprimer les sommes auxquelles se montaient leurs biens qu'il confisquait, et qui souvent se trouvèrent excéder la fortune des plus riches sénateurs que Commode avait fait périr pour s'emparer de leur dépouille.

Il fit encore une démarche d'éclat qui tendait au même but dans un autre genre. Des députés d'une nation barbare étaient venus à Rome recevoir la pension que Commode payait à leurs chefs, pour acheter d'eux la paix ; et ils n'étaient pas encore sortis des terres de l'empire lorsque arriva la révolution. Lætus fit courir après eux, et leur demanda l'or qui leur avait été remis. « Portez dans votre pays, leur dit-il, la nou« velle du changement dont vous êtes témoins. Dites « à ceux qui vous ont envoyés que c'est maintenant « Pertinax qui gouverne l'empire. » La différence entre les deux gouvernements ne pouvait être rendue plus sensible, que par cette hauteur envers des peuples à qui précédemment on payait tribut. Et l'effet y répondit. Les Barbares furent contenus par la crainte du nom seul de Pertinax.

Argent du tribut redemandé aux députés d'une nation barbare.

Herod.

L'estime pour sa vertu était universelle. Lorsque la nouvelle de la mort de Commode et de l'élection de

Estime universelle pour la vertu de

Pertinax. Dio, ap. Val.

Pertinax arriva dans les provinces, on hésita à y ajouter foi. On craignit que ce ne fût un piége tendu par Commode pour avoir occasion d'exercer ses cruautés et ses rapines. Dans cette incertitude, plusieurs gouverneurs prirent le parti d'attendre la confirmation, et même de faire mettre en prison les courriers, sûrs que si la nouvelle était vraie, Pertinax leur pardonnerait aisément une faute qui ne venait point de mauvaise volonté. Les peuples alliés de l'empire n'avaient pas de lui une moins haute idée. Son élévation les combla de joie, et ils s'empressèrent d'envoyer des ambassadeurs pour en féliciter le sénat et le peuple romain.

Herod.

Il gouverne en bon et sage prince.

Au moyen des précautions que le nouvel empereur avait employées pour calmer les prétoriens, il jouit de quelque tranquillité, et il fit paraître, pendant le temps qu'elle dura, toutes les vertus d'un grand et sage prince.

Sa modestie par rapport à sa famille.

J'ai déja touché l'article de sa modestie par rapport à sa famille. Il ne fit rien pour elle, sinon qu'il nomma préfet de la ville en sa place Flavius Sulpicianus son beau-père. Mais ce sénateur, au jugement de Dion, était digne de l'emploi, quand même il n'eût pas été beau-père de l'empereur.

Dio, et Capit. 6 et 13.

J'ai dit qu'il refusa pour sa femme le titre d'*Augusta*, et pour son fils celui de César. Plus d'un motif le portait à ne point honorer beaucoup une épouse qui n'avait elle-même nul soin de son honneur, et qui entretenait une intrigue publique avec un joueur d'instrument. Pour ce qui est de son fils, il paraît que le goût de modestie influa seul dans la conduite qu'il tint à son égard. Ce fils était encore très-jeune, et son père craignait que la simplicité de l'âge ne fût trop aisément

corrompue par le poison de la grandeur. Il ne le logea point dans le palais, et après l'avoir émancipé aussi bien qu'une fille qu'il avait, il leur partagea tout ce qu'il possédait comme particulier, et les établit chez leur grand-père maternel, préfet de la ville. De là le fils de l'empereur allait aux écoles publiques, sans être en rien distingué de ceux de son âge. Pertinax le voyait rarement, et toujours sans faste, en bon père de famille. Herod.

Il observa la même modestie, autant que son rang le pouvait permettre, en ce qui regardait sa personne. Loin de s'oublier dans une si haute élévation, il se rappelait volontiers son premier état, et il faisait souvent manger avec lui Valérianus, qui avait été son collègue et son confrère dans la profession publique des lettres. Il se rendait accessible à tous, écoutant ce que chacun avait à lui dire, et répondant avec bonté. Il vivait familièrement avec les sénateurs, et les traitait dans le commerce ordinaire presque comme ses égaux. Assidu au sénat, duquel il ne s'absenta jamais, ses manières à l'égard de la compagnie allaient jusqu'au respect. Il rendait de grands honneurs à Pompéien et à Glabrio, dont un prince moins judicieux que lui aurait peut-être pris ombrage. Il ne voulut point que l'on marquât à son nom aucun des effets ou des édifices dont il jouissait comme empereur. Ce n'était pas à lui que tout cela appartenait, selon sa façon de penser, mais à l'empire.

Il n'est pas moins modeste en ce qui le touche lui-même.

Dio, Herod. et Capit. 8, 9, 12 et 13.

Sous Commode la dépense de la table de l'empereur avait été énorme; Pertinax la réforma, et la réduisit aux règles d'une honnête frugalité. Il y invitait souvent des sénateurs; et il envoyait à ceux qui n'y venaient pas

Frugalité de sa table.

des plats de sa table, non comme des mets exquis, mais comme des marques de son attention. La simplicité de ces présents apprêtait à rire aux riches et aux somptueux; mais ceux d'entre nous [1], dit Dion, qui estimaient plus la vertu que le luxe, les recevaient avec joie et avec admiration.

Capit. 12. Capitolin a suivi le jugement de ces amateurs du faste que blâme Dion. Il accuse Pertinax d'une avarice sordide, et il en cite entre autres preuves ces envois d'une moitié de chapon, ou d'un fricandeau. Sans doute une telle simplicité n'a point de quoi frapper les yeux, et cet empereur, en retranchant tout d'un coup par la moitié la dépense de sa maison, fit disparaître une vaine pompe, qui plaît aux hommes vains.

Avantages publics qui résultent de l'économie de Pertinax. Capit. 9.

Mais que l'on compare à ce faux brillant les biens solides que produit une sage économie. Dans un règne qui dura moins de trois mois, Pertinax acquitta les dettes qu'il avait contractées à son avénement à l'empire; il assura des récompenses pour les services militaires; il établit des fonds pour les ouvrages publics; il trouva de l'argent pour la réparation des grands chemins; il paya d'anciennes dettes de l'état; en un mot, il remplit le trésor impérial, que son prédécesseur avait épuisé, et il le mit au niveau de toutes les dépenses nécessaires. Une telle administration mérite les plus grands éloges, et marque un prince qui connaît ses devoirs, et qui a le goût de la véritable grandeur.

Capit. 8. Parmi les avantages dont Rome fut redevable à la frugalité de Pertinax, je compterai encore la réforme du luxe des particuliers, qui eurent honte de ne pas

[1] Καὶ αὐτὸν ἐπὶ τούτῳ οἱ μὲν πλούσιοι καὶ μεγάλαυχοι διεγέλων· οἱ δὲ ἄλλοι, οἷς ἀρετὴ ἀσελγείας προτιμοτέρα ἦν ἐπῃνοῦμεν. (Dio.)

imiter l'exemple du prince. De là suivit un bien public, la diminution du prix des denrées, qui, n'étant plus enlevées par ces hommes somptueux à qui rien ne coûte pour se satisfaire, demeurèrent à la portée du commun des citoyens.

Il est important d'observer que les sommes immenses dont Pertinax eut besoin pour faire face à tous les objets différents que j'ai cités, n'étaient point le fruit de l'injustice ni d'une avidité tyrannique. Loin d'écouter les délateurs, il punit rigoureusement ceux qui dans les temps précédents avaient fait ce infame métier. Il abolit les accusations pour cause de lèse-majesté. Il déclara qu'il ne recevrait aucun legs testamentaire de ceux qui auraient des héritiers légitimes, et qu'au lieu d'envahir les successions sur le plus léger prétexte, comme avait fait son prédécesseur, il n'en recueillerait aucune à laquelle il ne fût appelé selon toutes les formalités des lois; et il ajouta cette parole remarquable: « Il est plus beau et plus juste de laisser la ré« publique pauvre, que de l'enrichir par les rapines et « par des voies odieuses [1]. » Il est vrai que Pertinax, contre la parole qu'il avait donnée un peu trop précipitamment, fut obligé de lever avec sévérité certains droits dont Commode avait accordé la remise. Mais le bon usage qu'il faisait de l'argent qui lui en revenait, et la nécessité, doivent lui servir d'excuses. Les droits qu'il exigea étaient apparemment anciens et établis par un long usage; car, pour ce qui est des péages nouveaux, que la tyrannie des financiers avait introduits,

Nulle avidité en lui : les délateurs punis : les accusations de lèse-majesté abolies. Herod. et Capit. 7.

Instit. Justin. l. II, tit. 17.

[1] « Sanctius est P. C. inopem rempublicam obtinere, quàm ad divitiarum cumulum per discrimina et dedecoris vestigia pervenire. » (CAPIT.)

Hérodien assure que Pertinax les supprima, ne voulant point gêner la liberté du commerce.

Il donne les terres incultes à ceux qui les mettront en valeur.

Il songea à augmenter les revenus de l'état, non en grossissant les impôts, mais en mettant en valeur beaucoup de terres qui demeuraient incultes, soit dans les provinces, soit même en Italie. Il fit don de toutes les terres qui étaient dans ce cas, même de celles qui faisaient partie du domaine impérial, à quiconque entreprendrait de les cultiver; et afin d'en faciliter l'exploitation, il accorda aux nouveaux possesseurs une exemption d'impôts pour dix ans, sachant bien que, si son projet réussissait, la république recueillerait ensuite avec usure ce qu'elle semblait perdre dans le moment actuel.

Son zèle pour la justice, et pour la réparation des maux que Commode avait faits. Herod. Dio. Capit. 8, 9, 13, 14.

Zélateur de l'équité et des lois, il rendait souvent la justice par lui-même. Il rétablit la mémoire de ceux qui avaient souffert d'injustes condamnations sous Commode, ou, s'ils vivaient encore, il les rappela d'exil. Il rendit à ceux-ci, ou aux héritiers des morts, leurs biens confisqués; et je ne saurais croire, sur le témoignage du seul Capitolin, qu'il leur ait fait acheter cette justice. J'ai dit qu'il punit les délateurs. S'ils étaient esclaves, il leur fit expier leur crime par le supplice de la croix. Il restitua à leurs maîtres les esclaves qui s'étaient dérobés des maisons particulières pour entrer dans celle du prince. Il réprima la licence des affranchis du palais, qui sous le règne précédent avaient disposé de tout avec un pouvoir tyrannique; et il les dépouilla des richesses immenses qu'ils avaient acquises, en achetant à vil prix les biens de ceux que Commode avait condamnés. Ses anciennes connaissances, citoyens de la petite ville d'Alba Pompéia sa patrie, accouru-

rent à Rome dès qu'ils le surent sur le trône, pleins d'une espérance avide d'être inondés de ses bienfaits. Ils furent trompés dans leur attente, et Pertinax ne crut point devoir employer les revenus publics à enrichir ceux que des liaisons privées attachaient à sa personne.

Par une conduite si parfaite dans toutes ses parties, il renouvelait l'heureux règne de Marc Aurèle; et, faisant goûter à tous les douceurs d'un gouvernement équitable et modéré, il comblait d'une double joie ceux qui retrouvaient en lui le sage prince dont la mémoire leur était infiniment chère.

Haine des prétoriens et de la vieille cour contre Pertinax. Dio, Herod. Capit. 10, 11, 12.

Dans cette satisfaction universelle, deux ordres de personnes, dont l'insolence et l'avidité avaient profité sous Commode de la misère publique, étaient étrangement irrités contre Pertinax, les prétoriens et la vieille cour; et ils jurèrent la perte d'un réformateur qui captivait leurs injustes désirs. Pertinax n'avait encore déplacé aucun de ceux à qui son prédécesseur avait confié quelque partie du ministère; mais ils savaient qu'il attendait le 21 d'avril[1], jour anniversaire de la fondation de Rome, comme un jour de renouvellement où il changerait toute la face de la cour. Ils prirent le parti de ne lui pas en donner le temps, et quelques affranchis eurent la pensée de l'étouffer dans le bain : mais ce projet, trop hasardeux dans l'exécution, fut abandonné; et le préfet du prétoire Lætus se chargea de la manœuvre, en recourant à d'autres voies.

Conjuration tramée par Lætus préfet

Cet officier, qui avait mis Pertinax sur le trône, s'en était bientôt après repenti. Il avait espéré régner

[1] Quelques-uns font tomber au vingt avril la fondation de Rome. Cette différence n'est ici d'aucune conséquence.

du prétoire. Dio, et Capit. sous le nom d'un prince qui lui serait redevable du rang suprême; et il voyait que Pertinax non seulement gouvernait par lui-même, mais le consultait peu, ne lui donnait aucun crédit, et le taxait souvent d'imprudence et de vues fausses dans les affaires. Comme c'était une ame tyrannique, qui n'avait ôté la vie à Commode que par des vues d'intérêt particulier, et qui en lui choisissant un successeur vertueux s'était proposé uniquement de donner à son attentat une couleur de zèle pour le bien public, son ambition frustrée le détermina à détruire son propre ouvrage par un second crime encore plus grand que le premier. Il trouvait les soldats qui lui obéissaient très-disposés à seconder ses fureurs, et il prit soin de nourrir et d'aigrir en eux ce levain d'animosité et de révolte. Il forma donc son plan, et il résolut d'élever à l'empire Sosius Falco, de qui j'ai déja rapporté un trait audacieux, et que la splendeur de sa naissance et ses richesses semblaient mettre à portée de la première place.

Lætus épia le moment où Pertinax était allé faire un petit voyage sur la côte (vraisemblablement à Ostie), Capit. 7. et là donner ses ordres par rapport à l'approvisionnement de la ville, auquel il apportait une extrême attention. Le préfet du prétoire comptait profiter de cet intervalle pour mener Falco au camp des prétoriens. Pertinax en fut averti, et, revenant en diligence, il déconcerta l'intrigue avant qu'elle pût éclore. Il se plaignit dans le sénat de l'infidélité des soldats, à qui, malgré l'épuisement du trésor public, il avait fait une très-grande largesse. Falco fut accusé, et il allait être condamné par les sénateurs, si Pertinax ne s'y fût opposé avec force. «Non, s'écria-t-il, je ne souffrirai jamais

« que sous mon gouvernement un sénateur, même cou-« pable, soit mis à mort. » Quelques-uns ont prétendu que Falco n'avait pas été instruit du complot formé pour l'élever sur le trône : c'est ce qui n'est guère probable, et le mot de Pertinax suppose manifestement le contraire. Ce qui est certain, c'est qu'il vécut depuis jouissant de toute sa fortune, et qu'il mourut tranquillement, laissant son fils pour héritier. Il est encore plus étonnant que Lætus soit demeuré en place : il faut croire qu'il avait si bien caché son jeu que Pertinax ou ne le soupçonna pas, ou ne se crut pas en état de le convaincre. L'impunité ne changea pas ce perfide, et il abusa du pouvoir qu'on lui laissait pour pousser en avant son entreprise criminelle, et pour envenimer de plus en plus, sous une fausse apparence de zèle, la haine des soldats.

Capitolin mêle dans son récit l'aventure assez mal débrouillée d'un esclave qui, se faisant passer pour le fils de Fabia, fille de Marc Aurèle, s'attribuait à ce titre des droits sur la succession de la maison impériale. Il fut reconnu, fouetté, et rendu à son maître. Lætus saisit ce prétexte de sévir contre plusieurs soldats, qui furent punis de mort comme complices des desseins insensés de ce misérable. Il avait pour but de porter à son comble l'indignation des prétoriens, qui voyaient, sur la déposition d'un esclave, verser le sang de leurs camarades.

Pertinax est tué par les prétoriens. Dio, Herod. Capit.

Ce noir projet réussit. Tout d'un coup trois cents[1] des plus forcenés partent du camp, traversent la ville en plein jour, et marchent l'épée nue à la main vers le palais impérial. Il fallait qu'ils fussent bien assurés de

[1] Dion ne dit que *deux cents*.

ne trouver aucun obstacle, ni de la part de ceux qui faisaient la garde, ni de la part des officiers de l'intérieur du palais, sans quoi leur entreprise aurait été aussi folle que criminelle, et sans aucune espérance de succès. Pertinax, averti de leur approche, envoya au-devant d'eux Lætus, tant il était mal informé des intrigues de ce traître. Lætus, auteur du complot, mais qui ne voulait se déclarer qu'à coup sûr, évita la rencontre des soldats, et se retira dans sa maison. Les assassins arrivent et trouvent toutes les portes ouvertes, toutes les avenues libres. La garde leur livre les passages; les affranchis et les chambellans, loin de leur faire résistance, allument encore par des exhortations leur audace et leur fureur.

Dans un danger si pressant, plusieurs conseillaient à Pertinax de mettre sa vie en sûreté par une prompte fuite; et Dion assure que la chose était aisée, et que si ce prince se fût dérobé à la première fougue des soldats, il aurait trouvé dans l'affection du peuple une sauvegarde et un rempart. Pertinax en crut trop son courage: il se persuada que tout sentiment n'était pas éteint dans le cœur des prétoriens, et que la vue de leur empereur leur imposerait. Il s'avança donc vers eux d'un air intrépide, d'une contenance fière; et il eut d'abord lieu de s'applaudir de sa hardiesse, car il se fit écouter. « Quoi! leur dit-il, vous qui par état de-« vez veiller à la défense de vos princes, et écarter de « leurs personnes les dangers même du dehors, c'est « vous qui vous en rendez les meurtriers! De quoi « avez-vous à vous plaindre? Prétendez-vous venger la « mort de Commode? j'en suis innocent. Et d'ailleurs,

« tout ce que vous avez droit d'attendre d'un bon et sage « empereur, je suis prêt à vous l'accorder.

Ce peu de paroles, prononcé avec majesté, faisait son impression : déja, baissant les yeux en terre, la plupart remettaient leur épée dans le fourreau. L'un d'entre eux, Tongrien de nation, plus féroce et plus intraitable que les autres, leur reprocha ce mouvement de repentir comme une faiblesse; et, joignant l'exemple aux discours, il porta de sa pique le premier coup à l'empereur. Il réveilla ainsi dans le cœur de ses compagnons toute leur rage, qui n'était qu'assoupie. Ils se préparèrent à le suivre; et Pertinax, voyant qu'il n'y avait plus de ressource, s'enveloppa la tête dans sa toge, et, invoquant Jupiter Vengeur, il se laissa percer sans faire une inutile résistance.

Un seul homme lui témoigna de la fidélité en ce funeste moment : ce fut le chambellan Éclectus, l'un des meurtriers de Commode, qui, plein de courage, combattit contre les assassins, en blessa quelques-uns, et se fit tuer auprès de son maître.

Les prétoriens coupèrent la tête de Pertinax, et, l'ayant mise au bout d'une pique, ils emportèrent à travers la ville cet horrible trophée dans leur camp.

Ce funeste événement arriva le 28 mars de l'an de Capit. 15.
J. C. 193. Pertinax était né le 1er août de l'an 126; ainsi il périt âgé de soixante-six ans et près de huit mois, n'ayant pas régné trois mois entiers. Il laissa un fils et une fille, qui vécurent dans la condition privée, sans que jamais personne leur ait attribué ni qu'ils aient eux-mêmes revendiqué aucun droit au trône; et c'est une preuve, entre un grand nombre d'autres, que l'empire n'était nullement héréditaire chez les Romains.

Dion avance que cet empereur s'attira sa triste catastrophe pour s'être trop précipité de réformer l'état, et pour n'avoir pas su, quelque expérience qu'il eût dans les affaires, que la sagesse politique demande que l'on n'attaque pas tous les abus à la fois, et que l'on travaille lentement à les détruire par parties et les uns après les autres. Peut-être cette réflexion est-elle fondée; peut-être aussi nous sera-t-il permis de dire qu'il est aisé de juger par l'événement, et que les hommes sont communément ingénieux à trouver les causes des malheurs après qu'ils sont arrivés.

Éloge de Pertinax.

Il est certain que Pertinax a été l'un des plus grands princes qui aient jamais occupé le trône des Césars, quoique la courte durée de son règne ne lui ait pas

Vict. Epit.

permis de développer ses talents. Le sénat et le peuple eurent la liberté de témoigner leurs sentiments à son égard sous l'empire de Sévère, et ils firent de lui un éloge parfait par des acclamations que le cœur dictait, et dont la vérité est prouvée par les faits. « Sous Pertinax [1], s'écriaient-ils à l'envi, nous avons vécu sans « inquiétude; nous avons été libres de toute crainte. Il « a été pour nous un bon père, le père du sénat, le « père de tous les gens de bien. » L'empereur Sévère fit lui-même son oraison funèbre; et voici, suivant un

Dio, ap. Val.

fragment de Dion, qui paraît tiré de ce discours, le tableau qu'il traça de Pertinax : « La valeur guerrière « dégénère facilement en férocité, et la sagesse politique « en mollesse. Pertinax réunit ces deux vertus, sans le « mélange des défauts qui souvent les accompagnent; « sagement hardi contre les ennemis du dehors et con-

[1] « Pertinace imperante, securi viximus, neminem timuimus; patri pio, patri senatûs, patri bonorum omnium. »

« tre les séditieux, modéré et équitable envers les ci-
« toyens, et protecteur des bons. Sa vertu ne se démen-
« tit point au faîte de la grandeur; et, soutenant avec
« dignité et sans enflure la majesté du rang suprême,
« jamais il ne le déshonora par la bassesse, jamais il ne
« le rendit odieux par l'orgueil. Grave sans austérité,
« doux sans faiblesse, prudent sans finesse maligne, juste
« sans discussions scrupuleuses, économe sans avarice,
« magnanime sans fierté. »

Cet éloge ne laisse rien à désirer; mais nous devons nous souvenir que nous le tirons d'un panégyrique, et, sur deux articles que j'ai déja touchés, il exige quelque restriction. Ainsi il est difficile de laver entièrement Pertinax du reproche d'avarice, que Capitolin appuie de détails circonstanciés. Cet écrivain assure que Pertinax, après avoir fait paraître de l'intégrité et du désintéressement pendant la vie de Marc Aurèle, changea de conduite après la mort de ce vertueux prince, et manifesta son amour pour l'argent; qu'il devint riche tout d'un coup, caractère des fortunes suspectes; et qu'il étendit ses domaines par des usurpations sur ses voisins, qu'il avait ruinés par ses usures; qu'étant général d'armée, il vendit les grades militaires; enfin qu'il exerça, et particulier et même empereur, des trafics sordides et plus dignes de son premier état que de celui auquel son mérite l'avait élevé. Il semble qu'un témoignage de cette nature doive prévaloir sur l'autorité d'Hérodien, qui dit seulement en général que Pertinax vécut pauvre sous le règne de Commode, et que ce fut même sa pauvreté qui fit sa sûreté.

Taches sur sa vie.

Capit. 3, 9, 13.

On lui a reproché en second lieu d'avoir été plus libéral en paroles qu'en effets, et plus attentif à confor-

Capit. 13, 15.

mer son discours aux besoins des circonstances, qu'à le régler sur une exacte franchise. Ce défaut, observé par Capitoliu, pourrait bien en avoir imposé à cet historien lui-même, qui rapporte sérieusement que Pertinax redouta la dignité impériale, qu'il n'en portait les ornements qu'avec une sorte de saisissement et d'effroi, et qu'il eut dessein de l'abdiquer dès qu'il le pourrait sans péril. La manière dont Pertinax avait accepté l'empire ne donne pas lieu de croire que le poids lui en fût désagréable : on y remarque plutôt du désir et de l'empressement. Ces démonstrations de crainte et d'envie de retourner à la condition privée n'étaient sans doute, chez lui comme chez Auguste, qu'un langage modeste, destiné à faire honneur à celui qui le tenait.

Ses mœurs ne furent pas plus rangées que celles de sa femme, et l'histoire nomme une Cornificia qu'il aima passionnément, et aux dépens de sa réputation.

Malgré ces taches sur sa vie, Pertinax a mérité de grands éloges, et il est le dernier de cette chaîne de bons princes qui, ayant commencé à Vespasien, ne fut interrompue que par Domitien et par Commode. Nous n'en trouverons plus qui mérite ce titre jusqu'à Alexandre Sévère.

Beau témoignage rendu à Pertinax par la conduite de Pompéien.

Je ne dois point finir ce qui regarde Pertinax sans lui faire honneur du beau témoignage que lui rendit par sa conduite Pompéien, gendre de Marc Aurèle, l'honneur du sénat et le Caton de son siècle. Cet illustre sénateur, ne pouvant supporter la vue des horribles excès de Commode son beau-frère, s'était retiré de Rome sous prétexte d'infirmités. Il reparut dès qu'il sut qu'il s'agissait de mettre Pertinax sur le trône, et il y demeura pendant toute la durée de son règne, trop

court pour le bonheur de l'empire. Quand Pertinax ne fut plus, les infirmités de Pompéien revinrent, et on ne le revit plus dans la ville.

Éloge de Pompéien.

Il n'est plus guère parlé de Pompéien dans l'histoire, où il fait le plus beau rôle de tous les particuliers ses contemporains. Choisi pour gendre par Marc Aurèle à cause de sa vertu, grand homme de guerre, grand homme de bien, auteur des avis les plus sages tant que Commode daigna le consulter, ne prenant aucune part ni aux crimes de cet empereur ni aux attentats tramés contre lui, et sensible aux droits de l'affinité jusqu'à verser des larmes sur la mort d'un prince sous lequel sa vie n'avait pas été assurée un instant. Capit. Pert. 4.

DIDIUS JULIANUS.

SUITE

DU LIVRE XXI.

§ III. L'empire est mis à l'encan par les prétoriens. Sulpicianus se présente pour l'acheter. Didius Julianus met l'enchère sur lui, et l'emporte. Il est confirmé par le sénat. Dion le taxe mal-à-propos, ce semble, de luxe et de gourmandise. Le peuple manifeste par des clameurs tumultueuses son indignation contre lui. Soins de Didius pour se conserver l'affection des soldats et gagner celle du peuple et du sénat. Il est détruit par Sévère. Récit abrégé de sa chute et de sa mort. Il méritait son malheureux sort.

An. R. 844. De J.C. 193.

Q. Sosius Falco.
C. Julius Erucius Clarus.

L'empire est mis à l'encan par les prétoriens.

Dio, l. LXXIII. Herod. l. II. Spart. Did. 1, 2.

Les soldats, après la mort de Commode, avaient disposé de l'empire en arbitres et en maîtres; après la mort de Pertinax, ils le vendirent. Le crime qu'ils avaient commis les rendant timides, ils se renfermèrent dans leur camp, laissant le peuple et le sénat exhaler, soit leur indignation, soit leur douleur, par des plaintes aussi amères qu'impuissantes. Pour eux, insultant au malheur public, dont ils étaient la cause, et ne songeant qu'à le tourner au profit de leur avi-

dité, ils firent monter sur le mur du camp ceux d'entre eux qui avaient la voix la plus forte, afin qu'ils proclamassent l'empire à vendre au plus offrant, et à celui qui leur promettrait une plus grande largesse.

Sulpicianus se présente pour l'acheter.

Ils avaient au milieu d'eux Flavius Sulpicianus, préfet de la ville, beau-père de Pertinax, sénateur jusque là estimé, mais qui fit en cette occasion un indigne personnage. Il avait été envoyé par son gendre dans le camp des prétoriens, au premier bruit de leur mouvement séditieux, pour tâcher de les apaiser. Pendant qu'il était dans le camp, Pertinax fut tué, et Sulpicianus n'eut pas honte de vouloir en recueillir la dépouille sanglante. Il fit donc son offre; mais bientôt il lui survint un concurrent.

La nouvelle de la proclamation des soldats s'étant répandue dans la ville, les honnêtes gens en eurent horreur. Ils jugeaient que c'était le dernier degré de l'opprobre pour le nom romain, que l'empire de Rome fût mis à l'encan, comme les choses qui se vendent au marché; et que les assassins d'un empereur chéri et respecté, loin de subir la peine de leur abominable attentat, vendissent la succession à l'empire comme leur proie.

Didius Julianus met l'enchère sur lui, et l'emporte.

Didius Julianus pensa autrement. C'était un homme d'une naissance distinguée, surtout du côté maternel, puisque sa mère avait pour aïeul le fameux jurisconsulte Salvius Julianus, auteur de l'Édit perpétuel sous Adrien : son père Pétronius Didius était originaire de Milan. Didius Julianus fut élevé dans la maison et sous les yeux de Domitia Lucilla mère de Marc Aurèle. Il obtint successivement toutes les charges, et parvint au consulat qu'il géra avec Pertinax. Il lui succéda aussi

dans le proconsulat d'Afrique, et il eut encore divers autres emplois dans lesquels il s'acquit quelque réputation. J'ai remarqué, lorsque l'occasion s'en est présentée, ce qu'il y fit de plus digne de mémoire. Sa vie ne se passa pas sans traverses. On a vu qu'il fut impliqué dans l'accusation sous laquelle succomba son oncle maternel Salvius Julianus; mais il en sortit à son avantage, Commode, si nous en croyons Spartien, ayant déja tant versé de sang illustre qu'il en était las, et craignait de se rendre trop odieux. Didius fut néanmoins relégué à Milan, origine de sa famille, soit pour cette affaire, soit pour quelque autre de même genre; et suivant Dion, il méritait bien l'exil par son ambition inquiète et avide de nouveautés. Il possédait de grandes richesses, et il en amassait tous les jours par toutes sortes de voies. Dion prétend l'avoir souvent convaincu d'injustice dans des procès qu'il plaida pour ceux que Didius fatiguait par ses vexations. Pour ce qui est de ses mœurs, je ne sais pas trop à quoi m'en tenir entre les témoignages absolument contraires de
Spart. 3. Dion et d'Hérodien d'une part, et de l'autre de Spartien. Les deux premiers, ses contemporains, l'accusent de débauches, de luxe, d'intempérance, sans aucun égard aux bienséances les plus indispensables. Spartien tient un langage tout opposé. Il traite de calomnies les bruits répandus à ce sujet, et il assure que la table de Didius était frugale jusqu'à une épargne qui peut paraître sordide. S'il fallait me déterminer, je me rangerais volontiers du côté de Spartien. Il est visible que Dion haïssait Didius, et qu'il se plaît à en dire du mal; et d'ailleurs les excès d'une dépense voluptueuse ne s'allieraient pas aisément avec les trésors im-

menses qui le mirent en état d'acheter l'empire. Mais s'il n'eut point ce vice, il est blâmable par bien d'autres endroits, et on ne peut le disculper de légèreté, d'avidité, d'ambition inconsidérée, de petitesse d'esprit, et de faiblesse de courage et de tête.

Il était à table lorsqu'on vint lui dire que les soldats offraient l'empire à celui qui les paierait le mieux. Son caractère le portait à ouvrir son cœur à cette espérance, et sa femme et sa fille l'y exhortèrent. Il sort, et animé encore par deux officiers qu'il rencontra, il se présente au pied du mur. Il y apprend quelle somme offrait Sulpicianus au-dedans du camp, et sur-le-champ il couvre son offre par une plus forte enchère. Les deux contendants se piquent d'émulation et combattent sans se voir. Avertis de leurs offres respectives par des messagers qui allaient et venaient de l'intérieur du camp à la muraille et de la muraille à l'intérieur du camp, ils enchérissent à l'envi l'un sur l'autre, et enfin Sulpicianus promit aux soldats vingt mille sesterces par tête. Didius fit un effort, et en ajouta tout d'un coup cinq mille. Il l'emporta par cette enchère exhorbitante, aidée de la réflexion qu'il fit faire aux soldats, que Sulpicianus était beau-père de Pertinax, et voudrait sans doute venger sa mort. Pour lui, au contraire, il promit de rétablir la mémoire de Commode, de relever ses statues, de laisser les prétoriens jouir des mêmes droits, c'est-à-dire de la même licence dans laquelle cet empereur les avait entretenus. A ces conditions, il fut reçu dans le camp et proclamé Auguste par les soldats. Il prit donc possession de l'empire en offrant les sacrifices accoutumés en pareil cas. Il fit ensuite sa harangue de remerciement dans laquelle il ratifia tout ce qu'il avait promis.

Il établit préfets du prétoire ceux que la multitude lui désigna elle-même par ses suffrages, savoir Julius Flavius Génialis et Tullius Crispinus; et il reçut ses prières en faveur de Sulpicianus qui lui avait disputé l'empire. En effet, Didius ne fit aucun mal à son concurrent que de lui ôter la charge de préfet de la ville, dont il revêtit Cornélius Répentinus son gendre.

Il est confirmé par le sénat.

Tout ce que je viens de raconter se passa le jour même de la mort de Pertinax. Sur le soir, le nouvel empereur partit du camp pour aller au sénat, environné d'un nombreux cortége de troupes armées de toutes pièces, et qui marchaient au son des trompettes et enseignes déployées, comme pour une action de guerre. La précaution était placée; car l'indignation publique ne pouvait être ni plus légitime ni plus vive. On savait bien que le sénat ne donnerait que par contrainte son consentement à une élection si vicieuse dans toutes ses circonstances; et le peuple l'attaquait ouvertement, en sorte que les prétoriens étaient obligés, en traversant la ville, de mettre leurs boucliers sur leurs têtes pour se garantir des tuiles qu'on leur lançait de dessus les toits.

Dio, et Spart. 3, 4.

La crainte qui, dans ces sortes d'occasions, a toujours plus de pouvoir sur ceux qui ont plus à perdre, détermina les sénateurs à se rendre en grand nombre à l'assemblée. Didius ouvrit la séance par un discours des plus singuliers, et que l'on a peine à croire véritable, même sur la parole de Dion qui était présent. « Je vois, dit-il au sénat, que vous avez besoin « d'un chef, et je suis plus digne que tout autre de « vous commander. Je vous en citerais les preuves, si « vous ne me connaissiez et si je ne pouvais en attester

« vos consciences. C'est ce qui m'a enhardi à ne me « faire accompagner que de peu de troupes, et à pa« raître ici seul au milieu de vous pour vous deman« der la confirmation de ce qui m'a été donné par les « soldats. » S'il tint réellement ce langage, il fallait qu'il eût perdu toute pudeur. « Car, remarque l'his« torien, il se disait seul, pendant que le lieu de l'as« semblée était tout environné de gens en armes et « que dans le sénat même il se faisait garder par des « soldats ; et il invoquait en sa faveur la connaissance « que nous avions de lui, qui ne produisait en nous « d'autres sentiments que la crainte et la haine. » Il obtint néanmoins un décret tel qu'il pouvait le souhaiter. On l'agrégea aux familles patriciennes ; on lui déféra tous les titres de la puissance impériale ; on décora sa femme Manlia Scantilla et Didia Clara sa fille du nom d'*Augusta ;* après quoi il congédia l'assemblée et fut conduit au palais par les prétoriens.

Dion le taxe mal à propos ce semble, de luxe et de gourmandise.

Ici nos auteurs se partagent, conséquemment à la diversité de jugements que j'ai déja observée entre eux au sujet de Didius. Si Dion doit en être cru, cet empereur de quelques heures trouva trop chétif et trop mesquin le souper qui avait été préparé pour Pertinax, et il y substitua un festin également somptueux et délicat. Il joua aux dés pendant que le cadavre de son prédécesseur était encore dans le palais, et il se donna le divertissement de la comédie, ayant fait appeler des histrions, et entre autres le pantomime Pylade. Spartien réfute ce récit, comme fondé uniquement sur des bruits malignement répandus par les ennemis de Didius. Il soutient que le nouveau prince ne mangea qu'après que le corps de Pertinax eût été

enseveli ; que son repas fut fort triste, et qu'il passa la nuit non en veilles de divertissements et de débauches, mais occupé des embarras de la position où il s'était mis, et des mesures qu'il devait prendre dans une conjoncture si difficile. Il faut avouer que cette dernière façon de raconter les choses a bien plus de vraisemblance ; et Dion, comme je l'ai déja observé, paraît prévenu de haine contre Didius, avec qui il avait eu des démêlés ; au lieu que Spartien, qui écrivait cent ans après, n'avait aucun intérêt à favoriser ce malheureux prince. Enfin, la circonspection dont usa Didius en ce qui regardait la mémoire de Pertinax, ne porte pas à croire qu'il ait voulu lui insulter le jour même de sa mort. Il se fit une loi de n'en parler jamais en public, soit en bien, soit en mal. La crainte des soldats ne lui permettait pas les éloges. Les censures et les invectives leur auraient fait plaisir ; et il s'en abstint par respect pour la vertu.

Le peuple manifeste par des clameurs tumultueuses son indignation contre lui. Herod. et Dio, et Spart. Eutrop. Aur. Vict.

Le lendemain du jour où Didius s'était mis en possession de l'empire, les sénateurs et les chevaliers vinrent lui rendre des hommages forcés et d'autant plus empressés. « Nous composions nos visages, dit Dion, « et nous affections de faire paraître de la joie, pen« dant que nous portions la tristesse au fond de l'ame. » Mais le peuple ne se contraignit point, et il manifesta librement toute son indignation. Lorsque Didius sortit du palais, la multitude l'accabla d'injures ; et pendant qu'il offrait, suivant l'usage, dans le vestibule du sénat un sacrifice à Janus, elle témoigna par ses cris souhaiter qu'il ne trouvât point de présages favorables dans les entrailles des victimes, le traitant d'usurpateur et de parricide. Car on lui imputait sans fonde-

ment, à ce qu'il paraît, d'avoir eu part au meurtre de Pertinax ; et quelques écrivains des temps suivants ont consigné ce faux bruit dans leurs ouvrages. Didius voulut apaiser le tumulte par des paroles de douceur, et il promit même une largesse. On lui répondit : « Nous « n'en voulons point : nous ne recevrons rien. » Quelques-uns allèrent jusqu'à lancer des pierres sur lui ; en sorte qu'il se crut obligé d'ordonner à ses gardes de faire usage de leurs armes contre des séditieux. Il y en eut de tués ; mais l'exemple de leur mort n'arrêta point les autres. Au contraire, le peuple en devint plus furieux, et par des clameurs continuelles il regrettait Pertinax, il prodiguait les injures à Didius, il invoquait les dieux vengeurs, il chargeait les soldats d'imprécations.

Cependant Didius entra au sénat, et il y parla avec prudence et avec douceur. Il remercia la compagnie des honneurs qu'elle lui avait déférés, aussi bien qu'à sa femme et à sa fille. Il reçut le nom de Père de la patrie, qui lui avait sans doute été offert dès la veille et qu'il n'avait pas voulu admettre dans le moment ; mais il refusa une statue d'argent qu'on proposait de lui dresser.

Au sortir du sénat, il dirigea sa marche vers le Capitole. Le peuple en foule se mit de nouveau au-devant de lui pour barrer le chemin ; et il fallut encore employer la force et le fer pour écarter cette multitude irritée. Elle prit les armes, courut au cirque, et passa constamment une nuit et un jour sans boire ni manger, appelant au secours de la ville et de l'empire les divers commandants des armées répandues dans les provinces, et surtout Pescennius Niger qui

gouvernait la Syrie. Didius jugea avec raison que si l'on n'aigrissait point ces esprits échauffés et qu'on les laissât à eux-mêmes, ils se rebuteraient enfin; et en effet le besoin de dormir et de repaître les força de se séparer : chacun s'en retourna chez soi, et la tranquillité fut rétablie dans la ville.

Ces procédés de Didius ne donneraient pas une mauvaise idée de lui, si le vice de son entrée pouvait se couvrir; elle était d'autant plus criminelle et plus odieuse, qu'il avait toujours été personnellement considéré de Pertinax, qui l'appelait volontiers *son collègue et son successeur*, collègue dans le consulat, comme je l'ai dit, successeur dans le proconsulat d'Afrique. L'événement fit tourner en un autre sens ces paroles, qui passèrent pour un présage lorsque l'on vit Didius succéder à Pertinax dans l'empire.

Spart. 2.

Soins de Didius pour se conserver l'affection des soldats, et regagner celle du peuple et du sénat.

Après l'orage des premiers jours, Didius jouit d'un calme de peu de durée qu'il employa tout entier à tâcher de s'affermir. Son premier objet fut de satisfaire les prétoriens, et il surpassa même sa promesse [1]. Au lieu de vingt-cinq mille sesterces, il leur en distribua trente mille par tête. Sachant combien la mémoire de Commode leur était chère, il souffrit qu'ils lui en donnassent le nom : il rétablit plusieurs usages, ou plutôt abus introduits par ce prince et réformés par Pertinax; enfin, pour mieux ressembler à cet indigne modèle, il ne rougit pas de se déshonorer dans un âge

[1] Hérodien assure au contraire que Didius ne put point acquitter la promesse qu'il avait faite aux soldats, et que leur espérance frustrée les indisposa contre lui. Comme je ne trouve ailleurs aucune trace de ce refroidissement des prétoriens à l'égard de Didius, j'ai mieux aimé suivre Spartien.

avancé par des combats et des exercices de gladiateur, ce qu'il n'avait jamais fait dans sa jeunesse.

Pour regagner, s'il était possible, l'affection du sénat et du commun des citoyens, il affectait des manières extrêmement populaires, se rendant assidu aux spectacles, flattant les puissants, se familiarisant avec les petits, souffrant avec patience les reproches et les injures, admettant les principaux du sénat à son jeu et à sa table qui était toujours magnifiquement servie. Mais on ne se laissait point prendre à ses caresses basses et rampantes : car, suivant la remarque de Dion [1], tout ce qui passe les bornes des convenances, quoique agréable en soi, devient suspect aux personnes sensées. Didius ne réussit donc point à calmer les haines du sénat et du peuple trop justement méritées, et il ne fit qu'y ajouter le mépris par ses bassesses.

Il est détruit par Sévère.

Cependant ce ne fut point de cette cause que partit sa ruine. Il ne fut point non plus vaincu ni détrôné par Niger, dont le peuple avait dans ses premiers mouvements imploré le secours. Un ennemi plus prochain et plus redoutable le renversa avant qu'il eût le temps de s'établir. Sévère, commandant des légions d'Illyrie, en se déclarant le vengeur de Pertinax, se fit proclamer empereur par ses troupes, et marchant aussitôt vers Rome, il détruisit sans peine la fortune encore chancelante de Didius.

Dio, et Herod. Spart. 5-9.

Récit abrégé de sa chute et de sa mort.

Le détail de cette révolution appartient à l'histoire du règne de Sévère qui en fut l'auteur. Je me contenterai donc de marquer ici en peu de mots, que Didius dans le péril ne montra que faiblesse, timidité et irré-

[1] Πᾶν γὰρ ἔξωθεν τοῦ εἰκότος, κἂν χαρίζεσθαι τί σε δοκῇ, δολερὸν τοῖς νοῦν ἔχουσι νομίζεται.

solution perpétuelle ; et qu'enfin, abandonné des prétoriens que Sévère avait su gagner, il fut déposé et condamné à mort par le sénat. L'arrêt fut exécuté par un tribun et quelques soldats envoyés pour tuer Didius dans le palais même où il se tenait caché. Ce lâche et infortuné vieillard, qui avait acheté si cher une fin si tragique, à la vue du tribun se répandit en plaintes, répétant plusieurs fois d'un ton lamentable : « Quel crime « ai-je commis ? à qui ai-je ôté la vie ? » Ses vaines doléances ne furent point écoutées ; les soldats le massacrèrent, et son corps, avec la permission de Sévère, fut remis à sa femme et à sa fille qui l'inhumèrent dans le tombeau de son bisaïeul. Il périt âgé de cinquante-six ans, ou selon Dion, soixante, n'ayant régné que soixante-six jours. Ainsi sa mort tombe au premier ou au second du mois de juin.

Il méritait son malheureux sort.

Quelque funeste qu'ait été cette mort, on ne peut pas dire qu'elle ne fut pas méritée. L'exemple unique de l'enchère scandaleuse qui lui servit de voie pour parvenir à l'empire, l'insolence des soldats nourrie non seulement par l'impunité, mais par la récompense, voilà des crimes qui noirciront à jamais la mémoire de Didius. Et il ne se rachète par aucun endroit, n'ayant eu aucune qualité personnelle qui soit capable de lui attirer de l'estime.

SÉVÈRE.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

FASTES DU RÈGNE DE SÉVÈRE.

Q. Sosius Falco. An. R. 944.
C. Julius Erucius Clarus. De J.C. 193.

Pescennius Niger est proclamé empereur à Antioche, et reconnu dans tout l'Orient.

Sévère proclamé empereur en Illyrie sur la fin d'avril, ou au commencement de mai, marche aussitôt vers Rome.

Didius tué le 2 juin : Sévère reconnu dans Rome.

Il casse les prétoriens, et fait son entrée dans Rome.

Funérailles solennelles et apothéose de Pertinax.

Nouveaux prétoriens, dont le nombre devint quadruple de celui des anciens.

Avant que de partir pour aller faire la guerre à Niger, il s'accommode avec Albin, commandant de la Grande-Bretagne, qu'il craignait d'avoir pour rival, et il lui donne le titre de César.

Premier acte d'hostilité entre Niger et Sévère près de Périnthe, dans la Thrace. Niger est déclaré par le sénat ennemi public.

AN. R. 945. DE J. C. 194.

L. SEPTIMIUS SEVERUS AUGUSTUS II.
D. CLODIUS ALBINUS CÆSAR II.

Combat près de Cyzique, où Émilien, général de Niger, est défait.

Commencement du siége de Byzance.

Seconde bataille entre Nicée et Cius, où Niger, commandant ses troupes en personne, est vaincu par Candide, général de Sévère.

Il s'enfuit en Syrie, et fortifie le passage du mont Taurus, qui arrête pendant un temps l'armée victorieuse.

Après avoir enfin forcé ce passage, l'armée de Sévère entre en Cilicie. Troisième et dernière bataille près d'Issus, où Niger est vaincu sans ressource.

Il veut s'enfuir au-delà de l'Euphrate. Il est pris et tué.

Rapines et cruautés exercées par Sévère sur le parti vaincu.

AN. R. 946. DE J. C. 195.

SCAPULA TERTULLUS.
TINEIUS CLEMENS.

Expédition de Sévère dans la Mésopotamie et les pays voisins. La possession de Nisibe assurée aux Romains.

AN. R. 947. DE J.C. 196.

CN. DOMITIUS DEXTER II.
L. VALERIUS MESSALA THRASEA PRISCUS.

Prise de Byzance, après un siége de trois ans.

Rupture entre Sévère et Albin, qui se fait proclamer Auguste.

Albin passe dans les Gaules.

Sévère revenu d'Orient, et arrivé à Viminacium

sur le Danube, déclare César Bassianus son fils aîné, et lui fait prendre les noms de Marc Aurèle Antonin. Nous le nommons Caracalla.

...... LATERANUS. An. R. 948.
...... RUFINUS. De J. C. 197.

Bataille entre Sévère et Albin près de Lyon, le 19 février. Sévère demeure victorieux. Albin se tue lui-même, ou se fait tuer par un de ses esclaves.

Sévère se montre plus cruel encore après cette victoire, qu'il n'avait fait après avoir vaincu Niger.

Ses emportements contre le sénat, dont plusieurs membres avaient paru pencher pour Albin. Il met Commode au rang des dieux; se dit son frère et fils de Marc Aurèle. Vingt-neuf, ou même quarante-un sénateurs mis à mort.

Il retourne en Orient pour faire la guerre aux Parthes.

TI. SATURNINUS. An. R. 949.
C. GALLUS. De J. C. 198.

Il entre sur les terres des Parthes, et prend Babylone, Séleucie et Ctésiphon.

Il déclare Caracalla Auguste, et Géta son second fils, César, lui faisant prendre aussi le nom d'Antonin.

Guerre de peu d'importance contre les Juifs.

Vers ce même temps, Lupus achète la paix des Méates dans la Grande-Bretagne.

P. CORNELIUS ANULLINUS II. An. R. 950.
M. AUFIDIUS FRONTO. De J. C. 199.

La ville d'Atra deux fois assiégée inutilement par Sévère.

An. R. 951. De J.C. 200.

Ti. Claudius Severus II.
C. Aufidius Victorinus.

Nouvelles cruautés de Sévère, même contre les siens. Mort de Crispus et de Lætus.

An. R. 952. De J.C. 201.

L. Annius Fabianus.
M. Nonius Mucianus.

Sévère donne la robe virile à Caracalla son fils aîné, et le désigne consul avec lui.

An. R. 953. De J.C. 202.

L. Septimus Sev. III. } Augg.
M. Aurelius Ant. }

Édit de persécution contre l'Église.

Sévère passe en Égypte, et visite tout le pays.

An. R. 954. De J.C. 203.

Septimius Geta.
Fulvius Plautianus II.

Le premier de ces deux consuls était le frère de Sévère, et l'autre son ministre.

Sévère revient à Rome, et il y célèbre, par des jeux et des spectacles magnifiques, ses victoires, son retour, et la dixième année de son règne.

Il donne la robe virile à son second fils Géta César.

Il fait épouser à son fils aîné Plautilla, fille de Plautien.

An. R. 955. De J.C. 204.

L. Fabius Septimus Cilo II.
.... Libo.

Éruption du Vésuve.

Disgrace et mort de Plautien. Son fils et sa fille exilés à Lipari.

Jeux séculaires.

M. ANTONINUS AUGUSTUS II. AN. R. 956.
P. SEPTIMIUS GETA CÆSAR. DE J. C. 205.

Consulat des deux frères. Leur implacable inimitié.

NUMMIUS ALBINUS. AN. R. 957.
FULVIUS ÆMILIANUS. DE J.C. 206.

Condamnation et mort de plusieurs sénateurs.

.... APER. AN. R. 958.
.... MAXIMUS. DE J.C. 207.

Mouvements des Calédoniens et des Méates dans la Grande-Bretagne. Sévère prend la résolution de se transporter sur les lieux.

Bulla Félix, voleur renommé, est pris.

M. ANTONINUS AUGUSTUS III. AN. R. 959.
P. SEPTIMIUS GETA CÆSAR II. DE J.C. 208.

Sévère passe dans la Grande-Bretagne avec ses deux fils.

Géta est déclaré Auguste.

.... POMPEIANUS. AN. R. 960.
.... AVITUS. DE J.C. 209.

Expédition de Sévère dans le nord de la Grande-Bretagne. Il accorde la paix aux Barbares.

MAN. ACILIUS FAUSTINUS. AN. R. 961.
TRIARIUS RUFINUS. DE J.C. 210.

Mur de Sévère entre les golfes de Clyd et de Forth.
Caracalla entreprend de tuer son père.

.... GENTIANUS. AN. R. 962.
.... BASSUS. DE J.C. 211.

Maladie de Sévère.

Les Barbares reprennent les armes.

Sévère meurt à Yorck le 4 février.

Ses fils célèbrent sur le lieu ses funérailles, et portent à Rome l'urne qui contenait ses cendres.

§ I. Renouvellement des guerres civiles dans l'empire. Pescennius Niger appelé à l'empire par les cris du peuple. Ses commencements. Sa fermeté à maintenir la discipline militaire. Incertitude sur ce qui regarde ses mœurs. Ses vues de réforme par rapport au gouvernement. Il se fait proclamer empereur par ses troupes. Il est reconnu dans tout l'Orient. Il s'endort dans une fausse sécurité. Commencements de Sévère. Il se fait proclamer empereur par les légions d'Illyrie, qu'il commandait. Il se prépare à marcher vers Rome. Son discours aux soldats. Il part, et est reçu sans résistance dans l'Italie. Inutiles et misérables efforts de Didius pour se maintenir. Sévère engage les prétoriens à abandonner Didius. Mort de Didius. Le sénat reconnaît Sévère pour empereur. Tout Rome craint Sévère. Députation de cent sénateurs, qui vont le trouver à Intéramna. Il casse les prétoriens. Il fait son entrée dans Rome. Il vient au sénat, et fait de belles promesses qu'il n'exécute point. Il honore la mémoire de Pertinax, et lui fait célébrer une pompe funèbre. Sévère s'occupe de divers soins utiles pendant le séjour qu'il fait à Rome. Nouveaux prétoriens. Sévère songe à s'assurer du côté d'Albin. Commencements d'Albin. Sévère le décore du titre de César. Il se prépare à attaquer Niger. Il part de Rome sans avoir notifié son dessein au sénat et au peuple. Motif de ce silence. Mouvements passagers de sédition dans son armée. Niger passe en Europe. Combat sous Périnthe, premier acte d'hostilité. Niger déclaré ennemi public. Négociation peu sincère et inutile. Bataille de Cyzique, où Emilien, lieutenant de Niger, est vaincu. Siége de Byzance par

Sévère. Bataille de Nicée, où Niger est vaincu. Le passage du Mont Taurus, fortifié par Niger, arrête d'abord les troupes de Sévère. Un orage affreux en renverse les fortifications. Troisième et dernière bataille près d'Issus. Défaite et mort de Niger. Quel jugement l'on doit porter du mérite de Niger. Rigueurs exercées par Sévère après la victoire. Prise de Byzance après un siége de trois ans. Rigueurs exercées par Sévère sur les Byzantins. Guerre de Sévère contre divers peuples de l'Orient. Un brigand, nommé Claude, se joue impunément de Sévère. Armée de Scythes détournée par un orage affreux de faire la guerre aux Romains.

NOUS venons de voir trois princes tués dans l'espace de cinq mois : ici s'ouvre une nouvelle scène, plus tragique encore et plus sanglante. Les guerres civiles, calmées depuis la victoire de Vespasien, ou qui du moins ne s'étaient fait sentir que par quelques nuages légers aussitôt disparus que formés, se ranimèrent avec fureur dans les temps dont j'ai à parler, et aux massacres des princes elles joignirent le carnage des batailles. Renouvellement des guerres civiles dans l'empire.

Ces malheurs étaient la suite inévitable de la licence que s'arrogeaient les troupes de disposer de l'empire à leur volonté. Les prétoriens n'y avaient pas plus de droit que les armées des provinces ; et dans le dernier choix ils avaient poussé l'abus à un tel excès d'insolence, qu'il n'était pas possible que les chefs des légions et les légions elles-mêmes se laissassent donner des maîtres par de si indignes électeurs.

J'ai dit que, dans le moment même où Didius se mettait en possession de l'empire qu'il avait acheté, le peuple, outré de colère, invoqua à cris redoublés Pescennius Niger, actuellement gouverneur de Syrie, et Pescennius Niger appelé à l'empire par les cris du peuple. Ses commencements.

Dio, l. LXXIII. Spart. Did. 4, et Nig. 2, 3. l'invita à laver l'opprobre du nom romain en se plaçant lui-même sur le trône des Césars, dont un vil marchand s'était honteusement emparé. Niger méritait à bien des égards l'estime que le peuple lui témoignait avec tant d'éclat. Il ne dut point son élévation à sa Spart. Nig. 1. naissance, qui était honnête, mais médiocre. Sorti d'une famille de chevaliers romains, né probablement à Aquinum, où son grand-père exerça l'emploi d'intendant des Césars, après avoir pris dans sa jeunesse quelque teinture des lettres, se sentant plus de courage et d'ambition que de fortune, il se jeta dans le service; et il se conduisit, dans les différents degrés de la milice par lesquels il passa, de manière à s'attirer les éloges de Dio, l. LXXII, p. 820. Spart. Nig. 3. Marc Aurèle. Sous Commode, il se signala dans une guerre contre les Barbares voisins du Danube. Il fut aussi employé dans la guerre des déserteurs qui avaient inondé les Gaules; et il y réussit si bien que Sévère, alors gouverneur de la Lyonnaise, lui rendit auprès de l'empereur le plus glorieux témoignage, l'appelant un homme nécessaire à la république. Il parvint au con-
4. sulat par une voie bien honorable, c'est-à-dire sur la recommandation des officiers qui servaient sous ses ordres; et Commode, à qui cette preuve d'estime et d'affection donnée par des gens de guerre à leur général faisait ombrage, n'osa néanmoins s'y refuser. Niger fut consul la même année que Sévère, et il eut rang avant lui. Enfin il obtint le gouvernement de Syrie; et il fut
1. redevable de cette place, l'une des plus importantes de l'état, au crédit de Narcisse, ce même athlète qui peu de temps après étrangla Commode. C'étaient de pareilles protections qui disposaient de toutes les faveurs.

Entre ses qualités militaires on a loué surtout sa fermeté à maintenir la discipline, que Sévère lui-même, son ennemi cruel et son vainqueur, citait pour modèle à ceux à qui il donnait le commandement des troupes. Jamais un soldat de Niger n'exigea d'un sujet de l'empire ni bois, ni huile, ni corvée; ou si quelques-uns violèrent en ce point les défenses de leur général, ils en furent sévèrement punis. Ainsi il ordonna que l'on tranchât la tête à dix soldats qui avaient mangé une poule volée par l'un d'eux; et ayant été arrêté par les murmures de l'armée, qui se porta presque à une sédition, il voulut du moins que les coupables rendissent chacun dix poules pour celle qui avait été enlevée; et de plus il les condamna à ne point faire de feu de toute la campagne, à ne manger rien de chaud, et à se contenter d'eau et de nourritures froides, et il leur donna des surveillants qui les obligeassent à observer la loi qu'il leur imposait. Sa fermeté à maintenir la discipline militaire. 3 et 10.

Il se montrait ennemi déclaré de tout ce qui ressentait le luxe et la mollesse dans une armée. Ayant remarqué des soldats qui, pendant qu'on était en marche pour aller à l'ennemi, buvaient dans une tasse d'argent, il interdit l'usage de toute pièce d'argenterie dans le camp, disant que la vaisselle de bois devait suffire, et qu'il ne fallait pas que les Barbares, s'ils venaient à s'emparer des bagages, pussent tirer vanité d'une argenterie conquise sur les Romains. Il ne souffrait point de boulangers dans l'armée durant les expéditions, et il réduisait au biscuit et les soldats et les officiers. Il proscrivit pareillement le vin, voulant qu'on se contentât de vinaigre mêlé avec de l'eau, suivant l'ancien usage.

On peut juger qu'une telle réforme déplaisait beaucoup aux troupes, mais Niger tint ferme; et des sol-
8. dats qui gardaient les frontières de l'Égypte lui ayant demandé du vin : « Que dites-vous? leur répondit-il; « vous avez le Nil, et le vin vous est nécessaire! » Dans une autre occasion, des troupes qui avaient été battues par les Sarrasins prétendirent s'excuser sur l'épuisement de leurs forces. « Nous n'avons point de vin, « crièrent-elles avec insolence, nous ne pouvons pas « combattre! » Niger leur imposa silence par cette grave réprimande : « Rougissez de votre mollesse, leur dit-il; « vos vainqueurs ne boivent que de l'eau! » Les Sarrasins, par disette et par rusticité, observaient alors l'abstinence du vin, dont leur faux prophète leur a fait long-temps après un point de religion.

Si Niger fut un général sévère à l'égard des soldats, il se rendit d'un autre côté leur protecteur contre l'injustice. Les soldats romains étaient en quelque façon tributaires de ceux qui les commandaient, et l'usage s'était introduit qu'ils payassent certains droits préten-
3. dus qui dégénéraient en vexations. Il supprima ces exactions dans les armées dont il eut le commandement; il défendit aux officiers de rien recevoir de leurs soldats, et il en fit lapider deux qui s'étaient rendus coupables de cette sorte de concussion contre sa défense. Il avait souvent dans la bouche, à ce sujet, un fort beau mot cité dans une lettre de Sévère : il disait qu'un officier[1] doit se faire craindre et respecter de ses soldats, et qu'il ne peut y réussir s'il n'est sans tache et sans reproche en ce qui regarde l'intérêt.

[1] « Scias id de Nigro, militem timere non posse, nisi integri fuerint tribuni et duces militum. » (SPART. *Nig.* 3.)

Il montrait l'exemple, et jamais il ne souffrit que les soldats lui payassent aucune de ces redevances abusives qu'il interdisait aux autres. En général, il ne prescrivait rien à ceux qui lui obéissaient qu'il ne pratiquât lui-même. Quand il était en campagne, il faisait dresser sa table, frugalement servie, à l'entrée de sa tente en dehors, sans chercher aucun abri ni contre le soleil, ni contre la pluie. Dans les marches, où le soldat romain, comme tout le monde sait, était extrêmement chargé, portant non seulement le poids de ses armes, mais des provisions pour plusieurs jours, Niger avait l'attention de charger encore plus ses esclaves, afin de consoler les troupes et de ne leur pas donner lieu de se plaindre que leur condition fût pire que celle des derniers des hommes. En tout il se traitait comme le soldat; et il ne craignait pas de protester avec serment, en pleine assemblée, que jamais il ne s'était distingué en rien de ceux qui occupaient le plus bas rang de la milice, et que, tant qu'il serait à la tête des armées, il tiendrait constamment la même conduite. Ce fut un vrai guerrier : Marius, Camille, Coriolan, Annibal, faisaient l'objet perpétuel de son admiration et de ses entretiens. Les Scipions ne le satisfaisaient pas, parce qu'ayant mêlé l'aménité et les graces aux vertus militaires, ils ne pouvaient plaire à un homme livré de toutes les puissances de son ame au métier des armes.

Il montrait l'exemple. 3 et 11.

12.

La qualité de ses mœurs est un problême. Spartien se contredit sur cet article. Dans un endroit, il assure que Niger donnait pleine licence à toutes ses passions; et dans un autre, il le représente comme un modèle de chasteté, à qui, du consentement public, fut déféré

Incertitude sur ce qui regarde ses mœurs. 1, 6

l'honneur de présider à des mystères réservés par la loi et par l'usage à ceux dont la vie ne connaissait aucune souillure. Je compte pour rien le témoignage d'un
5. ennemi tel que Sévère, qui accusait Niger de corruption dans ses mœurs. Il lui reprochait aussi la fourberie et l'ambition, lui qui était le plus fourbe et le plus ambitieux des hommes.

Ses vues de réforme par rapport au gouvernement.

Il paraît que Niger se piquait d'avoir des vues par rapport au gouvernement; et il était assez autorisé pour oser donner des conseils en ce genre, non seulement
7. à Marc Aurèle, prince aussi bon qu'il était sage, mais au brutal et sanguinaire Commode.

La pensée qu'il avait sur les commandements, soit militaires, soit civils, dans les provinces, dont il voulait que la durée fût étendue jusqu'à cinq ans, a deux faces. Il alléguait pour l'appuyer le tort que faisait manifestement aux provinces le fréquent changement de gouverneurs et de magistrats; et il disait que ceux à qui l'on confiait l'autorité se voyaient obligés de la quitter avant que d'avoir appris à en faire usage. Ces raisons ont de la force; mais dans un état aussi chancelant que l'empire romain, où la première place était proposée comme un prix au plus audacieux, les commandements de longue durée pouvaient aisément devenir dangereux pour le prince.

Ses autres plans, rapportés par Spartien, sont incontestablement judicieux et bien entendus. Il souhaitait que l'on ne confiât point les emplois importants à des hommes qui fussent tout neufs[1] et sans expérience; que les magistrats suprêmes dans chaque province fus-

[1] C'est ainsi que je traduis le mot *novi*, employé par l'auteur original. Niger aurait eu mauvaise grace à prétendre exclure des emplois les

sent tirés du nombre de ceux qui y avaient servi comme assesseurs; que personne ne fût assesseur dans la province dont il était natif, et qu'au contraire dans Rome, à cause de l'éminente dignité de la capitale, l'administration de l'autorité publique ne fût donnée qu'à des Romains d'origine. Enfin il assigna des gages aux conseillers qui composaient les tribunaux, au lieu de les laisser à la charge des proconsuls ou gouverneurs, se fondant sur cette belle maxime, qu'un juge ne doit ni donner ni recevoir.

Tel était Niger; et l'on voit, par ce précis de son caractère et de sa conduite, que le peuple et le sénat avaient raison de l'estimer et de le désirer pour empereur.

Il se prêta à un vœu si flatteur; et ayant sondé les principaux officiers et même plusieurs soldats de son armée, qu'il trouva favorablement disposés; sachant d'ailleurs qu'il était aimé des peuples de Syrie, pour qui ce général, si sévère à l'égard des troupes, n'avait montré que de l'indulgence et de la douceur, il convoqua une assemblée de ses légions près d'Antioche pour leur proposer ou plutôt pour consommer tout d'un coup, par leurs promptes acclamations, cette grande affaire. Là, monté sur son tribunal, il représenta aux soldats l'état déplorable de l'empire, indignement mis à prix et acheté par un homme sans mérite et sans talents; la douleur amère du peuple romain, qui appelait à grands cris un vengeur, et qui désignait nommément leur chef comme sa ressource et son espérance.

Il se fait proclamer empereur par ses troupes. Herod. l. 2.

hommes nouveaux, lui dont la naissance était médiocre. Il ne paraît pas non plus que le mot *novi* tout seul puisse signifier les nouveaux citoyens.

Après quoi il ajouta : « Je vous propose une grande en-« treprise ; mais s'il faut convenir qu'il y aurait de l'au-« dace et de la témérité à la tenter sans motif et sans « cause, d'un autre côté il n'est pas moins certain que « de nous refuser aux prières de ceux qui nous implo-« rent, ce serait lâcheté et trahison. Il m'a donc paru « nécessaire de vous consulter, et de savoir votre senti-« ment sur ce qu'il convient de faire en pareille cir-« constance. Je me déciderai par votre avis, et vous « partagerez ma fortune ; car, si le succès nous favo-« rise, vous jouirez en commun avec moi du bonheur « et de la gloire qui en résulteront. »

A ce discours de Niger, les soldats et la multitude des citoyens d'Antioche, qui s'étaient mêlés parmi eux, répondirent par mille acclamations : tous le saluèrent sur-le-champ empereur et Auguste, et le revêtirent de la pourpre et des autres ornements de la dignité impériale, en la manière dont le permettait une élection subite, et qui n'avait été précédée d'aucuns préparatifs. Le nouvel empereur alla en pompe rendre ses actions de graces aux dieux dans les principaux temples de la ville ; et il fut reconduit avec le même cortége à sa maison, que l'on décora de branches de lauriers, de couronnes civiques, et de tout l'appareil extérieur qui annonçait et faisait respecter la demeure des Césars.

Il est reconnu dans tout l'Orient.

Cet heureux commencement eut d'abord les suites les plus brillantes. Toutes les provinces de l'Asie mineure jusqu'à la mer Égée approuvèrent le choix des légions de Syrie ; les princes et les satrapes au-delà de l'Euphrate et du Tigre félicitèrent Niger, et lui offrirent leurs secours. Des deux parts se rendaient à Antioche de continuelles ambassades des rois et des peu-

ples, qui venaient faire hommage à leur protecteur et à leur maître. Niger reçut les respects, se comptant solidement établi, et ne doutant point qu'il ne fût bientôt reconnu de tout l'empire, sans avoir besoin de tirer l'épée.

Cette sécurité fut la cause de sa ruine. Il aurait dû assembler sur-le-champ toutes ses forces, entrer en marche, aller à Rome, et mettre le sénat et le peuple en liberté de déployer leurs sentiments à son égard, et de consolider par une délibération solennelle et authentique ce que l'inclination secrète des uns, les mouvements tumultueux des autres avaient seulement ébauché. Au lieu d'user de cette diligence, absolument nécessaire dans le cas où il se trouvait, Niger, par une faute inexcusable dans un chef de parti que l'on représente d'ailleurs comme homme de tête et d'expérience, s'endormit dans l'inaction, et s'amusa à célébrer des jeux et des fêtes avec les habitants d'Antioche, qui étaient fous de spectacles et de divertissements. Nous en serions moins surpris si nous nous en tenions au jugement de Dion, qui traite Niger d'esprit peu élevé et peu solide, que la prospérité enivra, en sorte qu'il se laissait donner le nom de nouvel Alexandre, et se vantait de porter son droit à la pointe de son épée; mais j'ai déja observé que Dion n'est point un écrivain sur l'impartialité duquel on puisse compter. Quoi qu'il en soit, par cette négligence, Niger donna moyen à un rival actif et vigilant de le prévenir, et ensuite de le détruire. Ce rival était Sévère, que je dois maintenant faire connaître.

Il s'endort dans une fausse sécurité.

Dio, ap. Val.

L. Septimius Sévérus, que nous appellerons simplement Sévère, naquit dans la ville de Leptis en Afri-

Commencements de Sévère.

Spart. Sev. 1-4. que, le 11 avril de l'année de Rome 897, de J.C. 146. Son père se nommait M. Septimius Géta, et était d'une famille de chevaliers romains : ses deux oncles paternels, M. Agrippa et Septimius Sévérus, furent consuls. Sévère fut élevé avec soin, et il acquit une grande connaissance des lettres latines et grecques. A l'âge de dix-huit ans, il fit preuve de ses progrès dans les études par des déclamations publiques ; mais bientôt d'autres soins l'occupèrent, et les lettres furent sacrifiées à l'ambition et à l'amour du plaisir. Il vint à Rome sous l'empire de Marc Aurèle, qui le fit d'abord avocat du fisc, et ensuite sénateur. Sa jeunesse fut licentieuse, et même remplie de crimes. On intenta contre lui une accusation d'adultère, dont il se tira plus heureusement sans doute qu'il ne méritait ; et il fut redevable du bon succès de son affaire au président du tribunal, Didius Julianus, qu'il priva dans la suite de l'empire et de la vie.

Aurel. Vict. Spart.

Il obtint successivement du même empereur Marc Aurèle les charges de questeur, de tribun du peuple, et de préteur ; et il s'en montra digne par une grande activité et par une attention exacte à tous ses devoirs. Il fut lieutenant du proconsul d'Afrique après sa questure, et dans cet emploi il parut bien jaloux de son rang ; car un de ses compatriotes, homme du peuple, l'ayant rencontré précédé de ses licteurs, et étant venu l'embrasser comme un ancien camarade, Sévère le fit battre de verges, et ordonna au crieur public de lui reprocher son audace en ces termes : « Souvenez-vous [1] « de la modestie qui convient à ce que vous êtes, et

[1] « Legatum populi romani, homo plebeius, temerè amplecti noli. »

« n'ayez pas la témérité d'embrasser un lieutenant du « peuple romain. »

Après sa préture, il fut envoyé en Espagne, et ensuite établi commandant d'une légion : il quitta cet emploi pour aller à Athènes, afin, dit l'historien, de s'y perfectionner dans les lettres, de visiter les antiquités dont cette ville était remplie, et de se faire initier aux mystères de Cérès. Ce voyage pourrait bien cacher une disgrace, dans laquelle Sévère aura été enveloppé sous Commode avec tous ceux qui avaient eu part à l'estime de Marc Aurèle. Dans le séjour qu'il fit à Athènes, il éprouva ce qui arrive à ceux qui sont mal en cour : il fut négligé, et reçut même quelques injures des Athéniens. Il sut bien s'en venger lorsqu'il se vit empereur, en diminuant leurs priviléges, trait remarquable de son caractère vindicatif et dangereux.

Comme il avait beaucoup de ruse et d'intrigue, il vint à bout de reprendre faveur. Il était gouverneur de la Lyonnaise pendant la guerre des déserteurs; et l'on dit même que dans cette place il se fit aimer des peuples confiés à ses soins. Il s'éleva ensuite au consulat, et parvint, par le crédit du préfet du prétoire Lætus, à l'un des plus beaux commandements de l'empire. Il fut mis à la tête des légions qui gardaient contre les Barbares la rive du Danube en Pannonie : et telle était sa position lorsque arriva la mort de Commode, et les révolutions qui la suivirent.

Il reconnut Pertinax; mais lorsqu'il vit l'empire déshonoré par le honteux marché de Didius Julianus, et l'indignation publique allumée en conséquence, il crut que le moment était venu de satisfaire l'ambition qu'il avait toujours nourrie dans son cœur : car de tout

Dio, l. LXXIV. Herod. l. II. Spart. Sev. 1 et 3.

temps il avait aspiré au trône, et les écrits des historiens sont remplis des prétendus présages de son élévation future, c'est-à-dire des preuves de ses désirs et de ses espérances. Je me contenterai d'en rapporter un seul trait. Sévère étant devenu veuf de Marcia, qu'il avait épousée en premières noces, alla chercher une femme jusque dans la Syrie, et il épousa la célèbre Julie, par la raison que l'horoscope de cette dame lui promettait, disait-on, le rang suprême.

Il se fait proclamer empereur par les légions d'Illyrie, qu'il commandait. Herod. l. II.

Sévère, voyant donc arrivée l'occasion qu'il attendait depuis si long-temps, résolut de ne la pas laisser échapper. Il avait tout ce qui est nécessaire pour mener à fin une grande entreprise, audacieux et rusé tout ensemble, endurci à la fatigue, et supportant sans peine le froid, la faim et les plus rudes travaux : ajoutez un coup-d'œil perçant, et, pour exécuter ce qu'il avait conçu, une activité que l'on peut comparer presque à celle de César.

Dans le fait dont il s'agit, il saisit tout d'un coup la face la plus avantageuse par laquelle il pouvait se présenter. La mémoire de Pertinax était partout respectée et chérie, et singulièrement parmi les légions d'Illyrie, au milieu desquelles il s'était signalé sous le règne de Marc Aurèle par de glorieux exploits et par toutes sortes de vertus guerrières et morales. Sévère, qui commandait actuellement ces mêmes légions, comprit que la plus favorable entrée qu'il pût se ménager auprès d'elles, c'était de témoigner un grand désir de venger la mort de Pertinax, qui avait excité dans leurs esprits l'indignation et l'horreur. Ce fut suivant ce plan qu'il parla aux premiers officiers, sans témoigner en aucune façon qu'il pensât à s'élever à l'empire : ceux-ci

gagnés communiquèrent les mêmes impressions à leurs subalternes et aux soldats. Tous entrèrent avec joie dans un si beau dessein, et ils tirèrent aisément la conséquence, que pour mettre leur chef en état de venger Pertinax il fallait le faire empereur.

Les hommes de ce climat, dit l'historien, sont aussi épais d'esprit que de corps, grands de taille, robustes, excellents pour combattre, mais peu capables de démêler les ruses et les artifices. Sévère, au contraire, était le plus fin et le plus délié des mortels, insinuant, beau parleur, et ayant dans la bouche souvent tout le contraire de ce qu'il pensait au fond de l'ame, ne ménageant ni les promesses ni les serments, sauf à les tenir ou à les violer, selon que son intérêt le demanderait. Il n'avait pas besoin de toute son habileté pour amener à son but les légions et les peuples d'Illyrie. Leur empressement fut extrême à proclamer empereur le vengeur de Pertinax; et Sévère, pour les mieux persuader de la sincérité de ses intentions, prit le nom de celui qu'il s'engageait à venger. Il savait que ce nom lui serait une aussi favorable recommandation dans Rome qu'auprès de son armée : ce fut à Carnunte [1], ou à Sabaria, qu'il fut déclaré empereur sur Spart. 5.
la fin d'avril, ou au commencement de mai. Les gouverneurs Vict. Epit.
et les troupes des provinces voisines jusqu'au Herod.
Rhin suivirent l'exemple de l'Illyrie. Sévère leur avait dépêché des courriers et des négociateurs pour se les concilier; mais son plus puissant appui fut la diligence de sa marche et la rapidité de ses succès.

Car, dès qu'il se vit élu, il prit la résolution de

[1] Carnunte et Sabaria sont des villes de la Pannonie. La dernière a été la patrie de saint Martin.

Il se prépare à marcher vers Rome. Son discours aux soldats.

partir sur-le-champ pour aller à la tête de son armée se faire reconnaître dans Rome; et ayant assemblé les soldats, il leur parla en ces termes : « L'indignation « qui vous anime contre l'attentat commis dans Rome « par d'indignes soldats, qui n'en méritent pas le nom, « est la preuve de votre fidélité pour vos empereurs, « et de votre religieux respect pour le serment que vous « leur prêtez : j'ai toujours fait profession des mêmes « sentiments. Vous le savez : attaché et soumis aux « chefs de l'empire, je n'avais jamais pensé à l'éléva- « tion où vous m'avez placé par vos suffrages; et main- « tenant je n'ai point de plus ardent désir que celui « d'achever promptement une vengeance aussi légitime « qu'elle vous sera agréable.

« L'honneur de l'empire est pour nous un nouvel « aiguillon. Il ne nous est pas permis de le laisser sous « l'opprobre dont il est actuellement couvert. Autrefois « gouverné par de grands et sages princes, la majesté en « était respectée dans tout l'univers. Sous Commode « même, la noblesse du prince et la mémoire de son père « amortissaient l'impression des fautes que la jeunesse « lui faisait commettre : nous avions plus de compas- « sion pour lui que de haine, et nous aimions à nous « en prendre à ses ministres, et aux mauvais conseils, « de tout ce que nous blâmions dans sa conduite. Des « mains de Commode l'empire a passé en celles d'un « vieillard vénérable, dont la vertu et les hauts faits « sont intimement gravés dans vos cœurs : et c'est un « tel prince que les prétoriens n'ont pu souffrir, et « dont ils ont eu hâte de se défaire par un meurtre « digne des plus grands supplices.

« Celui qui a été assez insensé pour acheter cette

« place sublime, ne sera pas assurément capable de « vous résister, homme sans autre mérite que celui « de son argent, haï du peuple, et n'ayant pour toute « défense que des soldats liés avec lui par le crime, « énervés par les délices de la ville, et que vous sur- « passez également en nombre et en valeur.

« Marchons donc avec confiance : allons délivrer « Rome du joug honteux qui la dégrade, et maîtres « une fois de la capitale et du sanctuaire de l'em- « pire, nous entraînerons sans peine tout le reste de « l'univers. »

Ce discours fut reçu avec de grands applaudissements. Les soldats, donnant à leur chef les noms d'Auguste et de Pertinax, se déclarèrent disposés à le suivre. Sévère ne laissa pas réfroidir leur bonne volonté, et il fit sur-le-champ les préparatifs du départ. Après avoir distribué des vivres et des provisions pour plusieurs jours, il mit son armée en mouvement, marchant lui-même à la tête, et se faisant accompagner d'une garde fidèle de six cents hommes d'élite, qui ne le perdaient point de vue, et qui ne quittèrent la cuirasse que lorsqu'ils furent arrivés à Rome. Sa diligence et son activité se seraient reproché un moment perdu. Il ne séjournait nulle part : à peine accordait-il aux troupes quelques haltes, quelques intervalles d'un repos absolument indispensable; et elles supportaient avec joie toutes les fatigues, parce qu'il leur en donnait l'exemple. Il ne se distinguait en rien du commun des soldats; il mettait la main le premier à tout ce qu'il y avait de plus pénible; sa tente était simple et sans ornements, sa table servie des mets les plus vulgaires : le soldat ainsi gouverné est capable de tout.

Il part et est reçu sans résistance dans l'Italie. Dio, l. LXXIII. Herod. l. II. Spart. Did. 5-8, et Sev. 5.

Sévère eut bientôt traversé la Pannonie et franchi les Alpes, et prévenant la renommée il parut en Italie avant que l'on y eût reçu la nouvelle de sa marche.

L'Italie était alors un pays tout ouvert. Depuis qu'Auguste avait changé la constitution de l'état, toutes les forces de l'empire étaient distribuées dans les provinces frontières; et l'Italie au centre, jouissant d'un plein repos et d'une continuelle tranquillité, avait désappris la guerre et le métier des armes. Sévère, en y entrant, n'y trouva donc aucune résistance. La terreur saisit et les villes et les peuples; et d'ailleurs la couleur qu'il avait su donner à son entreprise lui gagnait les cœurs: on était charmé de voir arriver celui qui devait venger Pertinax. Ainsi il fut reçu partout avec joie, et les habitants des villes sortaient couronnés de fleurs. Ravenne en particulier lui ouvrit ses portes, et le mit en possession de la flotte que l'on entretenait dans son port.

Inutiles et misérables efforts de Didius pour se maintenir.

Spart. Nig. 3.

Didius, à qui la révolte de Niger avait causé beaucoup d'effroi, fut encore plus alarmé lorsqu'il apprit la proclamation de Sévère, de qui il ne se défiait pas. Il prévit même tout d'un coup l'événement, si nous en croyons Spartien; et il dit qu'il ne serait donné ni à lui, ni à Niger, de régner long-temps; que le vainqueur serait Sévère, qui mériterait bien mieux que ni l'un ni l'autre la haine du sénat et de tous les ordres de l'empire. Cependant, résolu de se défendre jusqu'à l'extrémité, il se fortifia d'abord de l'autorité du sénat, dont il était le maître, et il fit déclarer par délibération de cette compagnie Sévère ennemi public. Par le même arrêt, on prescrivit aux soldats qui le suivaient un terme au-delà duquel, s'ils restaient dans ce

parti ils seraient traités en ennemis. Pour les déterminer à abandonner un chef rebelle, et à reconnaître l'empereur qui avait pour lui les suffrages du sénat, on leur envoya une députation solennelle toute composée de personnages consulaires. On nomma un successeur à Sévère, comme s'il eût été aussi aisé de le dépouiller du commandement que de l'en déclarer déchu. Enfin, outre ces démarches publiques, Didius tenta la voie de l'assassinat, et il fit partir furtivement, pour tuer son rival, un centurion nommé Aquilius, qui avait déja fait ses preuves par le meurtre de plusieurs sénateurs.

Il n'avait point d'autres troupes à ses ordres que les prétoriens, et peut-être les cohortes de la ville, dont pourtant les historiens ne font ici aucune mention, apparemment parce qu'elles suivaient les impressions des prétoriens, supérieurs en nombre et par la dignité de leur corps. On doit y joindre encore les soldats de la flotte de Misène, qui, n'étant point accoutumés à combattre sur terre, ne pouvaient pas rendre de grands services. Il n'était donc guère possible à Didius de tenir la campagne contre l'armée de Sévère, et je ne vois pas qu'il y ait raison de lui reprocher comme une lâcheté la résolution qu'il prit de se renfermer dans la ville. Il travailla à la mettre en état de défense; il en répara les fortifications; il commença à dresser un camp dans l'un des faubourgs; il entoura même le palais de tranchées et de barricades, voulant s'en faire une dernière retraite en cas de disgrace, et éviter de tomber dans le même malheur que Pertinax, qui n'avait péri que parce que les assassins avaient trouvé toutes les entrées libres pour arriver jusqu'à lui. Di-

dius prétendit aussi tirer parti des éléphants amenés à Rome pour les spectacles, et il les arma en guerre, se flattant que leur forme insolite et leur odeur jetteraient le trouble parmi la cavalerie de ses ennemis.

Ces faibles ressources apprêtaient à rire au peuple et au sénat, qui en remarquaient avec plaisir l'inutilité. Mais c'était surtout quelque chose de risible, que de voir faire l'exercice aux pitoyables troupes qui fondaient toute l'espérance de Didius. La mauvaise discipline et l'oisiveté avaient entièrement fait oublier aux prétoriens les opérations de la milice, et si on les commandait pour quelques travaux, aussi mous qu'ignorants. ils se faisaient suppléer par des hommes à gages. Les soldats de marine transportés sur un autre élément, ne pouvaient faire un métier qu'ils n'avaient jamais appris. Cependant tout était en mouvement dans Rome, qui prit la face d'une ville de guerre : chevaux, éléphants, armes, soldats, de différents corps et de différentes espèces ; beaucoup de fracas, et peu d'effet.

Didius sentait lui-même l'étrange inégalité de ses forces comparées à celles de son adversaire : et pour comble de malheur, il comptait peu sur la fidélité des prétoriens, quoiqu'il leur prodiguât les largesses, et que, pour tâcher de contenter leur avidité, il dépouillât jusqu'aux temples. Il crut aussi leur faire un sacrifice agréable, en mettant à mort Lætus et Marcia, principaux auteurs du meurtre de Commode. Il imputa à Lætus des intelligences avec Sévère, qui pouvaient être réelles ; et il pensa en conséquence être dégagé de la reconnaissance qu'il lui devait pour avoir autrefois évité par son crédit sous Commode le danger d'une accusation de lèse-majesté. Mais quoiqu'il n'épargnât

rien pour s'assurer de l'affection des prétoriens, il éprouva que la société du crime ne fait que des liaisons infidèles, et il fut abandonné, comme nous le verrons, de ceux dont il avait acheté si chèrement la faveur. Les députés du sénat, envoyés vers l'armée de Sévère, donnèrent le signal de la désertion, en passant dans le parti de celui contre lequel ils devaient agir.

Didius, ne pouvant se résoudre à renoncer à une fortune qui visiblement lui échappait, se tourna en toutes sortes de formes. Il recourut aux impiétés de la magie, et il immola des enfants pour se rendre propices les dieux des enfers. Il proposa au sénat d'envoyer au-devant de son ennemi les Vestales et les colléges des prêtres de Rome. C'eût été une faible barrière pour arrêter des soldats plus barbares que romains. Encore ne lui fut-il pas permis d'en faire usage; et l'un des augures, personnage consulaire, osa lui dire en face: « Que celui qui ne pouvait pas résister « par les armes à son concurrent, ne devait pas être « empereur. » Didius, dans un premier mouvement de colère, eut, dit-on, la pensée de faire massacrer le sénat entier, qui avait paru approuver cette hardie remontrance. Mais, toute réflexion faite, il aima mieux entrer en négociation avec Sévère, et lui proposer de l'associer à l'empire.

Je ne puis omettre ici une rencontre assez singulière, qui fut remarquée comme un présage. L'un des noms de Didius était *Sévérus*; et lorsqu'il fut proclamé empereur, le hérault l'appelant simplement *Didius Julianus*, il voulut être nommé complètement, et il lui dit: « Ajoutez encore *Sévère.* » Ce mot revint à la pensée des sénateurs, quand ils l'entendirent de-

mander qu'on lui donnât Sévère pour collègue, et ils crurent que leur délibération actuelle en était l'accomplissement. On sent combien cette observation est frivole; mais elle paraissait sérieuse à ceux qui la faisaient.

Le sénat déclara donc Sévère empereur conjointement avec Didius, qui sur-le-champ chargea Tullius Crispinus, l'un de ses préfets du prétoire, d'en porter le décret à son rival devenu son collègue; et en même temps il reconnut pour troisième préfet du prétoire celui que Sévère avait nommé à cette charge.

Un tel accord ne pouvait avoir lieu. Sévère prétendait régner seul, et une association n'était nullement de son goût. Il consulta ses soldats, bien sûr de leur suffrage; et par leur avis, il répondit qu'il serait toujours l'ennemi de Didius, et jamais son compagnon. Il crut même, ou voulut croire, que la proposition couvrait un piége, et que Crispinus était envoyé à mauvaise intention; et, pour trouver l'occasion de l'assassiner sur ce soupçon, bien ou mal fondé, il le fit tuer.

Sévère engage les prétoriens à abandonner Didius.

Cependant il approchait de Rome, et semblable à Sylla, qui, renard et lion tout ensemble [1], était encore plus redoutable par la ruse que par la force, il attaqua son adversaire par les sourdes intrigues, et entreprit de corrompre la fidélité des prétoriens, qui tenait à peu de chose, pour parvenir à les réduire eux-mêmes sans combat sous sa puissance. Car son artifice était double, et dirigé d'une part contre Didius, qu'il voulait dépouiller, et de l'autre contre les prétoriens, qu'il se proposait de punir. Dans ces vues, il détacha plusieurs de ses soldats, qui se partageant entrèrent dans Rome

[1] C'était ainsi que Carbon définissait Sylla. Voyez *Hist. Rom.* t. VIII, p. 391.

par différents chemins et par différentes portes, cachant leurs armes et en habit de paix. C'étaient autant d'émissaires, qui avaient ordre de promettre de la part de Sévère aux prétoriens que, pourvu qu'ils lui livrassent les meurtriers de Pertinax, il ferait bonne composition à tout le corps. Ils s'acquittèrent habilement de leur commission; et les prétoriens, gagnés par leurs discours, saisirent ceux qui avaient tué Pertinax, les constituèrent prisonniers, et en donnèrent avis à Silius Messala, alors consul.

Didius dans ce péril extrême fit encore quelques misérables tentatives. Il convoqua le sénat duquel il ne reçut aucune réponse; il voulut armer en guerre les gladiateurs que l'on dressait à Capoue; il invita à revendiquer l'empire le sage Pompéien qui n'eut garde de prêter l'oreille à une semblable proposition; enfin, rien ne lui réussissant, il s'enferma dans son palais avec son préfet du prétoire et son gendre, las de lutter contre sa mauvaise fortune et remettant à la volonté d'autrui la décision de son sort.

Mort de Didius. Le sénat reconnaît Sévère pour empereur.

Le sénat, qui l'avait toujours haï, voyant qu'abandonné de tous il s'abandonnait aussi lui-même, s'assembla sur la convocation des consuls, et d'un vœu unanime il déclara Didius déchu de l'empire, le condamna à la mort, reconnut Sévère pour empereur, et par le même arrêt décerna les honneurs divins à Pertinax. J'ai dit ailleurs comment Didius périt. Ainsi Sévère, vainqueur sans avoir tiré l'épée, fut proclamé empereur dans Rome, lorsqu'il en était encore à une assez grande distance.

Quoique l'on témoignât dans la ville beaucoup de zèle pour honorer Sévère et pour célébrer son avéne-

Tout Rome craint Sévère.

ment à l'empire, au fond l'inquiétude était plus vive que la joie. Tous les ordres pouvaient craindre sa colère. Le sénat peu auparavant avait rendu contre lui un arrêt sanglant; l'inclination du peuple s'était déclarée pour Niger; les prétoriens se sentaient coupables des plus grands crimes. Et Sévère de son côté ne se conduisait pas de manière à diminuer les craintes, faisant avancer toutes ses troupes vers Rome et continuant, même depuis que Didius n'était plus, à marcher comme en pays ennemi.

Spart. Sev. 6.

Le sénat lui envoya une députation solennelle de cent sénateurs pour lui porter le décret de son élection à l'empire. Ils le trouvèrent à Intéramna [1], et la réception qu'il leur fit fut mêlée de témoignages de bonté et de rigueur; car, d'une part, il voulut qu'ils fussent fouillés avant que de se présenter devant lui; il leur donna audience au milieu de ses gardes en armes, étant lui-même armé; de l'autre, il leur distribua à chacun soixante-quinze pièces d'or, et, en les congédiant, il permit à ceux d'entre eux qui le voudraient de rester auprès de sa personne.

Députation de cent sénateurs, qui vont le trouver à Intéramna.

Pour ce qui est des prétoriens, il résolut d'en faire justice avant que d'entrer dans la ville. Il commença par envoyer au supplice tous ceux qui avaient trempé leurs mains dans le sang de Pertinax. Ensuite il employa la ruse pour avoir tout le corps sous sa puissance et pour s'en rendre l'arbitre et le maître sans qu'aucun osât résister. Il feignit d'avoir intention de les conserver et d'agréer leur service, et ordonner qu'ils vinssent sans leurs armes lui prêter serment. L'usage

Il casse les prétoriens. Dio, l. LXXIV. Herod. l. II. Spart. Sev. 6, 7.

[1] Terni dans le duché de Spolète.

de la discipline romaine n'armait le soldat que dans les occasions où les armes étaient nécessaires. Ainsi l'ordre de venir sans armes n'avait rien d'extraordinaire pour les prétoriens, ni qui fût capable de les inquiéter. Ils obéirent, et lorsqu'ils se furent rangés en face du tribunal de l'empereur, les légions d'Illyrie bien armées les environnèrent, et ils se trouvèrent pris comme au filet.

Alors Sévère, d'un visage menaçant, d'un ton de fierté, leur reprocha tous leurs crimes, le meurtre de Pertinax, la vente de l'empire, la lâcheté même avec laquelle ils avaient abandonné et trahi Didius. Il conclut qu'il n'était point de supplice dont ils ne se fussent rendus dignes par ces forfaits, et que c'était par pure clémence qu'il leur accordait la vie : mais il les cassa ignominieusement ; il leur ordonna de s'éloigner pour jamais de Rome, avec défense, sous peine de la vie, d'en approcher de plus près que la distance de cent milles.

Les prétoriens furent frappés comme d'un coup de foudre, et se trouvant dans une impuissance absolue de résister, ils se laissèrent dépouiller par les soldats de l'armée d'Illyrie qui leur ôtèrent sur-le-champ leurs baudriers et leurs épées, et tout ce qui pouvait leur rester de marques et d'ornements militaires ; et ils s'en allèrent couverts de honte et à demi-nus.

Sévère pensait à tout. Il avait prévu qu'il pourrait arriver que les prétoriens irrités voulussent retourner dans leur camp et reprendre leurs armes. Il fit occuper ce camp par des troupes d'élite, qui y entrèrent dès que les prétoriens en furent sortis, et qui les privèrent ainsi de cette ressource, s'ils eussent eu dessein de le tenter.

Il fait son entrée dans Rome.

Après cet acte de justice et de politique en même temps, Sévère fit son entrée dans Rome avec un appareil bien propre à inspirer la terreur. Il est vrai qu'il quitta l'habit de guerre aux portes de la ville, et que descendant de cheval, il prit la toge et marcha à pied : mais son armée l'accompagnait en ordre de bataille et enseignes déployées, comme s'il eût été question d'entrer dans une ville prise de force. Dion, qui était présent, assure n'avoir jamais vu un plus beau spectacle. Les rues étaient tapissées magnifiquement et jonchées de fleurs : des illuminations, des cassolettes de parfums ; les citoyens habillés de blanc faisaient retentir les airs de mille cris de joie et des vœux qu'ils adressaient au ciel pour le nouvel empereur : l'armée marchait en un très-bel ordre et portait renversés les drapeaux enlevés aux prétoriens. Les sénateurs, revêtus des ornements de leur dignité, environnaient le prince : de toutes parts les regards avides d'une multitude infinie se fixaient sur lui seul. On se le montrait réciproquement ; on examinait si la fortune n'avait rien changé dans ses procédés et dans son maintien ; on louait en lui l'activité, la noble confiance et le bonheur singulier d'avoir fait de si grandes choses sans être obligé de tirer l'épée. Tout cela formait sans doute une pompe brillante. Mais ce sont de terribles hôtes que soixante mille soldats (car l'armée de Sévère devait aller au moins à ce nombre) qui prenaient sans payer tout ce qui se trouvait à leur bienséance, et qui, si on leur résistait, menaçaient de piller la ville.

Sévère ainsi accompagné monta au Capitole, visita quelques autres temples, et enfin vint prendre possession du palais. Les soldats se logèrent dans les tem-

ples, dans les portiques, surtout aux environs du quartier où habitait l'empereur.

Le lendemain, Sévère se rendit au sénat environné non seulement de ses gardes, mais d'une escorte d'amis qu'il avait fait armer et qui entrèrent avec lui. Son discours n'eut rien qui se ressentît de cet appareil de terreur. Il rendit compte des motifs qui l'avaient, disait-il, déterminé à se charger du soin de l'empire, et il allégua le désir de venger Pertinax et la nécessité de mettre sa propre personne en sûreté contre les assassins apostés par Didius. Il annonça son plan de gouvernement sous les idées les plus flatteuses, promettant de consulter en tout la compagnie et de ramener les choses à la forme aristocratique. Marc Aurèle devait être son modèle, et il se proposait de renouveler non seulement le nom, mais la conduite sage et modeste de Pertinax. Il témoigna surtout un grand éloignement pour les condamnations arbitraires et tyranniques. Il protesta qu'il n'écouterait point les délateurs, et que même il les punirait. Il s'engagea par serment à respecter la vie des sénateurs, et comme s'il eût prétendu se lier les mains sur un sujet si important, il fit rendre sur la réquisition de Julius Solo, dont il a été parlé ailleurs, un arrêt par lequel il fut dit qu'il n'était point permis à l'empereur de mettre à mort un sénateur sans le consentement de la compagnie; et l'arrêt ajoutait qu'en cas de contravention, et l'empereur, et ceux qui lui auraient prêté leur ministère, seraient traités, eux et leurs enfants, en ennemis publics.

Il vient au sénat, et fait de belles promesses, qu'il n'exécuta point.

C'était en dire et en faire trop pour être cru. Aussi Hérodien remarque-t-il que les anciens et ceux qui connaissaient Sévère de longue main, ne se fiaient point

à ses belles promesses, sachant combien il était dissimulé, fourbe et habile à prendre dans chaque occasion le masque le plus conforme à ses intérêts; et les effets vérifièrent leurs craintes. Nul empereur n'a fait mourir un plus grand nombre de sénateurs que Sévère; et en particulier ce même Julius Solo, qui lui avait servi d'interprète pour provoquer l'arrêt si favorable à la sûreté de la vie des sénateurs, fut tué par ses ordres.

Il honore la mémoire de Pertinax, et lui fait célébrer une pompe funèbre.

Un de ses premiers soins fut d'honorer la mémoire de Pertinax. Il s'était fait gloire de s'en déclarer le vengeur; et ses démonstrations de zèle pour une si belle cause avaient beaucoup contribué à lui frayer le chemin à l'empire. Devenu empereur, il suivit le même plan. Il fit exécuter le décret du sénat qui avait mis Pertinax au rang des dieux. Il lui consacra un temple et un collége de prêtres. Il ordonna que son nom fût récité parmi ceux des princes dont on jurait tous les ans d'observer les actes. Il voulut que sa statue en or fût portée dans le cirque sur un char tiré par des éléphants, et que dans tous les jeux on lui plaçât un trône enrichi d'or. Comme on ne lui avait point rendu solennellement les derniers honneurs, Sévère lui célébra une pompe funèbre dont Dion nous a laissé la description, et qui, semblable au fond à celle d'Auguste que j'ai rapportée sous Tibère, en est néanmoins assez différente pour que le détail que je vais en donner ne soit pas une pure répétition.

Dans la place publique de Rome, sur un tribunal de pierre, on en éleva un de bois, et au-dessus une niche en forme de péristyle, ornée d'or et d'ivoire. Dans cette niche fut placé un lit de même goût, environné de têtes d'animaux terrestres et aquatiques, et

couvert de tapis de pourpre relevés en broderie d'or. Sur le lit on coucha une représentation de Pertinax en cire, revêtue de la robe triomphale, auprès de laquelle se tenait un enfant, beau de visage, qui, avec un émouchoir formé de plumes de paon, écartait les mouches, comme si le prince n'eût été qu'endormi. Lorsque le simulacre fut exposé, l'empereur arriva suivi des sénateurs et de leurs femmes, tous en habits de deuil. Les dames se placèrent sur des siéges dans les portiques qui régnaient tout autour de la place, et les hommes en plein air.

Alors commença la marche; et d'abord on porta les images de tous les illustres Romains depuis les temps les plus reculés : venaient ensuite des chœurs d'enfants et d'hommes faits qui chantaient des hymnes plaintifs en l'honneur de Pertinax; après eux parurent les représentations de toutes les nations soumises à l'empire, caractérisées par les habillements propres à chaque peuple; suivaient tous les corps d'officiers subalternes, tels que les huissiers, les greffiers, les hérauts et crieurs publics. La pompe avait été ouverte, comme je l'ai dit, par les images des rois, des magistrats, des généraux d'armées, des princes : ici on portait celles des hommes qui s'étaient rendus célèbres par quelque endroit que ce pût être, par de belles actions, par des inventions utiles à la société, par leur doctrine; à la suite marchaient en ordre les troupes de cavalerie et d'infanterie, les chevaux employés dans les jeux du cirque, et toutes les offrandes, soit en aromates, soit en étoffes précieuses, que l'empereur, les sénateurs et leurs femmes, les chevaliers romains d'un rang distingué, les villes et les peuples, et enfin les différents colléges de

la ville de Rome, avaient destinées à être consumées sur le bûcher avec le corps du prince ou sa représentation : suivait un autel porté sans doute sur un brancard et où brillait l'or, l'ivoire et les pierreries.

Après que toute cette pompe eût traversé la place, Sévère monta sur la tribune aux harangues et lut un éloge funèbre de Pertinax. Il fut souvent interrompu par des cris qui exprimaient soit les louanges du prince mort, soit la douleur et les regrets de sa perte, et qui redoublèrent avec encore plus de force lorsque le discours fut fini ; surtout au moment où l'on commença à remuer le lit funèbre, les pleurs et les plaintes éclatèrent sans mesure. Tout cela était du cérémonial, mais avait dans l'occasion dont il s'agit un objet sérieux.

Les pontifes et les magistrats tirèrent le lit de dessus l'estrade et le remirent à des chevaliers romains pour le porter. Les sénateurs marchaient devant le lit, l'empereur le suivait ; et durant la marche un concert de voix et d'instruments faisait entendre des airs tristes, accompagnés des gestes de douleur les plus expressifs. On arriva dans cet ordre au Champ de Mars.

Là était dressé un bûcher en forme de tour carrée, décoré de statues et d'ornements d'or et d'ivoire. Au haut du bûcher était posé le char doré dont Pertinax s'était servi pour les cérémonies. Dans ce char, on rangea toutes les offrandes précieuses dont j'ai parlé, et au milieu fut placé le lit funèbre. Sévère y monta avec les parents de Pertinax, et ils baisèrent la représentation. Ensuite l'empereur s'assit sur un tribunal élevé et les sénateurs sur des bancs, à distance commode et néanmoins suffisante pour prévenir tout danger. Les magistrats et les chevaliers romains, dans les

habits qui les distinguaient, les gens de guerre, cavalerie et infanterie, exécutèrent autour du bûcher divers mouvements et des danses variées selon la différence des professions; après quoi les consuls mirent le feu au bûcher, et en même temps on fit partir d'en haut l'aigle qui était supposée porter au ciel l'ame de celui à qui on rendait les derniers honneurs.

Sévère s'occupe de divers soins utiles pendant le séjour qu'il fait à Rome. Spart. Sev. 8.

Sévère ne fit pas un long séjour dans la ville, étant appelé ailleurs par le besoin des affaires et par les soins de la guerre contre Niger. Le peu de temps qu'il passa dans Rome ne fut pas oisif. Il se délivra de la crainte que lui donnaient les amis de Didius, en les faisant proscrire et mettre à mort. Il travailla à se réconcilier le peuple et les troupes par des distributions d'argent. Il prit des mesures efficaces pour l'approvisionnement de la ville qui courait risque de manquer de vivres par la mauvaise administration des temps précédents. Il écouta les plaintes des sujets de l'empire qui avaient été vexés par leurs gouverneurs, et il fit une sévère justice des coupables. Il maria ses filles à Aétius et à Probus, qu'il nomma consuls l'un et l'autre et qu'il combla de richesses. Il choisit parmi ses légions d'Illyrie les plus braves soldats et les plus beaux hommes pour en former de nouvelles cohortes prétoriennes en la place de celles qu'il avait cassées. Il suivait en ce point l'exemple de ce qu'avait fait autrefois Vitellius après sa victoire sur Othon, et l'on sent assez qu'une politique prudente et le motif de récompenser ceux à qui il était redevable de l'empire lui dictaient cet arrangement. Cependant il ne fut pas approuvé, selon le témoignage de Dion. L'usage était établi et avait passé en loi de n'admettre dans le corps des prétoriens

Nouveaux prétoriens. Dio, et Herod.

que des sujets nés en Italie, ou en Espagne, ou dans la Macédoine, ou dans le Norique, pays dont les habitants, par leur caractère et même par leur figure, convenaient aux Romains, au lieu que des Pannoniens et des Illyriens demi-barbares épouvantaient la ville par la hauteur démesurée de leur taille, par leurs visages hagards et leurs mœurs féroces.

Tout ce que je viens de raconter fut fait promptement par un prince actif et que les circonstances obligeaient de se hâter.

Sévère songe à s'assurer du côté d'Albin. Dio, lib. LXXIII. Herod. l. II.

Il avait encore une autre précaution très-importante à prendre, avant que de s'engager dans la guerre contre Niger. Il fallait qu'il s'assurât de n'être point inquiété, pendant que ses forces combattraient en Orient, par Albin [1], commandant des légions de la Grande-Bretagne, qui pouvait avoir des vues sur l'empire. Je dois ici donner l'histoire des commencements d'Albin qui jouera un grand rôle dans la suite.

Commencements d'Albin. Capit. Alb.

Décimus Clodius Albinus était né à Adrumète en Afrique, et il eut pour père Céionius Postumus ou Postumius, homme de mœurs vertueuses, mais fort peu accommodé des biens de la fortune. Il fut nommé Albinus, parce qu'en venant au monde il était plus blanc que ne le sont d'ordinaire les enfants en naissant. Les noms que portait son père et le sien, lui donnèrent lieu de se dire issu de la famille Céionia qui avait produit Vérus César et l'empereur Vérus, collègue de Marc Aurèle; et même de l'ancienne mai-

[1] Dion place la nomination d'Albin au titre de César dès le temps des premières démarches de Sévère, et avant qu'il eût encore quitté la Pannonie. Je suis l'ordre d'Hérodien. Il est aisé de concilier ces deux auteurs, en supposant que la négociation entre Sévère et Albin fut entamée au temps où Dion en parle, mais qu'elle ne fut consommée que lorsque Sévère était déja maître de Rome.

son des Postumius Albinus, illustres dès le temps de la république. Il est constant qu'il passait pour homme d'une naissance distinguée. Mais dans les temps dont je fais actuellement l'histoire, il n'était pas besoin, pour être regardé comme fort noble, de remonter bien haut, parce qu'il ne restait presque plus d'ancienne noblesse dans Rome.

Albin fut instruit dans les lettres grecques et latines, et il n'y fit pas de grands progrès. Son goût dès l'enfance fut décidé pour les armes. Cependant l'auteur de sa vie cite deux écrits de lui, l'un sur l'agriculture qu'Albin, dit-on, entendait parfaitement; l'autre était un recueil de contes milésiens, ouvrage licencieux et assorti aux mœurs de l'auteur qui était tout-à-fait adonné à la débauche avec les femmes.

Il aima passionnément la guerre, et nul vers de Virgile ne lui plut autant que celui-ci : *Arma amens capio, nec sat rationis in armis.* « Je prends les armes « tout hors de moi, et la fureur, plutôt que la raison, « gouverne mes armes. » Il répétait sans cesse avec ses camarades d'école la première partie de ses vers, et dès que l'âge le lui permit, il s'engagea dans la milice.

Il y réussit, et mérita l'estime des Antonins. S'étant élevé par degrés, il commandait les troupes de Bythinie lors de la révolte d'Avidius Cassius contre Marc Aurèle. En cette importante occasion Albin se montra fidèle à son prince, et il empêcha que la contagion du mal ne s'étendît et ne gagnât l'Asie entière. Sous Commode, il se signala dans des combats contre les Barbares et sur le Danube et sur le Rhin, et enfin il fut chargé du commandement des légions de la Grande-Bretagne.

Cet emploi, qui ne se donnait guère qu'à des consulaires, me persuade qu'il avait alors été consul. Il paraît qu'il fit le chemin de la magistrature civile un peu tard, mais rapidement. On le dispensa de la questure : il ne fut édile que dix jours, parce qu'il fallut l'envoyer à l'armée. Sa préture fut illustrée par les jeux et les combats que Commode donna pour lui au peuple. Je ne puis dire en quelle année il géra le consulat, mais la suite des faits conduit à croire que ce fut sous quelqu'une des dernières années de Commode.

Pendant qu'il gouvernait la Grande-Bretagne, il reçut de Commode, si nous en croyons Capitolin, une faveur bien singulière. Cet empereur lui écrivit de sa propre main une lettre, par laquelle il lui permettait, supposé que la nécessité l'exigeât, de prendre la pourpre et le nom de César. Capitolin rapporte la lettre prétendue originale de Commode, et deux harangues d'Albin à ses soldats, dans lesquelles ce général fait mention de la permission qui lui avait été accordée, et rend compte des raisons qui l'avaient empêché d'en user. Si ces pièces étaient avérées, on ne pourrait s'y refuser, quelque peu vraisemblable que le fait soit en lui-même, et malgré le silence de Dion et d'Hérodien. Mais elles sont liées à tant de faussetés visibles, elles contiennent tant de choses qui ne peuvent se concilier avec l'histoire, qu'elles sont devenues légitimement suspectes à M. de Tillemont. Tout ce qu'on peut supposer de plus avantageux pour elles, et de plus capable d'excuser Capitolin, c'est qu'Albin lui-même, lorsqu'il se vit en guerre avec Sévère, les fabriqua pour rendre sa cause plus favorable, et les répandit dans le

public. Mais quiconque étudiera exactement l'histoire des temps dont il s'agit, et se donnera la peine d'en combiner les circonstances, ne pourra douter que ces pièces ne soient l'ouvrage de quelque faussaire.

Nous nous contenterons donc de dire avec Dion et Hérodien, que Sévère jugeant de ce que ferait Albin par ce qu'il le voyait en état de faire; considérant qu'un homme qui savait la guerre, qui était à la tête d'une puissante armée, qui le surpassait par la naissance et l'égalait par la dignité des emplois, pourrait bien vouloir profiter de l'occasion de s'emparer de la ville de Rome et de l'empire, pendant que lui et Niger se battraient en Orient, il entreprit de le leurrer par une association frauduleuse, et de lui persuader, en le décorant du titre de César, que leurs intérêts étaient communs. Il lui écrivit donc d'un ton d'amitié, le priant de partager avec lui le poids du gouvernement. Il ajoutait qu'étant vieux, fatigué de fréquents accès de goutte, et n'ayant que des enfants en bas âge, il avait besoin d'un appui tel que lui, d'un aide illustre par sa naissance et par ses exploits, dont l'âge encore vigoureux pourrait soutenir les plus grands travaux.

Sévère le décore du titre de César.

Dio, et Herod.

Tout ce discours n'était qu'un tissu de fourberies. Il paraît qu'Albin n'était guère moins âgé que Sévère, et celui-ci grossissait l'idée de ses infirmités pour faire plus sûrement tomber sa dupe dans le piége. Albin s'y laissa prendre. Il était simple, crédule, peu défiant. Il se trouva heureux qu'on allât au-devant de ses désirs, et que des offres prévenantes le missent en état de jouir sans peine et sans risque de ce qui, par toute autre voie, lui aurait coûté des combats et de grands périls. Il accepta donc avec joie la proposition

de Sévère, qui de son côté n'oublia rien de ce qui pouvait donner une solidité apparente à son bienfait trompeur. Il voulut que l'arrangement pris entre lui et Albin fût ratifié par un décret du sénat : il fit battre de la monnaie avec l'empreinte et le nom du nouveau César ; il le désigna consul avec lui pour l'année suivante ; il lui fit ériger des statues ; en un mot il lui accorda toutes les distinctions honorifiques qui devaient flatter un esprit vain et propre à se laisser éblouir. Au moyen de ces artifices qui lui réussirent, Sévère, libre d'inquiétude de la part d'Albin, et n'ayant plus qu'une seule affaire, tourna toutes ses pensées et tous ses efforts contre Niger.

Il se prépare à attaquer Niger.

Spart. Sev. 8, et Nig. 5 et Herod.

Il avait fait de très-grands préparatifs. Toute l'Italie lui fournit des soldats. Les troupes qui étaient restées en Illyrie eurent ordre de se rendre en Thrace. Les flottes de Ravenne et de Misène furent employées pour transporter les armées d'Italie en Grèce. Des légions furent envoyées en Afrique pour garder le pays, et empêcher que Niger ne s'en emparât en y entrant par l'Égypte et la Cyrénaïque, dont il était maître, et ne se mît ainsi en état d'affamer Rome. Sévère ne négligea rien, sachant qu'il avait affaire à un ennemi puissant, et qui, s'il s'était d'abord laissé endormir par l'attrait séduisant d'une fortune inespérée, avait été bientôt tiré de son assoupissement par le danger, et se disposait à faire la guerre avec autant d'activité que d'intelligence.

Il part de Rome sans avoir notifié son dessein au sénat et au peuple.

Ce qui doit paraître singulier, c'est qu'au milieu de ces formidables apprêts contre Niger il ne faisait aucune mention de lui ni dans le sénat, ni devant le peuple. Ce silence était sans doute politique, et affecté

par rapport aux circonstances qui lui paraissaient exiger de grands ménagements. Sa conduite à l'égard de la femme et des enfants de son concurrent prouve les mêmes attentions. Il les avait trouvés à Rome, parce que les défiances ombrageuses de Commode engageaient ce prince à tenir comme ôtages près de sa personne les familles de tous ceux à qui il confiait des commandements importants. Sévère eut grand soin de se rendre maître de la femme et des enfants de Niger : mais il les traita, tant que la guerre dura, avec une extrême distinction. Il avait poussé la feinte jusqu'à vouloir faire croire que, comme ses deux fils étaient extrêmement jeunes, son intention était, si la mort le prévenait, d'avoir pour successeurs Niger et Albin; et il ne rougit pas de consigner dans sa vie écrite par lui-même ce mensonge grossier. Toute cette modération apparente avait la crainte pour principe. Sévère ne comptait guère sur l'affection des Romains, et il ne s'embarrassait pas beaucoup de la mériter. Il savait que Niger avait été appelé par les vœux du peuple, et il appréhendait que ces mêmes sentiments ne vécussent encore dans les cœurs, d'autant plus que son rival avait pris soin de les entretenir et de les échauffer par des lettres et des édits envoyés à Rome. Il partit donc pour aller attaquer Niger sans avoir notifié ses desseins d'une manière authentique, et sans s'être fait autoriser par le sénat. Son départ doit être fixé au commencement de juillet, car il ne séjourna que trente jours dans la ville.

Motif de ce silence. Spart. ibid.

Herod. l. III.

Spart. Nig. 4. et Capit. Alb. 3.

Dio, ap. Val.

Spart. Sev. 6.

8.

Il n'était encore qu'à neuf milles de Rome lorsque son armée se mutina au sujet du premier campement: c'est l'inconvénient ordinaire des guerres civiles, que

Mouvements passagers de sédition dans son armée.

Spart. Sev. 8 et 7, et Dio, l. XLVI.

les séditions. Sévère en avait déja éprouvé une à son arrivée dans la capitale. Les troupes qui y entrèrent avec lui prétendirent qu'il leur était dû dix mille sesterces [1] par tête, se fondant sur l'exemple d'une semblable largesse que César Octavien, deux cent quarante ans auparavant, avait faite à celles qui l'introduisirent dans Rome. Il faut peu de chose aux gens de guerre pour établir des prétentions. Sévère ne donna néanmoins à ses soldats que la dixième partie de ce qu'ils demandaient, mille sesterces [2]. Dans l'occasion dont je parle actuellement, on ne nous dit point quel moyen il employa pour apaiser la sédition. Il y a grande apparence qu'il se relâcha en quelque chose des droits du commandement, car sa conduite fut toujours faible et molle à l'égard des gens de guerre.

Niger passe en Europe. Ses forces. Spart. Sev. 6, et Nig. 5.

Sévère faisait diligence, comme l'on voit. Son plan était de porter tout d'un coup la guerre en Asie : et dans cette vue, avant même que d'être maître de Rome, il avait envoyé Héraclius, l'un de ses lieutenants, pour s'assurer de la Bithynie. Niger ne se laissa point prévenir : il épargna à Sévère la moitié du chemin, et passa lui-même en Europe.

Dio, l. LXXIV, et Herod. l. III, et Spart. Sev. 8, et Nig. 5.

Tout l'Orient le reconnaissait, ainsi que je l'ai dit, et il avait à ses ordres toutes les forces romaines de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Égypte. Émilien, proconsul d'Asie, qui l'avait précédé dans le gouvernement de Syrie, homme d'un mérite éprouvé dans les plus grands emplois et les commandements les plus distingués, était le principal de ses lieutenants.

Niger, qui d'abord n'avait pas cru avoir besoin de

[1] Douze cent cinquante livres.
[2] Cent vingt-cinq livres.

secours étrangers, changea d'avis à l'approche du péril, et il envoya demander des troupes auxiliaires aux rois des Arméniens, des Parthes, et d'Atra, ville de la Mésopotamie autrefois assiégée inutilement par Trajan. L'Arménien le refusa, et déclara nettement que son intention était de demeurer neutre. Le Parthe, qui n'avait point de troupes réglées, répondit qu'il donnerait ordre à ses satrapes de faire des levées et d'assembler des forces chacun dans leurs départements. Le seul Barsémius, roi d'Atra, fournit un secours effectif d'archers, dont le nombre n'est pas exprimé.

Niger trouva donc peu de ressources dans les rois qu'il comptait pour amis. Mais les légions romaines, les corps de troupes alliées qui les accompagnaient régulièrement, et les nouvelles levées de la jeunesse d'Antioche et de Syrie, qui s'empressa pour s'enrôler sous ses enseignes, lui suffisaient pour le mettre en état de faire la guerre même offensive : et après avoir donné ses ordres pour la garde et la défense de toutes les avenues et de tous les ports des pays qui lui obéissaient, il se mit en marche et vint à Byzance, où on le reçut avec joie.

Combat sous Périnthe, premier acte d'hostilité. Niger déclaré ennemi public.

Il se proposait de faire sa place d'armes de cette ville, dès lors illustre et puissante : et déja, si nous en croyons l'auteur de sa vie, la Thrace, la Macédoine, et même la Grèce, se soumettaient à ses lois. La vérité est qu'il ne passa pas Périnthe[1], dont il ne put pas même réussir à se rendre maître. Par le mouvement qu'il fit vers cette dernière place, on peut juger que sa vue était de s'emparer de toute la côte européenne de la Propontide, depuis Byzance jusqu'à l'Hel-

[1] Autrement Héraclée.

lespont, afin d'avoir sous sa puissance les deux détroits qui donnent le plus court trajet d'Europe en Asie. Il manqua son coup. Il rencontra sous Périnthe des troupes de Sévère, qu'il attaqua, mais sans pouvoir les vaincre, en sorte qu'il fut obligé de se retirer à Byzance. Il fit donc ainsi le premier acte d'hostilité : et comme dans le combat quelques personnes de marque avaient perdu la vie, Sévère profita de la circonstance pour faire déclarer par le sénat Niger ennemi public.

Négociation peu sincère et inutile.

Malgré une démarche si vive, qui annonçait une rupture ouverte, il se noua une négociation entre les deux contendants, mais avec une inégalité marquée. Niger proposait une association réciproque à l'empire. Sévère gardant le ton de supériorité, n'accordait à son adversaire qu'un exil [1] et sûreté de la vie. Ils n'y allaient vraisemblablement de bonne foi ni l'un ni l'autre. Les armes seules pouvaient décider la querelle.

Bataille de Cyzique, où Émilien lieutenant de Niger, est vaincu.

Sévère, arrivé en Thrace avec ses principales forces, ne jugea pas à propos d'aller assiéger son ennemi dans Byzance, place de difficile conquête, et qui pouvait l'arrêter long-temps. Il suivit son premier projet, qui était de faire de l'Asie le siége de la guerre, et il y envoya la meilleure partie de ses troupes, qui abordè-

[1] Spartien, qui s'explique ainsi dans la vie de Sévère, semble supposer ailleurs (*Nig.* 6 et 7) qu'il y eut un autre projet d'accord, au moyen duquel Niger aurait été associé à Sévère, mais avec subordination; et que ce fut à Niger qu'il tint que cet accord ne fût conclu, non qu'il n'y eût inclination, mais parce qu'il écouta les conseils intéressés d'un certain Aurélien, qui trouvait son avantage à l'engager à ne se point relâcher de ses premières prétentions. C'est une contradiction visible dans Spartien, et tout ce récit n'a nulle vraisemblance. C'est pourquoi je n'en ai point fait mention dans le texte.

rent heureusement près de Cyzique. Là elles trouvèrent Émilien, qui les attendait à la tête d'une nombreuse armée. La bataille se livra, et les généraux de Sévère remportèrent la victoire. L'armée de Niger fut détruite ou dissipée, et Émilien s'enfuit d'abord à Cyzique, ensuite dans une autre ville, où il fut tué par ordre des vainqueurs. Ils étaient autorisés à ne lui point faire de quartier, parce qu'il avait été déclaré ennemi public avec son chef. On ne peut plaindre sa mort, s'il est vrai, comme le bruit en courut, au rapport d'Hérodien, qu'il ait trahi Niger, soit par raison d'intérêt domestique, et pour sauver ses enfants qui étaient à Rome en la puissance de Sévère, soit par un motif de jalousie, et parce qu'il ne s'accoutumait point à recevoir les ordres de celui qu'il avait vu son égal. Ce qui pourrait fortifier ces soupçons, c'est que Dion dit de lui qu'il était enflé de sa grandeur, et d'ailleurs parent d'Albin, qui alors vivait en bonne intelligence avec Sévère. Dio, ap. Val.

Siége de Byzance par Sévère.

Il paraît que la défaite d'Émilien obligea Niger de quitter Byzance et de repasser le détroit. On peut croire qu'aussitôt Sévère vint assiéger la place abandonnée par son ennemi, et que c'est alors que commença ce siége fameux qui dura trois ans.

Bataille de Nicée, où Niger est vaincu.

Niger s'étant mis à la tête des troupes qu'il trouva en Bithynie, chercha à se venger. Il s'engagea une nouvelle bataille dans les défilés entre Nicée et Cius. Candide commandait l'armée de Sévère, et Niger conduisait la sienne en personne. La victoire fut mieux disputée que dans le premier combat. Elle chancela, et parut se déclarer tantôt pour un parti, tantôt pour l'autre : enfin elle se fixa du côté de Sévère; et Niger

vaincu prit la fuite et se retira au-delà du mont Taurus.

Le passage du mont Taurus fortifié par Niger, arrête d'abord les troupes de Sévère. Herod. l. III.

Il avait eu la précaution de fortifier le passage de cette montagne, qui donne entrée de la Cappadoce en Cilicie, n'épargnant rien pour le mettre en état de ne pouvoir être forcé. Ce passage était difficile par lui-même : le chemin étroit, et fermé d'un côté par un roc qui s'élevait à pic, bordé de l'autre d'un précipice affreux qui servait d'écoulement aux eaux de pluie et aux torrents. A cette difficulté du lieu, Niger en avait ajouté une nouvelle par des ouvrages construits en travers du chemin; en sorte qu'un petit nombre de soldats pouvaient aisément y arrêter une armée. Comptant donc sur cette barrière, qu'il fit garder avec soin, Niger s'en alla à Antioche pour lever de nouvelles troupes, et se disposer à tenter encore la fortune.

Il gagna réellement du temps. L'armée victorieuse ayant parcouru sans coup férir la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce, se trouva arrêtée tout court au pied du mont Taurus. Elle fit de vains efforts pour s'ouvrir le passage. Le grand nombre ne servait de rien dans un chemin où il n'était pas possible de s'étendre en front; et cette poignée d'hommes qui le défendaient, lançant d'en haut des traits, et roulant de grosses pierres, renversait les assaillants à mesure qu'ils se présentaient.

Un orage affreux renverse les fortifications.

Après plusieurs tentatives inutiles, les gens de Sévère commençaient à désespérer du succès, lorsque tout d'un coup survint pendant la nuit un orage affreux, qui produisit l'effet auquel leurs armes ne pouvaient atteindre. La pluie tombant du haut des montagnes en napes d'eau sur le chemin, et rencontrant un obstacle dans le mur qui le traversait, forma un torrent qui s'enfla, se grossit, et qui, acquérant de la

force à proportion de la résistance qu'il éprouvait, devint enfin victorieux, et emporta le mur et tous les ouvrages. Les gens de Niger, découragés par ce désastre imprévu, perdirent la tête. Ils crurent qu'il ne leur restait plus de ressource, que l'éboulement des terres avait rendu les lieux impraticables, et qu'ils allaient être enveloppés. Ainsi, ne prenant conseil que de la peur, ils abandonnèrent leur poste et s'enfuirent. Au contraire les troupes de Sévère, persuadées que le ciel combattait pour elles, et se chargeait de leur aplanir lui-même les obstacles, reprirent confiance; et ne trouvant plus le passage gardé, elles défilèrent à l'aise, et entrèrent en Cilicie.

A cette nouvelle, Niger accourut avec les nouvelles troupes qu'il avait assemblées, et dans lesquelles s'était enrôlée presque toute la jeunesse d'Antioche. Ces troupes avaient un grand zèle pour son service; mais sans exercice, sans expérience, elles n'étaient nullement comparables à l'armée illyrienne, qui combattait pour Sévère. Niger vint camper près d'Issus, au même endroit où s'était autrefois livrée une bataille entre Darius et Alexandre. Et l'événement fut pareil. Dans l'une et dans l'autre occasion, les Occidentaux triomphèrent des peuples de l'Orient.

Troisième et dernière bataille près d'Issus. Défaite et mort de Niger.

Je ne donnerai point de détails sur l'action entre Niger d'une part, et les généraux de Sévère de l'autre, Anulin et Valérius: Dion et Hérodien s'accordent peu sur les circonstances; et en les comparant, il est difficile de ne pas croire que Dion ou son abréviateur a confondu en un seul récit les événements du passage du mont Taurus et de la bataille d'Issus. Nos deux auteurs conviennent qu'elle fut décisive, et très-san-

Dio, et Herod.

glante. Niger y laissa vingt mille des siens sur la place, et il n'eut d'autre ressource que de s'enfuir à Antioche. Il y trouva l'alarme et la consternation portées à l'extrême; et sans s'y arrêter, il continua sa route, se proposant d'aller chercher un asile chez les Parthes. Des cavaliers envoyés par les vainqueurs à sa poursuite, l'atteignirent avant qu'il eût passé l'Euphrate, le tuèrent, et lui coupèrent la tête, qu'ils portèrent à Sévère. Il l'envoya devant Byzance, qui tenait encore pour Niger; et il ordonna que, plantée au bout d'une pique, elle fût montrée aux assiégés, pour abattre leur courage, et les détourner d'une résistance désormais inutile et sans objet. De Byzance elle fut transportée à Spart. Nig. 6. Rome, comme le gage et le trophée de la victoire de Sévère.

Les faits de la guerre entre Sévère et Niger ne sont point datés dans les originaux. Ils se suivirent de près, et ils ne comprennent pas tous ensemble deux années entières. Sévère partit de Rome, comme je l'ai dit, au mois de juillet de l'an de J. C. 193; et il paraît que Ans de R. 944-946. Niger périt au commencement de l'an 195.

Quel jugement l'on doit porter du mérite de Niger. Spart. Nig. 5.

Il y a eu beaucoup de variété dans les jugements que l'on a portés du mérite de Niger. Sévère l'accusait d'avoir été avide de gloire, faux dans ses procédés, infame dans ses mœurs, et livré à une folle ambition qui l'avait porté à aspirer à l'empire lorsque son âge l'avertissait de songer plutôt à la retraite. C'est le témoignage d'un ennemi. Dion et Hérodien parlent du même Niger comme d'un homme médiocre, qui n'avait ni grands vices ni grandes vertus. Spartien lui est plus 6. favorable. Niger, dit-il, ayant passé par tous les degrés de la milice, fut bon soldat, excellent officier, grand

général, empereur malheureux. Selon cet écrivain, il eût été du bien de la république que Niger fût demeuré vainqueur. On pouvait attendre de lui la réforme de plusieurs abus que Sévère ne put ou ne voulut pas corriger. Il avait des vues, il avait de la fermeté, qu'il n'outrait pas néanmoins; il était capable de douceur, non d'une douceur molle et imbécille, mais soutenue et animée par la vigueur du courage. Et il est difficile de se refuser entièrement à cette idée, si l'on se souvient que Niger fut en même temps et ferme dans le maintien de la discipline militaire, et doux dans le gouvernement civil, en sorte qu'il se fit craindre des soldats, et beaucoup aimer des peuples qu'il eut sous son autorité. 12.

Spartien nous assure encore que Niger respectait et chérissait la mémoire des grands et bons empereurs, et qu'il se proposait pour modèles Auguste, Vespasien, Titus, Trajan, Antonin, Marc Aurèle, traitant les autres d'hommes efféminés ou pernicieux. La fortune ne l'avait point enivré, si nous en croyons le même Spartien, et il savait dédaigner les louanges que la flatterie prodigue toujours aux puissants. Lorsqu'il eut été nommé empereur, un bel esprit du temps composa son panégyrique, et voulut le lui réciter. « Faites nous « l'éloge de Marius ou d'Annibal [1], répondit Niger, ou de « quelque autre grand homme qui ne vive plus, et dites « nous ce qu'ils ont fait, afin que nous les imitions. 11.

[1] « Scribe laudes Marii vel Annibalis, vel alicujus ducis optimi vitâ functi, et dic quid ille fecerit, ut eum nos imitemur. Nam viventes laudare irrisio est: maximè imperatores, à quibus speratur, qui timentur, qui præstare publicè possunt, qui possunt necare, qui proscribere. Se autem vivum placere velle, mortuum etiam laudari. »

« Louer les vivants, c'est dérision, surtout les princes, « de qui l'on espère, que l'on craint, qui peuvent don« ner et ôter, mettre à mort et proscrire. Pour moi, « je veux être aimé pendant ma vie, et loué après ma « mort. » Ces sentiments sont très-beaux, et ne laissent rien à désirer, sinon qu'ils eussent été mis à l'épreuve. Faute de cette condition, on peut douter s'ils auraient tenu contre la séduction d'une prospérité durable et constante.

Une gloire que l'on ne peut se dispenser de lui accorder par préférence sur son rival, c'est d'avoir payé de sa personne dans les combats où il s'agissait de sa querelle, et de ne s'être point reposé sur des lieutenants d'un soin qui le touchait de si près. Dans les batailles de Nicée et d'Issus, il combattit lui-même à la tête de ses armées. Il est assez singulier que Sévère ne se soit trouvé à aucune des trois grandes actions qui décidèrent de son sort, et j'ai peine à concilier cette conduite avec les éloges que l'on a donnés à sa valeur.

Pour achever ce que j'ai à dire sur Niger, je vais rendre compte ici de deux traits qui n'ont pu trouver place ailleurs. Domitien avait défendu les dépôts de l'argent des soldats au drapeau, dans la crainte que ces amas ne servissent de fonds aux généraux qui voudraient
10. se révolter. Niger renouvela l'ancien usage, et en fit même une loi, afin que les petites épargnes des soldats ne fussent pas perdues pour leurs familles, s'ils étaient tués dans quelque combat, et qu'elles ne tournassent point au profit des ennemis qui les dépouilleraient. C'était une attention de bonté pour les parti-

culiers, et de zèle pour la gloire et les intérêts de l'état.

Mais je ne vois pas qu'il soit possible de louer, ni même d'excuser la dureté de la réponse qu'il fit aux habitants 7.
de la Palestine, soit qu'il faille entendre par ce nom les Juifs, ou ceux qui les avaient remplacés. Comme ils étaient accablés du poids des tributs, ils lui demandaient quelque soulagement. « Vous voudriez, leur ré« pondit-il, que l'on diminuât les impositions dont vos « terres sont chargées; et moi je souhaiterais pouvoir « y soumettre l'air que vous respirez. » Le publicain le plus intraitable ne se serait pas exprimé autrement.

Rigueurs exercées par Sévère après la victoire. Spart. Sev. 9, et Dio, ap. Val.

Sévère, qui n'avait pas beaucoup paru dans les opérations de la guerre, se montra terrible après la victoire. Il condamna à l'exil la femme et les enfants de Niger, pour lesquels il avait jusqu'alors témoigné une très-grande considération; et ce traitement rigoureux n'était que le prélude de la vengeance qu'il méditait. Pour ce qui est des partisans de son ennemi, ceux qui en furent quittes pour la confiscation de leurs biens et l'exil, eurent lieu de se louer de leur sort. Sévère châtia par la bourse et les particuliers et les villes, et il taxa au quadruple quiconque avait fourni de l'argent au parti vaincu, soit de gré, soit de force. Ce genre d'accusation était une voie ouverte contre tous ceux que l'on voulait perdre; et il y eut un grand nombre de personnes vexées sous ce prétexte, quoiqu'elles n'eussent jamais connu Niger, ni pris d'intérêt à ce qui le regardait. Sévère ne s'en tint pas aux peines pécuniaires, selon Spartien, et il mit à mort tous les sénateurs qui avaient servi comme officiers dans les armées de son rival.

Dio, l. LXXIV, p. 844. Il s'en trouva un néanmoins, qui ayant osé dire ce que tout le monde pensait, fit honte à Sévère par une libre remontrance de tant d'exécutions sanglantes, et le força en quelque façon d'y apporter de la modération. Cassius Clémens, traduit devant le tribunal de cet empereur comme partisan de Niger, se défendit en ces termes. « Je ne connaissais, dit-il, ni vous ni Niger. Me trouvant dans les provinces qui se sont déclarées pour celui-ci, je me suis vu contraint de suivre le torrent au milieu duquel j'étais enveloppé, et cela dans un temps où il s'agissait, non de vous faire la guerre, mais de détrôner Didius. Je ne suis donc point jusque là coupable envers vous, puisque je n'avais que les mêmes intentions que vous avez exécutées. Vous ne pouvez pas non plus me faire un crime de n'avoir pas quitté celui auquel la fortune m'avait lié, pour passer dans votre parti : car vous n'eussiez pas voulu, sans doute, que ceux qui sont actuellement assis avec vous pour me juger, vous trahissent pour se donner à votre adversaire. Examinez donc, non pas les personnes, ni les noms, mais la nature de la cause. Quelque condamnation que vous prononciez contre nous, vous la prononcerez en même temps contre vous-même et contre vos amis. Et ne dites pas que vous n'avez point de jugement à appréhender. Le public et la postérité sont des juges auxquels vous ne pouvez vous soustraire, si vous condamnez dans les autres ce que vous avez fait vous-même. » L'évidence de cette apologie frappa toute l'assistance, et Sévère fit à l'accusé une demi justice, en ne lui confisquant que la moitié de ses biens, et lui laissant l'autre partie.

Une considération d'intérêt et de politique l'empêcha encore de traiter en ennemis tous ceux qui avaient favorisé Niger. Il lui restait un rival à détruire en la personne d'Albin, et il ne croyait pas devoir, en se rendant odieux, s'exposer à lui donner des partisans. C'est sans doute par cette raison que de tous les sénateurs, qui avaient témoigné de l'inclination pour Niger, sans néanmoins porter les armes et combattre en sa faveur, il n'en fit mourir qu'un seul, qui apparemment s'était déclaré plus hautement que les autres. Spart. Sev. 9.

Sévère n'était rien moins que généreux, et s'il laissa subsister une inscription qui contenait un grand éloge de Niger, et que ses ministres lui conseillaient d'abattre, ce fut par un motif de vanité, comme il s'en expliqua lui-même. « Conservons, dit-il, un monument « qui fera connaître quel ennemi nous avons vaincu. » Spart. Nig. 12.

Les simples soldats mêmes crurent avoir tout à craindre de la cruauté d'un tel vainqueur, et ils prirent le parti de s'enfuir par troupes chez les Parthes. Sévère sentit quel tort leur désertion causait à l'empire, et pour les rappeler il fit publier une amnistie. Il ne laissa pas d'en rester un grand nombre dans le pays des Parthes, qui apprirent d'eux la manière de se servir des armes romaines, et l'art de les fabriquer. Il en résulta un grand avantage pour les peuples d'Orient dans les guerres qu'ils eurent dans la suite avec les Romains, et c'est principalement à cette cause qu'Hérodien attribue les victoires qu'ils remportèrent sur les successeurs de Sévère. Herod. l. III.

Les villes qui avaient signalé leur zèle pour Niger participèrent à son désastre. Plusieurs avaient eu occasion de faire des démarches d'éclat, par une suite de Herod.

ces anciennes jalousies qui avaient de tous temps agité les petites républiques grecques, et qui les ayant livrées d'abord aux Macédoniens et ensuite aux Romains, n'avaient pu être entièrement guéries par de si fortes leçons. Après la défaite d'Émilien à Cyzique, Nicomédie se déclara pour Sévère; et Nicée, par antipathie contre les Nicomédiens, montra une nouvelle chaleur d'affection pour Niger. Il y eut des combats entre ces deux villes pour une querelle dans laquelle il leur appartenait si peu de se mêler. Lorsque Niger eut été vaincu lui-même près de Nicée, les villes de Laodicée en Syrie et de Tyr, rivales et ennemies, l'une d'Antioche et l'autre de Béryte, proclamèrent Sévère empereur, et détruisirent les honneurs de Niger. Elles en furent bientôt punies; et Niger, pendant que les armées de son ennemi étaient arrêtées au mont Taurus,
Spart. Sev. 9. envoya dans ces villes des troupes de Maures, qui par son ordre y mirent tout à feu et à sang. Antioche fut à son tour maltraitée par Sévère, devenu pleinement vainqueur, qui la réduisit au titre de simple bourgade,
Herod. et la soumit à l'autorité de Laodicée. On ne peut guère douter, malgré le silence des historiens, qu'il n'ait usé de la même sévérité à l'égard de Béryte et de Nicée.
Spart. Naplouse dans la Palestine, c'est l'ancienne Sichem, fut privée du droit de ville en punition de son atta-
Tillem. Sev. art. 16. chement à Niger. Pour affaiblir le gouvernement de Syrie, il paraît que Sévère en démembra la Palestine, à laquelle il donna un gouverneur particulier. La ville de Tyr, qui s'était des premières déclarée pour lui,
Herod. devint la métropole de ce nouveau gouvernement. Et en général Sévère témoigna sa reconnaissance aux villes qui avaient souffert pour sa cause, en assignant des

fonds pour les rétablir dans toute leur splendeur. Il imitait Sylla, et se faisait gloire comme lui de savoir, mieux que personne, soit se venger de ses ennemis, soit récompenser ses amis.

L'exemple des rigueurs exercées par Sévère sur les villes qui avaient provoqué sa haine, ne put vaincre l'opiniâtreté des Byzantins, même depuis que la mort de Niger dut leur avoir ôté toute espérance. Cet acharnement avait sans doute un motif; mais nos historiens nous l'ont laissé ignorer.

Prise de Byzance après un siége de trois ans. Dio.

Nous avons vu que Byzance fut assiégée par Sévère, ou par ses généraux, dès que Niger en fut sorti. Probablement le siége ne fut pas pressé bien vivement tant que dura la guerre, et que les armées de part et d'autre tinrent la campagne. Mais lorsque Niger vaincu et tué eut délivré Sévère de toute inquiétude, le soin de réduire Byzance devint l'unique, ou du moins la plus importante affaire du vainqueur, et il y employa toutes les forces navales de l'empire. Il paraît que la ville fut simplement bloquée par terre.

Tout le monde connaît la situation avantageuse de Byzance, aujourd'hui Constantinople, sur le Bosphore ou canal par lequel les eaux du Pont-Euxin entrent dans la Propontide. Le courant se porte vers la côte sur laquelle cette ville est bâtie, et qui présente en cet endroit un enfoncement, en sorte qu'une partie des eaux s'y détourne, et y forme un très-beau port, pendant que le reste suit avec rapidité la direction du canal. La violence du courant est telle, que quiconque s'y trouve engagé ne peut éviter de s'approcher de Byzance : ami ou ennemi, il faut passer sous les murs de la ville.

Les murs du côté de la mer n'étaient pas fort exhaussés. La mer elle-même et ses rochers opposaient une suffisante barrière. Du côté des terres, on avait pris soin de fortifier la ville de bonnes murailles, hautes et épaisses, construites de grosses pierres de taille unies ensemble par des liens de fer; et tout le circuit en était flanqué de tours que l'on avait tellement disposées les unes à l'égard des autres, qu'elles se servissent mutuellement de défense.

Avant ou pendant le siége, les Byzantins s'étaient munis de machines puissantes, et à différentes portées. Quelques-unes lançaient à une petite distance de gros quartiers de pierres et des poutres. Si l'assaillant était plus éloigné, d'autres machines jetaient des traits de toute espèce et des pierres d'une moindre pesanteur. Des mains de fer, attachées à des chaînes, plongeaient au pied du mur, et enlevaient ce qu'elles avaient accroché. La plupart de ces machines étaient l'ouvrage de Priscus, bithynien de naissance, et fameux ingénieur, à qui son habileté pensa coûter la vie, et la sauva; car, après la prise de Byzance, ayant été condamné à mort par les généraux de Sévère, il obtint sa grace de l'empereur qui, le regardant comme un homme précieux, voulut ne s'en pas priver, et en tira effectivement de grands services.

L'entrée du port de Byzance était fermée par une chaîne; et les jetées qui l'embrassaient, et qui avançaient dans la mer en saillie, étaient garnies de tours pour en défendre les approches.

Ce port contenait cinq cents petits bâtiments, la plupart armés d'éperons, et quelques-uns avaient double gouvernail, l'un à la poupe, l'autre à la proue, et

double équipage : en sorte qu'au premier signal, et sans revirer de bord, ils pouvaient avancer sur l'ennemi, ou reculer, selon que le demandait la circonstance.

Pendant un siége de trois ans, il y eut sans doute bien des assauts, bien des sorties, bien des événements de différentes espèces. Mais Dion, ou son abréviateur, n'est entré dans aucun détail, et n'a recueilli que les faits qui lui ont paru avoir quelque chose de singulier, et pouvoir intéresser par une sorte de merveilleux.

Dans le récit qu'il nous donne, il n'est question d'aucune action sur terre : nous y voyons seulement que la ville était exactement enfermée par les assiégeants, et privée de toute communication avec les dehors.

Sur mer, notre auteur nous rend compte d'une adresse employée avec succès par les Byzantins pour enlever des vaisseaux ennemis jusque dans leur rade. Ils envoyaient des plongeurs, qui sous les eaux allaient couper le cable de l'ancre, et qui enfonçaient dans le corps du vaisseau un clou attaché à une corde, dont l'autre bout était dans un vaisseau byzantin. Le mouvement de celui-ci faisait démarer l'autre, qui obéissait et semblait marcher seul sans le secours ni des rames ni des vents.

La résistance des assiégés fut portée jusqu'à la plus extrême opiniâtreté. Comme ils perdaient grand nombre de leurs barques, pour en construire de nouvelles ils prenaient les bois des maisons démolies à ce dessein, et les femmes donnaient leurs cheveux pour être employés à faire des cordages. Les provisions de traits et de pierres à lancer furent épuisées par la longueur du siége. Les Byzantins y suppléèrent par les pierres de

leurs théâtres, qu'ils détruisirent; et les statues même de bronze, qui servaient d'ornements à leur ville, ne furent pas épargnées. Ils les mettaient dans leurs machines, et les jetaient sur les ennemis.

Il ne fallait pas moins qu'un mal au-dessus de toutes les ressources humaines, pour triompher de leur obstination. La famine les tourmentait; et quoique la place eût été de temps en temps ravitaillée par l'heureuse témérité de quelques marchands, qui, amorcés par l'appât du gain, chargeaient des bâtiments de toutes sortes de provisions, et ensuite se livrant au courant se faisaient prendre exprès par les Byzantins, enfin la disette devint si horrible, que les malheureux habitants étaient réduits à tremper des cuirs pour tâcher d'en tirer quelque suc, et se portèrent même jusqu'à cet excès de fureur, que de se manger les uns les autres.

Dans une si affreuse extrémité, les assiégés firent encore une dernière tentative. Ce qui restait parmi eux d'hommes forts et vigoureux, ayant observé un temps d'orage, s'embarquèrent, et résolus de périr ou de rapporter des vivres à leurs concitoyens, ils s'exposèrent à la merci des vents et des vagues irritées. Ils firent heureusement le trajet, et étant tombés sur des terres où on ne les attendait point, ils pillèrent et enlevèrent tout ce qui tomba sous leurs mains, et en remplirent leurs bâtiments sans ménagement et sans mesure. Le retour ne fut pas également avantageux. Ils profitèrent du gros temps, qui continuait ou avait recommencé, pour se mettre en mer. Les assiégeants, voyant arriver ces bâtiments prodigieusement chargés, et qui voguaient à grande peine presque à fleur d'eau, conçurent qu'ils en auraient bon

marché : il ne fut pas besoin de combat. Quelques vaisseaux de la flotte romaine s'étant détachés vinrent fondre sur les barques byzantines, qu'ils renversaient à coups de perches, ou entr'ouvraient en les frappant de leurs éperons. Souvent en les heurtant seulement, ils les coulèrent à fond. Le convoi ne fit aucune résistance : chacun cherchait à fuir; mais les vents et les ennemis réunis firent tout périr sans qu'il se sauvât une seule barque.

Ce fut un douloureux spectacle pour les Byzantins, qui de leurs murs voyaient ruiner leur unique espérance. Le lendemain la mer s'étant calmée, ils reconnurent encore mieux la grandeur du désastre, apercevant toute la surface des eaux couverte de corps morts, que le flot amenait dans leur port, et jetait sur leur rivage. Désespérés, succombant à leur disgrace, ils prirent enfin le parti d'ouvrir leurs portes à l'ennemi, et ils se rendirent à discrétion. Les vainqueurs usèrent de leur droit sans pitié : ils massacrèrent tous les gens de guerre, tous les magistrats et commandants : et sur le sort de la ville même, ils demandèrent les ordres de l'empereur, qui était alors en Mésopotamie.

Rigueurs exercées par Sévère sur les Byzantins.

Sévère reçut la nouvelle de la réduction de Byzance avec des transports de joie. Il assembla sur-le-champ ses soldats, et leur dit : « Nous avons enfin pris Byzance. » Mais la satisfaction infinie que lui causa ce grand succès ne le rendit pas plus susceptible d'impressions de clémence. Il n'est point de rigueurs qu'il n'exerçât sur cette ville infortunée : il confisqua les biens de ses habitants; il la priva des droits de ville libre, et même de ville; et la réduisant à la condition de tributaire et au titre de simple bourgade, il la

soumit elle et son territoire à la juridiction des Périnthiens, qui abusèrent de leur pouvoir avec insolence. Ce n'est pas tout encore. Il la démantela, et en ruina entièrement les fortifications; en quoi, selon le jugement de Dion, il porta un grand préjudice à l'empire qu'il priva d'un de ses plus puissants boulevards, qui tenait en respect toute la Thrace, et qui dominait sur l'Asie et le Pont-Euxin. Je l'ai vue, ajoute cet historien, dans un état de ruine et de délabrement, qui porterait à croire que ce ne sont pas des Romains, mais des Barbares qui en ont fait la conquête.

Dio, et Herod. l. III.

Sévère se laissa néanmoins quelque temps après adoucir à l'égard des Byzantins, et aussi de ceux d'Antioche, par les prières de Caracalla son fils, encore enfant. Il modéra donc en quelque chose les peines qu'il avait d'abord prononcées contre ces deux villes; mais il ne rétablit point Byzance dans ses anciens droits : au contraire il confirma l'arrangement par lequel il l'avait soumise aux Périnthiens. Et, en effet, nous voyons par l'Histoire ecclésiastique que, jusqu'au temps où Constantin rebâtit Byzance, et lui donna son nom, l'évêque de cette ville reconnaissait celui de Périnthe ou Héraclée pour son métropolitain. Or l'on sait que l'Église, dans la distribution de ses provinces et des métropoles, se conformait à l'ordre civil.

Spart. Carac. 1, et Suid. in Σεβῆρος.

Fleury, Hist. eccl. t. 3, l. XI, p. 210.

J'ai dit que Sévère apprit en Mésopotamie la fin du siége de Byzance. L'amour de la gloire, selon Dion, et le désir de faire des conquêtes l'avait conduit en ce pays pour aller faire la guerre aux Arabes, aux Adiabéniens, aux Osroéniens et même aux Parthes. Il est pourtant vrai qu'il avait un motif plausible d'attaquer ces peuples, dont les uns avaient ou secouru,

Guerre de Sévère contre divers peuples de l'Orient.
Dio, l. LXXV. Herod. Spart. Sev. 9.

ou du moins favorisé Niger; les autres avaient profité des guerres civiles entre les Romains pour entreprendre de leur enlever ce qu'ils possédaient au-delà de l'Euphrate, et étaient venus mettre le siége devant Nisibe. On doit se souvenir que la Mésopotamie, dont Nisibe était une des villes principales, conquise par Trajan, abandonnée par Adrien, avait été cédée de nouveau aux Romains par le traité conclu entre eux et les Parthes sous Marc Aurèle et L. Vérus.

La guerre de Sévère en Orient ne fut ni longue, ni marquée par de grands exploits. Après une marche laborieuse à travers les plaines sablonneuses de la Mésopotamie, où lui et son armée pensèrent périr de soif, il vint à Nisibe, et s'y arrêta. De là partageant ses troupes sous divers commandants, il les envoya sur les terres ennemies, qu'ils ravagèrent, où ils prirent quelques villes, mais sans faire de conquêtes à demeure. Sévère ne pouvait pas alors s'occuper d'un pareil dessein. Une autre entreprise lui tenait plus au cœur : il s'agissait pour lui de détruire Albin, afin de posséder seul et sans rival toute l'étendue de l'empire. Son but était donc seulement de renouveler dans l'Orient la terreur des armes romaines, que l'on n'y avait point vues depuis trente ans, et d'assurer la tranquillité de cette frontière, pendant qu'il s'en éloignerait pour aller faire la guerre à l'autre extrémité du monde. Il se vantait cependant d'avoir subjugué dans son expédition orientale un grand pays, et en conséquence la flatterie lui prodigua toutes sortes d'honneurs. On lui décerna le triomphe, qu'il refusa pour ne pas paraître triompher de Niger son concitoyen : on le décora aussi des titres d'Arabique, d'Adiabénique, de Parthique.

soumit elle et son territoire à la juridiction des Périnthiens, qui abusèrent de leur pouvoir avec insolence. Ce n'est pas tout encore. Il la démantela, et en ruina entièrement les fortifications; en quoi, selon le jugement de Dion, il porta un grand préjudice à l'empire qu'il priva d'un de ses plus puissants boulevards, qui tenait en respect toute la Thrace, et qui dominait sur l'Asie et le Pont-Euxin. Je l'ai vue, ajoute cet historien, dans un état de ruine et de délabrement, qui portait à croire que ce ne sont pas des Romains, mais des Barbares qui en ont fait la conquête.

Sévère se laissa néanmoins quelque temps après adoucir à l'égard des Byzantins, et aussi de ceux d'Antioche, par les prières de Caracalla son fils, encore enfant. Il modéra donc en quelque chose les peines qu'il avait d'abord prononcées contre ces deux villes; mais il ne rétablit point Byzance dans ses anciens droits : au contraire il confirma l'arrangement par lequel il l'avait soumise aux Périnthiens. Et, en effet nous voyons par l'Histoire ecclésiastique que, jusqu'au temps où Constantin rebâtit Byzance, et lui donna son nom, l'évêque de cette ville reconnaissait celui de Périnthe ou Héraclée pour son métropolitain. Or l'on sait que l'Église, dans la distribution de ses provinces et des métropoles, se conformait à l'ordre civil.

J'ai dit que Sévère apprit en Mésopotamie la fin du siège de Byzance. L'amour de la gloire, selon Dion, et le désir de faire des conquêtes l'avait conduit dans ce pays pour aller faire la guerre aux Arabes, aux Adiabéniens, aux Osroéniens et même aux Parthes. Il est pourtant vrai qu'il avait un motif plausible d'attaquer ces peuples, dont les uns avaient ou se-

ou du moins favorisé Niger; les autres avaient profité des guerres civiles entre les Romains pour entreprendre de leur enlever ce qu'ils possédaient au-delà de l'Euphrate, et étaient venus mettre le siége devant Nisibe. On doit se souvenir que la Mésopotamie, dont Nisibe était une des villes principales, conquise par Trajan, abandonnée par Adrien, avait été cédée de nouveau aux Romains par le traité conclu entre eux et les Parthes sous Marc Aurèle et L. Vérus.

La guerre de Sévère en Orient ne fut ni longue, ni marquée par de grands exploits. Après une marche laborieuse à travers les plaines sablonneuses de la Mésopotamie, où lui et son armée pensèrent périr de soif, il vint à Nisibe, et s'y arrêta. De là partageant ses troupes sous divers commandants, il les envoya sur les terres ennemies, qu'ils ravagèrent, où ils prirent quelques villes, mais sans faire de conquêtes à demeure.



Sévère ne pouvait pas alors s'occuper d'un pareil dessein. Une autre entreprise lui tenait plus au cœur: il s'agissait pour lui de détruire Albin, afin de posséder seul et sans rival toute l'étendue de l'empire. Son but était donc seulement de renouveler dans l'Orient la terreur des armes romaines, que l'on n'y avait point vues depuis trente ans, et d'assurer la [illegible] de la frontière, pendant qu'il s'en [illegible] faire la guerre à l'autre extrém[illegible] Il contint cependant [illegible] orientale un [illegible]

Spartien dit que Sévère ne voulut point recevoir ce dernier surnom, de peur d'irriter les Parthes : cependant on le trouve sur des inscriptions dressées dans le temps dont nous parlons.

Ce que Sévère fit de plus important dans cette expédition, fut d'assurer aux Romains la possession de Nisibe, place d'une grande conséquence dans ces contrées, et qui servait de barrière contre toutes les nations barbares de l'Orient. Il y laissa une forte garnison, il en confia le commandement à un chevalier romain, il la releva par des titres et des prérogatives. On voit clairement qu'il voulait en faire sa place d'armes pour les guerres auxquelles il se proposait de revenir, lorsqu'il n'aurait plus d'autre soin qui l'inquiétât. Dion blâme la conduite de Sévère en ce point, à cause des dépenses que coûtait l'entretien de Nisibe ; mais la suite prouvera que Sévère était meilleur juge que Dion de l'importance de cette place.

Pour ne rien omettre de ce qui nous est administré par cet historien, j'ajouterai ici deux faits qui ne sont pas fort importants en eux-mêmes.

Un brigand nommé Claude se joue impunément de Sévère. Dio.

Sévère, enflé de ses succès, se regardait comme supérieur à tous les mortels pour le courage et l'habileté; et il fut joué impunément par un brigand, qui courait la Syrie et la Judée, et que l'on cherchait par cette raison avec un très-grand soin par ordre de l'empereur. Claude (c'était le nom de ce brigand) s'étant déguisé en officier, eut l'audace de venir se présenter à Sévère à la tête d'une troupe de cavaliers : il le salua, le baisa, et se retira ensuite tranquillement sans avoir été découvert.

Une armée de Scythes, c'est-à-dire de quelques

peuples septentrionaux, se préparait à entrer sur les terres de l'empire, et à faire la guerre aux Romains. Pendant qu'ils étaient assemblés pour délibérer, un orage affreux survint, accompagné d'éclairs et de tonnerres qui tuèrent trois de leurs principaux commandants. La frayeur s'empara des esprits : la superstition leur fit croire qu'un si triste début annonçait le plus funeste succès; et ils se désistèrent de leur entreprise.

Armée de Scythes détournée par un orage affreux, de faire la guerre aux Romains.

§ II. Rupture entre Sévère et Albin. Les armées ennemies se rencontrent près de Lyon. Alarmes et diversité de sentiments dans Rome au renouvellement de la guerre civile. Prétendus prodiges. Premières opérations de la guerre, et moins importantes. Bataille décisive près de Lyon. Albin vaincu se tue lui-même. Remarque sur le caractère d'Albin. Vengeances cruelles de Sévère après la victoire. Ses emportements contre le sénat. Il fait mettre par ses soldats Commode au rang des dieux. Discours menaçant de Sévère dans le sénat. Vingt-neuf, ou même quarante-un sénateurs mis à mort. Mot de Géta, encore enfant, sur ce carnage. Narcisse, meurtrier de Commode, exposé aux lions. Attentions de Sévère pour le peuple, pour les sujets de l'empire, mais surtout pour les soldats. Il se hâte de produire et d'avancer ses enfants. Sa conduite sèche envers sa parenté. Sévère va en Orient faire la guerre aux Parthes. Motifs de cette guerre. En arrivant, il délivre Nisibe assiégée par les Parthes. La campagne suivante il prend Babylone, Séleucie et Ctésiphon. Caracalla déclaré Auguste, et Géta César. Sévère marche du côté de l'Arménie, dont le roi demande la paix et l'obtient. Il met deux fois le siége devant Atra, et le lève deux fois. Cruautés exercées par Sévère, et contre les restes du parti de Niger, et contre ses propres amis. Petite guerre contre les Juifs. Caracalla, consul. Persécution contre les chrétiens. Sévère visite l'Égypte. Il revient à Rome. Jeux et spectacles. Mariage de Ca-

racalla avec la fille de Plautien. Histoire de la fortune et de la chute de Plautien. Haine implacable entre les deux fils de Sévère. Géta nommé Auguste. Deux préfets du prétoire. Nouvelles cruautés de Sévère. Punition de Pollénius Sébennus. Bulla Félix, chef d'une troupe de six cents voleurs. Endroits louables de Sévère. Exactitude à rendre la justice. Goût de simplicité. Magnificence dans les dépenses publiques. Bienfaits envers sa patrie. Désir de réformer les mœurs. Soin de maintenir la discipline militaire, mais peu soutenu. Remarques sur les Calédoniens et les Méates. Courses que font ces peuples sur les terres romaines. Sévère les repousse au-delà des golphes de Glota et de Bodotria. Mot de Sévère. Menées de Caracalla contre son frère. Il tente d'exciter une sédition dans l'armée. Il veut tuer son père. Nouvelle révolte des Bretons. Maladie et mort de Sévère. Jugement sur le caractère et le mérite de Sévère. Goût de Sévère pour les lettres. Il compose des mémoires de sa vie. L'impératrice Julie aima aussi les sciences et les savants. Savants qui fleurirent sous le règne de Sévère. Antipater, sophiste. Diogène de Laërte. Solin. Éruption du Vésuve. Monstre marin. Comète.

Rupture entre Sévère et Albin.

Sévère, comme je l'ai observé, ne s'était accommodé avec Albin, et ne lui avait déféré le titre de César, que pour n'avoir pas deux ennemis à la fois sur les bras aux deux extrémités de l'empire, en Syrie et dans la Grande-Bretagne. Lorsqu'il eut vaincu Niger et rétabli la tranquillité dans l'Orient par les avantages remportés sur les Barbares de ces frontières, n'ayant plus de raison de ménager le seul rival qui lui restât, il entreprit de s'en défaire.

Herod. l. III, Capit. Alb. 7 et 8.

Je ne sais si l'on doit ajouter foi au témoignage d'Hérodien et de Capitolin, qui assurent qu'avant que d'employer les armes et la force ouverte, Sévère tenta

la voie lâche et perfide de l'assassinat, et qu'il envoya à Albin une lettre pleine de protestations d'amitié par des soldats déterminés, qui avaient ordre de lui demander une audience secrète, comme pour lui communiquer des affaires importantes, et de l'assassiner lorsqu'ils l'auraient éloigné de ses gardes. Le projet de massacrer un général au milieu de ses troupes, un César dans la province où son autorité était reconnue, ne me paraît guère probable; et si Sévère était assez méchant pour le former, il avait trop d'habileté pour en croire l'exécution possible. Selon les auteurs mêmes du récit, l'entreprise n'eut pas le plus léger commencement de succès. Albin conçut des défiances, fit arrêter les assassins, et les ayant forcés par une rude question d'avouer l'horrible commission dont ils étaient chargés, il les envoya au supplice, et résolut de se venger de celui qui les avait mis en œuvre. Il n'était assurément pas besoin de motifs si pressants pour opérer une rupture.

Je m'en tiens à Dion, qui dit simplement que Sévère, après la victoire sur Niger, ne voulut plus accorder à Albin les prérogatives attachées au titre de César, et qu'Albin au contraire prétendait même au titre d'Auguste. Ce peu de mots explique tout, et sans rien offrir que de très-naturel, fait comprendre dans l'instant comment la guerre était inévitable entre deux ambitieux, dont les prétentions se trouvaient si étrangement opposées. Dio, l. LXXV.

On peut, il est vrai, s'étonner qu'Albin ait attendu si tard à se déclarer. Mais nous avons vu qu'il fut d'abord la dupe des artifices de Sévère, et nous ne savons pas combien de temps cette illusion a duré. Lorsqu'il

eut ouvert les yeux, sans faire encore de démarche d'éclat, il ne s'oublia pas néanmoins. Il travailla sourdement à s'acquérir des amis et des partisans dans le sénat, auprès duquel il avait deux puissantes recommandations, la noblesse qu'on lui attribuait, et la douceur qu'il faisait paraître en opposition aux rigueurs de Sévère. Il mit dans ses intérêts les Gaules et les Espagnes, et y massa de grandes forces. Il porta même ses vues sur les provinces éloignées à l'Orient, et il tâcha de s'y faire des créatures par ses libéralités envers les villes que les armes de Niger avaient dévastées. Enfin, lorsqu'il se crut assez puissant pour n'avoir plus besoin de déguiser ses desseins, il leva le masque, et, alléguant sans doute pour motifs les injustices de Sévère à son égard, il se fit proclamer Auguste. Nos historiens ne parlent point de cette dernière démarche; mais elle est constatée par les médailles, dans lesquelles Albin, par une singularité remarquable, réunit le nom de Septimius au titre d'Auguste, se déclarant ainsi par une même inscription le fils et l'ennemi de Sévère.

Capit. Alb. 12.

Spart. Sev. 12.

Capit. Alb. 12.

Tillem. Sev. art. 19.

C'était là que Sévère l'attendait. Sa politique lui inspirait de mettre toujours les apparences de son côté, et de laisser à son adversaire le personnage d'agresseur. Il était en marche, comme pour revenir à Rome, et il avait déja fait, si je ne me trompe, la plus grande partie du chemin, lorsqu'il apprit la défection ouverte d'Albin. A cette nouvelle, il assembla ses soldats, et saisissant une si belle occasion d'invectiver contre l'ingratitude de son rival, il obtint d'eux sans peine qu'ils le déclarassent ennemi, et se montrassent pleins de zèle et d'ardeur pour aller lui faire la guerre. L'empereur

Herod.

prit soin d'animer leur courage par une abondante largesse.

Sévère fait César son fils aîné, que nous appelons Caracalla.
Spart. Sev. 10.

La suite et la liaison des faits me portent à croire, avec M. de Tillemont, que ce fut dans cette même assemblée des soldats que Sévère conféra la dignité de César à son fils aîné Bassianus, dont il changea en même temps le nom en ceux de Marc Aurèle Antonin. C'est le prince que nous appelons communément Caracalla. Son père, qui affectait de montrer un grand respect pour la mémoire de Marc Aurèle, auquel il ressemblait si peu, en voulait donner un témoignage signalé, en transportant à un fils destiné à lui succéder les noms de ce sage empereur. Pour ce qui est du nom d'Antonin, on sait en quelle vénération il était dans les temps dont j'écris ici l'histoire. Caracalla n'avait guère alors que huit ans.

Le lieu où Caracalla fut proclamé César nous est connu par Spartien. Sévère était alors campé près de la ville de Viminatium dans la Mésie sur le Danube. Il est très-vraisemblable [1], comme je viens de l'observer, que c'est aussi en ce même endroit qu'Albin fut déclaré ennemi par l'armée de Sévère. De ce moment, les deux rivaux ne se ménagèrent plus, et ils marchèrent à front découvert l'un contre l'autre, Sévère partant de la Mésie, et Albin de la Grande-Bretagne.

Les armées se rencontrent près de Lyon.

Il paraît que le plan de celui-ci était de pénétrer, s'il eût pu, en Italie, et d'aller se faire reconnaître dans Rome, où il avait de grandes intelligences. Sé-

[1] Si Sévère se fût déclaré en Orient ennemi d'Albin, il n'aurait jamais pu, quelque diligence qu'il fît, prévenir l'entrée de son rival en Italie. C'est ce qui me persuade qu'il différa cette déclaration jusqu'à ce qu'il se vît à portée d'agir efficacement.

Herod. vère, qui comprit de quelle importance il était pour lui d'empêcher l'exécution d'un pareil dessein, détacha une partie de ses troupes pour occuper les gorges des Alpes du côté de la Gaule : avec le gros de son armée il fit toute la diligence que les circonstances exigeaient, et dont l'activité de son caractère le rendait capable. Il donnait l'exemple à tous de supporter avec un courage invincible les plus dures fatigues; nulle difficulté des lieux ne le retardait; il bravait tête nue les neiges et les frimats; il ne prenait de repos qu'autant que le besoin de la nature l'y contraignait de nécessité, et, par un genre d'exhortation si efficace, il faisait passer dans tous les cœurs l'ardeur dont il était lui-même rempli. Il réussit ainsi à prévenir la marche de son ennemi, qui était déja maître de Lyon, et il vint à sa rencontre près de cette ville aux portes de l'Italie.

Alarme, et diversité de sentiments dans Rome au renouvellement de la guerre civile. Dio.

Cependant les apprêts d'une nouvelle guerre civile avaient alarmé Rome; et dans une si grande multitude d'habitants, les sentiments furent différents, selon la différence des intérêts. Parmi les sénateurs, les uns, du nombre desquels était Dion, demeurèrent tranquilles, attendant l'événement et disposés à devenir la proie du vainqueur; les autres, attachés par des liaisons particulières soit à Sévère, soit à Albin, partageaient les craintes et les espérances des deux concurrents. Le peuple, que touchent plus directement les maux de la guerre et qui ne peut en espérer aucun fruit, exprima sans détour et d'une façon énergique sa douleur et ses plaintes. Dans des jeux du cirque, peu avant les saturnales (ce qui nous donne la date
An. R. 947. de la fin de décembre), la multitude infinie des spec-

tateurs vit exécuter successivement six courses de chariots sans y prendre presque aucune part, occupée qu'elle était d'un objet plus intéressant. Avant que la septième commençât, tous, comme de concert, élevèrent les mains au ciel et demandèrent aux dieux le salut de la ville. Ensuite ils s'écrièrent : « O reine des « cités! ô ville éternelle! quel sera donc ton sort? Jus« qu'à quand aurons-nous à souffrir les mêmes maux? « Jusqu'à quand dureront les guerres civiles? » Après plusieurs autres acclamations semblables, il rentrèrent pourtant dans le silence et rendirent leur attention au spectacle.

Prétendus prodiges.

Dion, esprit superstitieux, admire ce concert de toute une multitude dans un même langage, et il y trouve quelque chose de divin : comme si la conformité des sentiments ne devait pas produire celle des expressions. Il cite encore d'autres prétendus prodiges : une grande lumière au ciel, qui n'est autre chose qu'une aurore boréale; une rosée argentine, qui tomba dans la place d'Auguste et qui garda sa couleur pendant trois jours. Mais de si frivoles remarques ne doivent pas nous arrêter.

Premières opérations de la guerre, et moins importantes. Spart. Sev. 10, et Capit. Alb. 9, et Dio.

Les opérations de la guerre ne furent pas de longue durée. Il se livra quelques escarmouches, quelques combats entre des partis ou des détachements des deux grandes armées; et les gens d'Albin y eurent assez souvent l'avantage. Dion parle en particulier d'une action dans laquelle Lupus, l'un des généraux de Sévère, fut défait et perdit beaucoup de monde. Lorsqu'il y eut une fois du sang répandu, Sévère demanda au sénat et obtint qu'Albin fût déclaré ennemi public. Il avait tenu la même conduite à l'égard de Niger.

Nous trouvons ici dans Dion un fait singulier, mais qui perdrait peut-être ce qu'il paraît avoir de surprenant, si celui qui nous le raconte l'eût examiné avec des yeux plus attentifs et plus clairvoyants. Je le rendrai tel que le donne notre auteur. Un certain Numérien, qui enseignait la grammaire dans Rome, s'avisa d'aller en Gaule s'immiscer dans une guerre qui ne le regardait point. Ayant pris la qualité de sénateur, il assembla quelques soldats avec lesquels il battit un corps de cavalerie d'Albin, et fit quelques autres menus exploits. Sévère en ayant été instruit, et le croyant réellement sénateur, lui envoya des pouvoirs et un renfort de troupes, que Numérien employa utilement pour celui à qui il avait voué ses services. Le merveilleux de l'aventure, c'est que ce grammairien guerrier agissait sans aucune vue d'intérêt. Ayant pris sur les ennemis soixante-dix millions de sesterces[1], il les envoya à Sévère. Après la fin de la guerre, il ne demanda aucune récompense ; il ne prétendit point réaliser en sa personne le grade de sénateur qu'il s'était attribué sans titre ; et il se retira dans une campagne, où il passa le reste de ses jours vivant d'une pension modique que lui faisait l'empereur. Voilà les circonstances extérieures d'un fait dont l'écrivain n'a pas su nous expliquer les motifs.

Bataille décisive près de Lyon. Albin vaincu se tue lui-même.

La guerre fut terminée par une bataille décisive dans la plaine entre Lyon et Trévoux. Les deux armées étaient égales en nombre, se montant chacune à cent cinquante mille hommes, et elles avaient à leur tête leurs empereurs. Sévère, qui ne s'était trouvé en personne à aucune des batailles contre Niger, com-

[1] Huit millions sept cent cinquante mille livres.

mandait lui-même son armée dans celle contre Albin. La valeur des troupes était grande de part et d'autre. Les légions britanniques qui combattaient pour Albin ne le cédaient point à celles d'Illyrie; mais Sévère passait pour plus habile général que son concurrent.

La victoire balança et fut long-temps disputée. L'aile gauche d'Albin ne fit pas beaucoup de résistance, et bientôt rompue, elle fut poursuivie par les gens de Sévère jusque dans son camp. De l'autre côté de la bataille, les choses ne se passèrent pas de la même façon. Les troupes de l'aile droite d'Albin avaient pratiqué dans l'espace qui était devant elles un grand nombre de fosses recouvertes d'une couche de terre de peu d'épaisseur et légèrement appuyée; et elles avaient fait ce travail de manière que la surface du terrain parût unie et ne donnât aucun soupçon. Pour attirer l'ennemi dans le piége, elles feignirent de la timidité; elles se contentaient de lancer des traits de loin, et se retiraient après avoir fait leur décharge. L'artifice leur réussit. Les soldats de Sévère, pleins d'ardeur pour en venir aux mains et méprisant des adversaires qui paraissaient trembler, avancent sur eux sans aucune précaution. Mais ils furent tout d'un coup arrêtés par un obstacle aussi redoutable qu'imprévu. En arrivant à l'endroit qui cachait la fraude, la terre fond sous leurs pieds et toute la première ligne tombe dans les fosses. Comme les rangs étaient serrés, la seconde ligne n'eut pas le temps de se garantir, et elle tomba sur la première. Ceux qui suivaient, saisis d'effroi, reculent brusquement et renversent en arrière leurs compagnons qui étaient à la queue. Ainsi toute l'aile gauche de Sévère fut jetée dans un

désordre affreux, et les ennemis accourant en firent un grand carnage.

Dans un si extrême danger, Sévère vint au secours des siens avec sa garde. Mais d'abord, loin de remédier au mal, il vit ses prétoriens eux-mêmes enfoncés, taillés en pièces, et il eut son cheval tué sous lui. Son courage s'irrita par le mauvais succès. Il déchire sa casaque impériale, il met l'épée à la main; et ayant rallié quelques-uns des fuyards, il les ramène à l'ennemi, résolu de vaincre ou de mourir. Sa petite troupe perce indistinctement tous ceux qui venaient à elle, amis ou ennemis. Elle contraint ainsi un nombre de ceux qui fuyaient à faire volte-face; et les vainqueurs, que leur avantage même avait débandés et mis dans le cas de ne plus garder leurs rangs, eurent de la peine à soutenir un choc auquel ils ne s'attendaient plus.

Le combat donc se rétablit; mais la victoire était encore en suspens. Lætus, commandant de la cavalerie de Sévère, acheva de la décider. Il était jusque là demeuré dans l'inaction, ayant, dit-on, le dessein perfide de laisser les deux rivaux se détruire l'un par l'autre, pour envahir ensuite la place que leur ruine laisserait vacante. Lorsqu'il vit que la fortune commençait à se déclarer pour Sévère, il conçut à quel danger son jeu criminel l'exposait. Il se mit en mouvement, et vint prendre en flanc les gens d'Albin que pressait vivement en front la troupe conduite par Sévère. Ils ne purent résister à cette nouvelle attaque, et ne songeant plus qu'à fuir, ils allèrent chercher un asile dans la ville de Lyon, aussi bien qu'Albin leur malheureux chef. Sévère pleinement vainqueur devint par ce glorieux succès seul maître de tout l'empire, ayant détruit en moins

de quatre ans trois empereurs, Didius, Niger et Albin.

La bataille de Lyon fut très-sanglante. Nos auteurs n'ont point évalué la perte que fit chacun des deux partis; mais elle doit avoir été considérable, même de la part de celui qui resta victorieux; et Dion observe avec une douleur de bon citoyen, que le sang qui coula de part et d'autre était également perdu pour Rome.

Spartien nous apprend la date du mois et du jour de ce grand événement qui tombe au dix-neuf février. Il n'en détermine point l'année; et c'est par la comparaison avec les faits qui ont précédé et qui suivirent, que M. de Tillemont le fixe à l'an de J. C. 197, quatrième du règne de Sévère.

Spart. Sev. 11.

Tillem. not. 16 sur Sev.

An. R. 948.

La ville de Lyon fut pillée et ravagée par les vainqueurs qui y mirent le feu en divers endroits et en brûlèrent une grande partie.

Albin s'était retiré après la défaite de son armée dans une maison voisine du Rhône. Là, voyant que tout était perdu et n'ayant droit d'espérer aucun quartier, il se perça lui-même de son épée ou se fit rendre ce funeste service par un de ses esclaves. Il respirait encore, lorsqu'une troupe de soldats ennemis arriva, qui lui coupèrent la tête et la portèrent à Sévère.

Ainsi périt Albin, sur le caractère duquel il me reste peu de choses à ajouter à ce que j'en ai déja dit. On ne peut faire aucun compte sur les reproches outrageants que Sévère lui prodiguait dans ses Mémoires; et je ne sais si l'on doit prendre beaucoup plus de confiance au témoignage d'un écrivain aussi peu judicieux que Capitolin, qui se contredit souvent lui-même et qui se montre partout bien peu initié dans l'art de connaî-

Remarques sur le caractère d'Albin.

Capit. Alb. 10-13.

tre les hommes. Si nous l'en croyons, Albin fut insupportable dans son domestique, mauvais mari, sombre, farouche, mangeant toujours seul par aversion pour la société, rigide jusqu'à la cruauté dans le maintien de la discipline militaire, et condamnant, comme des esclaves, au supplice des verges et à la croix, non seulement les soldats, mais les centurions. Avec une pareille conduite, il ne devait pas être fort aimable; et cependant il est certain qu'il fut extrêmement chéri du sénat, dont un très-grand nombre de membres souhaitaient son élévation; et si leur motif était la haine qu'ils portaient à Sévère, il en résulte au moins qu'ils avaient d'Albin une tout autre idée que celle que veut nous en donner Capitolin. Je ne parle point du soupçon dont quelques méprisables écrivains le chargent d'avoir eu part à la mort de Pertinax. Toutes les circonstances réclament contre cette absurde et odieuse imputation.

Capit. Alb. 14. Eutrop. et Aur. Vict.

Sur l'article des excès du vin reprochés à Albin par Sévère, Capitolin varie tellement dans son témoignage, que l'on ne sait à quoi s'en tenir. Mais nous n'ajouterons pas foi assurément à des traits de gourmandise qu'il a peine à croire lui-même, et qui sont véritablement incroyables. Nous ne nous persuaderons point qu'Albin mangeât pour son déjeûner cinq cents figues, cent pêches, dix melons, vingt livres de raisin, cent becfigues et quatre cents huîtres. J'entre dans ce détail pour donner un échantillon du jugement des auteurs d'après lesquels il me faut travailler.

Formons-nous donc une idée d'Albin par les faits, et laissant à l'écart ce qui regarde sa conduite privée, pour ne le considérer que par les talents nécessaires

aux grandes entreprises, nous jugerons que brave guerrier, habile à se concilier les esprits, il manqua de l'adresse et des précautions de défiance qu'il devait opposer aux ruses de son adversaire; et telle fut la cause de sa perte.

Vengeances cruelles de Sévère après la victoire. Dio, et Herod. et Spart. Sev. 11 et 12, et Nig. 6, et Capit. Alb. 9.

Sévère abusa insolemment de sa victoire. N'ayant plus aucun motif de crainte qui le retînt, il donna un libre essor à la violence de son caractère, et renonçant même aux légers dehors de modération qu'il avait jusque là affectés, il se montra tel qu'il était, cruel et vindicatif au-delà de toute mesure. Rien n'est plus lâche que les indignités qu'il exerça sur le cadavre de son ennemi. Après en avoir envoyé la tête à Rome, il fit passer son cheval sur le corps; il voulut repaître ses yeux de ce funeste objet en le laissant étendu devant la porte de son prétoire jusqu'à ce qu'il devînt infect: après quoi il le fit jeter dans le Rhône. La femme et les enfants d'Albin furent traités avec la même rigueur, mis à mort et leurs corps jetés dans le fleuve; et le malheur de cette famille entraîna celui de la famille de Niger, pour laquelle Sévère avait témoigné beaucoup de bonté tant que Niger avait vécu, qu'il avait tenue en exil depuis sa défaite, et qu'il extermina lorsque la victoire sur Albin lui eut assuré la possession de l'empire. Il fit chercher les corps des sénateurs qui avaient été tués en combattant pour Albin, et après les avoir livrés à divers outrages, il défendit qu'on leur donnât la sépulture. Les prisonniers remarquables par leur naissance ou par leurs emplois furent mis à mort. Ces cruautés contribuèrent sans doute à empêcher un grand nombre de partisans d'Albin, qui avaient quelques corps de troupes sous

leur commandement, de se soumettre à un si inhumain vainqueur. Ils aimèrent mieux périr les armes à la main que par la hache du licteur; et Sévère eut à livrer plusieurs combats pour achever de détruire un parti que la clémence après la victoire aurait tout d'un coup désarmé.

Il tourmenta les Gaules et les Espagnes par de rigoureuses recherches contre les fauteurs d'Albin; et sur ce prétexte, vrai ou faux, il fit mourir un très-grand nombre des premiers citoyens des villes de ces régions. Les femmes mêmes ne furent pas épargnées, et il en condamna plusieurs à partager le triste sort de leurs maris et de leurs proches. L'avidité d'un riche et injuste butin entrait pour beaucoup dans ces sanglantes exécutions : car la confiscation des biens suivait toujours le supplice des condamnés, et le produit en fut immense.

Spart. Sev. 17, et Aur. Vict.

Nulle raison d'équité, nulle représentation touchante ne pouvait fléchir Sévère. Un accusé employa le moyen de défense qui après la défaite de Niger avait réussi, comme je l'ai rapporté, à Cassius Clémens. « Je me suis « trouvé engagé dans le parti d'Albin, disait cet infor« tuné, par la nécessité et non par mon choix. Que « feriez-vous, si vous étiez en ma place? » Sévère lui fit cette réponse barbare : « Je souffrirais ce que tu vas « souffrir. »

Ses emportements contre le sénat.

Spart. Sev. 11 et Capit. Alb. 12.

Mais rien ne le rendit plus odieux que ses emportements et ses cruautés contre les sénateurs. Il est vrai que le sénat de Rome avait paru porté d'inclination pour Albin; et peu de temps avant la bataille de Lyon, cette compagnie n'osant lui déférer à lui-même aucuns honneurs, s'était suffisamment expliquée par

ceux qu'elle avait accordés à Clodius Celsinus son frère. La colère de Sévère n'aurait donc pas été tout-à-fait injuste, s'il l'eût renfermée dans certaines bornes, et s'il ne l'eût pas portée aux plus violents excès.

En envoyant la tête d'Albin, il l'accompagna d'une lettre au sénat et au peuple par laquelle il notifiait sa victoire, et qu'il finissait en disant qu'il avait ordonné que la tête de son ennemi fût plantée sur un gibet dans le lieu le plus fréquenté de la ville, afin qu'elle servît de preuve et d'exemple de son ressentiment contre ceux qui l'avaient offensé. Il écrivit une lettre foudroyante au sénat, qu'il taxait de la plus noire ingratitude à son égard. « J'ai terminé plusieurs guerres, disait-il, à l'avantage de la république; j'ai rempli la ville d'abondantes « provisions de toutes les espèces ; je vous ai délivrés, « par la victoire sur Niger, des maux de la tyrannie. Et « comment m'avez-vous témoigné votre reconnaissance « pour tant de bienfaits? En me préférant un fourbe, « un homme dans la bouche duquel ne s'est jamais « trouvé que le mensonge, et dont tout le mérite est de « s'être attribué sur de chimériques prétentions une « fausse noblesse. »

Herod.

Capit.

Pour faire dépit aux sénateurs et pour jeter parmi eux la consternation, il s'avisa de réhabiliter la mémoire de Commode, dont il n'avait jamais auparavant parlé lui-même qu'avec mépris et horreur. Il fit mettre ce détestable prince au rang des dieux par ses soldats; et joignant à un procédé si désobligeant et si effrayant pour le sénat une vanité puérile, il se disait frère de Commode et fils de Marc Aurèle. Ce dernier travers est même de plus ancienne date que la bataille de Lyon, comme il paraît par une médaille de la troi-

Il fait mettre par les soldats Commode au rang des dieux.

Dio, et Spart. Sev. 11.

Tillem. Sev. art. 20.

sième année du règne de Sévère, où il prend la qualité de fils de Marc Aurèle. Une autre, postérieure de quelques années, le fait fils de L. Vérus. Espèce de délire! qui était le fruit de la prospérité.

Il retourne à Rome.

Sévère passa quelques mois dans les Gaules, occupé du soin de se faire justice à lui-même, comme il prétendait, de calmer la province et d'y rétablir solidement son autorité. Il divisa aussi alors la Grande-Bretagne en deux gouvernements, au lieu que jusqu'alors elle n'en avait fait qu'un. Lorsqu'il eut terminé les affaires les plus pressantes, il partit pour Rome, menant avec lui son armée pour se rendre plus terrible. Il y était arrivé, selon M. de Tillemont, avant le deux juin de la même année 197 de J. C. dans laquelle il avait vaincu Albin.

Herod.

Tillem. not. 16 sur Sev.

Les habitants de la capitale tâchèrent d'apaiser sa colère par les honneurs qu'ils lui rendirent. Le peuple sortit au-devant de lui couronné de branches de laurier; le sénat vint le recevoir avec tous les témoignages possibles de respect et de soumission, déguisant ses craintes sous des démonstrations extérieures de joie. Sévère, au milieu des applaudissements les plus flatteurs, entra dans la ville, monta au Capitole, y offrit des sacrifices à Jupiter, et de retour dans son palais, il se montra satisfait du peuple, à qui il promit une largesse en réjouissance de sa victoire. Il réservait pour le sénat toute sa colère et toutes ses vengeances.

Discours menaçant de Sévère dans le sénat. Dio.

Il l'assembla le lendemain, et il ouvrit la séance par un discours dans lequel, rappelant les exemples du passé, il loua beaucoup les rigueurs exercées par Sylla, par Marius, par Octavien, comme la meilleure et la

plus sûre sauvegarde; et il blâma au contraire la douceur de Pompée et de César, qui, disait-il, leur avait été funeste. De là il passa à la justification de Commode, qu'il accompagna des reproches les plus outrageants contre les sénateurs. « Vous avez bonne grace, « leur dit-il, à insulter Commode, vous dont la plu« part mènent une vie encore plus honteuse que ce « prince. S'il se donnait en spectacle tuant des bêtes « de sa main, ne puis-je pas citer l'un d'entre vous, « vieillard consulaire, qui tout récemment luttait en « public contre une courtisane travestie en lionne? « Commode combattait sur l'arène comme gladiateur! « Et, de par Jupiter, plusieurs de vous n'en font-ils pas « autant? Pourquoi donc et à quelle fin ont-ils acheté « son casque et toute son armure? » Il termina cette violente invective par l'ordre qu'il leur donna de décerner à Commode les honneurs divins, comme avaient déja fait les soldats.

Ce n'était là que le prélude: et les effets suivirent tels que les annonçait un début si redoutable. Sévère avait fait rechercher avec grand soin tous les papiers d'Albin, et s'en étant rendu maître, il s'y était instruit des intelligences que son ennemi entretenait à Rome. Muni de ces pièces, sur le nombre de soixante-quatre sénateurs accusés d'avoir favorisé Albin, il en déclara innocents trente-cinq; mais il condamna à mort les vingt-neuf autres, et les fit exécuter sans aucune forme de procès, tous personnages distingués, dont plusieurs étaient consulaires ou anciens préteurs. Dion en nomme deux, Sulpicianus, beau-père de Pertinax, et Érucius Clarus. Ce dernier était d'un grand mérite; et Sévère, tant par le plaisir malin de ternir une réputation qui

Vingt-neuf ou même quarante-un sénateurs mis à mort. Herod. et Capit. Alb. 12.

Dio, et Herod. et Spart. Sev. 13.

Dio, ap. Val.

le blessait que pour autoriser ses violences d'un nom respecté dans le public, voulut l'engager, en lui promettant la vie, à se rendre dénonciateur et témoin contre ceux qui étaient dans la même cause que lui. Ce généreux courage aima mieux mourir que de faire un si indigne rôle. Un autre sénateur nommé Julianus s'en chargea, et véritablement il ne fut point mis à mort; mais on lui fit souffrir, sans aucun égard pour sa dignité, tous les supplices de la question.

Spartien nous donne une liste détaillée de toutes ces tristes victimes de la vengeance de Sévère, et elle se monte à quarante-un noms, parmi lesquels se trouvent six Pescennius, parents sans doute de Niger, puisqu'ils portaient le même nom de famille. Cette observation, jointe à un mot [1] d'Hérodien, donne lieu de penser que Sévère acheva, dans l'occasion dont je parle, sa vengeance jusque là imparfaite contre les partisans de Niger, dont il fit mourir dans le même temps, comme je l'ai dit, la femme et les enfants.

Mot de Géta encore enfant sur ce carnage. Spart. Get. 4.

Au sujet de ce carnage horrible, Sévère reçut une bonne leçon de son jeune fils Géta, qui n'était guère âgé alors que de huit ans. Cet enfant entendant son père s'expliquer du dessein où il était de mettre à mort les principaux partisans de ceux qui lui avaient disputé l'empire par les armes, parut ému. Sévère, pour le remettre, lui ayant dit : « Ce sont des ennemis dont « je vous délivre; » Géta demanda quel en serait le nombre. Lorsqu'on l'en eut instruit, il insista et fit une nouvelle question. « Ces infortunés, dit-il, « ont-

[1] Le texte d'Hérodien est visiblement défectueux dans l'endroit que je cite. Suppléé par Henri Étienne, il présente le sens que j'exprime.

« ils des parents et des proches » ? Comme on fut obligé de lui répondre qu'ils en avaient plusieurs, « Hélàs ! répliqua-t-il, il y aura donc plus de citoyens « qui s'affligeront de notre victoire, que nous n'en « verrons prendre part à notre joie ! » On prétend que Sévère fut ébranlé par cette réflexion, aussi judicieuse que pleine de douceur. Mais les deux préfets du prétoire, Plautien, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, et Juvénal, l'enhardirent à passer outre, parce qu'ils souhaitaient de s'enrichir de la confiscation des proscrits. Caracalla était présent à la conversation dont je viens de rendre compte, et loin d'être de l'avis de Géta, il voulait que l'on fît périr les enfants avec leurs pères. Géta fut indigné, et lui dit : « Vous qui n'épar« gnez le sang de personne, vous êtes capable de tuer « un jour votre frère ; » et c'est ce qui arriva réellement.

Parmi tant de morts d'hommes illustres, et plus malheureux que coupables, Sévère ordonna pourtant un juste supplice. L'athlète Narcisse, qui avait étranglé Commode, vivait encore. Il fallut, pour lui faire subir la peine de son crime, que la haine contre le sénat, plutôt que le zèle pour la mémoire d'un prince détesté, servît à Sévère d'aiguillon. Au bout de cinq ans, Narcisse fut puni par son ordre, et exposé aux lions avec cet écriteau : « Meurtrier de Commode. »

Narcisse, meurtrier de Commode, exposé aux lions. Spart. Sev. 14, et Dio, lib. LXXIII, p. 838.

Pendant que Sévère épuisait toutes ses rigueurs sur le sénat, il prenait soin de se rendre agréable au peuple par des jeux et des spectacles de toutes les espèces, et par des distributions abondantes de vivres et d'argent. Il soulagea les sujets de l'empire dans les provinces d'un fardeau très-onéreux, en prenant sur le fisc la dépense des postes et messageries qui étaient

Attentions de Sévère pour le peuple, pour les sujets de l'empire, mais surtout pour les soldats. Herod. et Spart. Sev. 11 et 12.

auparavant à la charge des particuliers, obligés de fournir comme par corvées des chevaux et des voitures à ceux qui marchaient par ordre du prince et de l'état. Mais c'est aux soldats surtout qu'il s'étudia à faire sa cour : l'expression n'est point trop forte. Sévère était un caractère rusé, uniquement occupé de ses intérêts propres, et comptant pour peu de chose les objets du bien public. Ainsi, pour se gagner l'affection des gens de guerre, il ne craignait point d'énerver la discipline par des largesses multipliées, par l'augmentation de leur paie, par la permission qu'il leur donna de se marier, de porter des anneaux d'or. Hérodien regarde cet empereur comme le premier corrupteur de la discipline militaire : en quoi il va peut-être trop loin. Commode avait bien avancé l'ouvrage ; mais Sévère l'acheva, et par ses molles complaisances il porta l'insolence du soldat à un tel excès, que le mal désormais fut sans remède.

Il se hâte de produire et d'avancer ses enfants.

Le grand but de sa politique était d'assurer sa fortune et de perpétuer la puissance impériale dans sa famille. Le bas âge de ses enfants, dont l'aîné n'était encore que dans sa dixième année, l'inquiétait. Il se hâta de les avancer par des honneurs précoces. Nous avons vu que Caracalla avait été déclaré César par les troupes sur la fin de l'an de J. C. 196. Sévère lui fit confirmer ce titre l'année suivante, qui est celle dont je parle actuellement, par un décret du sénat. Il commença en ce même temps à produire le plus jeune de ses fils Géta, sans[1] que nous puissions dire précisé-

Spart. Sev. 14.

[1] Spartien dit que Sévère donna la robe virile à Géta : ce qui n'était pas possible alors, vu que l'enfant n'avait encore que huit ans et quelques mois. Selon Hérodien, les fils de Sévère furent associés par leur

ment en quoi consistaient les prérogatives dont il le décora.

Pour ce qui est de sa parenté, il ne la releva que par des honneurs stériles, et qui ne tiraient point à conséquence pour l'empire. Il avait un frère nommé Septimius Géta, qui conçut de grandes idées lorsqu'il le vit élevé à la puissance suprême. Il le vint joindre aussitôt que Rome l'eut reconnu, et avant son départ d'Italie pour marcher contre Niger. Il se flattait ou d'être associé à l'empire, ou du moins d'y acquérir un droit par le titre de César. Sévère le renvoya à son poste, qui ne nous est point autrement expliqué; et ce fut en partie pour le guérir de ses projets chimériques, et pour lui ôter toute espérance, qu'il communiqua prématurément le nom de César à Caracalla. Il fallut que son frère se contentât d'un consulat ordinaire, qu'il lui fit même attendre quelques années.

Sa conduite sèche envers sa parenté. Id. ibid. 8 et 10.

Sa sœur, qui avait toujours vécu à Leptis, où elle était née, vint aussi se rendre auprès de lui avec un fils qu'elle avait. Cette femme de province, qui n'avait jamais vu la cour, qui parlait à peine latin, faisait rougir un frère empereur. Sévère lui fit des présents: il conféra à son fils la dignité de sénateur, et il leur ordonna ensuite à l'un et à l'autre de s'en retourner dans leur patrie. 15.

Il voulut pourtant témoigner son bon cœur et sa fidélité aux sentiments de la nature, en dressant des statues à son père, à sa mère, à son aïeul et à sa 14.

père à l'empire dans le temps dont nous parlons: ce qui n'est vrai tout au plus que de Caracalla, à qui le titre de César fut confirmé par le sénat. Les expressions peu exactes de ces écrivains cachent sans doute quelque prérogative d'honneur accordée à Géta, qu'ils n'auront pas bien rendue.

première femme. Mais c'était une illustration qui rejaillissait sur lui. Il ne consulta point le sénat, selon l'usage, sur l'érection de ces statues : façon despotique d'agir, qui dut déplaire à cette compagnie.

Sévère va en Orient faire la guerre aux Parthes. Motifs de cette guerre. Dio, l. LXXV, et Herod. l. III, et Spart. Sev. 15, 16.

Sévère ne fit qu'un séjour de très-courte durée à Rome, s'il est vrai, comme l'a pensé M. de Tillemont, qu'avant la fin de cette année même si remplie d'événements il s'était déja transporté en Orient pour faire la guerre aux Parthes. Cette diligence, tout étonnante qu'elle est, n'est pas absolument incroyable dans un prince aussi actif. On a dit que son unique but dans cette nouvelle entreprise avait été l'amour de la gloire, et le désir de ne pas signaler seulement sa valeur dans des guerres civiles, mais d'illustrer son nom par des conquêtes sur l'étranger. Sans prétendre exclure ce motif, qui est très-bien assorti au génie de Sévère, on ne doit pas néanmoins l'accuser de s'être porté à prendre les armes sans un sujet légitime, puisque les Parthes, selon le témoignage de Dion, pendant que ce prince était occupé contre Albin, avaient fait une irruption dans la Mésopotamie, et attaqué Nisibe, qui les tenait perpétuellement en jalousie et en alarmes. D'ailleurs Barsémius, roi d'Atra, avait secouru Niger, comme je l'ai rapporté : et Sévère n'avait pas eu le temps de tirer raison de cette injure. Tels furent les intérêts qui le rappelèrent en Orient.

En arrivant, il délivre Nisibe, assiégée par les Parthes.

Il s'était fait précéder de Lætus, et il paraît qu'aussitôt après la bataille de Lyon il avait fait partir ce général pour aller défendre Nisibe contre les Parthes. Il le suivit lui-même avec son armée le plus promptement qu'il lui fut possible; et à son approche les ennemis, frappés de terreur, se retirèrent de devant la place.

Sévère, ayant délivré Nisibe, revint en Syrie, et il soumit en passant Abgare roi de l'Osrhoène, qui lui donna ses fils pour ôtages, et lui fournit un secours de tireurs d'arc.

Il se proposait de pousser la guerre contre les Parthes dans la campagne suivante, et il prit tout le temps nécessaire pour les préparatifs d'une expédition si importante. Il ne se mit en marche que sur la fin de l'été, ayant exprès attendu l'arrière-saison comme plus favorable pour agir dans un pays aride et brûlant. Il avait fait construire dans le voisinage de l'Euphrate un très-grand nombre de barques, sur lesquelles il mit une partie de ses troupes; et cette flotte descendit le fleuve, en même temps que le reste de l'armée le côtoyait par terre. Il avait avec lui le frère du roi des Parthes, dont la présence pouvait faciliter ses conquêtes, qui furent en effet très-rapides. En arrivant à Babylone, il trouva cette grande ville abandonnée. De là il gagna Séleucie, faisant probablement passer sa flotte par le canal nommé *Naar malcha*, qui communiquait de l'Euphrate au Tigre. Séleucie lui fut pareillement livrée par la fuite de ses habitants. Ctésiphon lui coûta un siége, et même son armée y souffrit beaucoup. Les Parthes, animés par la présence de leur roi Vologèse[1], qui s'était renfermé dans la ville, firent une belle résistance : et les Romains manquant de provisions, réduits à vivre de racines, et fatigués, en conséquence de la mauvaise nourriture, par de cruelles maladies, commençaient à se décourager. Sévère persista; et sa fermeté triompha des obstacles, et fit réussir l'entreprise. La ville fut emportée de vive force, et livrée

La campagne suivante, il prend Babylone, Séleucie, et Ctésiphon.
An. R. 949.

Amm. Marc lib. XXIV.

[1] Il est nommé Artabane par Hérodien.

au pillage. Le carnage fut très-grand, le butin d'une richesse immense, et les prisonniers se montèrent au nombre de cent mille têtes. Le roi des Parthes échappa aux vainqueurs, qui ne se trouvèrent pas en état de le poursuivre.

Tillem.

Sévère prit à l'occasion de cette conquête, qu'il ne put pas néanmoins garder, le titre d'*Imperator* pour la onzième fois, et celui de *Parthique*, rehaussé de l'épithète *très-grand*. Il écrivit au sénat et au peuple romain en termes magnifiques au sujet de ses exploits, et il les fit même représenter sur des tableaux qui furent exposés à la vue du public.

Caracalla déclaré Auguste, et Géta César.

Ce vain éclat ne fut pas le seul fruit qu'il tira de sa victoire : il en profita pour établir solidement la puissance impériale dans sa maison. La voie la plus sûre pour y réussir était d'associer ses fils, qu'il avait dans cette vue menés avec lui, à tous les honneurs du rang suprême, et Marc Aurèle lui en avait donné l'exemple. Sévère le suivit, et même, comme il arrive d'ordinaire dans l'imitation des choses abusives, il alla au-delà. Il n'attendit point pour Caracalla l'âge que Marc Aurèle avait attendu pour Commode. Au temps [1] de la prise de Ctésiphon, ce jeune prince n'était que dans sa onzième année ; et dans les transports de joie qu'excitèrent parmi les soldats romains la conquête et le pillage de la capitale des Parthes, Sévère les engagea à proclamer Auguste son fils aîné. Géta, destiné un

[1] Pour cette date, je suis l'autorité de Spartien et la vraisemblance historique. On tire des médailles et des inscriptions une date antérieure de plusieurs mois pour l'élévation de Caracalla au rang d'Auguste. Quelque sentiment que l'on embrasse sur ce point, le fond du fait et les principales circonstances restent les mêmes.

jour au même rang, reçut alors le titre de César et le nom d'Antonin. L'autorité du sénat intervint ensuite et ratifia ce qu'avaient ordonné en premier les soldats, auxquels Sévère en reconnaissance fit de grandes largesses.

Sévère marche du côté de l'Arménie, dont le roi demande la paix et l'obtient.

La disette des vivres et les incommodités d'un climat étranger et inconnu, contraignirent les Romains, tout vainqueurs qu'ils étaient, d'abandonner Ctésiphon et de songer à la retraite. Ils ne purent même retourner par le chemin qu'ils avaient d'abord suivi, parce que le pays par lequel ils avaient passé était mangé. Ils remontèrent le Tigre par terre et par eau en même temps.

Cette route les menait en Arménie, où ils se préparaient à entrer hostilement. Je ne puis dire pour quelle raison : car le roi d'Arménie, qui se nommait Vologèse comme celui des Parthes, n'avait donné aucun sujet de plainte à Sévère, s'étant abstenu d'envoyer du secours à Niger, qui lui en avait demandé. Il paraît que Vologèse était un prince sage, fidèle imitateur de son père Sanotruce, à qui Dion rend ce témoignage, qu'à la grandeur du courage et à l'habileté dans la guerre il joignait l'exacte observation de la justice, et que pour la tempérance et la modération, on peut le comparer aux plus vertueux d'entre les Grecs et les Romains. Vologèse, fils de Sanotruce, se conduisit, dans l'occasion dont il s'agit, avec vigueur et prudence en même temps. Il marcha au-devant des Romains, et se mit en état de leur faire tête; mais, sentant l'inégalité de ses forces, et préférant la paix à la guerre, il fit parler d'accord, et entama une négociation à laquelle Sévère se prêta. Moyennant de l'argent et des

Dio, ap. Val.

ôtages donnés par l'Arménien, l'empereur lui accorda la paix, et même augmenta ses états de quelque canton de l'Arménie, dont les Romains étaient maîtres.

Il met deux fois le siége devant Atra, et le lève deux fois. Dio, et Herod.

Il ne restait plus à Sévère d'autre objet à remplir en Orient que la vengeance qu'il se proposait de tirer du roi d'Atra. On peut croire qu'en sortant de dessus les terres des Parthes, il avait fait avec eux un traité, puisqu'il n'y eut plus de guerre entre les deux empereurs durant tout le cours de son règne. Il s'était tenu satisfait des démarches de soumission du roi d'Arménie. La ville d'Atra, ou n'espérant point de grace, ou fière de sa situation, qui l'avait rendue autrefois victorieuse des efforts de Trajan, se préparait à la résistance. Sévère vint mettre le siége devant la place, en traversant la Mésopotamie pour regagner la Syrie, et il réussit fort mal. Ses machines furent brûlées; il perdit beaucoup de soldats, un plus grand nombre encore furent blessés, et il se vit contraint de lever le siége, sans renoncer néanmoins au dessein de se venger de ce peuple opiniâtre.

Il fit donc de nouveaux préparatifs; il amassa d'abondantes munitions de guerre et de bouche, et il revint au bout d'un temps assiéger Atra. Les habitants se défendirent toujours avec le même courage. Ils étaient Arabes, comme je l'ai observé ailleurs; et ils avaient au dehors une nombreuse cavalerie de leur nation, qui interceptait les convois, qui fondait avec une légèreté incroyable sur les détachements romains envoyés pour fourrager, et qui, après les avoir dissipés et détruits, disparaissait comme le vent. Ceux qui étaient enfermés dans la ville faisaient de vigoureuses sorties, dans lesquelles ils tuaient beaucoup de monde aux assiégeants.

Ils parvinrent même à brûler encore toutes leurs machines, hors celles qu'avait construites Priscus, cet ingénieur de Byzance, à qui son talent et le service que Sévère espérait en tirer avaient sauvé la vie. Ils avaient eux-mêmes des machines d'une très-longue portée, et qui lançaient plusieurs traits à la fois avec une telle roideur, qu'à une distance considérable ils conservaient encore assez de force pour tuer ceux qu'ils atteignaient; et Sévère eut plusieurs de ses gardes renversés morts à ses pieds. Lorsque les Romains eurent gagné du terrain, et se furent de plus près approchés du mur, les Atréniens, changeant de batterie, leur devinrent encore plus redoutables. Ils versaient sur eux à grands flots le bitume enflammé, qui les brûlait et les faisait expirer dans les plus horribles douleurs. Hérodien témoigne qu'ils jetaient aussi des vases de terre remplis de petites bêtes ailées et venimeuses, qui, lorsque le vase s'était brisé en tombant, sortaient de leur prison, s'attachaient au corps des assiégeants, et se glissant entre leurs habits, les blessaient par leurs piqûres et les mettaient hors d'état d'agir. Ajoutez les incommodités d'un climat aride, où les ardeurs du soleil étaient excessives, et causaient dans toute l'armée de dangereuses maladies.

Enfin, néanmoins l'activité et la persévérance des assiégeants vinrent à bout de faire brèche; et un grand pan de mur, miné apparemment par-dessous, tomba. La ville était prise, si l'avarice du vainqueur ne l'eût secourue. Sévère savait qu'elle contenait de grandes richesses, et particulièrement les trésors du temple du Soleil, qui deviendraient la proie du soldat, si la place était emportée d'assaut, au lieu que l'empereur en se-

rait seul maître, si les assiégés, comme il l'espérait dans l'extrémité où ils étaient réduits, demandaient à capituler. Par ce motif, il fit sonner la retraite au grand mécontement des soldats qui se voyaient vainqueurs.

Son avidité fut frustrée. Les Atréniens, loin de penser à se rendre, reconstruisirent pendant la nuit un nouveau mur; et, lorsque Sévère voulut y faire donner l'assaut, les soldats européens, qui étaient ses meilleures troupes, refusèrent de marcher. Il fallut y envoyer des Syriens, qui, plus dociles, mais plus mous, furent repoussés avec perte et avec honte; et il ne fut pas possible de ramener les mutins. Un des principaux officiers de l'armée ne demandait que cinq cent cinquante soldats d'Europe pour mettre fin à l'entreprise. « Où voulez-vous, lui dit l'empereur, que j'en trouve « ce nombre? » Ainsi, dit l'historien, Dieu sauva la ville, en rappelant par les ordres de Sévère les soldats qui auraient pu la prendre, et en ôtant ensuite à Sévère, par la désobéissance de ses soldats, le pouvoir de s'en emparer lorsqu'il en eut la volonté. Il fallut donc, après vingt jours d'attaques inutiles, lever le siége de devant la ville d'Atra; et ce mauvais succès, causé par la mutinerie des troupes dont Sévère n'eut pas le crédit de se faire obéir, ne fait pas honneur à ce prince.

Il s'en consola par une ou plusieurs expéditions en Arabie, qui lui réussirent. Si nous en croyons Hérodien, il pénétra jusque dans l'Arabie Heureuse. Eutrope et Victor parlent d'une partie de l'Arabie réduite par lui en province. Dans le vrai, il ne paraît pas qu'il ait beaucoup ajouté aux conquêtes que Trajan avait faites dans ce pays.

Tillem. Sev. art. 17.

Voilà à quoi se réduisirent les exploits de Sévère en Orient : de grands pays parcourus avec des fatigues et des frais immenses, une entreprise d'éclat manquée, nulle conquête solide et durable. L'avantage que les Romains en retirèrent fut de s'affermir dans la possession de ce qu'ils avaient précédemment acquis en ces contrées, et d'y établir une tranquillité qui pendant plusieurs années ne fut interrompue par aucun trouble.

Cruautés exercées par Sévère contre les restes du parti de Niger, et même contre ses propres amis.

Spart. Sev. 15.

C'était pour Sévère une gloire qui ne laissait pas d'avoir son prix. Mais il la déshonora par les cruautés qu'il exerça, soit contre les restes malheureux du parti de Niger, soit contre ses propres amis et officiers. Spartien attribue à l'avidité de Plautien ces recherches sans fin contre des ennemis accablés. Selon Hérodien, et probablement selon la vérité, l'empereur n'était pas moins avide que son préfet du prétoire, et il réservait pour lui-même la plus grande partie des confiscations. La douceur de ce butin sanglant, jointe à ses défiances éternelles, le rendit cruel à l'égard même, comme je l'ai dit, de ceux qui avaient été de tout temps attachés à sa fortune. Il suffisait de paraître digne de l'empire par des talents éminents, pour devenir suspect d'y aspirer. On imputait aux uns des projets de conspiration, à d'autres des consultations faites aux devins sur la vie de l'empereur. Quelquefois de simples observations sur le bas âge de ses enfants, qui semblait rendre sa succession incertaine, étaient punies de mort. Dion nous instruit du triste sort de deux officiers de guerre, qui furent ainsi immolés aux ombrages du prince.

Dio.

L'un était un tribun des cohortes prétoriennes, nommé Julius Crispus, qui dans l'ennui et l'impatience

que lui causait une guerre laborieuse sous un ciel étranger et brûlant, fit l'application de deux vers de Virgile aux circonstances où l'on se trouvait actuellement. « Oui, sans doute [1], il est bien juste, dit-il, que « pour élever et agrandir Turnus, nous, vil peuple, « troupe indigne d'être regrettée, nous couvrions les « campagnes de nos corps étendus sans sépulture. » Cette plainte fut regardée comme séditieuse par Sévère. Il en coûta la vie au tribun, et sa place fut donnée à son délateur, simple soldat.

Lætus avait trop de mérite pour ne pas exciter la jalousie d'un prince défiant : il était guerrier et homme d'état, aimé des soldats, qui dans certaines occasions déclarèrent qu'ils ne voulaient point marcher s'ils ne l'avaient à leur tête. Ce dernier trait peut faire douter de la droiture de ses intentions et de sa fidélité, déja devenue suspecte, comme je l'ai dit, à la bataille de Lyon : mais il n'y avait rien de prouvé; et il était bien odieux de faire mourir un ancien ami dont les services avaient été très-utiles à Sévère, et pour l'élever à l'empire, et pour l'y maintenir, et qui s'était signalé également dans les guerres civiles et étrangères. L'empereur prit un parti conforme à son génie rusé et artificieux : il fit tuer Lætus dans une émeute de soldats, auxquels seuls il attribua cette mort, comme s'il n'y eût eu aucune part.

Son absence de Rome dura plus long-temps que les affaires qui l'en avaient éloigné : il n'y revint que l'an

1 Scilicet ut Turno contingat regia conjux,
Nos, animæ viles, inhumata infletaque turba,
Sternamur campis.
(Virg. Æn. xi, 371.)

de J. C. 203, et par conséquent son voyage doit avoir été de six ans. Les deux ou trois premières années furent employées aux guerres dont j'ai rendu compte; dans l'intervalle qui reste, je trouve moins d'événements mémorables.

Il fit quelque guerre de peu d'importance contre les Juifs, soit qu'ils eussent tenté de se révolter, soit qu'il leur cherchât lui-même querelle pour leur ancien attachement à Niger, dont il leur avait néanmoins accordé le pardon. Il paraît que dans cette expédition Caracalla eut le titre du commandement, puisque le triomphe sur les Juifs fut décerné à ce jeune prince par le sénat. Sévère fit divers réglements pour la Palestine, et il défendit sous de grosses peines à ceux qui n'étaient pas nés Juifs d'embrasser leur religion. Petite guerre contre les Juifs. Spart. Sev. 14, 16, 17.

Il donna à son fils aîné la robe virile à Antioche, avant sa quatorzième année accomplie, et il le fit son collègue dans le consulat l'an de J. C. 202. Caracalla consul.

Cette même année il publia contre les chrétiens un édit qui ouvrit la cinquième persécution. Il leur avait été d'abord assez favorable par un motif de reconnaissance personnelle pour un chrétien nommé Procule Torpacion, qui l'avait guéri d'une maladie, et auquel, en récompense de ce service, il accorda un logement dans son palais. Il était si éloigné de haïr ceux qui professaient la religion de Jésus-Christ, qu'il donna même à Caracalla son fils aîné une nourrice chrétienne. Une fausse politique changea ses dispositions. Les chrétiens, à la faveur de la paix dont ils avaient joui sous Commode, s'étaient extrêmement multipliés; l'éminence de leur vertu et les miracles que Dieu opérait par eux leur attiraient une foule infinie de prosélytes. « Nous Persécution contre les chrétiens. Tillem. Persécution sous Sév.

« remplissons, disait Tertullien aux païens dans le temps « même dont il s'agit ici, nous remplissons vos villes, « vos bourgades, votre sénat, vos armées; nous ne vous « laissons que vos temples et vos théâtres. » L'accroissement prodigieux du christianisme menaçait évidemment d'une ruine prochaine la religion de l'état; et ce fut sans doute par cette considération que Sévère laissa pendant quelques années la liberté aux magistrats de faire la guerre en vertu des anciennes lois aux chrétiens, et qu'enfin il autorisa lui-même la persécution par un édit. Elle dura jusqu'à la fin de son règne, et elle couronna un grand nombre de martyrs, dont les plus illustres sont saint Irénée de Lyon, Léonidas père d'Origène et de la vierge Potamienne à Alexandrie, saint Spérat et les martyrs Scillitains en Afrique. La religion chrétienne eut un excellent défenseur en la personne de Tertullien, dont tout le monde connaît et admire l'Apologétique. Il faut y joindre l'élégant et pieux ouvrage composé, vers le même temps et dans les mêmes vues, par Minucius Félix.

Sévère visite l'Égypte. Dio, et Spart. Sev. 17.

Sévère, après avoir entièrement pacifié l'Orient, passa en Égypte, où en arrivant il rendit des honneurs à la mémoire et aux cendres de Pompée. Il ne paraît point qu'il ait eu d'autre motif dans ce voyage que le désir de visiter et de connaître par lui-même une si fameuse contrée. Il était d'un caractère extrêmement curieux, et il n'y avait rien dans les choses divines ou humaines qu'il ne souhaitât d'examiner, de creuser et d'approfondir. Ainsi il ne se contenta pas de voir Memphis, l'ancienne capitale des rois d'Égypte, la statue de Memnon, les pyramides, le labyrinthe : il entra dans le sanctuaire des temples les plus révérés, et se fit

représenter les livres sacrés que les Égyptiens y gardaient avec un religieux respect; et, portant partout son génie envieux et tyrannique, il enleva ces livres pour se réserver à lui seul la connaissance de ce qui pouvait y être contenu. Par le même principe, il ferma le tombeau d'Alexandre, afin que personne ne pût y entrer après lui.

Le voyage d'Égypte lui fit grand plaisir. La singularité du climat et des animaux qu'il produit, les merveilles de la nature et de l'art, le culte du dieu Sérapis, tout cela fut une pâture agréable pour sa curiosité, et le souvenir lui en resta toute sa vie. Peut-être doit-on attribuer à la satisfaction qu'il en ressentit la facilité qu'il eut d'adoucir la pesanteur du joug que portaient les Égyptiens. Ils étaient gouvernés despotiquement, en vertu de l'institution d'Auguste, par un préfet qui leur tenait lieu de leurs anciens rois. Sévère accorda aux Alexandrins l'établissement d'un conseil, dont les membres eurent le titre et les droits de sénateurs, et entrèrent en part de l'administration des affaires publiques.

Il revint à Rome sous l'année de J. C. 203, comme je l'ai déja marqué, ayant pris sa route par terre, et fait un très-grand circuit par la Syrie, la Cilicie, l'Asie mineure, la Thrace, la Mésie et la Pannonie. De retour dans sa capitale, nous ne pouvons pas dire s'il triompha. Spartien rapporte que le triomphe lui fut décerné par le sénat, mais que ce prince ne voulut point l'accepter, étant trop incommodé de la goutte pour soutenir la fatigue de passer presque toute une journée dans un char. Le même écrivain ajoute que Sévère permit à son fils de triompher des Juifs; ce qui n'est guère

Il revient à Rome. An. R. 954. Tillem.

Spart. Sev. 16.

vraisemblable, si lui-même il ne triompha pas des Parthes. On peut croire que Sévère fit dans Rome une entrée moins solennelle et moins pompeuse qu'un triomphe, mais cependant avec une certaine célébrité. En la place du triomphe, le sénat lui décerna un arc triomphal, qui subsiste encore aujourd'hui, et dont l'inscription nous apprend qu'il fut érigé dans la onzième année de la tribunitienne de Sévère, c'est-à-dire dans l'espace qui roule entre le 2 de juin de l'an de J.C. 203 et le 2 juin 204.

Nard. Roma vet. l. v, c. 6.

Jeux et spectacles. Dio, lib. LXXVI, et Herod.

Il donna cette même année des jeux et des spectacles de toute espèce, accompagnés de largesses immenses. Trois motifs concouraient pour la solennité de ces fêtes. Sévère y célébrait ses victoires sur les peuples de l'Orient, son retour à Rome, et la dixième année de son règne. Il crut donc ne pouvoir trop prodiguer la pompe et la splendeur pour ces trois objets réunis. Il distribua aux citoyens du peuple et aux soldats prétoriens par tête autant de pièces d'or qu'il avait régné d'années; et la somme totale se monta à cinquante millions de drachmes, qui sont vingt-cinq millions de nos livres tournois : dépense exorbitante dont il se faisait beaucoup d'honneur, comme ayant surpassé en ce point la magnificence de tous ceux qui l'avaient précédé. Il disait vrai; mais était-ce là un sujet de gloire bien solide? Ces largesses énormes, dont il revient si peu d'avantage à chaque particulier, et qui épuisent les finances publiques, sont-elles bien conformes aux maximes d'un sage gouvernement? La politique intéressée de Sévère y trouvait son compte : il attachait des créatures à sa personne et à sa famille.

Dans les spectacles qui furent donnés au peuple,

on vit soixante ours dressés à la lutte combattre les uns contre les autres à un signal auquel on les avait accoutumés. Au milieu de l'amphithéâtre fut pratiqué un grand et vaste bassin, en forme de vaisseau de guerre, qui contenait quatre cents animaux féroces. Le vaisseau s'étant tout d'un coup ouvert, il en sortit des ours, des lions, des panthères, des autruches, des ânes et des bœufs sauvages, auxquels on ajouta trois cents animaux domestiques; et toutes ces bêtes, au nombre de sept cents, furent tuées pour le plaisir de la multitude, cent par chaque jour des sept que dura la fête. Dion fait mention à part d'un éléphant et d'un monstre indien que les anciens appelaient *gorocotta*, et que l'on disait né de l'accouplement d'un loup avec une chienne, ou d'un tigre avec une lionne.

Une singularité remarquable de ces jeux [1], mais bien indécente, c'est que des femmes parurent sur l'arène, et y combattirent comme gladiateurs. Cette licence, dont l'exemple, s'il n'était pas tout-à-fait nouveau, au moins n'avait été jamais ni fréquent ni approuvé, devint une source de brocards et d'incartades contre les dames mêmes du premier rang, qui n'y avaient aucune part. On sentit l'abus, et on y remédia par une ordonnance qui interdit aux femmes des combats si peu convenables à la faiblesse et à la pudeur de leur sexe. Dio, lib. LXXV,

Toute cette année se passa en fêtes. Sévère y donna la robe virile à son second fils Géta César, et il maria Caracalla l'aîné à la fille de Plautien, son préfet du Mariage de Caracalla avec la fille de Plautien.

[1] Je rapporte aux jeux dont parle Dion, au commencement de son soixante-seizième livre, cette circonstance qui semble comme égarée à la fin du soixante-quinzième.

Spart. Sev. 14.

prétoire, favori insolent, et dont la fortune éclatante se termina, comme il arrive d'ordinaire, par une sanglante catastrophe. C'est ici le lieu de faire son histoire, en reprenant les choses de plus haut.

Histoire de la fortune et de la chute de Plautien. Dio, lib. LXXV, et LXXVI, Herod. III. Spart. Sev. 14.

Les commencements de cet homme, qui eut dans la suite en sa main toute la puissance de l'empire, furent très-obscurs. Il était africain, de condition médiocre, né sans biens. Dans sa jeunesse il se fit de fâcheuses affaires; et pour cause de sédition et de violence il fut condamné à l'exil par Pertinax [1], alors proconsul d'Afrique. Réduit à un triste état, il trouva une ressource dans l'amitié de Sévère, à qui il s'attacha. Il était son compatriote, et même, selon quelques-uns, son parent. D'autres ajoutent que ce fut par le crime et par l'infamie qu'il gagna ses bonnes graces, et il n'est pas douteux que la prévention aveugle que Sévère eut pour lui jusqu'à la fin ressemble fort à une passion. En s'agrandissant, Sévère augmenta la fortune de Plautien, et lorsqu'il fut devenu empereur il le fit préfet du prétoire : on a même lieu de penser que Plautien exerça seul cette charge, au moins pendant les dernières années qu'il en jouit.

Dans une si grande place, dont le pouvoir était extrêmement étendu, il déploya tous ses vices, commençant par l'avidité. Tout irritait sa convoitise, toute voie lui était bonne pour acquérir, présents extorqués, rapines, confiscations. Nous avons vu que l'histoire lui attribue une grande part dans les meurtres si fré-

[1] Dans le fragment de Dion (*ap. Val.* p. 737) d'où je tire cette circonstance, celui dont la condamnation par Pertinax est rapportée, se trouve nommé *Fulvius*. C'est que Plautien se nommait *Fulvius Plautianus*.

quemment ordonnés par Sévère; et la vue du ministre, dans les conseils sanguinaires qu'il donnait, était de s'enrichir de la dépouille de ceux qu'il faisait condamner. Il n'y avait dans tout l'empire ni peuple ni ville qu'il ne pillât, qui ne lui payât tribut; et on lui envoyait de riches et de plus magnifiques présents qu'à l'empereur. Ce que la religion même avait soustrait aux usages humains n'était pas à couvert de ses brigandages; et il fit enlever dans les îles de la mer Érythrée des chevaux tigres consacrés au Soleil.

L'orgueil et l'insolence égalaient en lui l'avidité. Il n'est point d'honneurs qu'il ne se fît rendre, jusqu'à ceux qui étaient réservés d'une façon spéciale au souverain : et l'on ne comprend pas aisément comment Sévère, si défiant, si soupçonneux, si jaloux de ses droits, si terrible dans ses vengeances, souffrait tout de la part de ce favori. On lui érigea des statues en plus grand nombre et plus hautes qu'à l'empereur et aux princes ses fils, et cela non seulement dans les villes de province, mais dans la capitale, non seulement aux dépens et par la flatterie des particuliers, mais par décret du sénat. Les sénateurs et les soldats juraient par la fortune de Plautien, et partout on faisait des vœux publics au ciel pour sa conservation.

Enivré de sa prospérité, il se croyait tout permis, et il exerçait une tyrannie à peine croyable. On ne pourrait pas se persuader, si l'on n'avait pas le témoignage de Dion, écrivain contemporain, qu'un ministre ait osé faire cent eunuques de tous âges pour le service de sa fille : je dis de tous âges, enfants, jeunes gens, hommes faits, mariés et pères de famille. Il est vrai qu'il renferma dans sa maison, tant qu'il vécut,

cet horrible secret, et que le public n'en fut instruit qu'après sa mort.

Plautien couronnait ses autres vices par la débauche la plus outrée dans tous les genres. Il chargeait tellement son estomac de vin et de viande, que ne pouvant suffire au travail de la digestion il s'était fait une habitude, comme un autre Vitellius, de se soulager par le vomissement. Livré aux excès les plus honteux, et même à ceux qui offensent directement la nature, il n'en était pas moins jaloux, et il tenait sa femme dans une espèce de captivité, ne lui permettant ni de voir personne, ni de se laisser voir à qui que ce fût, sans excepter l'empereur lui-même et l'impératrice.

C'était un homme si haïssable, à qui Sévère avait donné toute sa confiance, ou plutôt par lequel il s'était laissé subjuguer; car il avait pour lui, non pas des attentions de bonté, mais une déférence de soumission : en sorte qu'à le voir agir on eût cru que Sévère était le ministre et Plautien l'empereur. Quand ils voyageaient ensemble, le préfet du prétoire prenait les meilleurs logements ; sa table était mieux servie que celle de son maître, et si Sévère voulait avoir quelque morceau fin et délicat, il l'envoyait demander à Plautien. Dans une maladie qu'eut ce ministre à Tyanes, l'empereur étant venu le visiter, les soldats qui gardaient la porte arrêtèrent son cortége, et il entra seul. Il voulait un jour juger une affaire, et il ordonna à celui qui dressait les rôles de la mettre sur le bureau : « Je « ne le puis point, répondit cet officier, si je n'ai l'or« dre de Plautien. » Apparemment l'impératrice Julie, peu réglée dans ses mœurs, mais princesse de beaucoup d'esprit et d'un courage élevé, souffrait im-

patiemment l'orgueil d'un ministre audacieux. Plautien, loin de se ménager avec elle, lui déclara une guerre ouverte. Il travaillait sans cesse à la décrier auprès de l'empereur, il fit des informations contre elle : plusieurs dames illustres, qui avaient part à son amitié, furent appliquées à la question; elle n'eut d'autre parti à prendre, pour pouvoir joüir de quelque repos, que de se livrer à l'étude de la philosophie, passant son temps dans la compagnie des gens de lettres, sans se mêler d'aucune affaire.

Il intervint cependant un réfroidissement dans l'amitié de Sévère pour Plautien, ou, pour parler plus juste, une vraie disgrace. L'empereur ouvrit les yeux pour quelque moment, et blessé de la multitude de statues érigées au préfet du prétoire, il en fit abattre et fondre quelques-unes. Plautien fut même déclaré ennemi public, si nous en croyons Spartien. A ce signal la haine universelle, jusque là retenue dans la contrainte, se manifesta contre lui. Les magistrats romains dans les provinces, les villes et les peuples, abattirent partout ses statues. Ils eurent bientôt lieu de s'en repentir : Plautien rentra en grace, reprit son ascendant sur l'esprit de l'empereur, et tous ceux qui s'étaient montrés ses ennemis éprouvèrent sa vengeance. Dion cite en particulier Racius Constans, propréteur de Sardaigne, homme de mérite, qui fut poursuivi criminellement pour avoir renversé les statues de Plautien dans sa province. L'accusateur osa dire en plaidant, que l'on verrait plutôt le ciel tomber que Sévère faire aucun mal à Plautien; et l'empereur, qui était présent, appuya et répéta ce discours. Il ne se passa pourtant pas une année que cette déclaration si

énergique ne fût démentie par l'événement; mais alors Sévère pensait ce qu'il disait, et il combla son ministre réconcilié de faveurs plus signalées qu'il n'avait encore fait.

Dio, l. XLVI, p. 128.

Il le désigna consul, et il lui permit, ce qui était sans exemple, de compter les ornements consulaires qui lui avaient été décernés autrefois pour un premier consulat : en sorte qu'étant consul réellement pour la première fois, Plautien se qualifiait consul pour la seconde fois. Sévère lui accorda dispense pour garder avec cette charge suprême l'épée de préfet du prétoire, qui ne devait être régulièrement portée que par un chevalier romain. Il semblait presque désirer de l'avoir pour successeur, et il écrivit dans une occasion : « J'aime « Plautien jusqu'à souhaiter de mourir avant lui. » Enfin il maria la fille de son préfet du prétoire avec Caracalla son fils aîné, qui était déja Auguste depuis quelques années; mais cet honneur éclatant, qui faisait entrer l'empire dans la famille de Plautien, fut précisément la cause de sa perte.

Les richesses que la nouvelle épouse Plautilla reçut de son père en bijoux, en ornements, en équipage, auraient suffi, dit l'historien, à cinquante impératrices; et le pompeux étalage en fut présenté aux yeux de la ville, et porté ou conduit au palais à travers la place publique. Les noces furent célébrées avec toute la magnificence possible. L'empereur donna un repas à tout le sénat; et non seulement la table fut servie superbement, mais les convives reçurent pour emporter chez eux des viandes crues et des animaux vivants.

Tout ce grand appareil de fêtes et de réjouissances se changea bientôt en deuil pour Plautien et pour sa fille. Caracalla haïssait autant le préfet du prétoire que

son père l'aimait. Il ne pouvait supporter la puissance tyrannique de ce ministre ; ses airs hautains, la pompe de ses équipages qui le disputaient à ceux de l'empereur ; les ornements de dignités incompatibles, combinés sur sa personne, et le laticlave de sénateur réuni avec l'épée de préfet du prétoire ; enfin le faste audacieux avec lequel Plautien marchait dans Rome, se faisant précéder de coureurs qui écartaient les passants, arrêtaient les voitures et ordonnaient à tous de ne point regarder le ministre en face et de baisser les yeux en terre. On conçoit aisément combien ces traits d'insolence devaient irriter un jeune prince violent et farouche, tel qu'était Caracalla. De la haine contre le père, il avait passé, comme il est naturel, à haïr la fille. Il n'avait consenti que malgré lui à son mariage; et loin de traiter Plautilla en épouse, il ne l'admit ni à sa table ni à son lit; il ne montrait que dédain et aversion contre elle; et il déclarait hautement que lorsqu'il aurait le pouvoir en main, le premier usage qu'il prétendait en faire, serait d'ordonner la mort du père et de la fille.

Plautien sentit le danger; mais jusqu'où le porta cette crainte, et si pour s'en affranchir il forma des projets criminels contre la vie de l'empereur et de ses fils, c'est ce qui ne me paraît pas possible d'assurer. Hérodien, qui l'en accuse, mêle dans son récit des circonstances destituées de toute probabilité, et il a pris pour vérité une fourberie tramée par Caracalla. Dion ne s'explique point clairement, et donnant assez à entendre que Plautien conçut des espérances et des désirs contraires à son devoir, il n'en marque expressément ni le plan ni le terme. Nous savons seulement par cet

écrivain, que Plautien de tout temps avait dans le palais des espions qui lui rendaient compte de toutes les actions et de toutes les paroles de l'empereur, et qu'il cachait dans un profond secret ce qu'il disait et faisait lui-même : conduite assurément suspecte dans un ministre, mais qui n'emporte pas la consommation du crime. Demeurons dans l'incertitude sur ce point, puisqu'il le faut : contentons-nous de l'exposé de Dion.

Plautien au comble de la fortune était toujours pâle et tremblant, ce que l'historien attribue d'une part aux excès de la débauche qui altérait sa santé, et de l'autre aux craintes et aux désirs qui agitaient son ame. Son trouble se manifestait si visiblement, qu'il lui attira un jour les reproches du peuple, qui lui cria dans le cirque : « Pourquoi trembles-tu? pourquoi es-tu pâle? « Tu es plus riche que trois à la fois. » Ils entendaient Sévère et ses deux fils. Mais si Plautien ne pouvait supprimer les témoignages des inquiétudes qui le dévoraient, il ne rabattait rien de sa fierté et de sa hauteur. Il opposait l'orgueil aux menaces de Caracalla. Il traitait durement ce jeune prince, le faisait épier, s'informait de toutes ses démarches, et le fatiguait par de continuelles réprimandes. Il n'avait pas même l'attention de faire cesser les justes sujets de plainte que lui donnait la conduite scandaleuse de Plautilla. Aveuglé par la confiance en l'amitié de Sévère, il croyait pouvoir impunément tout oser ; et il est vrai que Caracalla ne serait jamais parvenu à le perdre, tant que son père aurait eu les yeux fascinés à l'égard de ce ministre. Mais le charme se rompit enfin.

Personne n'avait la hardiesse d'ouvrir la bouche contre Plautien. Les approches de la mort en donnè-

rent la liberté à Septimius Géta, frère de l'empereur; et dans ses derniers moments, comme il ne craignait plus le préfet du prétoire et le haïssait beaucoup, il le démasqua en plein dans un entretien qu'il eut avec Sévère. Dion ne nous détaille point ce que dit Géta; mais il assure que Sévère en fut frappé, et que de ce moment il n'eut plus la même considération pour Plautien et diminua beaucoup sa puissance. Cette disposition de réfroidissement de la part de l'empereur était tout-à-fait favorable aux desseins de Caracalla, et il la saisit pour satisfaire sa vengeance.

De concert avec Évode, affranchi qui avait été son gouverneur, il engagea trois centurions, dont l'un se nommait Saturnin, à aller déclarer à Sévère que Plautien les avait chargés avec sept de leurs camarades de tuer l'empereur et son fils aîné dans le moment même, et qu'il leur en avait donné l'ordre par écrit. Cette dénonciation se fit au sortir d'un spectacle qui venait d'être représenté dans le palais et lorsqu'on allait se mettre à table : toutes circonstances qui démontrent l'absurdité de l'accusation; car, suivant que le remarque judicieusement Dion, si Plautien eût voulu commettre un pareil attentat, il n'aurait choisi ni pour lieu de la scène Rome et le palais, ni pour moment de l'action celui où l'empereur était environné de toute sa cour, ni pour acteurs dix centurions à la fois. Mais surtout qui a jamais entendu parler d'écrit en un semblable cas? Cependant Sévère ne rejeta point cet avis; et ce qui le disposa à y ajouter foi, fut l'attention superstitieuse à un songe qu'il avait eu pendant la nuit, et dans lequel il avait cru voir Albin vivant et se préparant à le percer.

Plautien fut mandé sur-le-champ, et sans rien soupçonner il vint avec une telle diligence, que ses mules en arrivant s'abattirent dans la cour du palais : ce que Dion remarque comme un présage du malheur qui allait lui arriver. Ce ministre fut surpris de voir qu'on arrêtât à la barrière ceux qui l'avaient accompagné et qu'on n'accordât qu'à lui seul la permission d'entrer. Il conçut quelque défiance; mais il n'était plus temps de reculer, et il parut devant l'empereur et son fils. Sévère lui parla avec beaucoup de douceur. « Comment, « lui-dit-il, avez-vous pu oublier mes bienfaits jusqu'à « vouloir nous ôter la vie ? » Plautien, surpris d'un tel discours, se disposait à se justifier et Sévère l'écoutait; mais Caracalla, se livrant à un emportement et à une fureur bien indignes de son rang, se jeta sur le préfet du prétoire, lui arracha son épée, le frappa d'un coup de poing; et il allait le tuer de sa main, si son père ne l'en eût empêché. Le jeune prince donna ordre à un soldat de tuer Plautien : ce qui fut exécuté sur-le-champ en présence de Sévère, qui fait ici un personnage bien singulier. On ne sait ce qui doit surprendre le plus, ou de l'audace du fils, ou de la mollesse du père.

Telle fut la fin tragique de Plautien, qui ayant représenté Séjan dans sa puissance énorme, l'imita probablement dans ses vues ambitieuses et téméraires, et se creusa comme lui le précipice où il périt. Son corps fut d'abord jeté dans la rue par les fenêtres du palais; mais Sévère le fit enlever et ordonna qu'on lui rendît les honneurs de la sépulture.

Il conservait un reste d'inclination pour ce ministre malheureux. Dans le sénat, il n'invectiva point contre

sa mémoire; mais il plaignit le sort de l'humanité qui ne peut supporter sans s'éblouir l'éclat d'une brillante fortune, et il se reprocha à lui-même d'avoir trop élevé son favori. Afin néanmoins que la compagnie fût instruite de ce qui avait donné lieu à un si important événement, il y introduisit les dénonciateurs qui répétèrent le rapport qu'ils avaient fait à l'empereur des desseins criminels de Plautien. Le sénat ne manqua pas de supposer ce rapport exactement vrai. Il décerna des récompenses à Saturnin et à Évode. Il voulut même insérer dans son arrêt un éloge de ce dernier; mais Sévère s'y opposa, disant qu'il ne convenait pas à la dignité de la première compagnie de l'empire de s'abaisser à louer un affranchi. Les autres empereurs n'avaient pas toujours été si attentifs aux bienséances sur ce point, et l'on se rappelle ici sans doute les basses flatteries prodiguées par le sénat à Pallas.

La ruine de Plautien entraîna, par une suite nécessaire, celle de sa famille. L'histoire ne fait point mention de sa femme; mais Plautus son fils et Plautilla sa fille furent relégués dans l'île de Lipari, où ils languirent dans la misère et dans les alarmes continuelles, jusqu'à ce que Caracalla devenu empereur les fît égorger.

Les amis de Plautien partagèrent aussi sa disgrace. Plusieurs furent en danger, quelques-uns périrent. Dion en nomme deux. Cæcilius Agricola, flatteur déterminé, et l'un des plus vicieux et des plus méchants des mortels, ayant été condamné, s'enferma dans sa maison, et après s'être enivré d'un vin exquis, de rage et de fureur il brisa le vase précieux dont il s'était servi, et qui lui avait coûté deux cent mille sester-

ces[1], et il se fit ouvrir les veines. Céranus fut plus heureux : il en fut quitte pour un exil de sept ans, au bout desquels étant revenu en grace, il entra le premier des Égyptiens dans le sénat, et, par une seconde faveur non moins singulière, il obtint le consulat sans avoir passé par aucune des charges inférieures.

Tillem. not. 25 sur Sev. AN. R. 956.

Il paraît assez vraisemblable que Plautien fut tué vers les commencements de l'an de J. C. 205, peut-être le vingt-deux janvier, lorsque Caracalla était bien avancé dans sa dix-septième année, et déja Auguste depuis six à sept ans. Ce jeune prince, en ordonnant la mort d'un homme si important sous les yeux de son père, prit un essor qu'il ne fut pas possible à Sévère de réprimer, et qui dut le faire repentir de s'être si fort hâté d'élever son fils en dignité et en puissance.

Haine implacable entre les deux frères. Dio, l. LXXVI. Herod. l. III.

Un autre chagrin cruel pour lui était la discorde éternelle qui déchirait sa famille, et la haine violente que ses deux fils se portaient mutuellement. Ils n'étaient pas d'âge fort différent, l'aîné n'ayant qu'une année et quelques mois sur son frère; ils avaient même goût, où plutôt même fureur pour le plaisir; et quoique leur père eût eu attention à leur donner une bonne éducation, dès que l'âge des passions fut venu, la vivacité du sentiment, entretenue par les délices de Rome, par la séduction de la fortune, et par les conseils intéressés des flatteurs, étouffa en eux tous les principes de sagesse que l'on avait tâché de leur inspirer. Les spectacles, les courses de chariots, les danses, avaient pour eux un attrait auquel ils se livraient sans nul égard aux bienséances de leur rang; cependant Plautien, tant qu'il vécut, les contint un peu par l'au-

[1] Vingt-cinq mille livres.

torité qu'il s'était arrogée sur eux ; délivrés de contrainte par sa mort, il n'est point de débordements dans lesquels les deux jeunes princes ne se jetassent tête baissée. Ils ne respectaient dans leurs débauches ni, l'honneur des femmes, ni la loi de la nature ; leurs sociétés ordinaires étaient des hommes sans mœurs, des gladiateurs, des conducteurs de chariots dans le cirque. Pour suffire à leurs folles dépenses, ils employaient les extorsions et les rapines ; et les faibles efforts que tenta Sévère pour mettre ordre à une telle corruption, n'eurent aucun succès.

Le comble du mal fut la haine implacable entre les deux frères ; on n'en marque point le commencement, et il semble que la date en soit presque aussi ancienne que leur vie. Dans les jeux de leur enfance, leur rivalité jalouse se manifestait en toute occasion ; soit qu'ils fissent combattre des cailles, ou des coqs, ou de jeunes et petits athlètes, le désir de vaincre allait en eux jusqu'à l'emportement. Au cirque ils prirent parti pour des factions contraires ; et dans une course qu'ils exécutèrent ensemble, conduisant eux-mêmes des chars attelés de petits chevaux, ils se piquèrent si vivement, que Caracalla, uniquement occupé de la pensée de surpasser son frère, oublia le soin de sa propre sûreté, tomba de dessus le siége, et se cassa la jambe. Cette irréconciliable opposition crût avec l'âge, et s'étendit à tout ; ce qui plaisait à l'un, déplaisait à l'autre ; quiconque avait l'un pour ami, était sûr de trouver dans l'autre un ennemi violent : et les valets, les flatteurs, envenimaient la plaie de cette funeste inimitié par des rapports continuels, par des réflexions malignes, en entrant dans la passion de celui qu'ils servaient, et

cherchant tous les moyens de causer du dépit à son frère.

Spart. Carac. 1 et 2, et Get. 4 et 5. Dans les torts communs à ces deux jeunes princes, on observait néanmoins une différence à l'avantage de Géta; il était plus doux, plus traitable. Au contraire, Caracalla d'un naturel fier et même farouche, faisait craindre de plus grands excès. On a prétendu que dans leur première enfance ils avaient montré de tout autres inclinations; que la douceur était le partage de l'aîné, et que le second s'annonçait comme plus rude et moins sensible. C'est ce que j'ai peine à croire sur l'autorité seule de Spartien. Le goût des contrastes et de l'extraordinaire peut avoir aisément fait illusion aux auteurs de la remarque.

Herod. Sévère sentit les dangers de la division entre ses enfants; mais, père aussi mou qu'il était prince terrible, il se contenta de leur faire de simples remontrances; il leur citait les exemples que l'histoire et même la fable fournissent des suites affreuses qu'entraînent les discordes fraternelles. Il leur disait: « Vous « voyez mes trésors remplis; ainsi vous aurez de quoi « vous attacher les soldats par des largesses. J'ai aug- « menté au quadruple les forces des gardes prétorien- « nes, et vous avez aux portes de la ville une armée « qui établit votre sûreté; rien n'est à craindre pour « vous au dehors; mais si la guerre est au dedans, « toutes mes précautions sont inutiles, et vous vous « attirerez une perte certaine. » Tous ces discours ne faisaient nulle impression sur des cœurs ulcérés. Sévère alla même jusqu'à punir les flatteurs qui pervertissaient les esprits des jeunes princes par leurs mauvais conseils; mais le remède venait trop tard: il

eût fallu que par une conduite ferme, l'empereur eût de longue main entretenu dans ses enfants le respect pour l'autorité paternelle; et les honneurs précoces par lesquels il les avait égalés à son rang, leur inspiraient une audace qu'il n'était plus en son pouvoir de contenir. Je dis qu'il les avait faits tous deux ses égaux; car Géta fut déclaré Auguste comme son frère, et revêtu de la puissance tribunitienne, l'an de J. C. 208.

Géta nommé Auguste. Tillem. Sev. art. 33. Dio, et Herod.

Dans ces circonstances, Sévère fut charmé d'apprendre qu'il y avait dans la Grande-Bretagne des mouvements qui demandaient sa présence; il résolut de s'y transporter, et d'y mener avec lui les princes ses fils, pour les éloigner des délices de Rome, et pour les occuper d'exercices militaires, qui fissent diversion, s'il était possible, à une habitude fatale d'animosité et d'aigreur que l'oisiveté nourrissait. Mais avant que de rendre compte de cette expédition de Sévère, dans laquelle il termina sa vie, je dois placer ici ce qui me reste de faits ou de remarques qui se rapportent au séjour qu'il fit en Italie, depuis l'an de J. C. 203, qu'il y était revenu, jusqu'à l'an 208, qu'il en repartit pour la Grande-Bretagne.

Jeux séculaires. Cens. de die Nat. c. 15.

Sévère célébra les jeux séculaires l'an 204 de J. C., 955 de Rome, cinquante-sept ans après ceux de Tite Antonin.

Deux préfets du prétoire. Herod.

Il donna à Plautien deux successeurs, et il partagea, selon l'usage assez communément établi, la charge de préfet du prétoire entre deux collègues, ayant éprouvé l'inconvénient d'en réunir le pouvoir sur une seule tête.

Nouvelles cruautés de Sévère.

Le sang illustre qu'il continua de verser depuis la mort de Plautien, prouve que c'est bien à tort que

l'on a prétendu rejeter sur les conseils de ce ministre les cruautés que Sévère avait précédemment exercées.

Spart. Sev. 14. Ce prince était cruel par caractère; de simples plaisanteries, un silence d'improbation, des tours oratoires employés par des gens qui prétendaient faire briller leur esprit, lui parurent souvent des attentats dignes de mort : il faisait gémir surtout le sénat sous une dure tyrannie, et il sacrifiait aux excessives précautions pour sa sûreté, tous ceux qui avaient le malheur de lui donner le plus léger ombrage.

Dio. Quintillus Plautianus, sénateur recommandable par sa noblesse, vénérable par son âge, retiré à la campagne, où il vivait sans ambition et loin des affaires, ne put être néanmoins à l'abri des injustes soupçons de Sévère : il fut accusé sans doute d'avoir aspiré à l'empire, et condamné à mourir; il paraît qu'il reçut son arrêt avec assez de sang-froid; car il se fit apporter les étoffes et les linges qu'il avait préparés long-temps auparavant pour sa sépulture, et les trouvant hors d'état de servir par vétusté : « Eh quoi! « dit-il, nous avons donc beaucoup tardé? » Cependant il ressentait vivement l'injustice qu'il souffrait; et son malheur, assez semblable à celui de Servien sous Adrien, lui inspira un semblable vœu; il demanda aux dieux que Sévère souhaitât la mort, et ne pût l'obtenir : cette imprécation eut, selon un historien, son accomplissement.

La catastrophe d'Apronianus et de Bébius Marcellinus a quelque chose de plus étrange encore, et presque d'incroyable, si le fait n'était attesté par Dion, qui rend compte de ce qu'il a vu. Apronianus étant proconsul d'Asie fut déféré comme criminel de lèse-ma-

jeté, sur le fondement d'un songe qu'avait eu autrefois sa nourrice, qui promettait l'empire à celui qu'elle allaitait. On ajoutait qu'en conséquence de ce songe il avait consulté les devins, et offert des sacrifices magiques. Il fut condamné absent, et sans être ouï dans ses défenses. Mais ce n'est pas tout.

Les informations ayant été apportées au sénat, on y trouva qu'un témoin interrogé sur ce songe si criminel, comme on lui demandait qui en avait fait le récit, et qui l'avait entendu parler de la sorte, répondit qu'un sénateur chauve était présent. Rien ne peut mieux faire sentir à quel excès était alors portée la tyrannie, que la consternation où la lecture de cette déposition jeta tout le sénat. Comme le nom du sénateur n'était point exprimé, nous tremblâmes tous, dit Dion, non seulement ceux d'entre nous qui étaient chauves, mais ceux qui n'avaient pas beaucoup de cheveux, et ceux même qui en avaient : j'avoue, ajoute-t-il, que je portai la main à ma tête, pour m'assurer qu'elle était garnie de cheveux ; et ce qui m'arriva, arriva à plusieurs autres. Une circonstance qui fut lue ensuite, renferma le péril dans un moindre nombre de personnes ; il était marqué que ce sénateur chauve portait alors une robe prétexte. Tout le monde jeta les yeux sur Bébius Marcellinus, qui était fort chauve, et qui avait géré l'édilité curule dans le temps marqué par le témoin. Marcellinus se leva, et dit : « Si le témoin m'a vu, « sans doute il me reconnaîtra. » On introduisit le témoin, qui demeura un fort long temps à promener ses regards sur tous les visages sans se fixer à aucun. Enfin un de la compagnie eut la méchanceté de lui

montrer du doigt Marcellinus; et le témoin dit qu'il le reconnaissait pour celui qu'il avait vu. Aussitôt, sans aucune autre instruction, ni formalité, Marcellinus fut saisi, mené à la mort. Dans la place publique il trouva quatre enfants qu'il avait, et en les embrassant il plaignit leur sort d'avoir à vivre dans un temps si malheureux. Il fut ensuite exécuté, et eut la tête tranchée, avant même que Sévère fût instruit de sa condamnation.

Je ne sais si les règnes de Domitien et de Néron fournissent un fait plus atroce; et de pareils exemples doivent nous apprendre à nous estimer heureux de vivre sous un gouvernement réglé et sous la protection des lois.

Punition de Pollénius Sébennus.

Le sénateur qui avait causé la mort de son confrère ne demeura pas impuni. Il se nommait Pollénius Sébennus, et il était d'un caractère malfaisant, d'une langue mordante, zélé et habile à servir ses amis, mais encore plus ardent à se venger de ceux qu'il haïssait. Dans ses railleries piquantes il n'épargnait pas même l'empereur. Lorsque Sévère se fut déclaré fils de Marc Aurèle, Sébennus lui dit: « Je vous félicite, César, de « ce que vous avez trouvé votre père, » lui reprochant ainsi l'obscurité de son origine. Ce ne fut pourtant pas là ce qui le perdit; mais ayant été chargé du gouvernement du Norique, il y commit beaucoup d'injustices et de violences, pour lesquelles il fut accusé devant le sénat par les peuples qu'il avait vexés. Aussi bas et rampant alors qu'il avait été insultant et audacieux, il se prosterna en terre, il supplia, il versa des larmes. Il n'eût pas néanmoins évité la mort, sans le crédit d'un

oncle puissant qu'il avait : il obtint la vie sauve, mais comblée d'ignominie.

Dion, que je suis ici pas à pas, a cru devoir nous raconter dans un assez grand détail les aventures d'un fameux brigand, nommé Bulla Félix, qui, à la tête de six cents voleurs, courut toute l'Italie pendant deux ans, sous les yeux des empereurs, et bravant la multitude des troupes qu'ils avaient près de leurs personnes. Il était d'une audace et d'une subtilité inconcevables; en sorte qu'on le voyait sans le voir, et qu'en le trouvant on le manquait.

Bulla Félix, chef d'une troupe de six cents voleurs.

Il avait des correspondances qui l'instruisaient exactement de tous ceux qui sortaient de Rome ou qui arrivaient à Brindes : il savait qui ils étaient, en quel nombre ils marchaient, ce qu'ils portaient avec eux. Il les attendait dans des défilés; et, les arrêtant au passage, si c'étaient des gens riches il les déchargeait d'une partie de leur argent et de leurs équipages, et les laissait continuer leur route: s'il trouvait des ouvriers du service desquels il eût besoin, il les gardait pendant un temps, les faisait travailler, et les renvoyait ensuite en leur payant leur salaire.

Il jouait des tours de souplesse tout-à-fait singuliers. Deux de ses camarades ayant été pris, et condamnés à être exposés aux bêtes, il alla trouver le concierge de la prison, auprès duquel il se fit passer pour le premier magistrat d'une ville du voisinage. Il dit qu'ayant à donner un spectacle à ses citoyens, il avait besoin de deux misérables qui combattissent contre les bêtes, et, par ce stratagême, retira les deux voleurs des mains du crédule concierge.

Informé qu'un centurion avait été envoyé avec des

soldats pour le prendre, il se présente à lui, déguisé et sous un nom emprunté; et, après avoir beaucoup invectivé contre Bulla, il se charge de lui livrer ce chef de bandits, si l'officier veut le suivre. Le centurion, sur cette promesse, se laissa conduire dans un vallon creux, où tout d'un coup il se vit investi par une multitude de gens armés. Alors Bulla montant sur une espèce de tribunal, comme s'il eût été un magistrat en autorité, se fait amener le centurion, ordonne qu'on lui rase la tête, et, le renvoyant, il lui dit : « Annonce « à ceux qui t'ont mis en œuvre que, s'ils veulent di« minuer mon monde, ils aient à nourrir leurs esclaves. » En effet, sa troupe était principalement composée d'esclaves qui fuyaient la misère et les mauvais traitements que leurs maîtres leur faisaient souffrir.

Enfin il trouva le sort que ne manquent jamais d'avoir ces sortes de scélérats. Sévère, supportant impatiemment l'insolence d'un voleur de grands chemins, lui devant qui tremblaient les nations ennemies de l'empire, fit partir un tribun de cohortes prétoriennes avec un corps de cavalerie, le menaçant de son indignation s'il ne lui amenait Bulla vivant. La débauche lui livra celui qu'il cherchait. Le chef de voleurs entretenait une femme mariée que le tribun engagea, sous promesse de l'impunité, à lui ménager l'occasion de saisir sa proie. Bulla fut pris dormant dans une caverne, et amené à Rome. Papinien, alors préfet du prétoire, l'interrogea et lui demanda pourquoi il avait embrassé l'indigne métier de brigand. « Et vous, répondit cet au« dacieux criminel, pourquoi faites-vous celui de pré« fet du prétoire? » Il fut exposé aux bêtes, et sa mort dissipa sa troupe, dont il faisait seul toute la force.

Dans tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici de Sévère, le mal prédomine beaucoup sur le bien. L'activité pour la guerre paraît presque son seul endroit louable: la fourberie, l'avidité, la cruauté, remplissent tout le reste du tableau. Il est pourtant vrai que, sans avoir aucune qualité propre à le faire aimer, il en avait plusieurs dignes d'estime.

Endroits louables de Sévère.

Il se connaissait parfaitement en hommes, et il choisissait avec un très-grand soin ceux qu'il devait mettre en place: Papinien, qu'il fit préfet du prétoire, en est la preuve. Jamais l'argent ne fut, auprès de Sévère, la voie pour obtenir les honneurs. Il gouvernait avec fermeté sa maison, et il ne laissa prendre aucun crédit dans les affaires publiques à ses affranchis. Il rendait la justice assiduement, avec équité et intelligence; car il était raisonnablement instruit dans les lettres, dans la philosophie, dans la jurisprudence. Il donnait aux avocats tout le temps nécessaire pour exposer leurs moyens; et les sénateurs qui jugeaient avec lui avaient pleine liberté d'opiner selon leur conscience et leurs lumières.

Dio, et Herod. et Spart. Sev. 18, 19, 23. Vict. Epit.

Exactitude à rendre la justice.

Voici quelle était, dans le loisir de la paix, la distribution de sa journée. Il se levait de grand matin, et, après avoir travaillé quelque temps dans son cabinet, il admettait les ministres, auxquels il donnait audience en se promenant, et réglait avec eux les affaires du gouvernement. Il jugeait ensuite les causes des particuliers jusqu'à midi, à moins qu'il ne se rencontrât quelque grande fête. A midi il montait à cheval, tant que sa goutte le lui permit; et après cet exercice il prenait le bain et dînait assez largement, ou seul, ou avec ses enfants. Il faisait ensuite une courte méri-

Comment il distribuait sa journée.

dienne. A son réveil, il terminait d'abord les affaires qui n'avaient pas pu être décidées le matin, et, libre de soins, il donnait le reste de la journée à de doctes entretiens avec des savants de l'une et l'autre nation. Sur le soir, il prenait une seconde fois le bain, et soupait avec ceux qui se trouvaient autour de lui; car il n'aimait point les grands repas ni la multitude des convives, et ce n'était qu'aux jours marqués par un usage indispensable qu'il invitait à sa table les premiers du sénat.

Goût de simplicité.

Cette vie était, comme l'on voit, occupée et simple. Sévère ne connaissait point le faste. Il portait à peine un léger bordé de pourpre à sa tunique, et une casaque plus militaire qu'impériale lui couvrait souvent les épaules; mais il se piquait de magnificence dans les dépenses publiques. Il construisit ou releva un grand nombre d'édifices, dont les plus célèbres sont le Septizone[1] et les bains de son nom, qu'il bâtit à neuf, et surtout le Panthéon, qui tombait en ruines et qu'il répara, comme l'atteste une inscription que l'on y voit encore aujourd'hui. Sa magnificence néanmoins était réglée par une sage économie, et il laissa son épargne très-riche en mourant.

Magnificence dans les dépenses publiques.

C'était un prince d'une grande prévoyance. Lorsqu'il mourut, Rome avait sa provision de blé pour sept ans, à soixante-quinze mille boisseaux par jour; et les magasins publics d'huile étaient si abondamment fournis, qu'ils pouvaient suffire pour cinq ans, non seulement à Rome, mais à toute l'Italie. L'huile était d'un usage fort étendu pour les anciens, à cause des exercices du

[1] Voyez l'Antiquité expliquée par le P. Montfaucon, t. V, p. 122.

corps, très-fréquents parmi eux, et dans lesquels ils en faisaient une grande consommation. M. de Tillemont, d'après le livre attribué à Gallien sur la Thériaque, cite une autre sorte de provisions très-digne de la bonté d'un grand prince: Sévère avait fait amas de thériaque, et des autres remèdes les plus chers, pour les distribuer à ceux qui en avaient besoin.

Bienfaits envers sa patrie.

Je mets encore au rang de ses actions louables le soin qu'il prit d'assurer la tranquillité de la région tripolitaine en Afrique, dans laquelle il était né. Il en éloigna par les armes des peuples féroces et intraitables qui en troublaient la paix: et si le texte de Spartien n'est pas altéré, il donna lieu aux Tripolitains, par diverses libéralités, de se féliciter d'avoir pour empereur un de leurs compatriotes.

Désirs de réformer les mœurs. Aurel. Vict.

Il porta aussi son attention sur les lois et sur les mœurs. Un écrivain loue l'équité des ordonnances par lesquelles il perfectionna la jurisprudence romaine; et l'on a de lui beaucoup de lois dans le code. Il voulut réprimer la licence des adultères par de nouvelles peines; et le zèle du prince ayant réveillé celui de la nation, les accusations de cette espèce se multiplièrent tellement, que Dion assure en avoir compté trois mille sur le rôle. On peut juger par là combien le vice était répandu. Il fut plus puissant que son réformateur; et la plupart de ces affaires ayant été négligées par ceux qu'elles intéressaient, Sévère se réfroidit lui-même, et abandonna l'entreprise.

Il était peu digne d'exercer cette censure, puisqu'il donnait l'exemple de l'indifférence sur un article si important aux mœurs, et souffrait tranquillement les déréglements honteux de l'impératrice. Julie s'attira à ce

sujet une répartie bien vive de la part d'une dame bretonne, qu'elle raillait sur le peu de pudeur des femmes de son pays. « Vous autres romaines, lui dit « cette dame, vous n'avez rien à nous reprocher sur « cet article. Nous recevons sans honte la compagnie « d'hommes estimables par leur courage, afin d'avoir « des enfants qui leur ressemblent : mais vous, c'est « furtivement que vous vous laissez corrompre par les « plus lâches et les plus méprisables des hommes. »

Soin de la discipline militaire, mais peu soutenu.

Par rapport à la discipline militaire, la conduite de Sévère était mêlée et peu conséquente. D'une part il eût souhaité que l'ancienne sévérité se maintînt parmi les troupes; qu'elles s'abstinssent des délices, de la licence et de tout ce qui pouvait les corrompre et les énerver. Nous avons une lettre de lui, dans laquelle il fait de vifs reproches à Rogonius Celsus, commandant des Gaules, sur ce qu'il souffrait que ses soldats s'amollissent par le vin et par la débauche. Mais d'un autre côté il flattait les gens de guerre; il les comblait de distinctions, de largesses, de priviléges; et il nourrissait ainsi tous les vices qu'il eût voulu détruire. Il avait sur ce point, et il débita en mourant à ses enfants une maxime que M. de Tillemont juge avec raison plus digne d'un tyran que d'un bon prince. Il leur disait : « Enri« chissez les soldats, et moquez-vous de tous les autres « ordres de l'état. » Caracalla ne se souvint que trop bien de cette leçon.

Spart. Nig. 3.

Herod.

Dio.

Sévère part pour la Grande-Bretagne. Dio, et Herod.

Je reprends l'ordre des faits et des temps, et je viens à l'expédition de Sévère dans la Grande-Bretagne. Deux motifs l'y conduisaient : l'amour de la gloire, qui ne vieillissait point chez lui, et le désir de ramener à de meilleurs sentiments les princes ses fils. La gloire

qu'il acquit fut médiocre : ses fils ne se corrigèrent point; l'aîné surtout se porta à de plus grands excès que jamais.

Remarques sur les Calédoniens et les Méates.

Sévère n'eut affaire qu'aux Méates et aux Calédoniens, qui habitaient la Bretagne barbare au-delà des murs d'Adrien et d'Antonin. Les Méates, dont il n'est fait aucune mention dans les guerres d'Agricola étaient néanmoins plus méridionaux; les Calédoniens occupaient le nord. Le pays que ces deux nations remplissaient répond assez exactement à l'Écosse, et est coupé de montagnes et de lacs, de hauteurs stériles et de plaines inondées.

Rien de plus farouche que les mœurs de ces anciens peuples. Ils n'avaient ni châteaux ni villes, ils ne connaissaient point l'agriculture. Des tentes leur tenaient lieu de maisons, et leurs bestiaux, la chasse et quelques fruits fournissaient à leur subsistance. Le poisson qu'ils avaient sous la main, ils le négligeaient ou s'en abstenaient par superstition. Ce que Dion raconte d'une sorte de nourriture qu'ils savaient se préparer, et dont un volume de la grosseur d'une fève suffisait pour leur ôter la faim et la soif pendant long-temps, doit être relégué au pays des fables.

Leur habillement égalait ou même surpassait la simplicité de leur vivre. Malgré la rigueur du climat, ils marchaient presque nus. Un collier de fer, une ceinture de fer autour des reins, faisaient leurs principaux ornements. Le fer était pour eux une parure, comme l'or chez les nations policées. Ils s'imprimaient aussi sur différents endroits du corps diverses figures d'animaux de toute espèce : et c'était en partie pour ne point cacher ces embellissements, qu'ils évitaient de

se couvrir d'habits. D'ailleurs ils en étaient plus lestes, plus disposés à s'enfoncer dans les lacs, dans les mares, et nullement embarrassés pour les traverser à la nage. Dion avance qu'ils y passaient quelquefois plusieurs jours de suite, la tête seulement hors de l'eau, ce qui n'est pas facile à croire. Mais on conçoit sans peine que la dureté de la vie qu'ils menaient dans un climat rigoureux, fortifiait leurs corps et leur courage contre le froid, contre la faim, contre tous les maux de la vie; et que si la nécessité les contraignait de demeurer cachés dans leurs forêts, ils se contentaient des racines et des herbages qu'ils y trouvaient pour leur nourriture.

J'ai parlé ailleurs[1] de la façon de se battre des Bretons, qui était la même dans toute l'île; de leurs chariots de guerre, et de l'usage qu'ils en faisaient; du courage et de l'agilité qui les rendaient également propres soit à combattre de pied ferme, soit à escarmoucher. Dion observe que les chevaux des Calédoniens et des Méates étaient petits, mais très-légers à la course. Ils ne se servaient ni de cuirasses ni de casques, qu'ils regardaient plutôt comme des empêchements que comme des secours. Un bouclier étroit, une lance surmontée d'une pomme de fer dont ils frappaient leurs boucliers en allant au combat, une épée suspendue à leur côté, voilà quelle était toute leur armure.

Pour ce qui est du gouvernement, on juge bien qu'à des peuples si farouches la liberté démocratique pouvait seule convenir.

[1] Voyez Hist. Rom. t. X, lib. XLI, p. 257.

Lorsque Sévère marcha contre eux, ce n'était pas la première fois qu'il avait été provoqué par leurs attaques. Pendant qu'il faisait la guerre contre les Parthes [1], les Calédoniens et les Méates s'étaient mis en mouvement, et saisissant l'occasion que leur présentait l'éloignement de l'empereur et des principales forces de l'empire, ils avaient réduit Lupus, commandant romain dans la Grande-Bretagne, à acheter d'eux la paix par de grosses sommes d'argent.

Courses que font ces peuples sur les terres romaines.
Dio, l. LXXV.

On peut croire qu'une telle paix fut pour eux une amorce de guerre. Peu d'années après, fidèles à leur attrait dominant pour piller, ils recommencèrent leurs courses sur les terres romaines, comme je l'ai dit; et Sévère averti par son lieutenant, quoiqu'il fût accablé d'années et d'infirmités, partit avec une ardeur de jeune homme, pour aller s'ériger dans le Nord de nouveaux trophées, qui figurassent avec ceux qu'il avait acquis en Orient. Il est probable qu'il arriva dans la Grande-Bretagne l'an de J. C. 208, mais qu'il n'entra en action que l'année suivante. Il employa l'hiver à faire ses préparatifs, à amasser des troupes, de l'argent, des provisions de toute espèce, et particulièrement des pontons, dont il prévoyait qu'il aurait souvent besoin dans un pays tout coupé de marécages.

Sévère les repousse au-delà des golfes de Glota et de Bodotria.
Dio, l. LXXVI, et Herod.

Les Barbares, effrayés de voir l'empereur en personne dans leur île, envoyèrent lui demander le pardon du passé et la paix pour l'avenir. Mais Sévère, que flattaient des idées de conquêtes, ne voulut point recevoir leurs soumissions; et laissant Géta son second fils dans la province romaine pour y commander en

[1] Le texte grec porte Παροίκῳ πολέμῳ. Il est aisé de faire de Παροίκῳ, par le changement d'une seule lettre Παρθίκῳ.

son absence, et prendre soin de tout ce qui lui serait nécessaire dans son expédition, il s'avança sur les terres des ennemis à la tête de ses légions, menant avec lui Caracalla son fils aîné. Il se faisait porter en chaise, parce que sa goutte l'empêchait de pouvoir se tenir à cheval.

Il éprouva de grandes difficultés, et il fut obligé, pour se frayer une route, d'abattre des forêts, de couper des montagnes, de jeter des ponts sur les rivières, d'établir des chaussées dans les marais. Il pénétra ainsi avec des fatigues infinies presque jusqu'au nord de l'île, sans trouver aucun corps d'armée de Barbares qui lui fît face. Ils avaient pris le parti de se séparer en plusieurs petits pelotons, et tantôt ils tombaient sur les soldats romains qui s'écartaient, tantôt ils leur tendaient des piéges, en leur offrant des bestiaux aisés ce semblait à enlever, et les attirant par cet appât dans des embuscades préparées adroitement. Il n'y eut donc aucune action générale, mais un grand nombre de petits combats et d'escarmouches, où les Romains avaient souvent le désavantage.

Le fruit que retira Sévère de cette laborieuse expédition fut d'étendre sa domination jusqu'à l'intervalle qui sépare les golfes Glota et Bodotria, faible compensation pour cinquante mille Romains qui périrent, soit dans les combats, soit par les maladies, dont la cause principale fut la mauvaise qualité des eaux. Les Barbares lui abandonnèrent, par un traité, l'espace compris entre le mur d'Antonin et les golfes que je viens de nommer, et ils se retirèrent au-delà. Pour les y retenir enfermés, Sévère construisit un mur dont les restes subsistent encore aujourd'hui entre les gol-

Mur de Sévère.

fes de Clyd et Forth ; et jamais l'empire romain n'a passé ces bornes dans la Grande-Bretagne. La conquête de ce morceau de terre valut à Sévère le titre de *Britannicus Maximus*, et à chacun de ses deux fils celui de *Britannicus*. Spart. Sev. 18, Cellar. Géogr. ant. II, 4.

Menées de Caracalla contre son frère. Dio, et Herod.

Ce n'était pas là de quoi consoler le vainqueur des chagrins cruels que lui causait son fils Caracalla. Pendant que la guerre durait encore, obligé par ses infirmités, qui croissaient, de laisser en partie le soin des armées au jeune prince, il apprit que Caracalla, au lieu de s'occuper des devoirs d'un général, ne songeait qu'à s'insinuer dans les esprits des officiers et des soldats, afin de parvenir à être reconnu seul empereur au préjudice de son frère, qu'il ne regardait que comme un rival odieux. Il osait même attaquer indirectement son père ; et les soldats, animés par ses secrètes instigations, murmuraient de ce qu'un chef âgé et goutteux retardait leur victoire.

Spart. Sev. 18, et Aurel. Vict.

Sévère fit pourtant alors une action de vigueur. S'étant fait porter sur son tribunal au milieu de l'armée, il ordonna que l'on citât à comparaître en sa présence le prince son fils, et tous ceux qui, gagnés par lui, étaient entrés dans le complot; et il les condamna tous à mort, excepté le jeune empereur. Les coupables se prosternèrent devant Sévère, et demandèrent grace avec larmes. Il tint ferme pendant quelque temps; et résolu néanmoins de leur pardonner, il porta la main à sa tête, et dit à haute voix : « Sentez-vous maintenant que c'est la tête qui commande, « et non les pieds ? » Cet avertissement, loin de corriger Caracalla, ne fit que le porter au dernier excès de fureur.

Il tente d'exciter une sédition dans l'armée. Dio.

Il tenta d'abord d'exciter une sédition dans l'armée. Après avoir arrangé son plan avec quelques soldats dont il s'assura, tout d'un coup il sort de sa tente en criant de toute sa force qu'il était insulté et maltraité par Castor. C'était le plus honnête homme de tous les affranchis de l'empereur, et celui qui avait le plus de part en la confiance de son maître. Les soldats qui étaient prévenus s'attroupèrent autour de Caracalla ; et déja l'aventure commençait à faire du bruit dans le camp lorsque Sévère parut, et par le supplice des plus criminels rétablit l'ordre et la tranquillité.

Il veut tuer son père.

Caracalla ayant manqué son coup, la fureur l'aveugla au point de lui faire concevoir le projet d'un détestable parricide, qu'il se proposa d'exécuter de sa propre main. Sévère se trouvant assez bien pour pouvoir monter à cheval, marchait suivi de son fils, aussi à cheval, à la tête de son armée, et l'on apercevait à quelque distance celle des ennemis. Ce malheureux fils laissa prendre les devants à son père, et il tira son épée pour le frapper par derrière. Tous ceux qui accompagnaient les deux empereurs jettent un grand cri, qui déconcerta le parricide. Sévère se retourna, et voyant l'épée nue, il fut assez maître de lui pour ne pas dire une seule parole. Il continua sa marche, acheva ce qu'il avait à faire; après quoi étant rentré dans sa tente, et s'étant couché sur son lit, il manda son fils, Papinien, préfet du prétoire, et l'affranchi Castor. Il parla au coupable d'un grand sang-froid. Il lui mit sous les yeux l'énormité de son crime, insistant particulièrement sur la témérité d'un si affreux attentat, entrepris en plein jour et à la vue de deux armées. « Si vous voulez me tuer, ajouta-t-il, prenez

« cette épée,(il en avait fait mettre une à côté de lui), « exécutez ici votre dessein. Vous êtes jeune et vigou- « reux, et moi je suis un vieillard infirme, actuelle- « ment couché sur un lit. La chose vous est aisée. Ou « si la honte retient votre main, ordonnez à Papinien « ici présent de vous défaire de moi : il vous obéira, « puisque vous êtes son empereur. » Sévère s'en tint là : bien crédule, s'il se flattait que des paroles pussent faire impression sur un cœur horriblement endurci. Il blâmait souvent dans ses discours l'indulgence excessive de Marc Aurèle, qui avait laissé vivre un fils si indigne de lui : et il imitait cette indulgence à l'égard de Caracalla, plus criminel sans comparaison que Commode. Quelques-uns ont dit néanmoins qu'il eut dessein de punir de mort le crime de son fils, et qu'il en fut détourné par ses préfets du prétoire. Mais l'autre récit, qui est de Dion, paraît préférable.

Nouvelle révolte des Bretons.

Une nouvelle révolte des peuples bretons qui venaient, comme je l'ai dit, de se soumettre, irrita étrangement Sévère. Dans la colère qu'il en conçut, il exhorta ses soldats assemblés à ne faire aucun quartier aux rebelles, empruntant les expressions barbares d'Agamemnon dans Homère : « Qu'aucun n'évite la mort[1], « qu'aucun n'échappe à votre épée, non pas même « l'enfant caché dans le sein de sa mère. »

Maladie et mort de Sévère. Dio, et Hérod.

La maladie et la mort l'empêchèrent d'accomplir sa vengeance. Tourmenté cruellement de la goutte depuis long-temps, les chagrins violents et continuels que lui

[1] .....Τῶν μήτις ὑπεκφύγοι αἰπὺν ὄλεθρον
Χεῖρας θ'ὑμετέρας· μηδ' ὅντινα γαςέρι μήτηρ,
Κοῦρον ἐόντα φέροι, μηδ' ὃς φύγοι.
(Iliad. VI, v. 57.)

donnait son fils aigrirent considérablement le mal. On ajoute même que ce fils dénaturé entreprit de corrompre les médecins de son père afin qu'ils hâtassent une mort qui, prochaine et inévitable, tardait néanmoins trop au gré de ses vœux parricides ; et qu'il réussit auprès de quelques-uns.

Spart. Sev. 23.

Dans cette dernière maladie Sévère avait près de lui ses deux fils. Il les exhorta à la concorde, et il leur fit lire dans cette vue l'excellent discours que Micipsa mourant tient dans Salluste à ses fils et à Jugurtha. Il en était lui-même fort plein, et il en transporta quelques paroles dans une petite récapitulation qu'il se faisait à lui-même de ses exploits et de ses succès [1]. « J'ai trouvé, dit-il, la république dans le désordre « et dans le trouble : je la laisse tranquille au dedans « et au dehors. L'Orient et le Nord sont pacifiés par « mes soins. Je remets à mes fils un empire puissant « et durable, s'ils sont gens de bien; faible et caduc, « s'ils aiment mieux être vicieux. »

Spart. 18, et Aurel. Vict. Dio.

A ces idées de triomphe en succédèrent d'autres plus convenables à sa situation actuelle. Il sentit le néant d'une grandeur qui lui échappait. « J'ai été tout[2], « dit-il, et il ne m'en reste aucun fruit. » Il se fit apporter l'urne où l'on devait mettre ses cendres; et l'ayant considérée et maniée, il lui adressa ces paroles : « Tu renfermeras celui que n'a pu contenir l'u- « nivers [3]. »

L'activité, qui faisait le fond de son caractère, se

[1] «Turbatam rempublicam ubique accepi : pacatam... relinquo, senex et pedibus æger, firmum imperium Antoninis meis relinquens si boni erunt, imbecillum, si mali. »

[2] « Omnia fui, et nihil expedit. »

[3] Χωρήσεις ἄνδρα ὃν ἡ οἰκουμένη οὐχ ἐχώρησεν.

manifesta jusque dans ses derniers moments. Déja presque expirant, il donna pour mot à l'officier qui le lui demandait : « Travaillons ; » et il disait à ceux qui environnaient son lit : « Voyons, qu'avons-nous à « faire ? » Spart. 23, et Dio.

Son intention était que ses deux fils lui succédassent avec égalité de pouvoir : et conformément à ce plan, il avait souhaité, quelque temps avant sa mort, que l'on doublât la statue d'or de la Fortune qui avait coutume d'être placée dans la chambre de l'empereur, afin que ses fils eussent chacun la leur. L'ouvrage n'ayant pas pu être fait assez tôt, il ordonna que lorsqu'il ne serait plus la Fortune impériale changeât chaque jour de demeure, et fût portée alternativement chez les deux Augustes. Mais Caracalla n'eut aucun égard à cet arrangement : il s'empara seul de la statue, sans vouloir en faire part à son frère. Spart. 23.

Sévère souffrait des douleurs cruelles; et si nous en croyons l'Épitome de Victor, il souhaita de les terminer par le poison. Il éprouva ainsi l'effet de l'imprécation de Quintillus mourant, car on lui refusa ce secours funeste. Il prit le parti de charger à dessein son estomac de beaucoup de nourriture, et il se procura par ce moyen une indigestion qui l'emporta. Il mourut à Yorck l'an de Rome 960, de J. C. 209, ayant vécu soixante-cinq ans, neuf mois et vingt-cinq jours. La durée de son règne fut de dix-sept ans, huit mois et trois jours. Ses fils célébrèrent sur le lieu ses funérailles ; et après que son corps eût été brûlé, ils en recueillirent les cendres dans une urne [1] de porphyre, qu'ils portèrent avec eux à Rome. Vict. Epit. Spart. 17. Dio.

[1] Selon Hérodien, l'urne était d'albâtre; selon Spartien, d'or.

Jugement sur le caractère et le mérite de Sévère. Spart. 9 et 18.

Spartien témoigne que Sévère fut extrêmement estimé et regretté après sa mort, et que le sénat lui appliqua ce qui a été dit d'Auguste : « Qu'il n'eût dû jamais « naître ou ne jamais mourir. » C'était passer les bornes sans doute ; et Spartien lui-même assigne la cause de ce jugement trop favorable. Sévère dut beaucoup à la comparaison que l'on fit de lui avec ses successeurs, qui pendant un espace de soixante ans furent tous, à l'exception d'Alexandre fils de Mamée, plutôt des brigands que des princes.

On doit convenir qu'il fut réellement estimable par certains endroits. Son activité tient du prodige. Il sut maintenir la tranquillité au dedans de l'empire par un gouvernement ferme, vigilant, qui pourvoyait à tout avec une attention infatigable. Il soutint la gloire des armes romaines contre l'étranger, et il les fit respecter aux deux bouts de l'univers.

Je ne vois pourtant rien qui lui assure le titre de grand guerrier que lui donnent assez communément les écrivains. J'ai observé que dans la guerre contre Niger, où il s'agissait de sa propre querelle, il ne se trouva à aucun des trois combats qui la décidèrent. Dans la bataille de Lyon, où il commandait ses troupes en personne, la victoire balança beaucoup, et elle paraît avoir été déterminée en sa faveur par un de ses lieutenants. Ses exploits contre les Parthes et contre les Bretons n'ont rien de fort mémorable. Les difficultés qu'il réussit à vaincre n'étaient pas grandes, et il échoua au siége d'Atra. Si le succès général dans ces guerres répondit à ses vœux, il avait des forces tellement supérieures, qu'à le bien prendre les Romains furent vainqueurs plutôt que Sévère.

Sa politique dans le gouvernement intérieur des affaires mérita souvent le nom de fourberie. Il faisait en plusieurs choses le bien public, mais toujours en vue de ses intérêts particuliers. Je découvre en lui de la finesse et de la ruse ; je n'y vois rien d'élevé, rien de noble, rien de franc, rien de généreux. Il ne paraît occupé que de lui-même et de l'établissement de sa famille. C'est par rapport à cette fin qu'il accrut et fortifia la puissance énorme des gens de guerre qui était la grande plaie de l'empire.

Il est inutile de parler de sa cruauté et de ses rapines, qui furent monstrueuses et qui ne souffrent aucune excuse. Il poussa l'esprit de vengeance jusqu'à vouloir, en haine de Didius Julianus, abolir les décrets de son bisaïeul Salvius Julianus, fameux jurisconsulte et auteur de l'Édit perpétuel sous Adrien ; mais la sagesse et l'équité des décisions de Salvius en maintinrent l'autorité contre toute la puissance de Sévère. Aurel. Vict.

C'est encore un trait qui ne lui fait pas d'honneur, que de s'être peu embarrassé des discours que l'on tenait à son sujet. Qui néglige sa réputation, est bien disposé à compter pour peu la vertu. Dio.

De cette discussion, il résulte que si l'on peut lui donner place à certains égards parmi les grands princes, il n'est pas permis de le mettre au rang des bons.

Sa conduite privée ne se présente pas non plus d'une manière avantageuse. Il fut, dit-on, bon ami, ami fidèle ; et l'on cite Latéranus, Cilo, Anulinus, Bassius, qu'il aima constamment et qu'il combla de richesses. Mais il pécha par excès en ce genre à l'égard de Plautien pour qui il porta la confiance jusqu'à l'aveuglement. Mari trop indulgent, il garda une épouse qui le Vict. Epit.

Spart. 18, Aurel. Vict.

déshonorait par ses vices, et qui se rendit même suspecte d'une conspiration contre lui. Père mou, il se laissa donner la loi par ses enfants. Il semble donc moins estimable encore comme homme, que comme prince ; et sous quelque face qu'on le considère, on trouve toujours en lui moins à louer qu'à blâmer.

Goût de Sévère pour les lettres. Il composa des Mémoires de sa vie. Dio. Vict. Epit. Aurel. Vict.

Il fut lettré, ou plutôt amateur des lettres et de la philosophie ; car il n'eut pas le temps de s'y rendre habile, ni de se perfectionner dans l'éloquence grecque et latine. Un auteur témoigne qu'il avait plus en main sa langue maternelle qui était la punique.

Dio, l. LXXV, p. 853.

Il écrivit pourtant en latin des Mémoires de sa vie publique et privée, dont Aurélius Victor loue la fidélité jointe aux ornements du style. Dion n'en pense pas si avantageusement, et il accuse assez clairement Sévère d'avoir peu respecté la vérité dans ses récits : reproche extrêmement vraisemblable en soi, quand il ne serait pas appuyé de l'autorité d'un écrivain contemporain. Sévère prenait grand soin de s'y justifier sur l'article de la cruauté ; et l'on voit par les faits de quelle force et de quelle solidité devait être son apologie.

Spart. Sev. 18.

L'impératrice Julie aima aussi les sciences et les savants. Dio, l. LXXV, p. 858. Philost. Ap. I, 3.

L'impératrice Julie, sa femme, aima aussi les sciences et les savants. J'ai rapporté par quel motif elle *se livra* à ce genre d'occupation. Elle tenait cercle chez elle, non de dames oisives, mais de philosophes et de gens de lettres. Nous avons vu néanmoins que l'étude ne remplissait pas tout son temps. Ce fut à sa prière que Philostrate écrivit la vie d'Apollonius de Tyanes. Si nous jugeons par cet ouvrage du goût qui régnait dans les doctes conversations de l'impératrice, nous penserons qu'on y était bien plus occupé de l'élégance du style et

de recherches prétendues curieures, que de la solidité des choses et de l'amour du vrai.

Parmi les savants qui fleurirent sous le règne de Sévère, Philostrate tenait donc un rang distingué : ce qui ne nous donne pas une grande idée des autres. La plupart en effet étaient des sophistes, parmi lesquels Antipater, natif d'Hiérapolis en Phrygie, peut être considéré comme le plus illustre. Ce sophiste réussissait mieux à parler sur-le-champ qu'à composer des discours limés ; et Sévère le plaça selon son talent, en le choisissant pour secrétaire des lettres qu'il fallait écrire en grec. Antipater s'acquittait parfaitement de cet emploi. Habile à se revêtir du caractère qu'il était chargé de soutenir, il faisait parler l'empereur dans ses lettres avec toute la dignité qui convient au rang suprême : clarté dans les expressions, noblesse et élévation dans les sentiments et dans les pensées, élocution coulante et naissante des choses mêmes, nulle affectation d'ornements ni de transitions recherchées. Il eut part à l'éducation des deux princes enfants de Sévère, et il en fut récompensé par le consulat et par le gouvernement de Bithynie. Dans cette dernière charge, il montra trop de rigueur, il versait trop aisément le sang, et pour cette raison il fut révoqué. Après la mort de Géta, tué par Caracalla, sous prétexte d'embûches dressées contre sa vie, il eut le courage d'écrire au farouche meurtrier : « C'est une grande douleur pour « moi, que deux princes à qui j'avais appris à se servir « des armes pour leur défense mutuelle, les aient tour- « nées l'un contre l'autre. » Il supposait la vérité du prétexte allégué par Caracalla. Mais avec cet affaiblissement, le reproche ne laisse pas d'avoir encore assez de

Savants qui fleurirent sous le règne de Sévère. Philostrate. Antipater sophiste. Philost. Soph. II, 24.

force pour faire honneur à celui qui osa l'adresser à un si barbare empereur.

Diogène de Laerte. Menag. Observ. in Laert.

On rapporte aussi au temps de Sévère, sur des conjectures qui ont quelque probabilité, Diogène de Laerte, écrivain plus nécessaire à ceux qui veulent connaître l'ancienne philosophie, qu'estimable pour ses talents. Nous avons de lui en dix livres les Vies des quatre-vingt-deux philosophes, avec l'exposition de leurs dogmes et leurs dits les plus mémorables. On convient que cet auteur entendait assez peu la matière, et que les notions qu'il donne des opinions des philosophes sont trop abrégées, souvent confuses et bien éloignées de la précision qu'exigent singulièrement les sujets qu'il a entrepris de traiter. Avec ce défaut qui est grand, Diogène de Laerte est néanmoins précieux aux savants, qui trouvent dans son ouvrage bien des choses qu'ils chercheraient inutilement ailleurs. Son style est sec et sans ornements; mais peut-être n'en convient-il que mieux à des matières qui veulent être présentées clairement et non pas embellies. Il adresse la parole dans son ouvrage à une dame qu'il ne désigne que par la qualité d'amatrice de Platon. On croit que c'est Arria, dont le goût pour la philosophie et pour les belles connaissances est loué dans le Traité attribué à Gallien sur la thériaque. Le surnom de *Laertius* que porte l'auteur dont je parle, lui vient apparemment de *Laerte*, ville de Cilicie, où il aura pris naissance.

J'ai déja dit que Solin, qui nous a laissé une collection de choses mémorables sous le titre de *Polyhistor*, paraît à plusieurs être le même que C. Julius Solo, sénateur sous Commode et sous Sévère, et mis à mort

par ce dernier. Son ouvrage n'est qu'une simple compilation, dans laquelle il n'a rien mis du sien, et s'est surtout aidé de Pline le naturaliste.

Il y eut sous le règne de Sévère, peu avant la chute de Plautien, une éruption du Vésuve, qui alarma la Campanie, sans néanmoins y causer de ravages. Éruption du Vésuve. Dio, l. LXIV, p. 860.

Dion fait mention d'un monstre marin d'une grandeur énorme, qui vint échouer dans le port d'Auguste, près de la ville que nous nommons aujourd'hui Porto. On le prit, et on en fit une représentation dans laquelle on garda toutes les dimensions de l'animal. La capacité en fut telle, qu'elle put contenir cinquante ours. Monstre marin. Dio, l. LXXV, p. 858.

Le même auteur cite aussi une comète qui parut au ciel, et qui ne manqua pas d'être regardée comme un présage fatal. Comète.

CARACALLA.

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

FASTES DU RÈGNE DE CARACALLA.

An. R. 962. De J.C. 211. ...... Gentianus.
..... Bassus.

Caracalla et Géta, empereurs ensemble.
Cruautés exercées par Caracalla.
Paix conclue avec les Calédoniens.
Feinte réconciliation entre les deux frères.
Ils partent de la Grande-Bretagne, et reviennent à Rome.
Leur division éclate dans toute la marche.
Apothéose de Sévère.

An. R. 963. De J.C. 212. C. Julius Asper.
.... Julius Asper.

Géta tué par son frère dans les bras de leur commune mère, vers le 27 février.
Caracalla reconnu seul empereur par les prétoriens, fait son apologie devant le sénat, et rappelle tous les exilés.
Apothéose de Géta.

Massacre de tous ses amis et partisans. Les flots de sang coulent dans Rome. Mort de Papinien.

Droit de citoyen rendu commun à tous les sujets de l'empire.

M. Aurelius Antoninus Augustus IV. An. R. 964.
D. Coelius Balbinus II. De J. C. 213.

Balbin, second consul de cette année, est celui qui dans la suite fut fait empereur par le sénat avec Pupiénus Maximus contre Maximin.

Gordien l'ancien géra aussi le consulat pendant une partie de cette année.

Caracalla vient dans les Gaules, et il y exerce beaucoup de rapines et de cruautés.

...... Messala. An. R. 965.
Sabinus. De J. C 214.

Usage des *Caracalles*, habillement gaulois, introduit dans Rome et dans les armées par l'empereur. C'est de là que lui est venu le nom de *Caracalla*.

Guerre contre les Cennes, peuple germain, et contre les Allemands. Première mention des Allemands dans l'histoire. Caracalla achète d'eux la paix, et comme s'il en eût été vainqueur, il prend le surnom d'*Alamanicus*.

...... Lætus II. An. R. 966.
..... Cerealis. De J. C. 215.

Il passe dans la Dace.

Guerre contre les Gètes, qui sont ici les Goths. Première mention des Goths dans l'histoire romaine.

Caracalla vient en Thrace, passe en Asie, implore

inutilement le secours d'Esculape à Pergame contre les maladies qu'il souffrait dans le corps et dans l'esprit. Il visite Ilium, et rend de grands honneurs à la mémoire d'Achille.

An. R. 967. De J.C. 216.

C. Atius Sabinus II.

.... Cornelius Anulius.

Il vient à Antioche.

Mort de Vologèse, roi des Parthes. Dissension entre ses deux fils, qui donne à Caracalla la hardiesse de menacer les Parthes de la guerre, si on ne lui rend deux transfuges importants, Tiridate et Antiochus. Ils lui sont rendus, et il paraît satisfait.

Sa perfidie envers Abgare, roi d'Édesse, et envers le roi d'Arménie. Ils s'empare de l'état d'Abgare. Les Arméniens prennent les armes, et défont Théocrite, misérable danseur, mis à la tête de l'armée romaine par Caracalla.

Cet empereur se transporte à Alexandrie, et en massacre les habitants.

Il revient à Antioche, et cherche querelle à Artabane, roi des Parthes. Il le surprend au dépourvu, s'empare d'Arbèle, court la Médie, s'approche de la ville royale, sans trouver nulle part d'ennemi. Pour ces exploits il s'attribue le nom de Parthique.

An. R. 968. De J.C. 217.

C. Brutius Præsens.

T. Messius Extricatus.

Lorsqu'il se préparait à entrer de nouveau en campagne contre les Parthes, qui de leur côté s'étaient disposés à le bien recevoir, Macrin, son préfet du prétoire, conspire contre lui.

Caracalla est tué le huit avril.

§ I. Origine du nom de Caracalla. Géta appelé Antonin, aussi bien que son frère. Caracalla n'ayant pu réussir à se faire déclarer seul empereur, feint de se réconcilier avec son frère. Cruautés exercées par Caracalla. Il fait la paix avec les Barbares, et revient à Rome avec son frère. La haine des deux frères éclate de nouveau. Leur entrée dans Rome. Apothéose de Sévère. Les deux frères cherchent mutuellement à se détruire. Projet de partage qui échoue. Caracalla fait tuer son frère dans les bras de leur mère. Il obtient des prétoriens et par flatteries et par largesses, que Géta soit déclaré ennemi public. Apothéose de Géta. Carnage des amis de Géta. Mort de Papinien. Fabius Cilo traité outrageusement. Julius Asper relégué. Autres grands personnages mis à mort. Une fille de Marc Aurèle. Pompéien, petit-fils de Marc Aurèle. Sévère, cousin germain de Caracalla. Le fils de l'empereur Pertinax. Thraséa Priscus. Sérénus Sammonicus. Haine de Caracalla contre la mémoire de son frère. Trouble de son ame et remords. Jeux et spectacles dans lesquels il fait plusieurs actes de cruauté. Il peut être regardé comme un second Caligula. Autres traits de la cruauté de Caracalla. Extorsions et rapines poussées à tout excès. Ses prodigalités pour les soldats, pour les flatteurs, en jeux et en spectacles. Il combattait lui-même contre les bêtes, et courait dans le cirque. Son mépris pour les lettres, et son ignorance. Il rendait rarement la justice. Dégoûts qu'il faisait éprouver à ses assesseurs. Sa curiosité. Soldats chargés de tout épier, pour lui en rendre compte. Ses ministres choisis parmi les plus indignes de tous les hommes. Ses débauches jointes à l'affectation de zèle pour la pureté des mœurs. Prétendu zèle de religion, accompagné du goût pour la magie et pour l'astrologie judiciaire. Contradiction universelle entre sa pratique et son langage. Monnaie prodigieusement altérée. Il attaque le sénat et le peuple par des invectives. Il ne prenait conseil que de lui-même. Il communique le droit de citoyens romains à tous les habitants de l'empire. Sa passion folle pour Alexandre. Il affecte de se plaire aux exercices et aux travaux militaires, se confondant

avec les soldats. Il vient dans les Gaules, et y commet beaucoup de violences. Il passe le Rhin, et fait la guerre aux Cennes et aux Allemands. Courage féroce des femmes germaines. Caracalla, méprisé des Barbares, achète d'eux la paix. Il prend du goût pour les Germains, et imite leur habillement. Il vient sur le bas Danube, remporte de légers avantages sur les Goths, fait un traité avec les Daces. Il passe en Thrace. Il traverse l'Hellespont, vient à Ilium, honore le tombeau d'Achille. A Pergame il implore le secours d'Esculape, pour être délivré des maladies qui lui tourmentaient le corps et l'esprit. Il passe l'hiver à Nicomédie, se disposant à la guerre contre les Parthes. Il vient à Antioche. Le roi des Parthes se soumet à ce qu'il lui demande, et obtient la paix. Perfidie de Caracalla envers Abgare, roi d'Édesse. L'Osrhoène soumise. Pareille perfidie envers le roi d'Arménie. Les Arméniens prennent les armes. Caracalla vante ses exploits et ses fatigues militaires. Il vient à Alexandrie, et il y exerce un horrible massacre. L'entrée au sénat accordée aux Alexandrins. Caracalla demande au roi des Parthes sa fille en mariage; et, sur son refus, il renouvelle la guerre. Ses exploits de peu de valeur. Il se fait donner le titre de Parthique. Macrin, irrité par Caracalla et alarmé, conspire contre lui. Caracalla est tué. Instabilité des grandeurs humaines, prouvée par les malheurs de la famille de Sévère. Imputations fausses, ou du moins incertaines, avancées contre Caracalla. Tous le haïssent, excepté les gens de guerre. Ouvrages dont il embellit Rome. On l'a dit père d'Héliogabale. Oppien, poète grec, a vécu sous Caracalla.

QUOIQUE les deux frères, Caracalla et Géta, aient commencé de régner ensemble, je ne nomme dans le titre que l'aîné, parce que le second ne jouit que très-

peu de temps du rang suprême, et le perdit bientôt avec la vie.

Le nom de *Caracalla*, par lequel nous désignons l'empereur dont je vais écrire le règne, n'est qu'une espèce de sobriquet, qu'il ne prit jamais lui-même. Il fut d'abord nommé Bassianus, du nom de son aïeul maternel Bassianus, prêtre du Soleil en Phénicie, père de l'impératrice Julie et de Julia Mœsa, dont il sera beaucoup parlé dans la suite. Sévère devenu empereur, et se préparant peu d'années après à associer son fils à l'empire, lui fit quitter ce nom, qui dénotait la condition privée et même une origine assez obscure, et il y substitua les noms magnifiques et respectés de *Marc Aurèle Antonin*, qui passèrent en usage, et qui sont les seuls dont le prince se soit servi dans la suite. Mais comme il en déshonorait la splendeur par sa conduite, ce même prince ayant pris goût pour une sorte d'habillement gaulois appelé *caracalla*, en sorte qu'il le portait par préférence, et qu'il en fit distribution aux soldats et aux habitants de Rome, afin qu'ils le portassent comme lui, on lui donna à cette occasion dans les entretiens particuliers le nom de *Caracalla*, qui lui est resté comme personnel et propre à le désigner sans équivoque.

Origine du nom de Caracalla. Dio, lib. LXXVII, p. 851, 890 et 892. Spart. Carac. 9. Vict. Epit.

Son frère P. Septimius Géta ne changea point ses noms, mais il y ajouta celui d'Antonin; nom qui était alors l'objet de la vénération publique, et que Sévère eût souhaité rendre commun à tous les empereurs, comme celui d'Auguste. Son admiration et son respect pour ce nom allaient jusqu'à l'enthousiasme, et il regardait comme une très-grande gloire pour lui de laisser pour successeurs deux Antonins; gloire frivole et bien dé-

Géta appelé Antonin, aussi bien que son frère. Spart. Sev. 19 et 20.

mentie par l'événement, puisque l'un périt par l'épée de son frère, et l'autre par sa propre fureur.

Caracalla n'ayant pu réussir à se faire déclarer seul empereur, feint de se réconcilier avec son frère. Herod. l. III. Dio, lib. LXXVII. An. R. 962. De J.C. 211.

Caracalla, ambitieux de régner seul, avait souvent tenté de se défaire de Géta, du vivant même de Sévère. La souveraine puissance, dont il se vit par la mort de son père en pleine possession, lui facilitait l'exécution de son plan criminel; et il commença à le manifester en agissant auprès des gens de guerre pour les engager à le déclarer seul empereur. Il n'épargna ni libéralités, ni promesses; il mit en œuvre tous les ressorts qu'il put imaginer : mais les soldats, attachés à la mémoire de Sévère, respectant ses volontés, regardant les deux princes comme leurs élèves et leurs nourrissons, à qui ils devaient une égale tendresse, se sentant même plus portés d'inclination pour Géta, qui ressemblait beaucoup à son père et qui montrait un caractère de douceur et d'humanité, se refusèrent à toutes les sollicitations de Caracalla. Ainsi tous les titres d'honneurs demeurèrent communs aux deux frères, à l'exception de celui de grand-pontife que l'aîné se réserva comme avait fait Marc Aurèle lorsqu'il s'associa L. Vérus. Il y eut même entre eux une réconciliation apparente. Ils ne purent résister aux exhortations et aux prières de l'impératrice Julie et de tous les anciens amis et conseillers de Sévère, qui les pressaient vivement d'éteindre une haine funeste, et de vivre dans l'union à laquelle la liaison du sang et l'intérêt commun les invitaient. Ils s'embrassèrent et se promirent mutuellement une amitié fraternelle, pendant qu'ils conservaient dans leur cœur l'animosité des plus implacables ennemis. (Tillem.)

Ils commencèrent donc à régner ensemble, au moins

quant au titre; car dans la réalité Caracalla, plus violent, plus emporté, jouit seul de la puissance, et il montra tout d'un coup quel horrible usage il en prétendait faire. Il remplit de sang toute la maison impériale. Il tua les médecins qui avaient résisté à ses instances parricides; l'affranchi Évode, qui avait présidé à son éducation, et qui l'exhortait à vivre en bonne intelligence avec son frère; l'affranchi Castor, qui avait mérité toute la confiance de son père, et qui par là ne pouvait manquer d'être odieux au fils. Il envoya égorger dans leur exil Plautilla sa femme et Plautus son beau-frère. Papinien était trop amateur de la vertu pour plaire à un tel empereur: il fut destitué de la charge de préfet du prétoire, et cette disgrace n'était que le prélude d'un sort encore plus triste qui l'attendait. A ces exploits de cruauté et d'injustice contre les siens, Caracalla joignit la mollesse à l'égard des ennemis. Il fit la paix avec les Calédoniens, en abandonnant les forts avancés que Sévère avait construits dans leur pays pour les tenir en respect. Il n'avait rien de plus pressé que de revenir à Rome; et il partit de la Grande-Bretagne le plus promptement qu'il lui fut possible, accompagné de sa mère et de son frère.

Cruautés exercées par Caracalla.

Il fait la paix avec les Barbares, et revient à Rome avec son frère.

Malgré la réconciliation prétendue des deux princes, la division éclata entre eux dans tout le chemin. Ils ne prenaient point le même logement; ils ne mangeaient point à la même table; ils vivaient dans une défiance continuelle l'un à l'égard de l'autre, et ils usaient de précautions infinies contre le poison qui pourrait se trouver mêlé dans leur breuvage ou leur nourriture: enfin, lorsqu'ils furent arrivés à Rome, ils partagèrent entre eux le palais impérial, qui était plus grand qu'au-

La haine des deux frères éclate de nouveau. Herod. l. IV.

cune ville de province, et ils se fortifièrent chacun de leur côté par des gardes et des barricades qui fermaient toute communication d'une partie à l'autre.

Leur entrée dans Rome.

Ils firent pourtant leur entrée en commun dans Rome. Tout le peuple, couronné de lauriers, sortit au-devant d'eux; le sénat en corps les harangua hors des portes. Ils entrèrent ensuite en pompe, marchant les premiers avec tous les ornements de la dignité impériale; suivaient les consuls, qui portaient l'urne où étaient renfermées les cendres de Sévère; et tous ceux qui venaient saluer les nouveaux empereurs, rendaient aussi leurs hommages à l'urne sépulcrale de leur père. Elle fut portée au tombeau des Antonins. De là on se rendit au Capitole, pour offrir les sacrifices usités dans les entrées solennelles des empereurs.

Apothéose de Sévère.

Sévère fut mis au rang des dieux, et ses deux fils concoururent encore pour la cérémonie de l'apothéose, qui fut célébrée avec beaucoup de magnificence. Hérodien nous en donne la description; mais comme j'ai rendu un compte détaillé, d'après Dion, des obsèques de Pertinax, pour éviter les redites je n'emprunterai ici d'Hérodien que deux circonstances qui ne se trouvent point dans le récit de l'autre historien.

La première est que, pendant sept jours que la figure de cire représentant le prince mort était exposée sur un lit de parade, les médecins, comme s'il n'eût été que malade, s'assemblaient tous les jours autour du lit pour consulter, et faisaient ensuite leur rapport, annonçant une santé qui dépérissait et une fin prochaine: comédie singulière, dont l'équivalent a passé dans nos mœurs.

La seconde observation que j'ai à faire regarde la

structure du bûcher, qui était un bâtiment carré à plusieurs étages. Ces étages allaient toujours en diminuant jusqu'au dernier, qui n'était qu'une petite loge. Dans la chambre du second, on plaçait le lit et la figure du prince mort. Le dernier et le plus haut étage enfermait l'aigle, qui devait en s'envolant porter au ciel l'ame de l'empereur.

Les deux frères cherchent mutuellement à se détruire. Dio, lib. LXXVII, Herod. l. IV.

Les fils de Sévère, après s'être réunis pour rendre les derniers honneurs à la mémoire de leur père, ne furent plus occupés que de la haine qui les animait à se détruire l'un l'autre. Sur ce point nos auteurs ne remarquent entre eux d'autre différence, sinon que les procédés de l'aîné étaient plus violents. Mais chacun de son côté cabalait contre son frère, pour parvenir à régner seul; chacun, par intrigues secrètes, par gratifications, par promesses, cherchait à se faire des créatures; et Géta réussissait à s'attacher un plus grand nombre de partisans, parce qu'il se montrait plus ouvert, plus accessible, plus affable. Il témoignait de l'amitié et de la bonté à ceux qui l'approchaient. D'ailleurs ses inclinations étaient décentes : il avait du goût pour les lettres et pour ceux qui les cultivaient; et dans les exercices du corps, il ne s'adonnait qu'à ceux qui n'avaient rien d'ignoble et qui pouvaient compatir avec son rang. Au contraire, Caracalla était dur et sauvage, prompt à se mettre en colère, toujours menaçant, plus curieux de se faire craindre que de se faire aimer. Il affectait des manières soldatesques et une ardeur pour la guerre et pour les armes, dans laquelle il entrait beaucoup de politique et de vanité.

Projet de partage, qui échoue.

Il était aisé de prévoir les suites funestes d'une haine si furieuse et si acharnée entre deux frères qui, pos-

sédant par indivis le souverain commandement, avaient à chaque instant occasion et intérêt de se heurter. S'il s'agissait de nommer aux charges, chacun voulait placer ses amis. S'ils jugeaient ensemble les causes, ils prenaient toujours des sentiments contraires, au grand préjudice des plaideurs et du bon droit. Ils se trouvaient eux-mêmes fatigués de leurs dissensions éternelles sur les grandes et sur les petites choses, et ils crurent que le meilleur expédient pour les terminer était de partager l'empire. Ils se concertèrent d'assez bonne grace sur ce projet, qui tendait à les séparer pour ne se revoir jamais. Géta cédait à son frère Rome et tout l'Occident, et il prenait pour lui l'Asie et les contrées orientales, comptant établir sa résidence à Antioche ou à Alexandrie. La Propontide était une barrière naturelle, qui aurait borné de part et d'autre les deux états; et il y aurait eu garnison entretenue à Byzance et à Chalcédoine, pour empêcher le passage et la communication de l'un à l'autre. Pour ce qui est de l'Afrique, la partie occidentale de cette région, c'est-à-dire la Mauritanie, la Numidie, l'Afrique propre, devaient appartenir à Caracalla : Géta aurait eu dans son lot le côté de l'Orient.

Ce plan, qui convenait aux deux frères, n'était *point* goûté des premiers de la république. Jaloux de la grandeur romaine, ils craignaient de l'affaiblir en la partageant; et la division en empire d'Occident et empire d'Orient, qui s'introduisit dans la suite, et qui s'établit enfin à demeure, était alors une nouveauté qui révoltait tous les esprits. L'impératrice Julie en fut blessée; et dans un grand conseil qui se tint à ce sujet, et auquel elle assista; elle dit à ses fils : «Vous trouvez

« le moyen de partager les terres et les mers; mais, « moi, comment me partagerez-vous entre vous deux? « Il faut donc m'ôter la vie, et couper mon corps en « deux moitiés, afin que chacun ait la sienne. » Elle accompagna un discours si touchant de gémissements et de larmes; elle embrassa ses deux fils; elle les tenait ensemble réunis entre ses bras. Toute l'assemblée fut attendrie; on se sépara sans rien conclure, et le projet échoua.

Caracalla fait tuer son frère dans les bras de leur mère.

Les querelles, les embûches clandestines, les tentatives d'empoisonnement, un peu suspendues par l'espérance d'un arrangement, recommencèrent aussitôt. Caracalla entreprit de tuer son frère à la faveur de la licence des Saturnales; et le trouvant trop bien gardé, il résolut, à quelque prix que ce fût et en violant les droits les plus sacrés, de se ménager une occasion où il pût l'avoir sous sa main sans défense, et exécuter enfin son parricide.

Il ne se flattait pas que Géta se fiât jamais à lui ou comptât sur ses promesses et sur ses serments. La tendresse que leur mère commune avait pour ce fils chéri fut le piége que Caracalla mit en œuvre pour le surprendre et pour le perdre. Il feignit de désirer une réconciliation, et il pria Julie de lui procurer une entrevue avec Géta dans son appartement. L'infortuné Géta s'y rendit sans nulle défiance, croyant que la présence de sa mère était pour lui une sauvegarde qui le mettait à l'abri de tout danger : il se trompait. A peine fut-il entré qu'il se vit assailli par des centurions que son frère avait cachés en embuscade. Il courut à sa mère, qui le reçut dans ses bras. Les meurtriers, animés par Caracalla, ne respectèrent point un asile

si inviolable : ils se jetèrent sur Géta, malgré les efforts que faisait Julie pour se mettre au-devant d'eux ; et pendant qu'il criait : « Ma mère, ma mère, sauvez-moi, « on m'assassine! » ils le percèrent de plusieurs coups. Il semble que son frère ne se soit pas contenté d'ordonner, et qu'il ait voulu être l'un des exécuteurs, puisque quelques années après il consacra dans le temple de Sérapis, à Alexandrie, l'épée dont il s'était servi pour le meurtre de Géta. L'impératrice, qui le tenait entre ses bras et sur son sein, fut toute couverte du sang de son fils. Elle compta pour peu de chose, dans un si horrible événement, d'avoir été elle-même blessée à la main ; mais le comble de la douleur pour elle, c'est qu'il ne lui fut point permis de pleurer une mort si funeste dans toutes ses circonstances. Menacée elle-même de la mort par un fils barbare, il lui fallut cacher ses larmes, et montrer de la joie dans l'excès de l'amertume.

Dio, p. 880.

Spart. Carac. 2, et Get. 6.

Géta avait vingt-deux ans et neuf mois lorsqu'il fut tué : il était né le 27 mai de l'an de J. C. 189; ainsi sa mort tombe aux environs du 27 février 212.

An. R. 963.

Après le parricide commis, Caracalla redoutait la colère des soldats. Il usa de ruse, et chercha à les tromper au moins dans le premier moment. Il s'enfuit de la chambre de sa mère, et, parcourant comme fort effrayé tout le palais, il crie qu'il vient d'échapper à un grand danger, et qu'il a eu peine à sauver sa vie; en même temps il ordonne à la garde de l'accompagner au camp des prétoriens, seul endroit où il puisse trouver sa sûreté. Personne n'était encore instruit du fait. Sa garde le suivit, et la marche précipitée du

prince à travers toute la ville répandit l'alarme parmi les citoyens.

Arrivé au camp, Caracalla se fait porter dans l'espèce de sanctuaire où l'on honorait d'un culte religieux les drapeaux militaires et les images des dieux et des Césars. Là il se jette contre terre, il remercie les dieux sauveurs, il offre des sacrifices d'actions de graces. C'était sur le soir, et les soldats dont les uns prenaient le bain, et les autres étaient déja retirés dans leurs tentes, accourent de toutes parts, avides de savoir quel est donc cet événement inopiné qui agite si violemment l'empereur.

Il obtient des prétoriens par flatteries et par largesses, que Géta soit déclaré ennemi public. Dio, et Herod. et Spart. Carac. 2.

Lorsqu'il les vit assemblés, il n'eut garde d'avouer son crime. Il leur débita un roman de son invention, tourné cependant de manière à leur faire deviner la vérité. Il dit qu'il venait d'échapper à grande peine aux embûches d'un ennemi; qu'il avait fallu livrer un combat dans lequel leurs empereurs avaient tous deux couru un extrême danger, et dont lui seul s'était sauvé par une faveur singulière de la fortune. Il ajouta que c'était pour les soldats un sujet de joie, de n'avoir plus que lui pour empereur. « Félicitez-vous, leur dit-il, de ce « que, maître pleinement de toutes choses, rien ne m'empêchera désormais de satisfaire la passion que j'ai de « vous enrichir. » Il savait bien que sa meilleure apologie auprès des soldats serait une abondante largesse. Il leur promit donc dix mille sesterces[1] par tête, et il doubla à perpétuité la ration de blé qu'on leur fournissait chaque jour. Il joignit à cette énorme prodigalité les discours les plus flatteurs et les plus rampants: « Je me regarde, dit-il, comme l'un d'entre vous. Si

[1] Douze cent cinquante livres.

« je souhaite de vivre, c'est pour vous; c'est afin de « pouvoir vous faire beaucoup de bien : car tous nos « trésors sont à vous. » Il fit parade de son goût décidé pour la guerre. « Mon premier vœu, disait-il, est « de vivre avec vous; sinon je veux mourir au mi- « lieu de vous. Quelle autre mort digne d'un homme « de courage, que celle qui est accompagnée de gloire « sur un champ de bataille? » Par ces différents artifices, il obtint ce qu'il voulait des soldats. La vérité avait percé durant l'intervalle qui s'était écoulé depuis son arrivée au camp. Un fait de cette nature ne pouvait pas demeurer long-temps caché, et les gens du palais l'avaient divulgué. Les soldats en étaient donc instruits; mais éblouis par les largesses de Caracalla, ils le déclarèrent seul empereur, et Géta ennemi public.

Tout n'était pas encore fait. Il fallait séduire pareillement un second camp construit près d'Albe, apparemment depuis l'augmentation des prétoriens faite par Sévère. Caracalla s'y transporta, et il y éprouva beaucoup de difficultés. Les soldats de ce camp, qui avaient appris le meurtre de Géta sans qu'aucune préparation ni aucun détour leur en diminuassent l'horreur, étaient extrêmement indignés. Ils protestaient hautement qu'ils avaient juré fidélité aux deux fils de Sévère, et qu'ils ne pouvaient se rendre en quelque sorte complices de la mort violente de l'un d'eux. Mais l'argent est tout-puissant sur des hommes qui ne sont pas attachés par principe à la vertu. Caracalla leur fit les mêmes promesses par lesquelles il avait gagné leurs camarades, et il eut le même succès.

Ce n'étaient pas de simples promesses; l'effet suivit sur-le-champ. Les soldats, munis d'un ordre de Cara-

calla, allèrent au trésor public et au fisc impérial se payer par leurs mains. Ainsi furent dissipés en un seul jour les richesses immenses que Sévère avait amassées souvent par des voies tyranniques, pendant un règne de dix-huit ans.

Caracalla passa la nuit dans l'un des deux camps, probablement dans l'ancien ; et le lendemain, sûr des soldats, il osa se présenter au sénat, en prenant néanmoins toutes les précautions que lui inspirait la frayeur, compagne inséparable du crime. Il était armé d'une cuirasse sous sa toge. Il fit entrer avec lui ses gardes, qu'il rangea sur deux files le long des bancs des sénateurs.

Il tâche de se justifier auprès du sénat; et il rappelle tous les exilés.

Hérodien lui met dans la bouche en cette occasion un discours, où il est aisé de sentir la rhétorique d'un écrivain plus capable d'orner une déclamation que de manier un sujet si difficile. Il débute par des lieux communs; il s'autorise d'exemples qui le condamnent; il a la témérité d'imputer à Marc Aurèle d'avoir contribué à la mort de L. Vérus. Tout ce que je trouve dans cette pièce de plus raisonnable, c'est une observation sur l'utilité qui reviendra à l'état de n'avoir qu'un seul chef, et de n'être plus obligé de reconnaître deux maîtres. Contentons-nous de dire avec Spartien, que Caracalla se plaignit des embûches dressées contre sa vie par son frère, et qu'il s'efforça de faire passer le meurtre de Géta pour une légitime défense de sa part, parce qu'il lui avait fallu de toute nécessité ou tuer ou périr.

Peu content lui-même de ses moyens de justification, de même qu'il avait gagné les soldats par ses libéralités, il voulut acheter en quelque manière son pardon du

sénat par une ostentation de clémence. Lorsqu'il fut descendu de son trône, étant déja près de la porte, il se retourna. « Écoutez, messieurs, dit-il en élevant la « voix. Afin que ce jour-ci soit un jour de joie pour « tout l'univers, je veux que tous les exilés, pour quel« que cause qu'ils aient été condamnés, aient la liberté « de revenir dans cette ville. » Caracalla avait mauvaise grace à faire le rôle d'un prince clément. Par cette indulgence trop générale, il ne faisait nulle distinction des innocents et des coupables, et il remplit Rome d'un grand nombre de scélérats qui avaient bien mérité leur condamnation; et bientôt après il revint à son caractère, et repeupla les îles d'illustres personnages injustement proscrits.

Apothéose de Géta. Spart. Get. 2 et 6.

Nos auteurs ne nous apprennent point quelle délibération prit le sénat sur le discours de l'empereur; mais je crois ne pouvoir mieux placer qu'ici ce que Spartien raconte de l'apothéose de Géta. On fit entendre à Caracalla, qu'en souffrant que la mémoire de son frère fût honorée, il satisferait en parti le public, qui lui saurait gré de cette modération. Il y consentit par ce mot devenu célèbre : « Qu'il soit Dieu; il me suffit qu'il ne soit plus vivant [1]. » Le sénat rendit donc un décret pour mettre Géta au rang des dieux. On lui célébra des funérailles magnifiques; et ses cendres furent portées au tombeau des Antonins.

Carnage des amis de Géta. Dio, et Herod. et Spart. Carac. 4, et Get. 6.

Mais cet adoucissement extérieur de la colère de Caracalla à l'égard du mort, ne tira nullement à conséquence par rapport aux vivants. Tous ceux qui avaient été attachés à Géta, à quelque titre que ce pût être,

[1] « Sit divus, dùm non sit vivus. »

hommes, femmes, amis, affranchis, esclaves, soldats, gens de théâtre qui lui avaient plu, musiciens, athlètes, tous furent mis à mort jusqu'aux enfants de l'âge le plus tendre. La partie du palais que ce prince infortuné avait habitée fut toute remplie de carnage et de sang. Dion fait monter à vingt mille le nombre des morts; et leurs corps étaient emportés sur des chariots à travers la ville, et ensuite brûlés sans cérémonie, ou même exposés aux bêtes carnassières et aux oiseaux de proie.

Caracalla ne se contenta pas de ces morts obscurs. Il immola à sa haine un grand nombre d'illustres victimes, parmi lesquelles Papinien tient le premier rang.

Mort de Papinien. Spart. Sev. 21, et Carac. 3, 4 et 8, et Get. 6.

Ce grand homme, l'honneur de la jurisprudence romaine, avait d'étroites liaisons avec Sévère et avec sa famille. Il était, dit-on, allié de cet empereur par l'impératrice Julie, et conséquemment parent de ses enfants. Ils avaient été ensemble disciples du même maître, Cerbidius Scévola, fameux jurisconsulte; et Papinien succéda à Sévère dans la charge d'avocat du fisc. Lorsque Sévère fut devenu empereur, il fit Papinien préfet du prétoire; et après avoir profité, dit-on, tant qu'il vécut, des conseils de ce sage ami, pour adoucir en bien des occasions la dureté de son caractère, en mourant il lui recommanda d'une façon particulière les princes ses fils. Papinien, dont la probité égalait la profonde connaissance qu'il avait acquise du droit et des lois, se crut engagé d'honneur à répondre par sa conduite à la confiance que Sévère avait eue en lui. Il exhorta à l'union et à la concorde les jeunes empereurs, et s'étant bientôt par là rendu désagréable à Caracalla, il fut privé, comme je l'ai dit, de la charge de préfet du prétoire. Cette disgrace fut appa-

remment couverte du prétexte d'honorer davantage son mérite; et M. de Tillemont suppose avec beaucoup de vraisemblance, qu'en le destituant, Caracalla le fit sénateur : car il ne l'éloigna pas de sa personne ; et l'on raconte que le jour qu'il s'expliqua devant le sénat sur le meurtre de son frère, en sortant pour retourner au palais impérial, il était appuyé sur Papinien et sur Cilo, qu'il destinait tous deux en ce moment à la mort.

La cause de la mort de Papinien lui est extrêmement honorable. Pressé par l'empereur de lui fournir des couleurs pour justifier l'attentat exercé sur son frère, et de l'aider d'un discours apologétique, il n'eut pas pour Caracalla la même complaisance que Sénèque avait eue pour Néron. « Il est plus facile, *répondit-il* « avec fermeté, de commettre un parricide, que de *le* « justifier; et c'est un second parricide, que d'accuser un « innocent. » Caracalla dissimula dans l'instant; mais peu après les prétoriens soulevés par ses ordres secrets demandèrent la mort de Papinien, qui eut la tête tran-
Dio, et Spart. chée d'un coup de hache. On prétend que l'empereur trouva mauvais qu'on l'eût exécuté avec la hache, et non avec l'épée : faible et frivole marque de considération, fondée sans doute sur ce que le supplice par l'épée avait quelque chose de moins flétrissant et de plus
Gravin. de Ortu et progr. jur. 99. militaire. Deux épitaphes de Papinien trouvées dans Rome, le font mourir âgé seulement de trente-six ans. Mais cette date ne s'accorde point avec les faits que j'ai rapportés d'après les anciens auteurs. S'il fut condisciple de Sévère, et son successeur dans la charge d'avocat du fisc, il ne doit pas y avoir eu entre eux une grande différence d'âge.

Id. ibid. 98. Sa gloire dans la jurisprudence a été portée au plus

haut degré. Il a toujours été regardé par les jurisconsultes comme surpassant tous ceux qui l'avaient précédé, et comme laissant peu d'espérance de l'égaler à ceux qui viendraient après lui. Une loi de l'empereur Valentinien III ordonne qu'en cas de partage de sentiments entre les jurisconsultes, l'avis de Papinien soit préféré. Il eut d'illustres assesseurs, Ulpien et Paul, deux grands maîtres, qui se faisaient gloire de s'appeler les disciples de Papinien. Son fils fut tué avec lui : il était actuellement questeur.

Tillem. Sev. 40.

Spart. Nig. 7.

Spart. Carac. 4.

Fabius Cilo ne perdit point la vie; mais il éprouva toutes sortes d'indignités, et si Caracalla le sauva, ce ne fut que malgré lui. C'était un des principaux amis de Sévère, deux fois consul et préfet de la ville, et il avait présidé à l'éducation des princes, en sorte que Caracalla affectait de l'honorer comme un second père. Par ces raisons, quoiqu'il haït en lui un censeur qui avait toujours blâmé l'antipathie entre les deux frères, il n'osa pas cependant ordonner ouvertement sa mort. Mais des soldats conduits par un tribun, agissant néanmoins comme par un zèle volontaire pour l'empereur, allèrent enlever Cilo dans le bain, pillèrent sa maison, et le traînèrent indignement dans les rues, lui déchirant sa chemise de bain, qui était le seul vêtement qu'il eût sur le corps, et le frappant au visage. Leur plan était de le conduire ainsi au palais, pour recevoir à son sujet les derniers ordres de l'empereur. La vue d'un homme si respectable traité si outrageusement excita une sédition. Les soldats des cohortes de la ville, qu'il avait commandés en sa qualité de préfet de Rome, firent des mouvements qui effrayèrent Caracalla. Il accourut, et couvrant Cilo de sa casaque, il s'écria :

Fabius Cilo traité outrageusement

Dio, et Spart. Carac. 4.

Dio, ap. Val. « Que l'on cesse de frapper mon père, mon maître, « celui qui a élevé mon enfance; l'attaquer, c'est m'at- « taquer moi-même. » Il fut ainsi contraint de laisser la vie à Cilo ; mais il s'en vengea sur le tribun et sur les soldats, qui furent mis à mort sous prétexte des excès auxquels ils s'étaient portés contre Cilo, et, dans la vérité, pour ne l'avoir pas tué dès qu'ils s'étaient vus maîtres de sa personne.

Julius Asper relégué. Julius ou Julianus Asper, dont étaient fils les deux consuls de l'année où Géta périt, fut aussi outragé et relégué, trop heureux de pouvoir conserver la vie.

Autres grands personnages mis à mort. Dion avait nommé un grand nombre de têtes illustres qui furent abattues par les fureurs de Caracalla. Mais son abréviateur, qui ne les connaissait pas, nous a privés de ce détail, et il a enveloppé le tout dans une expression générale, qui nous fait comprendre que les flots du sang le plus respectable coulèrent sans distinction d'innocents et de coupables, sans forme de justice, sans autre règle que le caprice d'un prince furieux. Hérodien et Spartien nous instruisent un peu davantage; et quoique les morts tragiques qu'ils rapportent n'appartiennent peut-être pas toutes au temps qui suivit immédiatement la mort de Géta, comme il serait difficile et peu important de faire la distinction des dates, je ne séparerai point ce que mes auteurs ont réuni.

Herod. l. iv, et Spart. Carac. 3 et 4.

Une fille de Marc Aurèle. Caracalla fit mourir une sœur de Commode, fille de Marc Aurèle, alors fort âgée, et qui avait été respectée par tous les empereurs précédents. Le crime de cette dame était d'avoir pleuré la mort de Géta avec l'impératrice Julie.

Pompéien. Il restait encore un rejeton de la famille de Marc

Aurèle, Pompéien, petit-fils de ce sage empereur par Lucille, homme de mérite, qui fut deux fois consul, et employé dans des commandements importants. Comme Caracalla, qui le craignait et le haïssait, n'avait néanmoins aucun prétexte à alléguer contre lui, il le fit assassiner secrètement, et répandit le bruit que des voleurs l'avaient tué sur un grand chemin.

petit-fils de Marc Aurèle.

Il ôta pareillement la vie à son cousin germain, qui se nommait Sévère comme son père, et il joignit contre lui la perfidie à la cruauté. Après lui avoir donné une marque d'amitié en lui envoyant un plat de sa table, le lendemain il ordonna à des soldats d'aller le poignarder. Le malheureux Sévère ayant eu avis de l'arrêt de mort prononcé contre lui, voulut se sauver, et, troublé par la frayeur, il sauta par la fenêtre et se rompit la jambe. Il ne laissa pas de se traîner dans l'appartement de sa femme; mais les assassins l'y découvrirent, et le massacrèrent en insultant à sa triste aventure.

Sévère cousin germain de Caracalla.

L'empereur Pertinax avait laissé un fils de même nom, qui parvint au consulat. Sa qualité de fils d'empereur le rendait suspect, et l'obligeait en bonne politique à se tenir sur ses gardes; il négligea une précaution si nécessaire, et il laissa échapper un bon mot qui lui coûta la vie. Quelques années après la mort de Géta, comme un préteur nommé Faustinus récitait dans le sénat avec emphase les surnoms glorieux que Caracalla s'attribuait, l'appelant *le très-grand Sarmatique*, *le très-grand Parthique*, Pertinax lui dit : « Ajoutez *le très-grand Gétique.* » Ce mot était ingénieux, et en paraissant se rapporter à quelque avantage remporté sur les Gètes, auxquels réelle-

Le fils de l'empereur Pertinax.

Spart. Carac. 10, et Get. 6.

ment Caracalla avait eu affaire, il faisait une allusion maligne au meurtre de Géta. Pertinax, déja odieux, paya de sa tête une si piquante plaisanterie.

Thraséa Priscus. Dio, ap. Val.

On trouve aussi dans Dion, mais sans nul détail de circonstances, la mort de Thraséa Priscus, enveloppé par Caracalla dans le carnage des amis de Géta. C'était un homme qui ne le cédait à aucun, dit l'historien, soit pour la naissance, soit pour la sagesse de sa conduite. Les noms qu'il portait semblent indiquer qu'il descendait du fameux Thraséa et d'Helvidius Priscus son gendre.

Herod.

Plusieurs gouverneurs et intendants de provinces périrent pour la même cause et sur les mêmes soupçons.

Sérénus Sammonicus. Spart. Get. 5, et Carac. 4.

Un homme de lettres partagea le triste sort de tant de grands personnages qui tenaient le premier rang dans l'état. Sérénus Sammonicus, auteur de plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste qu'un petit Traité en vers sur les remèdes convenables à différentes maladies, avait eu le malheur de plaire à Géta, qui lisait volontiers ses livres. C'en fut assez pour mériter la haine de Caracalla, qui l'envoya tuer dans sa maison, et pendant qu'il était à table. Sammonicus avait formé une bibliothèque de soixante-deux mille volumes; collection bien magnifique alors, et l'une des plus nombreuses que jamais ait faite aucun particulier avant l'invention de l'imprimerie.

Capit. Gord. jun. 16.

Haine de Caracalla contre la mémoire de son frère. Dio, ap. Val. et l. LXXVII, p. 876.

La mémoire de Géta était si odieuse à son frère, qu'il déchargea sa colère jusque sur les pierres qui avaient servi de soutiens aux statues de ce prince malheureux. Il fit fondre la monnaie qui portait son image; il abolit les fêtes que l'on célébrait au jour de sa nais-

sance, et il affectait de choisir ce jour pour le souiller par les plus grands crimes. Il n'était point permis de prononcer ni d'écrire son nom. Les poètes n'osaient l'employer dans les comédies, où il était assez usité, comme il paraît par Térence. Les testaments où on lui avait fait quelque legs étaient cassés, et les biens des testateurs confisqués.

Cependant, par un travers inexplicable, si ce n'est que le crime est toujours inconséquent et rempli de contradictions, Caracalla fit mourir plusieurs de ceux qui avaient eu part au meurtre de son frère. Lætus, qui l'y avait enhardi, fut le premier puni, et prit par son ordre du poison; lui-même il pleura souvent la mort de Géta : les remords de son parricide le tourmentèrent toute sa vie. Il voulut apaiser par des sacrifices magiques sa conscience bourrelée, et il tenta d'évoquer les ombres de Sévère et de Commode.

Trouble de son ame, et remords. Spart. Carac. 3.

Dio, p. 877.

Pour tâcher de s'étourdir et de faire diversion, peu après son crime commis, il donna des jeux et des spectacles : ce remède fut de peu de vertu, puisque les inquiétudes et les agitations de son esprit durèrent, comme je viens de le dire, autant que sa vie. Dans la représentation des jeux mêmes il fournit des preuves du levain funeste qui avait aigri ses humeurs. Il se repaissait avidement du sang des gladiateurs. Il en contraignit un, nommé Baton, de combattre trois fois en un même jour contre trois différents adversaires, dont le dernier le vainquit et le tua. Je ne sais si l'on ne peut pas rapporter au même temps la mort d'un fameux conducteur de chariots, qui plus souvent victorieux que jamais aucun ne l'eût été, avait remporté dans les courses du cirque sept cent quatre-vingt-deux

Jeux et spectacles, dans lesquels il fait plusieurs actes de cruauté. Dio, p. 873.

p. 871.

couronnes, et que Caracalla fit tuer parce qu'il était attaché à une faction ennemie de celle que le prince favorisait. Il déploya pour un semblable sujet ses fureurs contre tout le peuple. Dans des jeux du cirque une grande partie de ceux qui y assistaient ayant raillé et sifflé un cocher que Caracalla affectionnait, l'empereur se crut insulté lui-même, et il manda des troupes auxquelles il donna ordre d'enlever et de tuer les coupables. Comme il n'était pas possible de les démêler, les soldats, toujours amateurs du pillage et des violences, attaquèrent indistinctement tous les spectateurs; ils en tuèrent plusieurs, et se firent bien payer de ceux à qui ils laissèrent la vie.

Herod.

Il peut être regardé comme un second Caligula.

Ce prince était un second Caligula, par les emportements, par les caprices fougueux, par le mépris de toutes les lois et de toutes les bienséances, par la haine contre le sénat, par les rapines et la prodigalité, enfin par la phrénésie; car sa raison était altérée, et le dérangement de son esprit se manifestait d'une façon si visible, que personne ne doutant du fait, on n'était embarrassé qu'à en chercher la cause; et on crut l'avoir trouvée dans les enchantements pratiqués contre lui par les Barbares, contre lesquels il avait été, ainsi que nous le dirons bientôt, porter la guerre.

Il est triste d'avoir à peindre un pareil monstre. Mais l'historien ne fait pas son sujet; et d'ailleurs ces sortes d'exemples, où le vice réuni à la puissance rend malheureux celui qui commande aussi bien que ceux qui obéissent, sont bien propres à nous détromper de l'admiration que nous portons naturellement à la grandeur, et de la fausse idée de bonheur que nous y attachons.

Je n'ai pas encore épuisé tous les traits de la cruauté de Caracalla. Il louait sans cesse Tibère et Sylla ; et il avait réellement tous leurs vices, mais sans aucune des qualités qui les rendaient recommandables à certains égards. Il imitait en particulier Tibère dans sa malignité à métamorphoser en crimes d'état les moindres irrévérences envers ses statues et tout ce qui le représentait. Un jeune chevalier romain, qui entrant dans un lieu de débauche y avait porté une bague sur laquelle était l'image de l'empereur, fut mis en prison ; et il aurait été puni du dernier supplice, si Caracalla lui-même n'eût été prévenu par la mort.

Autres traits de la cruauté de Caracalla. Spart. Carac. 2 et 4. 5. Dio, ap. Val.

Son inhumanité s'étendait jusqu'à priver de la sépulture d'illustres personnages à qui il avait ôté la vie : au contraire, il révérait le tombeau de Sylla, qu'il fit chercher et reconstruire.

Nul service n'adoucissait ses fureurs : dans une maladie considérable qu'il eut, ceux qui l'avaient soigné eurent la mort pour récompense.

Spart. Carac. 5.

Il n'aima jamais personne, et ses plus grandes démonstrations d'amitié étaient ordinairement la preuve d'une haine plus implacable. Ceux dont il épargna le sang par quelque raison que ce pût être, il imaginait des moyens de les faire périr sous prétexte de les placer honorablement ; il les envoyait gouverner des provinces sous un climat ennemi de leur tempérament, et qui devait leur être funeste, soit par les rigueurs du froid, soit par les chaleurs brûlantes.

Dio.

La voie odieuse des poisons lui était familière : on l'accuse d'en avoir fait des amas prodigieux, et l'on en trouva après sa mort, s'il est permis d'ajouter foi au

Dio, lib. LXXVIII.

témoignage de Macrin son meurtrier, pour la valeur de trente millions de sesterces[1].

Il recevait avidement et invitait même les délations, mal toujours détesté, et toujours pratiqué. Comme c'était un moyen sûr de lui plaire, toutes sortes de personnes se mêlèrent de cet odieux métier, chevaliers romains, sénateurs, dames illustres. Un prince méchant rend la méchanceté commune parmi ses sujets.

Extorsions et rapines poussées à tout excès. Dio, lib. LXXVII.

Les rapines et les extorsions de Caracalla marchèrent du même pas que ses cruautés, et il ne s'occupa durant tout son règne qu'à vexer tous les peuples et à les dépouiller. Pour ses prétendues victoires, dont nous ferons connaître dans la suite la juste valeur, il exigeait de grosses sommes à titre de couronnes, suivant un usage, ou plutôt un abus que les bons empereurs avaient toujours pris soin de modérer. Il obligeait les provinces de fournir gratuitement toutes les provisions nécessaires à l'entretien et à la subsistance de ses armées; et il en formait de si grands magasins, qu'il y trouvait encore du profit, et faisait trafic du superflu. Il déguisait souvent ses exactions sous le nom de présents, qu'il tirait et des particuliers riches et des villes. Il inventa de nouvelles impositions, et il rendit plus onéreuses les anciennes. Ainsi, au lieu du vingtième qui se prenait sur le prix des esclaves affranchis, et sur les successions testamentaires, il établit le dixième, en révoquant et annulant toutes les exemptions de ce droit, qui pour des cas favorables avaient été accordées par ses prédécesseurs. C'était surtout les sénateurs qu'il s'étudiait à ruiner. Lorsqu'il fut sorti de Rome, dit l'historien

[1] Trois millions sept cent vingt-cinq mille livres tournois.

Dion, pour ses voyages et ses expéditions militaires, nous étions forcés de bâtir à nos dépens, sur tous les chemins par lesquels il pouvait passer, des maisons magnifiques et garnies de tout ce qui était nécessaire pour le recevoir : encore la plupart restèrent-elles inutiles, et il y en eut quelques-unes qu'il ne vit pas seulement. Dans les villes où il annonçait qu'il devait prendre ses quartiers d'hiver, il fallait que nous lui fissions construire des amphithéâtres pour les combats de bêtes, des cirques pour les courses de chariots ; et ces édifices, qui nous avaient coûté beaucoup, étaient détruits sur-le-champ, en sorte que l'on ne pouvait douter que son plan ne fût d'épuiser nos fortunes par les dépenses exorbitantes auxquelles il nous contraignait.

Par ces vexations de toutes espèces, il ruinait sans ressource et les villes et les provinces, et les grands et les petits; et il ne se cachait point du dessein de tirer tout à lui seul. « Je prétends, disait-il, qu'il n'y « ait que moi dans tout l'univers qui aie de l'argent; « je veux tout avoir, pour en faire des largesses aux « soldats. » Sa mère lui fit un jour des remontrances sur cette tyrannie; elle lui représenta qu'il ne lui restait plus aucun moyen, juste ou injuste, odieux ou favorable, de faire de l'argent. « Ne craignez rien, ma « mère, répondit-il en portant la main à son épée; « tant que j'aurai cet instrument, l'argent ne me man- « quera pas. »

Ses prodigalités pour les soldats. Dio, lib. LXXVII. Id. ibid. p. 904.

Le principal usage qu'il faisait de ces sommes amassées du sang des peuples, était de les distribuer aux soldats pour gagner leur affection. On prétend que les augmentations de solde qu'il leur accorda se montaient

à deux cent quatre-vingts millions de sesterces[1] par année. Il comptait se ménager ainsi une sauvegarde contre la haine publique ; et dans une occasion il en écrivit au sénat en ces termes : « Je sais que bien des choses « vous déplaisent en moi, et c'est pour cela que j'en« tretiens des soldats et des armées, afin de pouvoir « mépriser vos vaines censures. »

pour les flatteurs ;

Les flatteurs avaient aussi bonne part à ses largesses, et un million de sesterces ne lui coûtait rien pour récompenser un trait d'adulation qui lui avait plu.

en jeux et en spectacles.

Les spectacles des combats de bêtes, de courses de chevaux, étaient une autre sorte de dépense à laquelle il se livrait sans mesure. Outre les animaux qu'il se faisait fournir aux dépens des sénateurs, il en achetait lui-même un grand nombre de toutes les sortes, éléphants, tigres, rhinocéros. Extrême en tout, et faisant céder à ses goûts pervers toute autre considération, il exposait et prostituait sa personne à ces indignes combats, et on remarque qu'en un jour il tua cent sangliers de sa main. Il ne rougissait pas de conduire des chariots dans le cirque, et il s'en faisait même gloire, comme imitant en ce point le soleil. Toujours attentif à son plan de ruiner les riches, il chargeait de la dépense des jeux quelque affranchi, quelque sénateur opulent qui y avait les honneurs de la présidence. L'empereur, vêtu en cocher avec la livrée de la faction bleue, saluait du fouet qu'il tenait à la main le président, et lui demandait quelques pièces d'or, comme le plus vil des mercenaires.

Il combattait lui-même contre les bêtes, et courait dans le cirque.

[1] Trente-cinq millions de nos livres tournois.

Telles étaient les inclinations de Caracalla ; et par une suite nécessaire de ce goût décidé pour l'indécent et le frivole, il méprisait tout ce qui est digne d'estime. Les lettres et ceux qui en faisaient profession étaient l'objet de ses dédains et de son aversion [1]. Son père avait pris à tâche de le cultiver par tous les exercices qui forment l'esprit et le corps. Le jeune prince apprit fort bien à monter à cheval, à faire des armes, à lutter, à nager ; mais pour ce qui est des belles connaissances, soit littérature, soit philosophie, il n'y fit aucun progrès ; et le peu qui en était entré par force dans son esprit, il l'oublia dans la suite si parfaitement, qu'il ne semblait pas en avoir jamais entendu seulement prononcer le nom. Ce n'était pas que les dispositions naturelles lui manquassent. Il concevait aisément ; il s'exprimait en bons termes. Le noble et bel usage, l'élévation de sa fortune, une audace que ne gênait jamais la réflexion ni aucune retenue, tout cela l'inspirait pour l'ordinaire assez heureusement : le travail et l'étude n'y influaient en rien.

Son mépris pour les lettres et son ignorance.

Un prince ainsi disposé ne devait pas aimer la fonction de rendre la justice, que les bons et sages empe-

Il rendait rarement la justice. Dé-

1 Philostrate (Soph. II, 30.) rapporte que Philiscus, professeur à Athènes, ayant prétendu jouir en cette qualité de certaines exemptions, Caracalla le condamna, et prononça son jugement en ces termes méprisants : « Il n'est pas juste que, « pour quelques méchantes déclama- « tions, on diminue le nombre de « ceux qui doivent porter les charges « publiques. » Je n'ai point fait usage de ce trait dans le texte, par deux raisons : premièrement, parce qu'il n'est pas mal assorti à la personne de Philiscus, dont le talent était plutôt de parler beaucoup que de bien parler; en second lieu, parce que le privilége refusé à Philiscus fut accordé peu après par Caracalla à un Philostrate lemnien, qui apparemment le méritait mieux. Il n'en est pas moins constant, par le témoignage de Dion, que cet empereur n'avait que du mépris pour les gens de lettres.

goûts qu'il faisait éprouver à ses assesseurs.

reurs, et même les médiocrement mauvais, tels que Sévère son père, avaient remplie avec beaucoup d'assiduité et d'application. Caracalla jugeait très-peu, et lorsqu'il le faisait, c'était en y joignant des dégoûts tout-à-fait mortifiants pour ses assesseurs. Voici de quelle façon s'en exprime Dion, qui les avait fréquemment éprouvés. Il nous faisait avertir, dit cet historien, qu'il jugerait ou tiendrait conseil de grand matin. Nous ne manquions pas de nous rendre à ses ordres au moment prescrit; et il nous faisait attendre au-delà de l'heure de midi, quelquefois jusqu'au soir. Nous l'attendions en dehors, sans avoir même la permission d'entrer dans les antichambres. Il nous faisait enfin appeler pour des séances de très-courte durée: encore dans les derniers temps s'accoutuma-t-il à nous renvoyer souvent, sans que nous l'eussions seulement salué. Pendant ces longs intervalles que le prince qui nous avait mandés nous faisait perdre à plaisir, il s'amusait à des *bagatelles*; il conduisait les chariots, il combattait contre des bêtes ou comme gladiateur; il buvait, il s'enivrait: nous voyions passer devant nous des viandes et de grands vases de vin qu'il envoyait aux soldats de sa garde. Il trouvait de la satisfaction à nous insulter en nous fatigant.

Sa curiosité. Soldats chargés de tout épier pour lui en rendre compte.

Autant que Caracalla avait d'aversion pour les soins dignes d'un empereur, autant se portait-il avec curiosité à s'informer de tout ce qu'il pouvait convenablement ignorer. Il se faisait instruire de toutes les nouvelles; il voulait savoir tout ce qui se passait jusqu'aux détails les plus minces et les plus futiles. Des soldats étaient chargés de lui servir d'yeux et d'oreilles, et ils se répandaient partout, épiant ce que chacun disait

et faisait. Ils exerçaient ainsi une fâcheuse tyrannie sur les citoyens ; et afin que rien ne les gênât dans leur odieux ministère, l'empereur s'était réservé à lui seul le pouvoir de les punir.

Ses ministres choisis parmi les plus indignes de tous les hommes.

C'était à de pareils hommes qu'il donnait sa confiance. Ennemi de gens de bien, il ne pouvait employer que des misérables. Dion cite un eunuque nommé Sempronius Rufus, espagnol de naissance, empoisonneur et charlatan de son métier, exilé pour ses crimes par Sévère, et mis à la tête des affaires par Caracalla.

Théocrite, fils d'un esclave, et couvert d'opprobre et d'infamie dans les premières années de sa jeunesse, avait été maître à danser des princes enfants de Sévère. Il ne paraît pas qu'il réussit beaucoup, même dans ce métier ; car ayant dansé sur le théâtre de Rome, il fut sifflé et réduit à aller à Lyon divertir la province. Ce même homme, d'esclave et de danseur, devint, par le choix de Caracalla, général d'armée et préfet du prétoire. Il abusa de sa fortune avec toute l'insolence d'une ame servile. Il fut voleur, il fut cruel. Entre autres personnages distingués qu'il fit périr, Dion nomme Flavius Titianus qui, étant préfet d'Égypte, eut le malheur de déplaire à Théocrite. Celui-ci, dans l'emportement de sa colère, sauta à bas de son tribunal l'épée nue à la main. « Voilà, dit froidement Titia« nus, un saut de danseur. » Cette plaisanterie poussa à bout Théocrite, et il ordonna que Titianus fût égorgé sur-le-champ.

Épagathe, affranchi des Césars, n'eut pas moins de crédit et n'en usa pas moins tyranniquement que Théocrite.

Pandion, autrefois valet des cochers du cirque, était parvenu à conduire le char de l'empereur dans une guerre contre les Barbares de la Germanie. En conséquence de cet emploi, Caracalla ne rougit point de le traiter d'ami et de compagnon d'armes dans une lettre au sénat. Il reconnaissait lui être redevable de la vie, comme ayant été tiré par son adresse d'un extrême danger. Il le mettait au-dessus des soldats, auxquels il donna toujours la préférence sur les sénateurs.

Ses débauches jointes à l'affectation de zèle pour la pureté des mœurs.

J'ai déja dit que ce prince si haïssable donna encore dans la débauche la plus effrénée. Il s'y livra avec un tel excès, qu'attaqué de maladies honteuses, il se rendit impraticable ce qu'il ne cessait de désirer, et remplaça un genre de désordre par un autre encore plus infame. Ce qui est singulier, c'est qu'avec cette horrible conduite et pendant qu'en bien des occasions il fomentait lui-même la licence publique, d'un autre côté il faisait le personnage de prince *zélé pour la pureté des mœurs*. Il punissait de mort l'adultère. Il condamna quatre vestales, dont il avait voulu déshonorer l'une, nommée Claudia Lœta; elle fut enterrée vive avec deux de ses compagnes Aurélia Sévéra et Pomponia Rufina : la quatrième, qui se nommait Lanutia Crescentia, prévint l'affreux supplice auquel elle était destinée, en se précipitant elle-même du haut d'un toit sur le pavé.

Prétendu zèle de religion, accompagné du goût pour la magie et pour l'astrologie judiciaire.

Ce n'était pas seulement le zèle pour les mœurs, c'était aussi le zèle de religion dont Caracalla faisait parade dans les cruautés qu'il exerça sur des vestales vraisemblablement innocentes : car il voulait passer pour le plus religieux des hommes; et il est vrai qu'on doit

le louer d'avoir défendu qu'on lui donnât les noms des divinités qu'il adorait ; mais cette prétendue piété envers ses dieux s'alliait en lui avec la passion pour la magie et l'estime pour les magiciens, et c'est par cet endroit qu'Apollonius de Tyanes mérita son culte. Ce prince s'appliquait aussi à l'astrologie judiciaire ; il se faisait donner les horoscopes des premiers citoyens de l'état, et il jugeait par cette voie si trompeuse qui étaient ceux dont il devait se croire ou affectionné ou haï ; en sorte que ce qu'il s'imaginait lire dans les astres décidait des faveurs et des graces qu'il accordait aux uns, et des rigueurs qu'il faisait éprouver aux autres. En même temps, il interdisait sévèrement à ses sujets toute pratique superstitieuse ; et il y eut des personnes condamnées sous son règne pour avoir porté à leur cou des amulettes contre la fièvre. Spart. Carac. 5. Dio.

Sa conduite et son langage se démentaient en tout. Il se donnait pour homme frugal à qui les choses les plus communes suffisaient, et il aimait le vin et la bonne chère. Les provinces et les particuliers étaient obligés de fournir pour sa table tout ce que les terres et les mers produisent de plus délicieux : encore ne savait-il pas s'en faire honneur. Il mangeait ce qui lui était envoyé, non avec les sénateurs et les grands de la république, mais avec des affranchis. Contradiction universelle entre sa pratique et son langage. Spart. Carac. 9. Dio.

Il louait sans cesse la générosité de l'ancien Fabricius qui avait averti Pyrrhus de la trahison de son médecin, et il tirait vanité pour lui-même d'avoir fait naître l'inimitié et la guerre entre les Vandales et les Marcomans auparavant amis, et d'avoir su se rendre maître, sans doute par perfidie, de la personne de Gaiobomarus, roi des Quades, dont il instruisit le

procès suivant les formes judiciaires, et qu'il condamna à mort avec plusieurs de ses officiers.

Il avait tué son frère; et dans le temps qu'il faisait la guerre aux Parthes qui avaient alors pour rois deux frères assez mal d'accord ensemble, il écrivait au sénat que cet empire était menacé de grands maux par la division entre les frères qui la gouvernaient.

A la tête des armées, il affectait de vivre en soldat, de partager avec les troupes leurs exercices et leurs fatigues, de se contenter de la nourriture la plus simple, de se priver du bain, de faire à pied des marches considérables; mais dans tout cela il entrait beaucoup de forfanterie. Il se précautionnait avec soin contre le chaud et contre le froid; il portait une tunique fine et légère qui avait l'apparence de cuirasse sans en avoir l'incommodité.

Monnaie prodigieusement altérée.

Tout était faux en lui : il n'y avait pas jusqu'à sa monnaie qui ne fût trompeuse et altérée. « Il nous « donnait, dit Dion, du plomb argenté pour de l'ar- « gent, et du cuivre doré pour de l'or, réservant l'or « et l'argent le plus pur pour les Barbares de qui il « achetait la paix. »

Il attaque le sénat et le peuple par des invectives. Spart. Carac. 4.

Il était un article sur lequel il ne se déguisait point. Jamais il ne cacha sa haine contre le sénat et contre le peuple romain, plus insensé en ce point que Caligula, qui, sachant qu'il méritait d'être haï des sénateurs, tâchait au moins de se ménager l'affection de la multitude. Caracalla attaquait ces deux ordres, c'est-à-dire toute la nation, par des invectives pleines de dureté et d'arrogance, qu'il publiait soit en forme d'édits, soit comme harangues : il mettait toute sa confiance dans les gens de guerre, par lesquels il périt.

De tous ces traits il résulte que le caractère de Caracalla était un composé de vices qu'il manifestait, parce qu'il les prenait pour des vertus, et de dehors de vertus qu'il affectait, mais à travers lesquels perçait aisément le vice.

A tant de maux nul remède : tous les travers de ce prince étaient incurables, parce qu'il ne prenait conseil que de lui-même. Il prétendait seul tout savoir, seul tout pouvoir : il portait même envie à ceux en qui il remarquait quelque supériorité de lumières; et loin de les consulter, il s'irritait contre eux, et se portait à les perdre. Il ne prenait conseil que de lui-même. Dio, ap. Val.

C'est pourtant cet empereur qui a rendu commun à tous les habitants de l'empire le droit de citoyens romains. La politique de Rome a beaucoup varié sur cet article. Romulus son fondateur fut très-libéral du droit de citoyen, et il le donna presque à tous les petits peuples qu'il vainquit. La raison de cette conduite est toute simple : il fortifiait un état naissant, en changeant en citoyens de sa ville tous ceux qui en avaient été d'abord les ennemis. Il communique le droit de citoyens romains à tous les habitants de l'empire.

Quand la république fut devenue puissante, et que conséquemment la qualité de citoyen romain eut commencé à donner une prééminence, des distinctions et des priviléges en même temps honorables et utiles, les Romains s'en montrèrent très-jaloux, et ils ne l'accordèrent plus qu'à bon titre. Les peuples de l'Italie ne purent jamais l'obtenir de leur gré, et il fallut qu'ils l'arrachassent par une guerre sanglante, qui mit Rome à deux doigts de sa ruine.

Les premiers empereurs, Auguste et Tibère, gardèrent la même réserve, et ils suivirent la maxime de

maintenir la dignité du nom romain, en évitant de multiplier le nombre de ceux qui le portaient.

La facilité excessive de Claude commença de relâcher les liens de cette politique sévère. Sous ce prince imbécille l'argent venait à bout de tout. Messaline et les affranchis vendaient le droit de citoyen, comme tout le reste, à quiconque se présentait pour l'acheter. Les Gaulois transalpins obtinrent même, de l'indulgence de Claude, l'entrée au sénat et aux premières charges de l'empire. Cette porte une fois ouverte ne se referma plus : les coneessions se multiplièrent à l'infini, surtout depuis que Rome se vit gouvernée par des princes, qui non seulement n'appartenaient pas à son ancienne noblesse, mais qui n'étaient pas même de sang italien. Des empereurs[1] espagnols, gaulois, africains, de naissance ou d'origine, auraient eu mauvaise grace à se rendre difficiles sur l'extension d'un droit auquel ils ne participaient eux-mêmes que par la facilité qu'on avait eue de l'étendre. Alors non seulement les particuliers, mais les villes et les provinces obtinrent pour tous leurs habitants le droit de citoyens romains. Le sénat se remplit de provinciaux : Rome eut tout communément des consuls nés à Athènes, en Bythinie, en Syrie, en Afrique et dans toutes les différentes parties de l'empire. La distinction néanmoins de citoyen et de sujet, de romain et d'étranger, subsistait encore; jusqu'à ce que Caracalla l'abolit par une consti-

[1] Trajan et Adrien étaient d'origine espagnole. Les ancêtres de Tite Antonin étaient de Nîmes, dans les Gaules. Sévère était né à Leptis en Afrique. Il est vrai que ces empereurs sortaient de colonies romaines, et avaient le droit de citoyens par leur naissance. Mais il est bien vraisemblable qu'ils auraient eu de la peine à prouver leur descendance de vrais Romains leurs auteurs.

tution solennelle, ainsi qu'il paraît par les témoignages combinés de Dion et d'Ulpien. Dio, ap. Val. Dig. lib. 1, tit. 5, leg. 17.

Il est aisé de deviner les prétextes spécieux qu'alléguait l'empereur. Il était beau de réunir sous un seul nom tous les peuples de l'empire, et de faire de Rome la patrie commune des habitants de l'univers. Son vrai motif, bien digne de lui, était l'augmentation des revenus du fisc. Les citoyens étaient assujettis à plusieurs droits que ne payaient point les étrangers. Ainsi, sous couleur de privilége et de faveur, Caracalla imposait de nouvelles charges à tous ses sujets. Dio.

C'est un grand problème à décider, et qui passe mes lumières, si cet établissement en soi était avantageux ou nuisible au bien de l'état. Rome, en adoptant pour citoyens tous ceux qui lui obéissaient, en confondant pleinement les droits des vainqueurs et des vaincus, fournissait à tous des motifs communs et égaux de s'affectionner pour elle. Elle s'appropriait toute vertu et tout mérite qui naissait dans le sein de son vaste empire. Mais d'un autre côté, combien ses anciennes maximes devaient-elles souffrir d'altération par le mélange des maximes étrangères, des préjugés nationaux, que lui apportait cette foule de nouveaux citoyens? L'attachement même pour la commune patrie, balancé et partagé en eux par l'amour du sol natal, devait bien s'affaiblir. Aussi voyons-nous que Rome devint indifférente même à ses empereurs. Dioclétien pendant un règne de plus de vingt ans ne la vit presque jamais, et fixa communément son séjour à Nicomédie: et Constantin bâtit une nouvelle ville impériale pour y établir sa résidence.

Toutes les personnes de condition libre acquirent

donc par la constitution de Caracalla le droit de citoyen, et il n'y eut plus que des Romains dans l'empire. Il semble qu'en conséquence les distinctions de villes libres ou municipales, de colonies, de droit latin, de droit italique, devaient disparaître. On en trouve néanmoins encore des traces dans les temps postérieurs. C'est que, par la loi de la nature, l'ancien ne cède jamais tout d'un coup sa place au nouveau; et, s'il n'est exterminé par la violence, il lutte toujours pendant quelque temps pour se conserver au moins en partie. Les discussions de ces détails ne me regardent point : on peut consulter la dissertation d'Ézéchiel Spanheim sur la constitution dont il s'agit ici, *t.* XI de la collection des Antiquités romaines par Grævius.

Tillem. Carac. art. 8.

Il ne me reste plus que les expéditions militaires de Caracalla à raconter, où nous rencontrerons à chaque pas des preuves du même travers et du même dérangement d'esprit que nous avons observé *jusqu'ici*.

Sa passion folle pour Alexandre. Dio, Herod. Spart. Carac. 2.

Son premier trait de folie en ce genre fut sa belle passion pour Alexandre. Dès son enfance il ne s'occupait, il ne parlait que des exploits de ce fameux conquérant; il prétendit le prendre durant toute sa vie pour modèle, et il en copia ce qu'il était facile d'imiter, l'habillement et l'armure. S'il se trouvait quelque vase, quelque arme, que l'on dît avoir appartenu à Alexandre, il se l'appropriait comme un titre de ressemblance. Parmi les statues qu'il dressa à ce prince dans toutes les villes, et à Rome en particulier dans le Capitole et dans tous les temples, il y en avait plusieurs dont le visage était miparti, représentant par une moitié Alexandre, et par l'autre Caracalla. Il l'appelait l'Auguste d'Orient, et il écrivit un jour au sénat

que l'ame d'Alexandre avait passé dans le corps d'Auguste, afin de regagner par la longue vie de cet empereur la courte durée de celle qu'elle avait eue sous sa première forme. Je ne sais pourquoi il ne prenait pas pour lui-même l'honneur qu'il faisait à Auguste, qui assurément ne se piquait pas d'être un Alexandre.

L'affection de Caracalla pour Alexandre le porta à vouloir avoir une phalange macédonienne. Il forma un corps de seize mille hommes, tous nés dans la Macédoine, disciplinés et armés à la façon des anciens Macédoniens, et commandés par des officiers qui portaient les noms de ceux qui avaient servi sous Alexandre. Il menait partout avec lui grand nombre d'éléphants, pour représenter les conquérants des Indes, Alexandre et Bacchus.

Tout ce qui intéressait Alexandre touchait vivement Caracalla. Il poussa le zèle pour sa mémoire jusqu'à haïr les péripatéticiens, parce que leur maître Aristote avait été regardé par quelques-uns comme complice de l'empoisonnement et de la mort de ce prince. C'était une pure calomnie, et le fait même de l'empoisonnement est au moins fort douteux; mais Caracalla n'en jugeait pas ainsi, et en conséquence il voulut brûler les livres d'Aristote; et il rendit ses disciples, après tant de siècles, responsables du prétendu crime de leur maître. Il leur retrancha les pensions et les autres avantages dont ils jouissaient dans le *Museum* d'Alexandrie.

Au contraire, il aimait et favorisait singulièrement les Macédoniens. Un jour ayant remarqué un tribun qui montait légèrement et adroitement à cheval, il le loua beaucoup, et lui demanda de quel pays il était. « De Macédoine, répondit l'officier. Comment vous

« nommez-vous ? Antigonus. Et votre père ? Il se « nommait Philippe. J'ai, dit l'empereur, tout ce que « je voulais. » Il éleva l'officier macédonien, sur cette seule recommandation, dans les grades militaires, et peu après il le fit entrer dans le sénat, en lui donnant rang parmi les anciens préteurs.

Dans une autre occasion, un homme coupable de plusieurs crimes, mais qui se nommait Alexandre, était poursuivi devant lui. L'accusateur en plaidant n'épargnait pas à celui qu'il attaquait les épithètes injurieuses, et il répétait souvent : *le scélérat Alexandre, Alexandre l'ennemi des dieux*. Caracalla se tint offensé, comme s'il eût été insulté lui-même, et interrompant l'avocat, il lui dit : « Si Alexandre ne « vous protége, vous êtes perdu. »

Il affecte de se plaire aux exercices et aux travaux militaires, se confondant avec les soldats.

Aimant aussi passionnément Alexandre, Caracalla ne pouvait manquer de vouloir être guerrier; mais il n'est pas donné à tous d'atteindre à la *sublimité* des talents de cette ame héroïque. Caracalla fut soldat, et non pas général : il se plaisait aux exercices militaires. Il se confondait avec les derniers de ses soldats pour la manière de se vêtir et de s'armer, pour les travaux, pour la simplicité des nourritures. Suivant le rapport d'Hérodien, il moulait souvent lui-même la quantité de grains qui lui était nécessaire, il en pétrissait la farine, il faisait cuire la pâte, et mangeait ainsi le pain qui était le fruit de son travail. Il portait quelquefois sur ses épaules les drapeaux des légions, qui étaient très-pesants chez les Romains. Dans tout cela j'ai observé, d'après Dion, qu'il y avait plus de parade que de vérité, et que Caracalla savait l'art d'éblouir les yeux par les apparences, en évitant le réel

de la fatigue. Mais quand ce prince eût agi de bonne foi, il y a bien loin de ces ministères subalternes à la supériorité des vues, des attentions et des connaissances qu'exige la conduite d'une guerre; et c'est de quoi Caracalla n'avait pas même d'idée. Il s'imaginait être Alexandre, parce qu'il travaillait à la tranchée, de même qu'il se flattait de transporter en sa personne et dans son armée la vertu des anciens Lacédémoniens, parce qu'il avait levé une ou deux cohortes dans le pays de Sparte. Aussi les succès répondirent-ils à des mesures si bien entendues; et dans toutes les guerres qu'il entreprit nous trouverons presque uniquement des événements honteux, que sa vanité s'efforça en vain de déguiser en victoires.

Il commença ses expéditions par visiter, c'est-à-dire ravager les Gaules. M. de Tillemont place ce voyage dans la troisième année de son règne. L'inquiétude et la légèreté d'esprit de ce prince, et encore plus les remords de ses crimes, et surtout du meurtre de son frère, ne lui permettaient pas de demeurer tranquille à Rome. Il vint dans la Gaule Narbonnaise, et en arrivant il fit mettre à mort le proconsul. Il commit toutes sortes de violences, soit contre les magistrats et officiers, soit contre les peuples des Gaules; et malgré quelques vaines affectations de clémence, dont on découvrait aisément le faux, il y parut tel qu'il était, cruel et tyran, et il se fit universellement détester.

Il vient dans les Gaules, et y commet beaucoup de violences. Spart. 5. An. R. 964.

On peut croire qu'il revint à Rome ou sur la fin de cette année, ou au commencement de la suivante, et qu'il y apporta alors les *Caracalles*, vêtement gaulois dont j'ai parlé ailleurs.

Il en repartit bientôt pour aller faire la guerre dans

Il passe le

Rhin, et fait la guerre aux Cennes et aux Allemands. Dio. An. R. 965.

la Germanie au-delà du Rhin. Il y eut affaire aux Cennes [1], peuple peu connu, et aux Allemands, dont il est ici parlé pour la première fois dans l'histoire.

Ce nom aujourd'hui si célèbre, qui a pris la place de celui de Germains, et sous lequel nous comprenons tous les peuples qui composent ce que nous appelons l'empire d'Allemagne, était dans ses commencements fort obscur. L'origine même de la nation qui le portait n'est pas illustre, s'il est vrai comme le pensent communément les savants, qu'elle doit sa naissance à un amas d'aventuriers gaulois qui, manquant de toute chose dans leur pays, et hardis par nécessité encore plus que par caractère, vinrent un peu plus de cent ans avant le temps dont nous parlons, s'établir entre le Main, le Rhin et le Danube, dans des terres qu'ils trouvèrent vides, et où ils vécurent d'abord comme sujets des Romains. On prétend que le nom qu'ils prirent convenait à leur fortune, et qu'*Alemanni* signifie *toutes sortes d'hommes ramassés*.

Tillem. Carac. art. 9 et Cellar. Geogr. ant. l. II, c. 5.

Dio.

Caracalla commença à leur procurer de l'illustration en les attaquant. Il entra sur leurs terres comme ami et allié, et il y fit construire en divers endroits des forts et des châteaux auxquels il donna des noms tirés du sien. Ces peuples, alors Barbares, ne sentirent point les conséquences d'une telle nouveauté : plusieurs n'en prirent aucune connaissance; les autres crurent que c'était un simple amusement de l'empereur romain. Leur indifférence inspira du mépris pour eux à Caracalla. Il crut pouvoir se signaler sans risque contre eux par un exploit de perfidie. Il rassembla toute leur jeu-

[1] Quelques savants croient qu'on doit lire ici dans Dion le nom des *Cattes*, plus connu que celui des *Cennes*.

nesse, comme voulant la prendre à sa solde, et il la fit massacrer par les troupes dont il avait pris soin de l'envelopper. Telle fut la glorieuse victoire pour laquelle il prit le surnom d'*Alamannicus*. Il ne rougit pas d'en divulguer lui-même la honte, en déclarant hautement qu'il avait vaincu par la ruse des peuples dont il n'était pas possible de triompher par la force.

Il n'eut pas si bon marché des Cennes. Dans une action qui s'engagea avec eux, ils combattirent avec tant de furie que, blessés par les flèches des Osrhoéniens que Caracalla avait dans son armée, ils arrachaient le fer de la plaie avec les dents, afin d'avoir les mains libres pour continuer de se battre. Il paraît que l'avantage leur resta; mais l'or les rendit traitables. L'empereur leur offrit de grandes sommes, et à ce prix ils lui vendirent le titre de la victoire, et lui permirent de repasser le Rhin et de se retirer en sûreté dans la province que les Romains appelaient Germanie.

Nous n'avons point de récit suivi et circonstancié de ces faits, mais de simples extraits ou fragments: ainsi c'est une nécessité de suppléer au silence des anciens monuments par des conjectures. Il faut, par exemple, supposer que Caracalla eut néanmoins la supériorité dans quelques rencontres, puisqu'il emmena prisonnières beaucoup de femmes des Cennes[1] et des Allemands. On sait que chez les peuples germains les femmes suivaient leurs maris à la guerre. Ces prisonnières montrèrent un courage aussi féroce que celui des hommes de leur nation. L'empereur leur ayant laissé le choix d'être tuées ou vendues, elles préférèrent la

Courage féroce des femmes germaniques.

[1] Le texte de Dion porte le nom des *Cattes* en cet endroit. J'ai suivi dans mon récit la leçon une fois adoptée.

mort. On les vendit néanmoins comme esclaves, et presque toutes se donnèrent à elles-mêmes la mort qu'on leur avait refusée : quelques-unes tuèrent avec elles leurs enfants.

Caracalla méprisé des Barbares, achète d'eux la paix.

Caracalla remporta pour tout fruit de son expédition germanique le mépris des Barbares, qui démêlèrent parfaitement à travers ses fanfaronades la lâcheté et la fourberie, qui faisaient le fond de son caractère. Ce mépris pour l'empereur romain pénétra jusqu'au Nord et jusqu'aux embouchures de l'Elbe. Les peuples de ces contrées, avides d'argent, et voyant que l'exemple des Cennes leur ouvrait une voie aisée pour s'en faire donner, l'envoyèrent menacer de la guerre. Il répondit à leurs députés avec hauteur, mais il leur compta de grosses sommes; et les Barbares lui passèrent volontiers un langage d'arrogance pour l'or effectif dont il les enrichissait.

Il prend du goût pour les Germains, et imite leur habillement. Herod.

Quoique ainsi méprisé et joué par les Germains, Caracalla prit du goût pour eux. Il ne se contenta pas de se les attacher par un traité d'alliance; il choisit dans leur nation les plus beaux hommes et les plus braves pour leur confier la garde de sa personne, renouvelant un usage qui se trouve établi dès Auguste, mais qui apparemment avait souffert interruption. Il passa jusqu'à adopter leur habillement; et, faisant profession de mépriser toute bienséance, il quittait souvent la cotte d'armes que les empereurs portaient à la guerre, et paraissait en public vêtu de la casaque germanique. Il prenait aussi des perruques blondes qui imitassent la couleur des cheveux des Germains, et la manière dont ils les ajustaient.

Il vient sur

Des rives du Rhin Caracalla se transporta sur le bas

Danube, près duquel il rencontra une nation jusque là presque inconnue, les Goths. C'est ici la première mention qui soit faite dans l'histoire romaine de ce peuple barbare, qui dans la suite eut plus de part qu'aucun autre à la ruine de l'empire romain en Occident. Alors les Romains connaissaient si peu les Goths, qu'ils les nommaient Gètes, du nom des peuples qui occupaient anciennement le pays où ces nouveaux habitants étaient venus s'établir. On prétend qu'originairement ils sortaient de la Gothie, qui conserve encore aujourd'hui leur nom dans la Suède; que par une première migration ils s'étaient transplantés en Germanie, non loin de la Vistule, sur les côtes de la mer Baltique, où ils furent connus sous le nom de Gothons ou Guttons; que de là, s'avançant toujours vers le Midi, ils vinrent s'emparer d'une partie de la Dace au nord du Danube, où Caracalla les trouva. Il essaya le premier contre eux les armes romaines par quelques petits combats dans lesquels il eut, dit-on, l'avantage, mais qui n'arrêtèrent pas les accroissements formidables de puissance que prit dans assez peu de temps cette nation.

le bas Danube, remporte de légers avantages sur les Goths, fait un traité avec les Daces.
AN. R. 966.
Tillem. Carac. art. 9.
Spart. Carac. 20, et Get. 6.

Caracalla, dans ce même pays, fit alliance avec les Daces, indépendants de la domination romaine, et il en reçut des ôtages pour sûreté des conditions auxquelles ils s'étaient engagés.

Dio, lib. LXXVIII, p. 878.

Des bords du Danube il passa dans la Thrace, où il ne fit pas un long séjour ni rien de remarquable. Seulement j'observerai que le voisinage de la Macédoine réveilla et augmenta en lui la manie de se donner pour un autre Alexandre.

Il passe en Thrace.
Herod.

Il traversa ensuite l'Hellespont, non sans danger, ayant été surpris de la tempête. Arrivé à Ilium, il visita les

Il traverse l'Hellespont, vient à Ilium,

honore le tombeau d'Achille. Dio, ap. Val. Spart. Carac. 5. Herod.

restes de cette ville fameuse; et sans s'embarrasser de la parenté prétendue entre les Romains et les Troyens, tout plein d'idées guerrières, il honora singulièrement Achille, le plus grand ennemi de Troie. Il lui éleva une statue de bronze; il offrit sur son tombeau des libations et des couronnes de fleurs; il exécuta en son honneur des joutes et des tournois avec toute son armée; et il fit à ce sujet une gratification considérable aux troupes, comme pour quelque grand exploit de guerre.

Afin de mieux ressembler à Achille, il voulut avoir un Patrocle dont il célébrât les funérailles sur le lieu. La mort de Festus, le plus cher de ses affranchis, lui en fournit l'occasion; ou, ce qui n'est pas le moins vraisemblable dans un monstre tel que celui-ci, il se procura cette occasion aux dépens de la vie de son affranchi, qu'il fit empoisonner. Il n'épargna rien pour rendre pompeuses ses obsèques. Il lui dressa un bûcher, sur lequel fut mis le corps, et qui fut arrosé du sang de toutes sortes d'animaux. Il invoqua, par des prières accompagnées de libations, les vents, je ne sais à quel propos, puisqu'il n'avait point de navigation à entreprendre. Afin qu'il ne manquât rien au cérémonial, il voulût offrir au mort un flocon de ses propres cheveux; et comme il en avait fort peu, il apprêta à rire à ceux qui le voyaient promener sa main sur une tête mal garnie, pour y chercher trois ou quatre cheveux qu'il coupa et jeta au milieu des flammes.

A Pergame il implore le secours d'Esculape, pour être délivré des maladies qui

D'Ilium il vint à Pergame, pour tâcher d'y trouver dans le temple d'Esculape la santé de l'esprit et du corps; car il était malade de l'une et de l'autre partie de lui-même. Dans son corps il souffrait différentes in-

firmités, les unes connues de tous et manifestes, les autres cachées; son esprit était troublé par des visions effrayantes. Souvent il s'imaginait être poursuivi par son père et par son frère, qui couraient après lui l'épée nue à la main. Ses crimes faisaient son supplice, et avaient plus de part, comme l'on voit, à l'aliénation de sa raison que les sortiléges des Allemands, qui se vantaient d'avoir employé contre lui de puissants maléfices. Il chercha donc du soulagement à ses maux auprès d'Esculape, qui enseignait, dit-on, en songe les remèdes dont les malades avaient besoin pour guérir. Caracalla eut des songes à contentement, mais il ne guérit point. Il recourut dans la suite à l'oracle d'Apollon Grynéen, au dieu Sérapis en Égypte, et tout fut inutile. Dion n'en est point surpris; et il pense que les dieux[1] étaient moins touchés de ses offrandes et de ses sacrifices, qu'irrités contre ses volontés et ses actions criminelles et impies, qui le rendaient indigne d'être exaucé.

lui tourmentaient le corps et l'esprit. Dio, et Herod.

Caracalla passa l'hiver à Nicomédie; et comme il se disposait à aller attaquer les Parthes et les Arméniens, il fit construire dans cette ville deux grandes machines dont il prétendait se servir dans cette guerre, et qu'il fallut démonter pour les embarquer sur des vaisseaux qui les portèrent en Syrie.

Il passe l'hiver à Nicomédie, se disposant à la guerre contre les Parthes. Dio, lib. LXXVII.

Il était encore à Nicomédie le 4 avril, jour de sa naissance, qu'il célébra par un spectacle bien peu convenable, suivant la remarque de Dion, à une cérémonie de joie. Il donna un combat de gladiateurs, dans lequel il ajouta à ce jeu, déja si cruel par lui-même,

[1] Μήτε τοῖς ἀναθήμασι, μήτε ταῖς θυσίαις, ἀλλὰ τοῖς βουλεύμασι, καὶ ταῖς πράξεσιν αὐτοῦ προσεῖχον. (Dio. ap. *Val.* p. 753.)

un nouveau degré de cruauté; car un gladiateur qui se voyait vaincu lui ayant demandé la vie : « Adresse-« toi, lui répondit-il, à ton adversaire; il ne m'est pas « permis de te sauver. » Le vainqueur, qui aurait peut-être épargné son antagoniste abattu à ses pieds, craignit de paraître plus humain que l'empereur, et il tua ce malheureux.

Il vient à Antioche. Le roi des Parthes se soumet à ce qu'il lui demande, et obtient la paix.
An. R. 967.
Herod.
Dio.

Il partit ensuite pour la guerre contre les Parthes, et se rendit à Antioche. Son vrai motif dans cette guerre n'était autre que la vaine gloire de s'acquérir le nom de Parthique, et de pouvoir se vanter d'avoir subjugué l'Orient. Pour l'entreprendre, il avait besoin d'un prétexte; car les Parthes ne songeaient nullement à l'attaquer. Il se plaignit que le roi des Parthes donnait asile sur ses terres à deux transfuges importants qui devaient lui être livrés, Tiridate et Antiochus. Nous connaissons peu Tiridate, et nous ignorons absolument son histoire : il paraît seulement qu'il était fils de Vologèse, roi d'Arménie, et qu'il est celui qui fut rétabli par Macrin sur le trône de son père. Antiochus était un aventurier, cilicien de nation, qui d'abord fit le métier de philosophe cynique, et qui dans cet état ne laissa pas de servir utilement les empereurs qu'il accompagnait à l'armée. Dans des climats où le froid saisissait les soldats et les portait à l'abattement, le cynique endurci au mal se jetait dans la neige, s'y roulait, et ranimait par son exemple le courage des troupes. Il fut magnifiquement récompensé de ses services par Sévère et par Caracalla lui-même. Devenu riche, il quitta la besace et le bâton de Diogène; et, sa nouvelle fortune lui enflant le cœur, il forma apparemment quelque projet ambitieux, pour l'exécution duquel il se lia

avec Tiridate. Le succès ne répondit point à leurs vœux, et ils allèrent chercher leur sûreté dans l'empire des Parthes.

Caracalla redemandait donc ces deux transfuges avec hauteur, menaçant de la guerre si on ne les lui livrait. Il prenait bien son temps. Vologèse, roi des Parthes, venait de mourir, et ses deux fils se disputaient la couronne : ce moment était favorable pour attaquer un empire affaibli par une division intestine. En effet, Artabane qui resta, soit alors même, soit peu après, vainqueur de son frère, eut peur des menaces de l'empereur romain : il lui fit remettre Tiridate et Antiochus, et il obtint la paix à ce prix.

Perfidie de Caracalla envers Abgare roi d'Édesse. L'Osrhoène soumise.

Abgare, roi d'Édesse, était allié des Romains, puisqu'on trouve, ainsi que je l'ai déja observé, des Osrhoéniens ses sujets dans l'armée de Caracalla combattant contre les Germains; mais rien n'était sacré pour cet empereur perfide. Il invita Abgare à venir le trouver à Antioche, et lorsqu'il l'eut en sa puissance, il le fit charger de chaînes. Il soumit ainsi l'Osrhoène, privée de son roi, et il y a lieu de croire qu'elle devint alors province romaine. Cependant il reste sur ce point quelques difficultés, par rapport auxquelles on peut consulter M. de Tillemont. Tillem. Carac. art. 11.

Pareille perfidie envers le roi d'Arménie. Les Arméniens prennent les armes.

Caracalla traita le roi d'Arménie comme celui d'Édesse. Nous avons vu qu'un Vologèse, fils de Sanotruce, régnait en Arménie au temps de Sévère : ce pouvait être encore le même, qui, se trouvant en différend avec ses fils, fut mandé par Caracalla, sous couleur d'un accommodement dont l'empereur romain voulait devenir le médiateur et l'arbitre. Le roi d'Arménie se rendit avec ses enfants auprès de l'empereur, sans nulle

défiance, et ils furent tous arrêtés prisonniers. Mais l'Arménie faisait un état plus puissant que l'Osrhoène, et n'était pas aussi aisée à réduire sous le joug : les Arméniens prirent les armes pour la vengeance de leur roi et la défense de leur liberté; et le misérable Théocrite dont j'ai parlé, ayant été envoyé contre eux à la tête d'une armée, fut battu et repoussé avec une très-grande perte. Caracalla ne recueillit donc d'autre fruit de sa perfidie que la honte, trop justement méritée, et une défiance universelle qu'il excita contre lui; mais de pareils inconvénients touchaient peu une ame telle que la sienne.

Caracalla vante ses exploits et ses fatigues militaires.

Au contraire, il se glorifiait de ses succès, *et il* faisait valoir les fatigues que lui avaient coûtées tant *de* guerres, qu'il avait pourtant terminées sans sortir d'Antioche, et en se livrant à toutes les délices de cette ville voluptueuse. Il en prenait même occasion d'invectiver contre le sénat, à qui il écrivit, comme autrefois Caligula, des lettres pleines de reproches sur ce que les sénateurs menaient une vie douce et commode, et ne remplissaient même qu'avec négligence leurs tranquilles fonctions, pendant que leur empereur bravait dans une expédition lointaine et les travaux et les dangers.

Il vient à Alexandrie, et y exerce un horrible massacre. Dio, Herod. Spart. Carac. 6.

Ce n'était pas assez pour Caracalla de se montrer perfide envers les rois et princes étrangers, s'il n'exerçait son talent odieux contre ses propres sujets; et la vénération profonde qu'il témoignait pour la mémoire d'Alexandre ne put garantir des effets de sa basse et cruelle vengeance la ville d'Alexandrie fondée par ce conquérant. Il est vrai que les Alexandrins, peuple volage et railleur, s'étaient attiré son indignation par

de malignes plaisanteries. Ils aimaient, dit Hérodien, à s'égayer aux dépens de leurs princes [1]; et ils hasardaient souvent contre eux de prétendus jeux d'esprit qui leur paraissaient ingénieux, mais qui faisaient une plaie dans le cœur des offensés : et l'on sait qu'en ce genre rien ne pique si vivement que la vérité. Ainsi, faisant allusion à la haine d'Étéocle et de Polynice, dont l'exemple se renouvelait en Caracalla et Géta, ils attribuaient à Julie, mère de ces derniers, le nom de Jocaste. Ils tournaient en raillerie la vanité de Caracalla, qui petit et mal fait de corps, et sans aucun mérite guerrier, se comparait d'une part à Achille, le plus beau comme le plus vaillant des Grecs; et de l'autre à Alexandre, le plus grand des héros. Caracalla leur donna lieu de se repentir de cette licence, et résolu de la leur faire laver dans le sang, il commença par les tromper.

Il annonça qu'il prétendait visiter le plus beau monument subsistant de la gloire d'Alexandre, et rendre personnellement ses hommages au dieu Sérapis. Les Alexandrins, ne pensant en aucune façon aux sujets qu'ils lui avaient fournis de les haïr, se sentirent flattés de l'honneur que voulait faire l'empereur à leur ville, et ils se disposèrent à le recevoir avec joie et magnificence. Lorsqu'il arriva, une foule infinie sortit au-devant de lui : les concerts de musique, les aromates, les illuminations, les fleurs et les couronnes, tout fut prodigué.

Caracalla prit soin d'entretenir leur erreur. Il se

[1] Ἀποῤῥιπτοῦντες εἰς τοὺς ὑπερέχοντας πολλὰ χαρίεντα μὲν αὐτοῖς δοκοῦντα, λυπηρὰ δὲ τοῖς σκωφθεῖσι· τῶν γὰρ τοιούτων κνίζει μάλιςα ὅσα ἐλέγχει τῶν ἁμαρτημάτων τὴν ἀληθείαν.

transporta d'abord au temple de Sérapis, où il immola des hécatombes, et brûla sur l'autel un amas prodigieux d'encens. De là il passa au tombeau d'Alexandre, et s'étant dépouillé de sa casaque impériale, qui était de pourpre, de son baudrier enrichi de pierreries, des bagues précieuses qu'il portait aux doigts, il offrit au héros tous ces ornements, et les déposa sur le cercueil.

Tous ces dehors spécieux cachaient le noir dessein d'exterminer les habitants d'Alexandrie. Dans la manière dont il s'y prit, on trouve quelque variété entre Dion et Hérodien, qu'il n'est pourtant pas impossible de concilier. Il suffit de suppléer l'un par l'autre. Selon Hérodien, Caracalla feignit de vouloir former une phalange alexandrine, comme il en avait déja une macédonienne; et sous ce prétexte, il assembla dans une plaine hors des murs toute la jeunesse de la ville, et il la fit envelopper et massacrer par ses soldats. Dion, qui ne parle point de cette exécution, raconte que Caracalla égorgea d'abord les plus illustres citoyens, qui s'étaient présentés à lui avec ce que la religion avait de plus sacré, et qu'il avait accueillis favorablement et admis à sa table; qu'ensuite son armée se répandit dans toute la ville, où était accourue une foule infinie d'étrangers, et fit main-basse indistinctement sur tous ceux qui remplissaient les maisons; car tous avaient eu ordre de s'y renfermer, et les rues et les places étaient occupées par les troupes. Le carnage fut si affreux, et il y eut tant de sang répandu, que Caracalla, tout inaccessible qu'il était aux sentiments de pudeur et de pitié, n'osa marquer au sénat le nombre des morts. Il écrivit qu'il importait peu de con-

naître les noms et le nombre de ceux qui avaient perdu la vie, parce que tous méritaient le même sort. Les corps furent entassés dans des fosses profondes, afin qu'on ne pût pas les compter, et acquérir ainsi une connaissance exacte de la grandeur du désastre. Quelques-uns même de ceux qui étaient venus avec l'empereur avaient péri dans cet horrible massacre qui dura plusieurs jours et plusieurs nuits, et où la confusion fut portée au degré le plus extrême par la précipitation, par la fureur, par les ténèbres, et par la résistance des plus courageux d'entre les Alexandrins. L'auteur de cette sanglante boucherie la contemplait, comme un spectacle agréable, du haut du temple de Sérapis, d'où il envoyait de temps en temps des ordres pour animer la cruauté des assassins. Il termina dignement la tragédie, en consacrant dans le temple du dieu le poignard avec lequel il avait tué son frère.

On juge aisément que le pillage d'Alexandrie accompagna le massacre de ses habitants. Rien ne fut épargné, ni le profane ni le sacré, ni les maisons ni les temples. Caracalla, non content de ces excès, acheva d'accabler par de nouvelles rigueurs les restes malheureux de cette ville avant lui si opulente et si peuplée. Il en chassa les étrangers, hors les négociants; il ôta les jeux et les spectacles aux Alexandrins; il abolit les sociétés de gens de lettres, qui étaient nourris et gagés dans le *Muséum.* Il sépara par des murs et par des tours les différents quartiers de la ville, pour rompre la communication de l'un à l'autre.

Au reste, cette désolation ne fut pourtant qu'un mal passager. Caracalla étant mort peu de temps après,

Alexandrie se rétablit par ses propres ressources, et redevint bientôt la seconde ville de l'empire.

L'entrée au sénat accordée aux Alexandrins. Dio, lib. LI, p. 455.

Il est singulier que ce cruel ennemi des Alexandrins soit le premier des empereurs qui les ait admis dans le sénat de Rome. Avant Sévère ils n'avaient pas même de sénat dans leur ville, et son fils leur accorda l'entrée dans le sénat de la capitale. J'ai parlé ailleurs de Cœranus, qui le premier des Égyptiens fut sénateur et consul romain.

Caracalla demande au roi des Parthes sa fille en mariage, et sur son refus il renouvelle la guerre. Dio. lib. LXXVIII. Herod. et Spart. Carac. 6.

Caracalla ne s'était transporté à Alexandrie que pour y exercer son horrible et perfide vengeance, et il n'avait point perdu de vue les conquêtes orientales, et la guerre contre les Parthes, avec lesquels il venait de conclure la paix. Pour donner occasion à une rupture, il imagina de demander à Artabane sa fille en mariage, se promettant de deux choses l'une : ou que si sa proposition était acceptée, il acquerrait un droit sur l'empire des Arsacides; ou que si elle était refusée, ce serait un affront dont il aurait lieu de tirer raison par les armes. Ce projet de mariage était également contraire aux mœurs des Romains et à celles des Parthes. Cependant, si nous en croyons Hérodien, Artabane, après quelque résistance, y donna les mains. Je préfère sans difficulté, avec M. de Tillemont, le témoignage de Dion, qui assure que le roi des Parthes, pénétrant les desseins ambitieux et injustes de Caracalla, refusa persévéramment une alliance dont il craignait les suites les plus funestes. Il manqua néanmoins de précaution, et il se laissa surprendre par Caracalla, qui revenu à Antioche, et ayant fait tous ses préparatifs, se trouva tout d'un coup en état d'entrer en armes sur les terres des Parthes.

Artabane n'avait point de troupes assemblées, et l'empereur romain ne rencontra rien qui lui résistât. Il ravagea les campagnes, il prit des villes, entre autres Arbèle; il courut la Médie, il s'approcha de la ville royale, et en lâche ennemi il déchargea sa vengeance jusque sur les morts. Il ouvrit les tombeaux des Arsacides, et il jeta leurs cendres au vent. Ses exploits de peu de valeur.

Pendant qu'il était ainsi maître du plat pays, les Parthes s'étant retirés sur des montagnes au-delà du Tigre, y amassaient des forces, et comptaient bien prendre leur revanche l'année suivante. Car ils ne craignaient ni l'empereur ni les soldats romains : l'empereur, parce qu'ils le regardaient comme un fanfaron sans aucun vrai courage; les soldats, parce qu'ils les savaient énervés par les délices et par les voluptés, et corrompus par une licence qui les rendait plus redoutables pour leurs alliés que pour leurs ennemis.

Caracalla revint en Mésopotamie bien glorieux, et se donnant pour vainqueur des Parthes qu'il n'avait pas même vus. Il en écrivit sur ce ton au sénat et au peuple romain, prétendant avoir subjugué tout l'Orient, et avoir réduit tous les pays au-delà de l'Euphrate à reconnaître ses lois. Il avait si peu de jugement et de sens, que parmi ces magnifiques exploits il mêla dans sa lettre une circonstance petite et misérable. Il y tirait vanité de ce qu'un lion descendu d'une montagne avait, disait-il, combattu pour lui. Le sénat savait parfaitement à quoi s'en tenir sur les conquêtes de son empereur; car ce qui touche les princes ne peut se cacher. Mais la crainte ne permettant d'ouvrir la bouche que pour la flatterie, on lui décerna l'honneur du triomphe et le titre de Parthique. Il se fait donner le titre de Parthique.

Cependant informé des préparatifs d'Artabane, Caracalla se disposait de son côté à pousser la guerre. Mais il fut prévenu par une mort violente, digne fruit de ses crimes et de sa tyrannie. L'auteur de sa mort fut Macrin, l'un de ses préfets du prétoire, dont il s'était attiré la haine par des propos piquants et outrageux, et qui de plus, alarmé d'un danger prochain, aima mieux tuer que périr.

Macrin, irrité par Caracalla, et alarmé, conspire contre lui.
Dio, Herod. et Capit. Macr. c. 4.

M. Opélius Macrinus, que nous nommerons simplement Macrin, était né à Césarée en Mauritanie, aujourd'hui Alger, de parents d'une condition très-basse, en sorte qu'après son élévation on le comparait à un âne que la fortune avait introduit dans le *palais*. Il paraît qu'il était maure d'origine, et il en portait la preuve dans sa personne, ayant une oreille percée, suivant l'usage de cette nation. La voie qu'il prit pour sortir de l'état obscur auquel sa naissance semblait le condamner, fut l'étude des lois. Il s'y rendit médiocrement habile; mais il y porta ou y acquit un esprit d'équité et d'intégrité préférable à la science. On lui attribue quelques vers, qui ne sont pas propres à lui faire honneur du côté du talent poétique. Après avoir passé par divers emplois peu relevés, il s'adonna à la plaidoierie, et ayant été chargé de la cause d'un ami de Plautien sous Sévère, il fut connu et goûté de ce ministre, qui le fit son intendant. La chute de Plautien parut renverser les espérances naissantes de Macrin, et peu s'en fallut qu'elle ne lui devînt funeste. Ce fut le crédit de Fabius Cilo qui lui sauva la vie; mais il ne put lui épargner l'exil. Macrin fut relégué en Afrique, et, dans sa disgrace, il se mit à l'abri de la misère en exerçant à la fois les professions de rhé-

Capit. 11.

teur, d'avocat, et de jurisconsulte. Il obtint néanmoins au bout d'un temps son rappel, et Sévère le fit maître des postes impériales sur la voie flaminienne. Il reçut de Caracalla l'anneau d'or et le titre de chevalier romain; il devint successivement intendant de quelque partie du domaine, avocat du fisc; et enfin il se vit élevé à la charge de préfet du prétoire, la plus puissante et la plus accréditée de l'empire. Sans doute l'obscurité de sa naissance lui servait de recommandation auprès d'un prince tel que Caracalla, qui, soupçonneux et jaloux, craignait la réunion du pouvoir avec la noblesse du sang. Dion témoigne que, dans l'exercice de l'importante charge de préfet du prétoire, qui joignait alors le pouvoir civil au militaire, Macrin se conduisit en homme d'honneur, et montra du zèle pour la justice, au moins dans les affaires où il se décida lui-même et agit de son chef.

Sa charge l'obligeait d'accompagner l'empereur à la guerre; et comme il avait plus manié la plume que l'épée, il était l'objet perpétuel des plaisanteries de Caracalla, qui le traitait de lâche et de mou, et qui lui préférait de beaucoup son collègue, nommé Adventus, homme sans éducation et sans lettres, rustre et grossier, et conservant dans le haut poste qu'il occupait les manières de soldat. Macrin au contraire aimait à avoir bonne table; il portait sur soi de belles étoffes, et par là il ne pouvait manquer de déplaire à un empereur qui affectait de se contenter des habillements et des nourritures les plus vulgaires. Caracalla haïssait donc et méprisait Macrin; il le menaçait souvent de la mort; il travaillait à l'affaiblir, en écartant de lui ses créatures par des disgraces colorées sous l'apparence

d'emplois plus honorables. Macrin conçut que c'était pour lui une nécessité inévitable de périr, s'il ne se faisait empereur; et une dernière aventure, qui portait le danger à son comble, le détermina à ne *point* différer.

Caracalla, toujours inquiet, toujours craignant les conspirations, ne se renfermait pas, pour s'en éclaircir et les prévenir, dans les ressources de la prudence humaine. Il recourait à toutes les espèces de divinations, augures, inspection des entrailles des victimes, sortiléges et enchantements; et il appelait près de sa personne tous ceux qui faisaient profession de ces arts mensongers, astrologues, devins, magiciens: *encore* ne les croyait-il pas aisément; et c'est en quoi il avait le moins tort. Il soupçonnait que les réponses qu'ils lui faisaient, lorsqu'il les consultait lui-même, pouvaient être dictées par la flatterie; et il chargea Flavius Maternianus, qu'il avait laissé à Rome à la tête des affaires, et sur lequel il comptait beaucoup, de faire des consultations secrètes, et de lui en envoyer le résultat. Maternianus exécuta sa commission; et soit qu'*il haït* Macrin et voulût le perdre, soit que ce préfet du prétoire n'eût pas si bien caché les pensées qui lui roulaient dans l'esprit, qu'il n'en eût transpiré *quelque* chose, le fait est que Maternianus écrivit à l'empereur que Macrin aspirait à l'empire, et qu'il fallait se défaire de lui par la voie la plus courte.

Cet avis adressé à Caracalla tomba entre les mains de Macrin. Dion et Hérodien racontent diversement la manière dont arriva cette importante équivoque. Suivant Dion, il y avait ordre, pendant que Caracalla était à l'armée, de porter à l'impératrice Julie, qui

était restée à Antioche, tous les paquets destinés à l'empereur. Elles les ouvrait, en faisait le triage, et n'envoyait à son fils que ceux qui étaient de quelque conséquence. Cette opération produisait nécessairement un retardement; et Macrin au contraire fut averti en droiture, par un ami qu'il avait à Rome, de ce que Maternianus écrivait à son sujet. Hérodien met sur le compte de Caracalla lui-même l'aventure qui instruisit Macrin et le mit au fait. Il dit que ce prince, toujours livré à ses divertissements indécents, se disposait à conduire un chariot, et avait déja pris l'habit et la livrée de cocher, lorsqu'un courier lui présenta le paquet où était la lettre de Maternianus. Caracalla ne voulut point interrompre ses plaisirs, et il remit, suivant un usage qui lui était assez familier, le paquet à Macrin, en le chargeant de lui en rendre compte. Ainsi la lettre fatale parvint à la connaissance de celui contre qui elle était écrite; et il balança d'autant moins sur le parti qu'il devait prendre en conséquence, que peu de jours auparavant un prétendu devin égyptien avait prédit en termes exprès à Caracalla, que sa vie serait de courte durée, et que Macrin lui succéderait. Le préfet du prétoire avait eu le crédit de faire exposer aux lions l'égyptien, comme imposteur; mais il ne doutait pas que la plaie ne fût restée dans le cœur du prince, et il sentait que cette première impression, confirmée par l'avis que donnait Maternianus, lui annonçait une mort infaillible. Il ne lui restait de ressource que de prévenir Caracalla, et il s'y résolut.

Parmi les officiers de la garde était un centurion [1]

[1] Suivant Dion, Martialis n'était point officier, et l'origine de son mécontentement contre Caracalla était que ce prince lui avait refusé

nommé Martialis, de tous temps attaché à Macrin, et mécontent de l'empereur, qui venait de faire mourir son frère sur une accusation destituée de preuves. Macrin s'adressa à cet officier, et lui rappelant le souvenir de ses bienfaits, lui en promettant de plus grands encore, l'animant à venger la mort de son frère, il lui persuada de tuer Caracalla à la première occasion favorable qu'il trouverait. Martialis fit entrer dans le complot quelques-uns de ses camarades; et voici de quelle manière la chose s'exécuta.

Caracalla est tué. Spart. Carac. 6 et 7. Dio, Herod.

Le huit avril, l'empereur étant à Édesse, où il avait passé l'hiver, voulut aller à Carres pour offrir un sacrifice dans le temple de la Lune [1]. Comme la distance ne laissait pas d'être considérable, il ne crut pas devoir fatiguer son armée en la menant avec lui, et il se fit accompagner seulement de sa garde à cheval. Sur le chemin il eut un besoin naturel, qui l'obligea de mettre pied à terre. Ce fut ce moment, où il était presque seul, que saisit Martialis pour lui porter un coup de poignard si bien frappé et si juste, qu'il le fit tomber mort sur la place. L'assassin s'enfuit, mais ayant été reconnu au poignard sanglant qu'il eut l'imprudence de garder à sa main, il fut poursuivi et atteint par des Scythes et des Germains de la garde de l'em-

le grade de centurion. La différence est peu importante.

[1] La Lune était honorée dans ce temple et dans quelques autres comme un dieu, et non pas comme une déesse. On l'appelait le dieu Lunus. Les gens du pays disaient que ceux qui adoraient la Lune comme une divinité femelle étaient soumis aux femmes, et leur obéissaient; et qu'au contraire, ceux qui l'adoraient comme un dieu mâle dominaient leurs femmes et n'en avaient rien à craindre : idée folle, mais qui a quelque rapport avec la différence de la condition des femmes, suivant la différence des pays; esclaves en Orient, libres et souvent maîtresses en Occident.

pereur; et quelques officiers romains, qui probablement étaient du complot, l'ayant joint de près comme pour le secourir, se hâtèrent de le tuer, sans doute dans la vue d'étouffer la preuve de leur complicité.

Ainsi périt Caracalla dans la fleur de l'âge, n'ayant vécu que vingt-neuf ans, dont il avait régné six ans, deux mois et deux jours.

Instabilité des grandeurs humaines, prouvée par les malheurs de la famille de Sévère.

L'histoire nous présente bien des exemples de l'instabilité des choses humaines, et du néant des grandeurs. Mais je ne sais s'il en est un plus frappant que celui de Sévère et de sa maison. Quoi de plus brillant que la fortune de ce prince, qui, né dans une condition médiocre, parvient à la souveraine puissance, triomphe de deux rivaux redoutables, porte la terreur de son nom et de ses armes aux deux extrémités de l'univers, et, après un règne de vingt ans, laisse son trône à deux fils en âge de lui succéder!

L'ambition en donnant l'essor à ses désirs pouvait-elle se proposer un sort plus magnifique? Cependant, sans parler des inquiétudes, des fatigues, des dangers inséparables d'une puissance acquise à la pointe de l'épée, combien toute cette prospérité fut-elle empoisonnée pour Sévère par l'inimitié furieuse de ses deux fils, à laquelle tous ses soins ne purent apporter ni remède ni adoucissement? Après sa mort, le meilleur ou le moins mauvais des deux jeunes princes est tué par son frère dans les bras de leur mère commune. L'autre, couvert de crimes, détesté du ciel et de la terre, après un règne fort court périt par une embûche domestique. Et voilà à quoi aboutit cette fortune de Sévère, si éclatante, et ce semble si solidement établie.

Le sort de l'impératrice Julie ne démentit point ce-

lui de son époux et de ses enfants : associée à leur grandeur, elle partagea leur infortune. Nous avons vu que sous le règne de Sévère, persécutée et rendue suspecte, elle fut obligée, pour s'assurer quelque tranquillité, de s'occuper uniquement de l'étude des lettres et de la philosophie. Le premier fruit qu'elle recueillit de l'élévation de ses fils au trône, fut le meurtre cruel de celui des deux qu'elle aimait le mieux, du sang duquel elle fut teinte, et dont elle n'osa pas même pleurer la perte. Sous son fils parricide, elle jouit de quelque considération ; et c'était un soulagement pour une femme ambitieuse. Chargée d'une partie importante du ministère, elle voyait les grands lui faire leur cour, Caracalla mettait le nom de sa mère avec le sien à la tête des lettres qu'il écrivait au sénat et au peuple. Elle avait néanmoins le chagrin de n'être point écoutée de ce fils dans les représentations salutaires qu'elle lui faisait de temps en temps pour l'empêcher de courir à sa ruine : et sa mort funeste la plongea dans la douleur la plus amère. Elle l'avait haï vivant, elle le pleura mort, parce que destituée de ce soutien, elle craignait de retomber dans la condition privée. Elle se livra aux plus violents transports, elle se meurtrit le sein à coups redoublés, elle éclata en invectives contre Macrin. Mais lorsqu'elle vit que ce nouvel empereur la laissait jouir des prérogatives et du rang d'impératrice ; qu'il ne lui ôtait ni sa maison ni ses gardes, qu'il lui écrivait même en termes respectueux, elle se consola, elle reprit courage, elle sentit renaître son ambition, et ne se croyant pas inférieure à Sémiramis et à Nitocris, qui dans un pays peu éloigné de celui où elle était née, avaient autrefois régné avec gloire, elle conçut des espérances

Dio, Herod.

pareilles; et pour les réaliser, elle trama des intrigues avec les troupes. Macrin en fut averti, et il lui ordonna de sortir d'Antioche, et même, selon quelques-uns, de se donner la mort. Ce qui est certain, c'est que sa mort suivit de près et ne fut point naturelle; et que Julie, femme et mère d'empereurs, soit pour obéir aux ordres de Macrin, soit fatiguée par les douleurs d'un cancer qu'elle portait au sein depuis long-temps, et qu'avaient irrité les coups dont elle s'était frappée, se laissa mourir de faim. Elle rendit ainsi complet le désastre de la maison de Sévère, et de tout ce qui lui avait appartenu.

Caracalla s'était rendu si odieux, qu'on lui a même imputé des crimes au-delà de ceux dont il fut véritablement coupable. Je mets en ce nombre le prétendu inceste avec sa mère, dont l'accuse Spartien. Il est vrai que cet écrivain pense que Julie n'était que la belle-mère de Caracalla, qui selon lui devait la naissance à une première femme de Sévère. Mais en ce point il est démenti par le témoignage de tous les historiens; et l'accusation en elle-même est si atroce, qu'il faudrait une autre autorité que la sienne pour y donner de la vraisemblance. Imputations fausses, ou du moins incertaines, avancées contre Caracalla. Spart. Carac. 10.

Je ne sais si l'on ne doit pas porter le même jugement de ce que Dion nous débite au sujet des entretiens secrets que Caracalla avait souvent avec les ambassadeurs des nations barbares, Scythes et Germains. Je n'ai point de peine à croire qu'il ait pris parmi ces nations des gardes auxquels il témoigna même plus de confiance qu'aux soldats romains; mais peut-on se persuader qu'en conversant avec les ambassadeurs des peuples barbares, il les exhortât, s'il lui arrivait mal- Dio. lib. LXXVIII, p. 891.

heur, à se jeter dans l'Italie, et qu'il encourageât leur férocité par l'espérance, en les assurant que la conquête de Rome était très-aisée? Pour ces entretiens il avait besoin d'interprètes; et il les faisait tuer, dit-on, au sortir de l'audience. C'est donc par les Barbares eux-mêmes que Dion prétend avoir appris dans la suite ce fait si odieux, qui a tout l'air d'un bruit semé légèrement, et accrédité par la haine publique.

Macrin répandit un autre bruit dont j'ai déjà fait mention, et qui n'a pas plus de probabilité. Il voulut faire croire qu'après la mort de Caracalla on avait trouvé dans son trésor des amas de poisons pour la valeur de sept millions cinq cent mille dragmes (trois millions sept cent cinquante mille livres). C'est chose bien difficile à croire sur la foi d'un ennemi; et l'on ne peut y soupçonner rien de moins qu'une énorme exagération.

Il est d'autant plus permis de douter de ces faits, que j'en trouve un du même genre avancé contre l'évidence par Dion et par Spartien. Dion dit que les marques de prédilection et de préférence données par Caracalla aux Scythes et aux Germains qui servaient dans ses armées, avaient aliéné de lui les cœurs des soldats romains. Spartien assure que ce prince était haï de toutes les troupes, si on en excepte les prétoriens. Néanmoins la suite nous fera voir combien sa mémoire était chérie des gens de guerre. Il avait trop bien mérité leur affection.

Tous le haïrent, excepté les gens de guerre. Dio.

Il fut haï et détesté de tout le reste des hommes; et après sa mort, au lieu de continuer à l'appeler Antonin, nom vénérable qu'il avait profané, on le désignait par son ancien nom de Bassianus, ou par le so-

briquet de Caracalla, ou même on lui appliquait le nom de Tarantas, gladiateur petit et mal fait de corps, laid de visage, et qui dans son métier sanguinaire se montrait singulièrement avide de sang.

Ce prince souverainement odieux et méprisable, embellit néanmoins Rome de superbes édifices. On cite des thermes, appelées de son nom Antoniniennes, qui surpassaient pour la beauté de l'architecture toutes les autres de la ville; et près de ces thermes, il tira une rue neuve, qu'il rendit l'une des plus belles de Rome. Il construisit aussi un portique, qu'il appela le portique de Sévère, et où il fit représenter tous les exploits de guerre de son père, et les triomphes dont ils avaient été couronnés.

Ouvrages dont il embellit Rome. Spart. Carac. 9.

Il laissa un fils digne de lui, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il était père d'Héliogabale, qui parvint à la souveraine puissance après Macrin, et qui en fut l'opprobre.

On l'a dit père d'Héliogabale.

La littérature, qui depuis plus d'un siècle tombait en décadence, ne reprit pas vigueur sous un prince pour qui les seuls exercices du corps avaient de l'attrait. Elle ne fut pas néanmoins tout-à-fait éteinte. Outre Sérénus Sammonicus dont j'ai parlé, ce même règne a produit Oppien, poète grec, né à Anazarbe en Cilicie, duquel nous avons deux poëmes, l'un sur la chasse, l'autre sur la pêche. On nous débite qu'il présenta à Caracalla ces deux ouvrages, qui furent récompensés d'autant de pièces d'or qu'ils contenaient de vers. Si le fait est vrai, on pourra, en comparant la fortune d'Oppien et celle d'Homère, se convaincre de plus en plus qu'il s'en faut beaucoup que les récompenses soient toujours distribuées selon le mérite. Oppien est bien

Oppien, poète grec, a vécu sous Caracalla. Tillem.

digne de louange pour sa piété filiale, si l'on doit croire sur la foi de l'auteur de sa vie, qu'invité par l'empereur à lui demander telle grace qu'il voudrait, il n'en demanda point d'autre que le rappel de son père, exilé depuis long-temps par Sévère. Je souhaiterais que ce fait fût appuyé sur une autorité capable d'y donner du poids.

On a dit que Caracalla aimait la musique, et on en cite pour preuve un cénotaphe qu'il construisit à Mésomède, poète lyrique dont j'ai parlé ailleurs.

MACRIN.

SUITE

DU LIVRE XXIII.

FASTES DU RÈGNE DE MACRIN.

C. Bruttius Præsens. An. R. 968.
T. Messius Extricatus. De J.C. 217.

Macrin est élu empereur le 11 avril par les soldats, qui ignoraient la part qu'il avait eue à la mort de Caracalla.

Il s'éloigne en tout de la conduite de ce prince, dont il n'ose néanmoins attaquer la mémoire ouvertement, dans la crainte d'irriter les soldats.

Il écrit au sénat, qui le reconnaît volontiers, et lui défère tous les titres de la puissance impériale.

Il nomme César son fils Diadumène, âgé de neuf ans, et lui fait prendre le nom d'Antonin.

Les soldats demandent l'apothéose de Caracalla. Macrin y consent, et le sénat la décerne.

Délateurs punis. Projets d'abolir les rescrits des princes, et de réduire tout le droit aux lois anciennes et solennelles.

Battu deux fois par Artabane, roi des Parthes, Macrin achète de lui la paix.

Il rend la couronne d'Arménie à Tiridate, qui paraît avoir été fils de Vologèse, dernier roi.

Il revient passer l'hiver à Antioche, et il s'y livre à l'oisiveté et à la mollesse. Il veut cacher par des manières de hauteur la bassesse de sa naissance. Il met en place des sujets peu capables, et il en destitue de bons, que leur attachement à Caracalla et leurs talents lui rendaient suspects.

An. R. 969.
De J. C. 218.

M. Opelius Macrinus Augustus II.
.... Adventus.

Macrin avait pris l'année précédente un consulat, mais subrogé; et il le comptait pour le premier, quoiqu'il eût déja eu sous Caracalla les ornements consulaires.

Adventus avait été son collègue dans la charge de préfet du prétoire, soldat rustre et grossier, sans aucune culture, sans aucune connaissance des affaires civiles.

Mécontentements et murmures des troupes contre Macrin.

Julia Mæsa, sœur de l'impératrice Julie, profite de cette disposition des esprits pour élever à l'empire son petit-fils Héliogabale, jeune enfant de quatorze ans, qu'elle fait passer pour fils de Caracalla.

Il est proclamé empereur par une légion campée près d'Émèse. Son parti se grossit en peu de temps.

Macrin donne à son fils le titre d'Auguste.

Bataille, le 7 juin, près d'Antioche. Macrin s'enfuit lâchement, et abandonne la victoire à son rival.

Voulant gagner Rome, il est arrêté à Chalcédoine et ramené jusqu'en Cappadoce, où, ayant appris la mort de son fils, qui avait été pris et tué, il se jette en bas de la voiture où il était, se blesse considérablement par sa chute, et est égorgé. Sa tête est portée à Héliogabale.

§ II. Macrin se fait élire empereur par les soldats. Il montre les prémices d'un bon gouvernement. Il fait part de son élection au sénat, et en demande la confirmation. Le sénat, qui détestait Caracalla, reconnaît volontiers Macrin. Adventus, préfet du prétoire, comblé d'honneurs et éloigné de l'armée. Son incapacité en affaires. Diadumène, fils de Macrin, nommé César et Antonin. Caracalla mis au rang des dieux. Traits de la conduite de Macrin, qui indisposent le sénat contre lui. Respect de Macrin pour les lois. Sa conduite à l'égard des délateurs, mêlée de justice et de circonspection politique. Sa timidité dans la guerre. Deux fois battu par Artabane, il achète la paix. Il termine les troubles de l'Arménie en se relâchant sur tout. Il revient à Antioche, et se livre au plaisir et au luxe. Disposition de son armée à la révolte. Origine d'Héliogabale. Une légion campée près d'Émèse, le reçoit dans son camp, et le proclame empereur. Un corps de troupes envoyé par Macrin contre lui, passe dans son parti. Macrin donne à son fils le rang et le titre d'Auguste. Largesses à cette occasion. Lettres plaintives qu'il écrit au sénat et au préfet de la ville. Héliogabale déclaré ennemi public par le sénat. Bataille où Macrin est vaincu. Il se sauve à Antioche, et de là ayant traversé l'Asie mineure, il est arrêté à Chalcédoine. Mort de Diadumène et de Macrin. Jugement sur Macrin. Nonia Celsa sa femme eut le titre d'*Augusta*.

Si Macrin, après avoir fait tuer Caracalla, eût employé son crédit pour élever à l'empire quelqu'un des pre- *Macrin se fait élire empereur par*

les soldats. Dio, lib. LXXVIII. p. 905.

miers sénateurs, il se serait acquis, au jugement de Dion, une gloire infinie. On ne lui aurait point imputé à crime une conspiration devenue nécessaire pour mettre sa vie en sûreté, et l'univers aurait cru lui devoir de la reconnaissance pour l'avoir délivré d'un oppresseur et d'un tyran. Mais l'ambition s'était mêlée parmi les motifs qui l'avaient déterminé à attenter à la vie de son empereur; et par là il perdit tout le mérite d'une action qui, vu la façon de penser régnante alors, lui aurait fait beaucoup d'honneur; et il s'attira bientôt à lui et à son fils une catastrophe sanglante.

Dio, ibid. p. 893 et 894. Herod. l. IV. Cap. Macrin. 2 et 5.

Il cacha d'abord avec une grande attention et la part qu'il avait eue au meurtre de Caracalla, et la pensée où il était de lui succéder. La mort tragique de ce prince aimé des soldats excita dans toute l'armée la douleur, la pitié, les regrets. Macrin, plus empressé qu'aucun autre, vint pleurer sur le corps de son maître; il lui fit rendre les derniers honneurs, et ayant recueilli ses cendres dans une urne, il les envoya à l'impératrice Julie, qui était alors à Antioche, comme je l'ai observé. Pendant qu'il paraissait tout occupé de ces soins, il travaillait à se concilier l'affection des soldats, qui se laissèrent d'autant plus aisément gagner, qu'ils ne le soupçonnaient en aucune façon d'être complice de la mort de Caracalla, et pensaient que le centurion Martialis avait vengé, en le tuant, ses injures personnelles. Macrin n'agit pas seulement auprès des troupes qu'il avait autour de lui : il sollicita par ses émissaires celles qui étaient cantonnées en divers endroits de la Mésopotamie. Ces intrigues durèrent trois jours, pendant lesquels l'empire romain fut sans chef. Cependant le roi des Parthes, Artabane, appro-

chait avec une puissante armée, et la conjoncture ne souffrait point de délai. Le quatrième jour, depuis la mort de Caracalla, qui était le 11 avril, les soldats prétoriens et légionaires s'assemblèrent pour procéder à l'élection d'un empereur.

Adventus, collègue de Macrin dans la charge de préfet du prétoire, aurait pu balancer les suffrages. Au moins il s'en vanta, et il osa dire aux soldats : « L'empire m'est dû, parce que je suis plus ancien que mon « collègue; mais je suis trop vieux, et je lui cède mes « droits. » Macrin fut donc élu, et, après une feinte résistance, dont il voulut colorer l'irrégularité des voies qu'il avait employées, il consentit à accepter l'empire, et il récompensa sur-le-champ le zèle des troupes par une gratification.

Le jour de son élection était celui de la naissance de Sévère, et Macrin, pour couvrir l'obscurité de son origine, prit le nom de cet empereur. Il y ajouta celui de Pertinax, qui était révéré de tous les amateurs de la vertu. Cap. Macrin. II.

Il montre les prémices d'un bon gouvernement. Dio, p. 893 et 896.

Afin que les soldats ne fussent pas seuls contents de son élévation, et pour donner tout d'un coup une idée favorable de son gouvernement, il révoqua toutes les condamnations prononcées sous le règne de son prédécesseur pour cause de prétendus crimes de lèse-majesté, et il défendit de poursuivre les accusations de ce genre actuellement intentées. Il abolit aussi l'ordonnance par laquelle Caracalla avait porté au dixième, au lieu du vingtième, les droits sur les affranchissements et sur les successions collatérales, et il remit les choses à cet égard sur l'ancien pied. Il fit cesser les vexations odieuses par lesquelles avaient été fatigués

et les peuples et les particuliers opulents ; il annula les pensions accordées à des sujets indignes sur le trésor public : en tout il se montra résolu de suivre les maximes directement opposées à la conduite de son prédécesseur.

Dio, p. 887.

On lui sut gré aussi de la modestie qu'il témoigna en défendant qu'on lui dressât aucune statue qui passât le poids de cinq livres en argent, ou de trois en or.

Il fait part de son élection au sénat, et en demande la confirmation. Dio, Herod. et Capit. Macr. 6, 7.

C'étaient là de puissantes recommandations auprès du sénat, auquel il fit part de sa promotion par une lettre très-mesurée. Il demandait à la compagnie en termes très-modestes la confirmation de ce qui avait été fait par les soldats à son égard, et il promettait un gouvernement qui se sentirait plus de l'aristocratie que de la monarchie, où il ne ferait rien sans le conseil des sénateurs, et où les citoyens jouiraient de leurs droits, de leurs fortunes, et d'une entière liberté. Pour ce qui concernait Caracalla, après avoir protesté qu'il n'avait eu aucune part à sa mort, il évitait de s'expliquer clairement sur sa conduite. Retenu d'un côté par la crainte des gens de guerre, et de l'autre par ses propres sentiments et par la vue de son intérêt, il ne disait pas tout le mal qu'il en pensait, et il se donnait de garde d'en dire du bien. Sur l'article de la guerre contre les Parthes, comme il savait qu'elle déplaisait aux troupes, il s'expliquait plus ouvertement. Il osait en blâmer l'entreprise, qu'il attribuait à l'injustice et à la mauvaise foi de son prédécesseur. Il se plaignait aussi de ce que les pensions que Caracalla payait aux Barbares se montaient à des sommes exorbitantes, et égalaient la dépense de l'entretien des armées romaines. Du reste, il ne concluait ni à le déclarer ennemi pu-

blic, ni à le mettre au rang des dieux. Il eût été bien aise que le sénat eût flétri sa mémoire, mais il craignait d'en ouvrir la proposition.

Le sénat accorda à Macrin tout ce qui pouvait satisfaire son ambition personnelle. Malgré l'obscurité de sa naissance, il l'agrégea au nombre des patriciens; il lui déféra tous les titres de la puissance impériale : son fils Diadumène fut déclaré prince de la jeunesse, et décoré du nom de César. Le sénat voulut même ordonner que le jour de son avénement à l'empire fût célébré par des fêtes et des spectacles. Macrin refusa son consentement à cette partie de la délibération, disant que ce jour était assez honoré par les jeux qui se donnaient pour la naissance de Sévère. Le sénat lui décerna encore les surnoms de *pieux* et d'*heureux*, affectés alors aux empereurs par un usage presque établi. Macrin accepta le dernier; mais il ne voulut point s'approprier le nom de *pieux*, peut-être par respect pour la mémoire de Tite Antonin, qui le premier l'avait porté.

Le sénat, qui détestait Caracalla, reconnaît volontiers Macrin.

Cap. Macr. 11.

Il était redevable de l'empressement avec lequel on couronnait ses vœux, à la haine que l'on portait à Caracalla. Le sénat ne fit point de mystère de ses sentiments à cet égard, et il les exprima avec une netteté et une force infinies. « Nous aimons mieux, criait-on « de toutes parts, nous aimons mieux tout autre que « le parricide dont nous venons d'être délivrés, tout « autre qu'un prince de mœurs abominables, tout au- « tre que le bourreau du sénat et du peuple. » On abolit les fêtes instituées en son honneur; on ordonna que ses statues d'or et d'argent fussent fondues ; on affectait de célébrer par des acclamations réitérées

Capit. Macr. 2.

Dio.

Martialis meurtrier de Caracalla, et l'on insistait avec complaisance sur la conformité du nom de ce centurion avec celui du dieu Mars, père et fondateur de la nation romaine. On n'osa pas néanmoins pousser les choses à l'extrême, ni déclarer Caracalla ennemi public. La crainte d'être massacrés et mis en pièces par les soldats de la ville, arrêta les sénateurs. Bientôt après, comme nous le verrons, cette même crainte les amena à décerner à celui qu'ils détestaient les honneurs divins.

Adventus, préfet du prétoire comblé d'honneurs, et éloigné de l'armée. Son incapacité en affaires. Capit. Macr. 5. Dio.

Une des premières attentions de Macrin, proclamé et reconnu empereur, fut d'éloigner Adventus son collègue, en qui il avait craint de trouver un concurrent. Mais il usa de stratagème, et ce fut en le comblant d'honneurs qu'il le renvoya. Il lui donna la commission de porter à Rome les cendres de l'empereur mort; il le nomma préfet de la ville, et consul avec lui pour l'année suivante. Cette élévation d'Adventus fut très mal reçue du public, non seulement parce que c'était un homme sans naissance et un soldat de fortune, mais parce qu'il parut absolument incapable des emplois dont on le chargeait : vieux jusqu'à avoir presque perdu l'usage de la vue, ignorant jusqu'à ne savoir pas lire, totalement destitué d'expérience dans les affaires civiles, et n'en ayant pas les premiers éléments. Il ne pouvait pas même prononcer un discours de quatre lignes; et, le jour que s'exécuta le cérémonial de son élection au consulat, comme il aurait été obligé de faire un remerciement, il s'absenta sous prétexte de maladie. Son incapacité contraignit Macrin de lui ôter bientôt la préfecture de la ville, et cette charge fut donnée à Marius Maximus, qui peut être l'auteur de

plusieurs vies d'empereurs, souvent citées par les écrivains de l'histoire Auguste.

J'ai parlé du titre de César décerné par le sénat à Diadumène fils de Macrin, jeune enfant qui n'était encore que dans sa neuvième année. Son père n'avait pas attendu ce décret pour l'associer aux honneurs de l'empire. Persuadé que c'était une précaution utile pour affermir sa fortune naissante, il se hâta de faire venir Diadumène d'Antioche à l'armée. Sur le chemin, les soldats qui l'amenaient, se conformant sans doute aux ordres secrets qu'ils avaient reçus, le proclamèrent César. Diadumène, fils de Macrin, nommé César et Antonin.

Mais surtout Macrin crut faire un coup d'état, en donnant à son fils le nom d'Antonin. Le dernier empereur l'avait porté, et ce nom était dans une telle vénération, que les soldats désolés de ne voir plus d'Antonin à leur tête, s'imaginaient qu'avec un nom si sacré périrait l'empire romain. Macrin appréhenda qu'ils ne cherchassent un remède à ce mal dans la parenté de Tite Antonin, qui subsistait encore en branche collatérale, et dont plusieurs occupaient même des places importantes dans l'armée. A un danger d'imagination il fallait un préservatif de même nature; et Macrin, assemblant les soldats, leur déclara qu'il prétendait, avec leur consentement, faire revivre le nom d'Antonin en la personne de Diadumène. A cette proposition la joie fut universelle; Macrin et son fils furent comblés d'éloges et de vœux; on répéta avec transport le nom d'Antonin Diadumène. Mais, parmi ces acclamations, les soldats demandèrent qu'Antonin Caracalla fût mis au rang des dieux. Ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent. Macrin commença par une largesse Lamprid. Diad. 1 et 2.

qu'il leur promit de huit pièces d'or[1] par tête, dont trois pour son élévation à l'empire, et cinq pour le nom d'Antonin, comme si ce nom eût été quelque chose de plus grand que la puissance suprême. Le nouvel Antonin parla aussi. Il fit son remerciement, et prit les mêmes engagements avec les soldats que son père. C'était un enfant aimable de figure, grand pour son âge, et d'une belle physionomie; attraits qui ont leur mérite auprès d'une multitude. L'apothéose de Caracalla mit le comble à la satisfaction des soldats. Macrin traita de dieu un prince qu'il avait fait tuer; et le sénat, par son ordre, lui décerna les honneurs divins. Ainsi ce monstre, détesté du ciel et de la terre, eut à Rome son temple, ses prêtres, et des fêtes *établies* pour son culte.

Caracalla mis au rang des dieux. Capit. Macr. 1, et Dio, p. 892. Spart. Carac. 11.

Traits de la conduite de Macrin, qui indisposent le sénat contre lui. Lamprid. Diad. 2. Dio.

Macrin voulut que le sénat et le peuple romain prissent aussi part à la joie du nom d'Antonin renouvelé en son fils. Il écrivit au sénat; il promit à ce sujet une largesse au peuple. La multitude entra sans doute dans les sentiments qu'il souhaitait. Mais le sénat ne fut pas content d'avoir été prévenu par les soldats en ce qui regardait l'élévation de Diadumène, et il souffrait impatiemment de voir ses droits anéantis, ou du moins réduits à une confirmation stérile *et de pure* formalité.

D'autres motifs indisposaient encore cette première compagnie de l'état contre le nouvel empereur : les honneurs qu'il l'avait forcée de rendre à Caracalla; la mort d'un certain Aurélien, qui avait signalé sa haine contre la mémoire de ce même prince, et que Macrin sacrifia au ressentiment des soldats. De plus on trou-

[1] Deux cents deniers, ou huit cents sesterces, cent livres tournois.

vait que dans la distribution des charges il faisait de mauvais choix. Je ne rappelle point ici ce qui regarde Adventus. Macrin nomma pareillement préfets du prétoire deux hommes sans mérite, sans aucune expérience dans la guerre, et même décriés par leurs mauvaises manœuvres sous le gouvernement précédent, Ulpius Julianus et Julianus Nestor. Il est vrai qu'ils lui avaient rendu service en lui donnant des avis utiles pour sa sûreté. Mais les places ne sont pas des récompenses de faveur, ni même de reconnaissance : c'est une justice due aux talents, et le prince y doit considérer le service de l'état, et non ses liaisons personnelles. Ainsi, on blâma beaucoup Macrin d'avoir déplacé Sabinus et Castinus, qui commandaient l'un dans la Dace, l'autre dans la Pannonie, gens de mérite et de tête, mais que l'élévation de leur courage et leur attachement pour Caracalla lui rendaient suspects, et de leur avoir donné pour successeurs un Marcius Agrippa, né dans l'obscurité et qui s'était poussé par de sales emplois, et Décius Triccianus, qui ne manquait pas de mérite, mais dont l'origine tout-à-fait ignoble déparait une première place. Quelques autres traits de cette espèce firent regarder Macrin par les gens sensés comme un prince qui ne se connaissait pas en hommes, ou qui se conduisait par des vues d'intérêt propre, sans égard au bien public.

Un grand travers de Macrin, et qui lui nuisit beaucoup, c'est qu'il prétendit couvrir l'obscurité de sa naissance par des manières fastueuses et hautaines. Il aurait dû tenir une conduite toute contraire, selon la judicieuse remarque de Dion. Le moyen de faire oublier aux autres la bassesse de sa première condition,

était de paraître s'en souvenir. Des procédés doux et modestes, un accès facile, des attentions bienfaisantes sur tous ceux qui pouvaient avoir besoin de son secours, lui auraient infailliblement gagné les cœurs. Bien loin de cela, il affectait sur sa personne et dans tout ce qui l'environnait une magnificence qui dégénérait même en mollesse, un abord rebutant, une jalousie de sa grandeur, qui marquait qu'il n'était pas fait pour elle : nul crime plus sévèrement puni que celui d'être trop attentif à mesurer la distance entre ses commencements et la haute fortune à laquelle il était parvenu.

Respect de Macrin pour les lois. Dio.

Ces vices de la conduite de Macrin étaient néanmoins compensés par des endroits louables. Dion témoigne estimer la modestie et le respect pour les lois, dont cet empereur fit preuve en ne comptant point pour un second consulat celui qu'il prit à son avénement au trône, quoiqu'il eût eu les ornements consulaires sous Caracalla. L'abus contraire s'était introduit sous Sévère, et Macrin en commença la réforme par sa propre personne.

Sa conduite à l'égard des délateurs, mêlée de justice et de circonspection politique.

Le système qu'il suivit par rapport aux délateurs fut mêlé de justice et de circonspection politique. Le sénat lui avait demandé communication des *mémoires* secrets du palais impérial, afin de pouvoir faire porter la peine de leur crime à ceux qui par des attaques furtives avaient causé la mort ou la disgrace d'un très grand nombre d'innocents. Or toutes sortes de personnes, comme je l'ai observé, avaient pratiqué cet odieux métier, hommes et femmes, grands et petits, chevaliers et sénateurs. Macrin conçut que la recherche de tant de coupables, qui tenaient à toutes les

familles de Rome, causerait du bruit et du trouble. On se souvient quelles tempêtes des affaires de cette nature avaient excitées dans le sénat, au commencement du règne de Vespasien, et comment elles n'avaient pu être apaisées que par l'autorité de Mucien, qui arrêta les poursuites contre les délateurs. Macrin prit un parti un peu différent, mais qui produisait le même effet. Il répondit au sénat, que les mémoires fournis par les délateurs à Caracalla avaient été déchirés par ordre de ce prince, ou rendus à ceux qui en étaient les auteurs. Cette réponse, soit que le fait fût vrai ou faux, fermait la bouche aux sénateurs. Mais afin qu'ils ne fussent pas trop mécontents, Macrin leur livra trois victimes, trois insignes criminels, qui avaient poussé à l'excès l'impudence et la fureur des délations, Manilius, Julius, et Sulpicius Arrénianus, tous trois membres du sénat. Ils furent par jugement de la compagnie enfermés dans des îles, car Macrin avait défendu expressément qu'on les condamnât à mort, « afin, « disait-il, que l'on ne puisse pas nous reprocher « d'avoir fait nous-mêmes ce que nous blâmons dans « les autres. »

Le sénat ajouta, de son propre mouvement, un quatrième exemple de justice sur L. Priscillianus, qui avait mérité l'amitié de Caracalla à deux titres, par sa vigueur et son adresse étonnantes dans les combats contre les bêtes, et par ses accusations sanguinaires contre un grand nombre d'hommes illustres. Dion atteste que ce Priscillianus avait combattu contre un lion et une lionne à la fois, contre un ours et un léopard, et qu'il était resté victorieux, non sans porter

sur sa personne les marques des coups de dents de ces animaux furieux. Plus redoutable encore aux hommes qu'aux bêtes, il avait fait périr des chevaliers, des sénateurs. Récompensé par Caracalla, il était détesté du sénat, qui le condamna à être transporté dans une île pour y vivre en exil.

Quant à ce qui regarde les délateurs moins importants, et dont le supplice ne tirait pas à conséquence, Macrin les traita à la rigueur. Il les punit de mort, et même il fit mettre en croix les esclaves accusateurs de leurs maîtres. Par les lois romaines, les délateurs étaient un mal nécessaire. Mais la condition de ceux qui, sous le règne de Macrin, ne craignirent point de continuer cette périlleuse fonction, fut bien dure. S'ils ne prouvaient pas leurs allégations, ils subissaient la peine de mort, ou du moins l'exil; s'ils étaient fondés en preuves, ils recevaient la récompense pécuniaire ordonnée par les lois, mais demeuraient infames.

Herod. l. v.

Capit. Macr. 12.

Il est aisé de juger qu'un pareil traitement devait réduire les délateurs à un bien petit nombre. Aussi Hérodien remarque-t-il que la tranquillité et la paix régnèrent sous Macrin dans l'intérieur de l'empire; et que les citoyens, qui au temps de Caracalla croyaient voir toujours une épée suspendue au-dessus de leurs têtes, respirèrent alors et jouirent d'une image de liberté.

Herod.

De tout ce que nous avons dit du gouvernement de Macrin, il résulte que le gros de la nation n'en était pas mécontent; que ceux que leur état et leurs lumières élevaient au-dessus du commun y trouvaient bien

des choses qui les blessaient : il se perdit dans l'esprit des soldats par sa lâcheté dans la guerre.

Sa timidité dans la guerre. Deux fois battu par Artabane, il achète la paix. Dio.

Effrayé de l'approche d'Artabane, il fit auprès de lui des démarches de timidité. Il lui renvoya les prisonniers emmenés par les Romains dans la campagne précédente; il lui proposa la paix, s'excusant de la rupture sur Caracalla qui n'était plus. Artabane, hautain par caractère, et devenu plus fier encore parce qu'il se voyait recherché, d'ailleurs méprisant Macrin comme un homme de fortune, qui ne méritait pas le rang auquel il était élevé, ne se contenta pas de ce qui lui était offert, et il y ajouta des conditions très-onéreuses. Il exigea que les Romains rétablissent les forts qu'ils avaient ruinés dans son pays, et les villes qu'ils avaient saccagées. Il prétendit que la Mésopotamie devait lui être restituée, et qu'il lui fallait un dédommagement pour les pertes que son royaume avait souffertes, et pour les sépulcres de ses ancêtres détruits et profanés. Quelque désir que Macrin eût de la paix, il ne put pas se soumettre à des lois si dures, et ce fut pour lui une nécessité de combattre.

Les armées se rencontrèrent près de Nisibe, et dans une première action, qui s'engagea au sujet de l'eau que les deux camps ennemis se disputaient, les Romains eurent le désavantage. Seconde bataille, pareil succès. Macrin deux fois battu, et mal obéi de ses troupes, parmi lesquelles commençait à fermenter l'esprit de révolte, recourut de nouveau à la négociation. Heureusement pour le succès de sa démarche, Artabane avait de fortes raisons de s'y prêter. Les Parthes, peu accoutumés à tenir long-temps la campagne, s'ennuyaient de la guerre, et voulaient retourner dans leur

pays. D'ailleurs, comme ils ne faisaient jamais de provisions, ils souffraient beaucoup de la disette. Macrin en fut quitte pour de l'argent, et moyennant deux cents millions de sesterces[1], qui furent donnés au roi des Parthes ou distribués dans sa cour, il obtint la paix.

Il en écrivit au sénat, déguisant un peu les faits, et les tournant à son avantage. Le sénat ne fut point la dupe de cet exposé infidèle, et cependant il eut la lâcheté d'ordonner des réjouissances et des fêtes comme pour une victoire, et de décerner à l'empereur le surnom de Parthique. Macrin n'accepta point ce titre, et il eut assez de pudeur pour ne point vouloir se nommer vainqueur d'une nation par laquelle il avait été vaincu.

Dans le récit de la guerre de ce prince contre les Parthes, j'ai suivi uniquement Dion. Hérodien, moins à portée d'être instruit exactement, mêle d'ailleurs dans sa narration des circonstances romanesques qui la décréditent.

Il termine les troubles de l'Arménie en se relâchant sur tout.

Macrin termina les troubles de l'Arménie par les mêmes voies qu'il avait employées à l'égard des Parthes. Il donna l'investiture de cette couronne à Tiridate, apparemment fils du dernier roi; il lui rendit sa mère, qui avait été gardée prisonnière pendant onze mois par Caracalla; il répara les dommages et les dégâts que les troupes romaines avaient faits dans l'Arménie; il remit Tiridate en possession de toutes les places que son père avait tenues dans la Cappadoce; et s'il ne lui paya pas la pension que les rois d'Arménie

1 Vingt-cinq millions de nos livres tournois.

recevaient annuellement de son prédécesseur, c'est que la crainte d'une guerre de la part des Daces l'obligeait de ménager ses finances. Il avait donné lieu pareillement aux mouvements de ces peuples par trop de facilité, et en leur rendant les ôtages que Caracalla avait exigés d'eux pour assujettir et réprimer leur inquiétude.

Il sacrifiait tout, comme l'on voit, au repos; et après avoir établi la paix avec les Parthes et avec l'Arménie, de retour à Antioche il se conduisit comme s'il n'eût eu qu'à jouir de sa fortune. Il s'annonçait sur le pied d'imitateur de Marc Aurèle, mais c'était en des choses extérieures et aisées à copier : une démarche grave, l'attention à ne point précipiter ses réponses, un ton si bas lorsqu'il parlait qu'on avait peine à l'entendre. Il s'en fallait beaucoup qu'il n'exprimât en lui-même les grands traits de ce sage empereur, son activité et sa persévérance au travail, son zèle pour le bien public, sa noble simplicité, son austère tempérance. Au contraire, il négligeait les affaires; il se livrait aux délices, aux spectacles, à la musique; il donnait dans le luxe, et paraissait vêtu magnifiquement et ceint d'un bandeau enrichi d'or et de pierreries. Ce goût de magnificence, plus convenable aux mœurs asiatiques qu'à la sévérité romaine, blessait d'autant plus les yeux que Macrin succédait à un empereur qui avait affecté de vivre moins en prince qu'en soldat.

Il revient à Antioche, et se livre au plaisir et au luxe. Herod. l. v.

Il avait bien d'autres soins à prendre, s'il eût connu la position où il était. Une armée mécontente des mauvais succès de la guerre, et d'ailleurs indisciplinée et indocile, déshabituée des exercices et des fatigues militaires, corrompue par la mollesse, exigeant des gra-

Disposition de son armée à la révolte. Dio, lib. LXXVIII. Herod. l. v.

tifications et des libéralités immenses, et ne voulant rien faire pour les mériter, c'était là de quoi donner à Macrin de vives alarmes. Un empereur plein de vigueur et de courage aurait eu bien de la peine à contenir dans le devoir de pareils soldats; et comment pouvait y réussir Macrin qu'ils méprisaient?

Il tenta cependant d'introduire parmi eux la réforme, et il faut convenir qu'il prit à cet égard un tempérament assez sage. Il assura aux gens de guerre qui étaient actuellement dans le service la jouissance des droits et priviléges à eux accordés par Caracalla; mais il déclara que, par rapport à ceux qui s'enrôleraient à l'avenir, il ramènerait les choses au pied sur lequel Sévère les avait laissées. Si à cet arrangement il eût ajouté la précaution de séparer son armée, de renvoyer ses légions chacune dans leurs quartiers, et de revenir promptement lui-même à Rome, où il était désiré et appelé par le peuple à grands cris, peut-être aurait-il prévenu sa funeste catastrophe; mais il laissa sans aucune nécessité, puisqu'il n'y avait plus de guerre, ses troupes rassemblées dans la Syrie et aux environs, et il leur donna ainsi moyen de devenir plus audacieuses par la vue de leurs forces réunies. La crainte se mit encore de la partie. Persuadés que la ratification des priviléges qu'ils tenaient de Caracalla était extorquée par la politique, ces vieux soldats ne doutèrent point que, dès qu'on les aurait affaiblis en les dispersant, on ne les réduisît à la condition des nouveaux. Enfin, des exemples de justice que fit Macrin sur quelques-uns d'entre eux qui avaient commis des violences et des excès dans la Mésopotamie, ou qui s'étaient rendus coupables de sédition, achevèrent d'in-

quiéter et d'aigrir les esprits. Capitolin l'accuse d'avoir poussé la sévérité en ces sortes de cas jusqu'à la cruauté; mais cet écrivain se déchaîne tellement contre Macrin, qu'il est peu croyable sur le mal qu'il en dit. Il paraît qu'il a travaillé d'après les bruits calomnieux que fit répandre Héliogabale pour rendre odieuse la mémoire de son prédécesseur. Capit. Macr. 12. Lamprid. Heliog. 8.

Une armée ainsi disposée ne pouvait manquer d'embrasser et de saisir avidement la première occasion de révolte qui se présenterait. C'est ce qui arriva; et pour se défaire de Macrin, dont le caractère était mêlé de bien et de mal, elle porta au trône le plus honteux et le plus indigne sujet qui ait jamais souillé la pourpre et le nom des Césars. Il faut ici le faire connaître.

L'impératrice Julie avait une sœur, nommée Julia Mæsa, qui ne lui cédait en rien pour l'ambition et l'intrigue. Mæsa vécut avec sa sœur dans le palais impérial, tant que durèrent les règnes de Sévère et de Caracalla. Après la mort de celui-ci et celle de Julie, qui suivit de près, Mæsa fut obligée par Macrin de se retirer à Émèse en Phénicie, sa ville natale, où son père Bassianus avait exercé le sacerdoce du temple du Soleil. Origine d'Héliogabale. Dio, l. LXXVIII. Herod. l. V. Capit. Macr. 9 et 10 et Lamprid. Heliog. 1 et 2. Vid. et Vales. not. ad Dion. Excerpta, p. 111.

Elle avait été mariée à Julius Avitus, personnage consulaire; et de ce mariage elle avait eu deux filles, Julia Soæmis et Julia Mamæa. Mamée est bien connue, et tout le monde sait qu'elle fut la mère de cet aimable empereur qui prit les noms d'Alexandre Sévère. Soæmis avait épousé Varius Marcellus, à qui une mort prématurée ne donna pas le temps de parvenir au consulat; et de ce mari, ou du commerce adultère avec Caracalla, elle eut un fils qui porta un grand nombre

de différents noms. Il fut appelé Bassianus, du nom de son bisaïeul; Avitus, à cause de son grand-père; Varius, du nom de son père : lorsqu'il fut empereur, il s'attribua les noms de Marc Aurèle Antonin; enfin, la dignité de prêtre du Soleil, que l'on adorait à Émèse sous le nom d'Héliogabale [1]; et le zèle insensé qu'il témoigna pour ce culte lui fit donner à lui-même le nom d'Héliogabale, sous lequel il est principalement connu dans l'histoire.

Dio, Herod. Capit. Lamprid.

Mæsa, en se retirant à Émèse, emmena avec elle ses filles, toutes deux veuves, et ses deux petits-fils, dont l'un, c'est-à-dire Héliogabale, avait treize ans, et l'autre neuf. Elle tâcha d'abord de se consoler du changement arrivé dans sa fortune, en faisant conférer à l'aîné de ses petits-fils le sacerdoce du temple d'Émèse, qu'avait possédé leur bisaïeul. C'était une grande et belle place dans le pays : elle donnait l'intendance d'un temple magnifique, tout brillant d'or et de pierres précieuses, où envoyaient leurs offrandes tous les princes et les peuples de l'Orient. Le simulacre du dieu était, comme celui de Vénus à Paphos, une pierre de figure conique, de couleur noire, que l'on prétendait être tombée du ciel, et que la superstition révérait comme une image du Soleil, qui n'était pas faite de main d'homme. Les cérémonies religieuses s'y exécutaient pompeusement; les habits sacerdotaux étaient superbes; et lorsque le jeune prêtre, qui joignait aux graces de l'enfance une beauté ravissante, paraissait revêtu

[1] On prétend que ce nom doit s'écrire *Elagabal* : et de fait, cette façon de l'énoncer se rapporte mieux à l'étymologie hébraïque ou phénicienne qu'on lui attribue avec assez de vraisemblance, *el haggabar*, le dieu puissant. J'ai suivi la forme qui a prévalu dans l'usage.

de ces ornements, il attirait et charmait tous les regards : on pouvait le comparer, dit Hérodien, aux plus belles représentations de Bacchus. On accourait de toutes parts pour le voir célébrer les sacrifices et les fêtes, danser en chœur au son de la flûte et de toutes sortes d'instruments de musique, et l'on ne pouvait se lasser d'admirer un si bel enfant.

Mais nuls spectateurs ne le considéraient plus curieusement que les soldats. Il y en avait une légion campée près d'Émèse : de ce camp ils se rendaient en foule au temple ; ils y voyaient Héliogabale, ils s'attachaient à lui ; et l'amour qu'ils conservaient pour Caracalla, leur haine pour Macrin, leur faisaient prendre un vif intérêt à un jeune prince parent de l'un, ennemi né de l'autre. Une légion campée près d'Émèse le reçoit dans son camp, et le proclame empereur.

Mæsa, femme ambitieuse à l'excès, et résolue de tout risquer plutôt que de demeurer dans l'obscurité de la condition privée, dès qu'elle fut instruite de ces dispositions favorables, se mit en devoir d'en profiter. Elle commença par semer le bruit que le jeune Héliogabale était non seulement parent, mais fils de Caracalla; et, ne craignant point de déshonorer ses filles, elle disait que cet empereur les avait aimées, et qu'elles avaient eu pour lui toutes les complaisances qu'il exigeait. A ce motif, qui faisait une forte impression sur les troupes, elle ajoutait un attrait encore plus puissant. Ayant amassé de grandes richesses pendant le temps de son crédit, elle répandait l'argent parmi les soldats, et elle leur promettait de plus abondantes largesses encore dans la suite : elle se montrait disposée à épuiser ses trésors, s'ils mettaient son petit-fils sur le trône.

Elle fut très-bien servie dans l'exécution de ses desseins par Eutychien et par Gannys, l'un affranchi des Césars, l'autre instituteur et gouverneur de l'enfance d'Héliogabale. Ces deux hommes, quoique avec des caractères très-différents, étaient l'un et l'autre puissants en intrigues. Ils échauffèrent les esprits des soldats de la légion campée près d'Émèse; et ils agirent si efficacement auprès d'eux, qu'ils les engagèrent à recevoir pendant la nuit le jeune prince dans leur camp, et à le reconnaître pour empereur. Au moment convenu, ils le revêtirent d'une robe pareille à celle que portait Caracalla dans son enfance, afin de fortifier la ressemblance qu'ils lui attribuaient avec celui qu'ils disaient être son père; et Héliogabale, accompagné d'eux et de toute sa famille, s'étant présenté à une des portes du camp, il y fut reçu au milieu de mille acclamations de joie, décoré du nom d'Antonin, et salué empereur. Cet événement est daté par Dion de la *nuit* du 15 au 16 mai. Les soldats, après une pareille démarche, s'attendant bien à être attaqués par Macrin, munirent leur camp de toutes sortes de provisions, et se préparèrent, s'il en était besoin, à soutenir un siége.

Un corps de troupes envoyé par Macrin contre lui passe dans son parti.

Macrin regarda d'abord ce mouvement comme peu de chose, et dédaignant de se mettre lui-même en campagne contre un enfant, il se contenta d'envoyer Ulpius Julianus, l'un de ses préfets du prétoire, avec quelques troupes pour châtier les rebelles. Le préfet avait dans sa petite armée un corps d'auxiliaires Maures, extrêmement attachés à Macrin leur compatriote, et tout dévoués pour sa cause. S'il eût profité de leur ardeur, il pouvait en arrivant forcer le camp des mutins, et tout d'un coup terminer la querelle. Déja quel-

ques-unes des portes du camp étaient enfoncées; mais soit que la timidité le retînt, ou l'espérance d'une soumission volontaire de la part de ceux qu'il attaquait, il fit retirer ses troupes et manqua l'occasion, qui ne revint plus.

Les assiégés pendant la nuit fortifièrent leurs portes par de nouveaux ouvrages; et le lendemain, lorsque Julianus vint leur livrer un second assaut, ils le soutinrent avec un courage qu'avait augmenté l'heureux succès de leur résistance du jour précédent. En même temps ils firent monter sur le mur le jeune Héliogabale, qu'ils nommaient Antonin, et, le montrant à leurs camarades, ils les invitaient à reconnaître le fils et l'héritier d'un empereur qui les avait tant aimés. « Que faites-vous? leur criaient-ils. Pourquoi employez-« vous vos armes contre le fils de votre bienfaiteur? » Ils comparaient avec le visage de leur nouveau prince des portraits de Caracalla enfant, et, voyant les choses comme ils voulaient les voir, ils y observaient une ressemblance qu'y mettait leur imagination prévenue. Ils achevèrent de séduire les assiégeants en faisant briller à leurs yeux l'argent qu'ils avaient reçu de Mæsa, et en leur représentant qu'il ne tenait qu'à eux de mériter de pareilles libéralités. Héliogabale parla lui-même du haut du mur; il tint les discours qui lui avaient été dictés, et confirma les promesses que l'on faisait en son nom. Les soldats de Julianus, qui, si l'on excepte les Maures, avaient peu d'attache au parti pour lequel ils combattaient, cédèrent sans peine à de si douces amorces. En vain leurs tribuns et leurs centurions firent des efforts pour les retenir : bien loin d'écouter aucune remontrance, les soldats furieux se

jettent sur leurs officiers et les massacrent, enhar à ce crime par un émissaire d'Eutychien, qui prom tait aux meurtriers la dépouille et le grade de cel qu'ils auraient tué. Julianus se déroba dans le momen à leur fureur par la fuite; et les séditieux, libres alor de tout obstacle, passent dans le camp de ceux qu'il étaient venus assiéger. Le nombre des rebelles s'accru encore par les transfuges, qui accoururent de toutes parts, attirés par l'amour de la nouveauté et par de flatteuses espérances.

Macrin donne à son fils le rang et le titre d'Auguste. Largesses à cette occasion.

Macrin, en faisant partir Julianus contre les révoltés d'Émèse, n'était pas demeuré oisif; mais il avait pris sur lui des soins tranquilles et des mesures de politique plus convenables à son inclination que les opérations de la guerre. Averti par le danger combien il lui était nécessaire de s'affermir de plus en plus, et cherchant l'occasion de faire une nouvelle largesse aux troupes dont il avait un intérêt si pressant de gagner l'affection, il résolut d'élever son fils au rang d'Auguste. Pour cela, il se transporta à Apamée, où était un camp de prétoriens, et après avoir de leur consentement déclaré Auguste le jeune Diadumène, qui n'avait pas dix ans accomplis, il promit aux soldats vingt mille sesterces par tête[1], et leur en distribua sur-le-champ quatre mille[2], accompagnant cette libéralité d'autres dons encore et d'autres faveurs. Il gratifia aussi le peuple, à ce même sujet, d'une distribution de six cents sesterces[3] en faveur de chaque citoyen de Rome, comme pour tenir lieu d'un repas

[1] Deux mille cinq cents livres.
[2] Cinq cents livres.
[3] Soixante-quinze livres.

public et donné à toute la multitude ; et par une petite finesse, voulant cacher un motif que les circonstances rendaient évident et palpable, dans la lettre qu'il écrivit pour annoncer cette largesse, il ne dit pas un mot de la rébellion d'Émèse, et présenta pour seule et unique objet la promotion de son fils au rang suprême d'Auguste.

Il en était là, lorsqu'il apprit le mauvais succès de l'affaire d'Émèse et la trahison de ses troupes qui avaient passé dans le camp de son rival. Cette nouvelle lui fut rapportée d'une façon singulière et insultante. Julianus avait été bientôt découvert dans l'asile où il était allé se cacher. Il y fut tué, et un soldat lui ayant coupé la tête, l'enveloppa dans un paquet de plusieurs linges bien ficelé et cacheté du sceau de Julianus lui-même ; après quoi il partit, et vint se faire annoncer à Macrin comme lui apportant la tête d'Héliogabale. Pendant qu'on développa le paquet, le soldat s'enfuit, et Macrin, reconnaissant la tête de Julianus, conçut sa disgrace, dont il ne tarda pas à apprendre le détail. Effrayé, il se retira à Antioche ; et aussitôt les soldats qui venaient de proclamer son fils Auguste, se déclarèrent contre lui et pour Héliogabale.

Les deux partis se trouvèrent alors en état de se contrebalancer. Malgré tant de défections, il restait à Macrin un assez grand nombre de troupes dont la fidélité n'avait point encore branlé ; et Héliogabale, par les forces qu'il avait acquises, était devenu assez puissant pour ne point craindre de sortir de son camp et de tenir la campagne. En même temps, des courriers furent dépêchés de part et d'autre, des lettres

envoyées dans toutes les provinces et à toutes les armées. La contrariété des intérêts y produisit des mouvements, y excita des troubles, mais qui n'eurent pas de grandes suites, parce que la querelle fut bientôt décidée.

Lettres plaintives qu'il écrit au sénat et au préfet de la ville.

Dion nous a conservé un précis des lettres que Macrin écrivit en cette occasion au sénat et à Marius Maximus préfet de la ville, et il faut avouer qu'il n'en résulte pas une idée bien avantageuse du courage ni de la prudence de cet empereur. Dans celle qui s'adressait au sénat, Macrin parlait avec beaucoup de mépris d'Héliogabale, qu'il traitait d'enfant et d'étourdi. Il n'y a rien là qui doive étonner; mais il se plaignait bien inconsidérément, ce me semble, des soldats qu'il avait tant de raisons de ménager, et il leur reprochait leur avidité que rien ne pouvait assouvir et à laquelle il attribuait la pente qu'ils avaient à le quitter. Il témoignait aussi de la pusillanimité et de la défiance en se consolant de son malheur par la satisfaction qu'il ressentait, disait-il, d'avoir pu survivre à un tyran parricide qui était le fléau de l'univers. Enfin son peu de jugement paraissait en ce qu'il insistait beaucoup sur le bas âge d'Héliogabale, pendant qu'il venait de nommer Auguste son fils qui était de quatre ans plus jeune. La lettre à Marius Maximus contenait uniquement des plaintes contre les soldats. Macrin y disait entre autres choses qu'il était impossible de leur payer ce qu'ils prétendaient leur être dû, vu que les augmentations seules accordées par Caracalla se montaient à deux cent quatre-vingts millions de sesterces par an[1]. Cette allégation pouvait être vraie, mais elle

[1] Trente-cinq millions de livres tournois.

était bien déplacée dans un temps de trouble et où le sort de celui qui écrivait dépendait absolument des gens de guerre.

Héliogabale déclaré ennemi public par le sénat.

Le sénat, quoique assez peu content de Macrin et peu prévenu d'estime pour lui, avait encore plus mauvaise idée du gouvernement d'un enfant, conduit par des femmes et deux ministres tels qu'Eutychien et Gannys. Cette compagnie suivit donc ses maximes; elle demeura fidèle à l'empereur qu'elle avait reconnu, et déclara ennemis publics Héliogabale, son cousin, Soœmis et Mamée leurs mères et Mæsa leur aïeule, offrant, conformément à ce qu'avait fait Macrin, l'amnistie à ceux qui avaient embrassé leur parti, s'ils revenaient à résipiscence. Mais ce n'étaient point des décrets du sénat qui pouvaient terminer une semblable querelle: il fallut que les armes en décidassent.

Bataille où Macrin est vaincu.

Macrin ayant rassemblé toutes ses forces, se préparait à aller attaquer Héliogabale. Celui-ci lui épargna plus de la moitié du chemin, et s'étant mis en marche, il fit une telle diligence, que Macrin eut assez de peine à venir à sa rencontre près d'une bourgade qui n'était qu'à dix-huit milles d'Antioche.

Là, les armées se choquèrent le sept juin. Gannys, qui commandait celle d'Héliogabale, quoiqu'il n'eût aucune expérience dans la guerre et qu'il eût toujours vécu dans les délices, trouva néanmoins dans un génie heureusement né assez de ressources pour faire le métier de capitaine. Il sut s'emparer d'un poste important; il rangea avantageusement ses troupes en bataille, et il les encouragea puissamment par le motif de la nécessité de vaincre, si elles ne voulaient éprouver la vengeance d'un ennemi justement irrité. Cependant les

prétoriens de Macrin, tous gens d'élite, et devenus plus alertes et plus dispos parce qu'on les avait déchargés de ce qu'il y avait de plus pesant dans leur armure, combattirent avec tant de valeur, qu'ils enfoncèrent les ennemis et commencèrent à jeter parmi eux le désordre. En ce péril, l'ambition et l'audace firent de Mæsa et de Soæmis des héroïnes; elles descendirent de leurs chars, et courant au-devant des fuyards, elles s'efforcèrent de les retenir par leurs cris et par leurs larmes. Le jeune Héliogabale aussi donna, en cette seule occasion de sa vie, quelques signes de vigueur. Monté sur un cheval de guerre, l'épée nue à la main, il animait les siens à retourner au combat à son exemple. Ces exhortations opérèrent leur effet. La honte réveilla le courage dans les vaincus. Ils s'arrêtent, ils se rallient, ils font ferme, et se mettent en devoir de ragagner le terrain qu'ils avaient perdu.

On peut placer en ce moment, où les affaires d'Héliogabale se rétablirent, ce que raconte Hérodien d'un grand nombre de transfuges, qui abandonnèrent Macrin pour passer dans le parti opposé. Cette désertion effraya Macrin, et désespérant avant le temps, il eut la lâcheté de quitter le champ de bataille pendant que ses prétoriens se battaient vaillamment pour sa cause. Ces braves gens ne sachant ce qu'était devenu leur empereur, ne laissèrent pas de soutenir le combat pendant long-temps. Leur propre gloire était pour eux un suffisant aiguillon. Enfin néanmoins Héliogabale, que les transfuges avaient averti de la fuite de Macrin, ayant fait représenter aux prétoriens qu'ils combattaient sans objet, et qu'un lâche qui les avait abandonnés ne méritait pas qu'ils se sacrifiassent pour lui; que d'ailleurs

ils n'avaient rien à craindre en se rendant, et que non seulement il leur accordait le pardon, mais la continuation de leur service auprès de sa personne; ils se résolurent à se soumettre sans avoir été vaincus, et ils reconnurent Héliogabale pour empereur.

Il se sauve à Antioche, et de là ayant traversé l'Asie mineure, il est arrêté à Chalcédoine.

Macrin, au sortir du combat, pour se faire recevoir dans Antioche, répandit le bruit qu'il avait remporté la victoire. Arrivé en cette ville, son premier soin fut de tâcher de mettre son fils en sûreté, et il chargea des personnes de confiance de le mener chez Artabane roi des Parthes. Pour lui, il se proposait de gagner Rome, espérant d'y trouver le sénat et le peuple favorablement disposés à son égard, et de pouvoir renouveler la guerre avec les forces d'Occident. Son espérance n'était pas tout-à-fait vaine; et, comme je l'ai observé, on craignait à Rome la tyrannie des Syriens, l'avidité et la hauteur de Mæsa et la jeunesse d'Héliogabale.

Macrin partit d'Antioche déguisé et peu accompagné, et étant venu à Èges en Cilicie, il prit des chevaux de poste, comme un courrier de l'empereur. Il traversa ainsi la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, et vint à Chalcédoine, où ayant envoyé demander de l'argent à un intendant du domaine impérial, il fut par là reconnu et arrêté. Bientôt arrivèrent ceux qui avaient été envoyés à sa poursuite par Héliogabale. Ils s'emparèrent de sa personne et le menèrent jusqu'en Cappadoce. Là, ayant appris que son fils avait été tué, Macrin ne put pas survivre à ce dernier désastre, et de désespoir il se jeta en bas de sa voiture, et se rompit l'épaule en tombant. Comme sa blessure apparemment ne permettait pas d'espérer qu'on pût

Mort de Diadumène et de Macrin.

Eus. Chron. lui faire achever le voyage, on le tua dans la ville d'Archélaïs en Cappadoce, et on porta sa tête à Héliogabale.

Ainsi périt Macrin à l'age de cinquante-quatre ans, n'ayant régné que quatorze mois moins trois jours. Son fils, dont la mort précéda et hâta la sienne, n'était âgé que de dix ans. Leur élévation subite ne servit à l'un et à l'autre qu'à leur procurer une fin sanglante et funeste. Il est également singulier et honteux pour Macrin, que dans un âge mûr, instruit par une longue expérience des plus grandes affaires, il ait été vaincu par un enfant dont à peine il connaissait le nom.

Jugement sur Macrin. Il fut regretté au moins par comparaison avec son infame successeur : car Dion prétend que par lui-même il méritait peu d'être aimé, et que la mollesse à laquelle il se livra et quelques traits de rigueur injuste annonçaient un gouvernement qui l'eût indubitablement fait haïr.

Capit. Mac. 13. Il est pourtant certain qu'il avait quelques bonnes qualités. Capitolin, qui ne lui est nullement favorable, lui fait honneur d'un très-beau plan de réforme dans la jurisprudence. Il assure que Macrin avait dessein d'abolir tous les rescrits des empereurs, afin que les lois seules fissent autorité dans les jugements. Il lui paraissait abusif que les fantaisies de princes tels que Caracalla et Commode eussent force de lois ; et il remarquait que Trajan n'avait point voulu répondre par des rescrits aux requêtes qui lui étaient adressées, de peur que l'on ne tirât à conséquence ce que le prince accordait souvent pour des cas particuliers et à la considération des personnes. La brièveté du règne de Macrin ne lui permit pas d'exécuter son dessein.

On peut juger qu'il se serait maintenu aisément contre le mouvement tumultuaire qui le renversa, s'il eût eu autant de courage que d'esprit.

Nonia Celsa, sa femme, n'a pas dans l'histoire une bonne réputation pour les mœurs et la conduite. On ne peut guère douter qu'elle n'ait reçu le titre d'*Augusta*. Lampride rapporte une lettre dans laquelle Macrin se félicite avec elle en des termes outrés, et dont l'excès va jusqu'au ridicule, de ce que leur fils a acquis le nom d'Antonin. Mais on doit avoir peu de confiance aux pièces données pour originales par les écrivains de l'histoire Auguste : plusieurs sont manifestement fabriquées, et souvent je n'en fais par cette raison aucune mention.

Nonia Celsa sa femme eut le titre d'*Augusta*. Capit. Macr. 14, et Lamprid. Diod. 5 et 7.

HÉLIOGABALE.

SUITE

DU LIVRE XXIII.

FASTES DU RÈGNE D'HÉLIOGABALE.

AN. R. 969. DE J.C. 218. M. OPELIUS MACRINUS AUGUSTUS II.
.... ADVENTUS.

Héliogabale vainqueur vient à Antioche, et sauve cette ville du pillage.

Il adresse une lettre au sénat, et un édit au peuple, prenant, en vertu des seuls suffrages des soldats, tous les titres de la puissance impériale.

Il promet de ne point conserver de ressentiment des délibérations prises par le sénat contre lui et contre la mémoire de Caracalla ; et il tint parole.

Il fait mourir les principaux amis et partisans de Macrin, et plusieurs autres illustres personnages.

Il se transporte à Nicomédie, où il commence à manifester son goût pour la débauche et pour un luxe insensé.

Il tue de sa propre main Gannys, à qui il avait les plus grandes obligations.

Divers mouvements de révolte, qui demeurent sans effet.

M. Aurelius Antoninus Augustus II. An. R. 970.
.... Sacerdos. De J.C. 219.

Héliogabale comptait le consulat qu'il prenait cette année pour le second, parce qu'il s'était ridiculement attribué celui de Macrin.

Sa folie pour le culte du dieu Héliogabale, dont il était prêtre, et dont il porte le nom dans l'histoire.

Il vient à Rome. Son aïeule et sa mère entrent au sénat avec lui.

Sénat de femmes.

Il bâtit à son dieu un temple, dans lequel il transporte tous les objets les plus sacrés de la vénération des Romains. Lui-même préside aux cérémonies religieuses, et célèbre les fêtes de ce dieu étranger avec une pompe et une dépense infinies.

Tous les événements de son règne se réduisent à ses débauches monstrueuses, et à la fureur de son luxe.

Sujets indignes mis dans toutes les places.

M. Aurelius Antoninus Augustus III. An. R. 971.
Eutychianus Comazon. De J.C. 220.

Le collègue d'Héliogabale dans le consulat était un affranchi, à qui son premier métier de farceur avait fait donner le nom de Comazon, qui a cette signification en grec. Il fut aussi préfet du prétoire, et trois fois préfet de Rome.

Gratus Sabinianus. An. R. 972.
Seleucus. De J.C. 221.

Colonie d'Emmaüs, autrement Nicopolis, renouvelée et rétablie par le ministère de Jule Africain, savant chronologiste chrétien, qui finissait sa chronique à cette année.

Prétendu phantôme d'Alexandre, qui parcourt avec quatre cents hommes la Mésie et la Thrace, et disparaît en Asie.

Héliogabale, sur les sollicitations de Mæsa, adopte Alexien son cousin, fils de Mamée, le fait César, le désigne consul pour l'année suivante avec lui, et change son nom en celui d'Alexandre.

Il le prend en haine, et veut le dépouiller des droits et des titres qu'il lui avait donnés, et le faire *périr.* Sédition des prétoriens, qui force Héliogabale de se réconcilier avec son fils adoptif.

An. R. 973. M. Aurelius Antoninus Augustus IV.
De J.C. 222. M. Aurelius Alexandre Cæsar.

Héliogabale, renouvelant ses mauvais desseins contre Alexandre, est tué avec sa mère dans le camp des prétoriens le onze mars.

Sa mémoire est détestée, et son nom effacé des fastes.

§ III. Inconvénients d'un gouvernement militaire, prouvés par l'élévation d'Héliogabale. Il préserve Antioche du pillage. Il écrit au sénat, et adresse un édit au peuple. Il s'attribue sans décret du sénat tous les titres de la puissance impériale. Son acharnement sur Macrin. Il s'approprie ridiculement le consulat de Macrin. Il fait mourir un grand nombre d'illustres personnages. Diverses conspirations tramées par des gens

de néant. A Nicomédie, Héliogabale tue de sa propre main Gannys. Il donne toute sa confiance à Eutychien. Second consulat d'Héliogabale. Il dédaigne l'habillement romain, et y substitue le luxe de Phénicie. Il vient à Rome. Mæsa entre au sénat, et y fait la fonction de sénateur. Sénat de femmes. Zèle insensé d'Héliogabale pour le culte de son dieu. Indécence et extravagance de ses mariages. Ses débauches monstrueuses. Autres indécences de sa conduite. Son luxe insensé. Toutes les places données à d'indignes sujets. Projet de guerre contre les Marcomans. Prétendu présage de la chute d'Héliogabale. Indignation de tous les ordres, et en particulier des soldats contre ce prince. Caractère aimable d'Alexien son cousin, fils de Mamée. Mæsa engage Héliogabale à adopter son cousin. Il change son nom d'Alexien en celui d'Alexandre. Il veut pervertir son fils adoptif, et en est empêché par Mamée. Il le prend en aversion, et veut s'en défaire par des embûches furtives. Il l'attaque ouvertement. Une sédition des prétoriens l'oblige à feindre de se réconcilier avec lui. Il reprend bientôt ses premiers desseins. Il fait sortir tous les sénateurs de Rome. Les prétoriens se soulèvent, et le tuent avec sa mère. Rétablissement de la colonie d'Emmaüs.

Inconvénients d'un gouvernement militaire, prouvés par l'élection d'Héliogabale.

L'HISTOIRE n'offre aucun exemple plus capable de faire sentir les inconvénients et les dangers horribles d'un gouvernement militaire, et d'une élection de souverain laissée au caprice des soldats, que l'élévation d'Héliogabale sur le trône des Césars. Un enfant de quatorze ans, syrien d'origine et n'ayant rien de romain, dont la plus puissante recommandation était d'être réputé bâtard d'un des plus méchants empereurs qui aient jamais été: voilà celui que la licence effrénée des gens de guerre mit à la tête de l'empire romain, et

aux mains duquel elle confia le sort de la plus belle et plus noble portion de l'univers.

Les suites vérifièrent l'imprudente témérité de cet indigne choix. Héliogabale fut un monstre, par une impudicité qui lui assigne le premier rang d'infamie entre tant de princes décriés pour leurs mœurs abominables, par un luxe poussé jusqu'aux derniers excès d'extravagance, par le mépris de toutes les lois, et même, ce qui peut sembler étonnant dans un tel caractère, par la cruauté. Tout jeune qu'il était, il avait déja fait preuve d'une partie de ces vices, et la souveraine puissance lui donna moyen de les déployer sans aucune retenue.

Il préserve Antioche du pillage. Dio, lib. LXXIX.

Il débuta néanmoins par un trait qui a quelque chose de louable. Le lendemain de sa victoire sur Macrin, il vint à Antioche, et ses soldats voulaient piller cette grande et opulente ville. Héliogabale les en empêcha moyennant la promesse qu'il leur fit de leur distribuer deux mille sesterces par tête [1]. Il est vrai qu'il ne lui en coûta rien, et que la somme à laquelle se montait cette largesse fut tirée des habitants d'Antioche; mais ils se trouvèrent heureux d'en être quittes à si bon compte.

Il écrit au sénat, et adresse un édit au peuple.

D'Antioche il écrivit une lettre au sénat, et adressa un édit au peuple romain. Ces deux pièces étaient remplies d'invectives contre Macrin, auquel il reprochait surtout la bassesse de sa naissance, et l'audace qu'il avait eue de se faire empereur, n'ayant pas encore le droit d'entrée au sénat. Ce dernier reproche était bien déplacé dans la bouche d'un empereur de quatorze ans. Avec aussi peu de jugement il insistait sur le bas

[1] Deux cent cinquante livres.

âge de Diadumène, nommé empereur par son père avant sa dixième année accomplie. Il en voulait singulièrement à ce jeune prince, qu'il regardait avec des yeux de rival; et dans la suite il répandit contre lui toutes sortes de bruits injurieux, qu'il obligea même des écrivains à insérer dans leurs ouvrages.

Lamprid. Heliog. 8.

Pour ce qui le concernait lui-même, Héliogabale dans sa lettre et dans son édit prodiguait les plus magnifiques promesses. Il s'annonçait comme devant prendre pour modèles de sa conduite Auguste et Marc Aurèle. Il s'engagea en particulier à ne tirer aucune vengeance des délibérations prises contre lui, ou contre la mémoire de Caracalla, en vertu des ordres de Macrin; et sur cet article, il tint parole. D'autres objets et d'autres crimes l'occupèrent, et le passé sortit de son esprit.

Dio.

Il s'attribue sans décret du sénat tous les titres de la puissance impériale.

Il fit sentir tout d'un coup combien il aurait peu de considération pour le sénat et pour les anciennes maximes, en s'attribuant sur le simple suffrage des soldats tous les titres de la puissance impériale. Dans les deux pièces dont je viens de donner le précis, il se qualifiait l'*empereur César, fils d'Antonin, petit-fils de Sévère, le pieux, l'heureux, auguste, proconsul, revêtu de la puissance tribunitienne.* Aucun de ses prédécesseurs n'en avait usé ainsi. Tous avaient voulu devoir à un décret du sénat et à une ordonnance du peuple les titres de puissance et d'honneur qui caractérisaient le rang suprême. Cette innovation était d'une dangereuse conséquence, et elle marquait dans le prince et dans son conseil ou une grande ignorance ou un grand mépris des lois.

L'indignation que les sénateurs en conçurent fut

Dio, ap. Val.

étouffée par la crainte, d'autant plus qu'il y avait ordre à Pollion, actuellement consul, d'employer la force et les armes, s'il se trouvait quelqu'un qui fît résistance. Ils décernèrent donc à Héliogabale tous les titres dont il s'était emparé. Il est vraisemblable qu'ils décorèrent aussi alors Mæsa et Soæmis du nom d'*Augusta*, qu'elles prennent sur leurs médailles. Ils regrettaient Macrin, et détestaient Caracalla ; et leur misérable servitude les avilissait au point que, contraires à tous leurs vœux, ils chargèrent Macrin d'opprobres, et le déclarèrent ennemi public, honorèrent Caracalla des plus grands éloges, et, pour comble d'ignominie et d'infortune, témoignèrent souhaiter que son fils lui ressemblât.

Tillem. Hel.

Dio.

Son acharnement sur Macrin.

L'acharnement d'Héliogabale sur Macrin, quoique peu étonnant de la part d'un ennemi, choqua néanmoins, comme poussé à l'extrême. Dans la vue de rendre odieux son prédécesseur aux gens de guerre, et de s'en faire aimer par comparaison, il rendit publics les mémoires secrets des arrangements que cet empereur avait projetés pour la réforme des armées, et la lettre dans laquelle il se plaignait beaucoup des soldats à Marius Maximus, préfet de la ville.

Il s'approprie ridiculement le consulat de Macrin.

On trouva aussi non seulement de l'excès, mais de l'extravagance dans la fantaisie qu'il eut de s'approprier le consulat de Macrin. Ce prince s'était fait consul ordinaire au commencement de l'année, et n'ayant géré sa charge tout au plus que quatre mois, il en était sorti avant qu'il fût en aucune manière question d'Héliogabale, et dans un temps où celui-ci se jugeait bien honoré du titre de prêtre du Soleil. Le nouvel empereur se rendait donc souverainement ridicule, en substituant son nom à celui de Macrin dans les fastes et

dans les actes publics; de façon qu'il s'attribuait un consulat dont il n'avait pas pu avoir l'idée même en songe. Mais ce sont là des taches légères, et qui ne valent pas la peine d'être remarquées dans un Héliogabale.

Il fait mourir un grand nombre d'illustres personnages.

Sa cruauté se manifesta avant même qu'il eût quitté la Syrie. Les principaux amis et créatures de Macrin éprouvèrent sa vengeance, tels que Julianus Nestor, préfet du prétoire, Fabius Agrippinus, gouverneur de Syrie, plusieurs chevaliers romains, Réanus, commandant en Arabie, Claudius Attalus, proconsul de Chypre, Décius Triccianus, qui commandait au temps de la révolution des prétoriens du camp d'Albe, après avoir été, comme je l'ai dit, gouverneur de la Pannonie. Des ordres furent pareillement envoyés à Rome pour mettre à mort plusieurs grands personnages, que les liaisons qu'ils avaient eues avec Macrin rendaient suspects au nouveau gouvernement. D'autres, que l'on ne pouvait accuser d'avoir eu aucune part aux troubles précédents, mais qui par leur crédit, par leurs places, par leurs talents semblaient capables de se faire craindre, furent sacrifiés aux ombrages que l'on avait conçus d'eux. Dion en nomme plusieurs, qui ne nous sont pas d'ailleurs connus, quoiqu'ils eussent un rang considérable dans la république; et cet historien observe qu'Héliogabale, en abattant un si grand nombre de têtes illustres, ne daigna pas même en écrire un seul mot au sénat.

Ce prince et son conseil traitaient tout-à-fait cavalièrement les affaires les plus graves, et ils semblaient se jouer de la vie des premiers hommes de l'empire. Silius Messala et Pomponius Bassus furent déférés par

ordre du ministère comme mécontents du gouvernement, et sur cette condamnation vague condamnés à mort. Après le jugement arriva une lettre d'Héliogabale au sénat, dans laquelle commençant d'abord par se plaindre de ce que ces deux sénateurs s'étaient rendus les censeurs de sa conduite et les inquisiteurs de ce qui se passait dans le palais, il ajoutait : « Je ne vous « envoie point les preuves de la conspiration qu'ils « avaient tramée contre moi, parce que ces pièces se- « raient maintenant inutiles, et les trouveraient déja « morts. »

Diverses conspirations tramées par des gens de néant.

Au reste, les soupçons qu'il se formait d'intrigues concertées pour envahir le trône, n'étaient pas sans quelque fondement. Après l'exemple de son élévation, et dans la confusion où étaient toutes choses par la licence militaire et par le mauvais gouvernement, il n'était personne qui ne crût pouvoir aspirer à l'empire. Dion cite jusqu'à cinq entreprises de cette nature, toutes tentées par des hommes plus méprisables les uns que les autres ; et ce ne sont pas les seules, mais les plus importantes dont il ait eu connaissance. Deux de ces chefs de conspiration étaient sénateurs, mais l'un avait servi long-temps comme centurion ; l'autre était fils d'un médecin. Un fils de centurion, un ouvrier en laine, eurent la même audace. Un homme du peuple essaya de soulever la flotte de Cyzique pendant que l'empereur était à Nicomédie. Tous ces mouvements demeurèrent sans effet, et ne causèrent que la perte de leurs auteurs. Mais ils n'en prouvent pas moins l'affreux désordre, où l'altération des anciennes maximes, et l'indignité de ceux qui remplissent la première place, sont capables de plonger les plus puissants

états. Et ce n'est ici encore que l'échantillon du trouble et de la combustion où nous verrons l'empire romain dans un certain nombre d'années.

A Nicomédie Héliogabale tue de sa propre main Gannys. Dio, ap. Val.

Je viens de parler du séjour d'Héliogabale à Nicomédie. Il s'y était transporté pour s'approcher de Rome, et il y passa l'hiver. En y arrivant il se souilla d'un meurtre plus criant encore que tous ceux que j'ai rapportés jusqu'ici. Il avait les plus étroites obligations à Gannys, instituteur de son enfance, et principal instrument de sa haute fortune. C'était Gannys qui avait tramé l'intrigue, soulevé les soldats, introduit le jeune Héliogabale dans le camp, contribué plus qu'aucun autre à la victoire sur Macrin. Gannys était estimé de Mæsa, et ne plaisait que trop à Soæmis. Peu s'en fallut même qu'il ne l'épousât avec le consentement du prince son fils, qui ne s'éloignait pas de lui donner le nom de César. Avec de grands vices il réunissait des qualités très-estimables. Il aimait le plaisir; il recevait volontiers de l'argent; mais il n'exerça jamais sur personne aucune vexation odieuse, et il se montrait même bienfaisant. Nous avons vu qu'il était brave et entendu dans la guerre. Ministre appliqué, gouverneur attentif, il voulait que son élève se donnât de bonne grace aux affaires, et observât les règles de la sagesse et de la retenue dans sa conduite. C'est par cet endroit qu'il s'attira la colère d'Héliogabale, qui fut assez lâchement cruel pour lui porter le premier coup de sa propre main, parce qu'aucun soldat n'osait commencer l'exécution. Cette horrible ingratitude dévoila pleinement le mauvais cœur du nouveau prince, et le rendit l'objet de la détestation publique.

Il donne

Non moins digne de blâme dans ses amitiés que

toute sa confiance à Euthychien. Dio, lib. LXXIX.

dans ses haines, Héliogabale accorda toute sa faveur et toute sa confiance à Eutychien, flatteur et imitateur de ses vices, homme sans aucun sentiment de pudeur, bouffon et farceur de profession, en sorte que le surnom même lui en fut donné, et qu'on le désignait aussi communément par le nom de *Comazon*, qui signifie en grec *farceur*, que par son vrai nom. Héliogabale combla ce misérable de dignités et d'honneurs. Il le fit préfet du prétoire, consul avec lui, et, ce qui était sans exemple, trois fois préfet de la ville. Il n'écoutait que lui et ses semblables ; et Mæsa elle-même, à qui il devait tant, et dont la morale n'était nullement austère, perdit une partie de son crédit auprès de lui, parce qu'elle entreprit de lui faire quelques remontrances.

Herod. l. v.

Second consulat d'Héliogabale. Il dédaigne l'habillement romain, et y substitue le luxe de Phénicie. An. R. 970. Dio, et Herod.

Héliogabale prit à Nicomédie un consulat qu'il compta pour le second, parce qu'il s'était attribué celui de Macrin. Dion observe que ce prince, contempteur de toutes les bienséances, parut contre l'usage, le jour des vœux annuels, trois janvier, avec la robe triomphale. Ses excès en ce genre furent poussés bien plus loin, au rapport d'Hérodien. Il dédaignait tous les habillements et toutes les étoffes à la mode des Grecs et des Romains. La laine était trop vile pour lui ; il lui fallait de la soie teinte en pourpre, et relevée en broderie d'or. On sait combien la soie était alors une marchandise rare et précieuse. Le luxe même le plus hardi n'osait encore l'employer qu'en le mêlant avec d'autres matières, si l'on en excepte quelques femmes, qui en avaient porté rarement des étoffes pleines. Héliogabale fut le premier des Romains qui adopta cette mollesse jusque là inconnue aux hommes. La forme des vêtements dont il usait ne répugnait pas moins aux mœurs

Lamprid. Heliog. 26.

Herod.

romaines. Il s'habillait en prêtre du Soleil, et non en empereur : une robe à la phénicienne, un collier, des bracelets, une manière de tiare ou de couronne toute brillante d'or et de pierreries; et en cet équipage il célébrait publiquement les fêtes de son dieu chéri, et il exécutait les danses qui faisaient parti de la cérémonie.

Mæsa, qui avait du jugement et du sens, conçut combien ce violement de tous les usages pouvait nuire à son petit-fils. Elle lui représenta, que se disposant d'aller à Rome, il choquerait tous les yeux par un habillement qui serait regardé comme étranger et barbare, indigne de la gravité d'un homme et d'un empereur, et pardonnable seulement à la mollesse des femmes. La conséquence qu'il tira de ces avis de son aïeule est singulière. Il en conclut qu'il devait façonner les yeux romains à sa manière de se vêtir, avant que de se montrer à eux en personne. Dans cette vue il se fit peindre en pied avec ses ornements sacerdotaux, ayant à côté de lui la figure du dieu dont il était le prêtre; et il ordonna que ce tableau fût placé dans le sénat au lieu le plus apparent, audessus de la statue de la Victoire, que tous les sénateurs, à mesure qu'ils entreraient, lui offrissent de l'encens et des libations de vin. Hérodien ne nous dit point quel fut l'effet de cette précaution bizarre; mais il est aisé de penser qu'elle ne fit que hâter l'indignation des Romains, en exposant à leurs regards ce qu'ils ne connaissaient encore que sur le rapport de la renommée. Pour achever de les irriter, il commença à leur manifester alors son zèle insensé pour le culte de son dieu, dont il ordonna à tous les

prêtres de prononcer et d'invoquer le nom dans leurs sacrifices avant celui de toute autre divinité.

Il vient à Rome.

Comme Mæsa souhaitait beaucoup de retourner à Rome, où elle avait autrefois brillé, et où elle allait reparaître avec un prodigieux accroissement de grandeur, il est probable qu'Héliogabale s'y rendit le plus tôt qu'il fut possible. A son entrée dans sa capitale, il fit au peuple les largesses accoutumées en pareil cas, et donna des jeux magnifiques.

Mæsa entre au sénat, et y fait fonction de sénateur. Lamprid. Heliog. 4.

L'ambition de Mæsa l'empêcha de se dire à elle-même[1] ce qu'elle avait si bien remontré à son petit-fils. Elle ne craignit point d'irriter et de blesser les esprits par une nouveauté encore plus choquante que la parure d'Héliogabale. Elle entra et fit entrer sa *fille* avec l'empereur au sénat; elle dit son avis comme membre de la compagnie; elle fut nommée à la tête du sénatus-consulte, comme ayant assisté à la rédaction. C'est un exemple unique dans l'histoire romaine. Jamais ni Livie ni Aprippine elle-même n'avaient attenté rien de pareil; et dans la suite nulle princesse ne s'autorisa de ce qui avait été accordé à Mæsa et à Soæmis, pour révendiquer les mêmes prérogatives.

Sénat de femmes. Lamprid. 2 et 4.

Les affaires d'état ne touchaient pas beaucoup Soæmis, qui vivait, selon l'expression de Lampride, en courtisane. Elle était faite pour le frivole; et son fils la servit dans son goût, en établissant sur le mont Quirinal un sénat de femmes dont il la nomma prési-

[1] J'attribue principalement à l'aïeule d'Héliogabale ce que Lampride dit de sa mère, parce que les soins et les traits d'ambition paraissent mieux convenir au caractère de Mæsa qu'à celui de Soæmis. D'ailleurs le même Lampride rapporte expressément en deux endroits (12 et 15) qu'Héliogabale menait son aïeule au sénat.

dente. Il se tenait en ce lieu dès auparavant des assemblées de dames en certains cas de cérémonie. Métamorphosées en sénat, ces assemblées décidèrent de ce qui regardait les ajustements des femmes, la distinction des voitures dont il serait permis à chacune de se servir selon la différence des conditions, le cérémonial des salutations entre elles, et autres affaires de cette importance.

Zèle insensé d'Héliogabale pour le culte de son dieu.

Dio, Herod. Lamprid. 3, 6, 7.

Les affaires dont s'occupait l'empereur n'étaient pas plus sérieuses. Il n'eut rien plus à cœur, dès qu'il fut arrivé, que d'y établir le culte du dieu qu'il révérait sur les ruines de tout autre culte. Il ne se contentait pas de lui donner la préférence sur les autres dieux, et même sur Jupiter Capitolin; ce n'était pas assez pour lui de les dégrader tous, et de les faire valets de chambre du sien, ses intendants, ses secrétaires; il voulait qu'aucun autre dieu que ce nouveau venu ne fût honoré dans Rome; et pour cet effet, dans le temple qu'il lui construisit sur le mont Palatin, il concentra tous les objets les plus sacrés de la vénération des Romains. Il y fit transporter la pierre Pessinonte, qui était appelée la grande mère des dieux, le Palladium, le feu éternel de Vesta, les boucliers de Numa. Il eut encore intention d'y réunir les cérémonies religieuses des Juifs et des Samaritains, et même, par le plus insensé de tous les projets, le rit chrétien, ennemi irréconciliable de tout culte profane. Il ne pouvait pas réussir dans ces dernières vues. Les païens furent plus traitables, et Héliogabale eut la satisfaction d'assembler autour de son dieu tout ce qu'il y avait de plus grand dans l'empire, le sénat et l'ordre des chevaliers qui l'environnaient en amphithéâtre, les gardes préto-

riennes qui l'accompagnaient pendant qu'il faisait les fonctions de son sacerdoce. Il en résulta néanmoins dans les esprits un vif sentiment d'indignation, mais qui cédait à la politique.

Je n'étalerai point ici le luxe et la profusion qui régnaient dans les ornements du temple et dans la pompe des sacrifices, les hécatombes des taureaux, les amas de parfums, le vin le plus vieux et le plus exquis répandu par tonnes et coulant par ruisseaux avec le sang des victimes, les entrailles des animaux immolés portées dans des bassins d'or par les plus illustres personnages de l'état, qui étaient forcés de se tenir honorés de ces vils ministères. Héliogabale lui-même, oubliant toute décence, se donnait en spectacle vêtu de sa robe sacerdotale à la Phénicienne, ayant le tour des yeux peint, les joues colorées de vermillon[1], et déshonorant, dit Hérodien, par ce fard artificiel, le beau et gracieux visage qu'il avait reçu de la nature. En cet état il dansait et chantait, marchant à reculons devant la statue du dieu portée en procession. Les réjouissances publiques, les illuminations, les largesses de viande, d'animaux, de vases d'or et d'argent, d'étoffes précieuses, rendaient la fête complète.

Ces comédies n'étaient pas un pur jeu de la part du prince. La persuasion réelle, ou, si nous voulons parler plus juste, la superstition y entrait pour beaucoup. On ne peut guère, ce semble, attribuer qu'à ce motif la circoncision, à laquelle il se soumit, et la loi qu'il s'imposa de s'abstenir de chair de porc. Je ne sais si l'on doit croire qu'il eut même la pensée de se faire

[1] Φῦσαι τε πρόσωπον ὡραῖον ὑβρίζων βαφικαῖς ἀσχήμοσιν. (Hérodian.

eunuque, pour imiter les prêtres de Cybèle : mais il n'y a point de raison de se refuser au témoignage des historiens, qui assurent qu'il portait sur lui des amulettes sans nombre et de toutes les espèces; qu'il pratiquait des cérémonies magiques; et que joignant, comme il est ordinaire, la cruauté à l'impiété, il immolait des enfants, dans la vue de chercher l'avenir dans leurs entrailles. Dio, et Lamprid. 8.

Un trait moins odieux, mais ridicule et extravagant au suprême degré, c'est qu'il voulut marier son dieu. Il eut d'abord la pensée de lui donner Pallas pour épouse; mais cette déesse guerrière n'était pas un parti convenable pour un dieu tout pacifique, et même voluptueux: il rejeta donc ce projet, et se fixa à la Vénus céleste de Carthage, déesse originaire de Phénicie, où elle était honorée sous le nom d'Astarté. D'ailleurs, elle passait pour être la même divinité que la Lune, et nul arrangement n'était plus sortable que de marier la Lune au Soleil. La statue de Vénus céleste fut donc apportée de Carthage à Rome; et Héliogabale prit pour sa dot tout l'or et toutes les richesses qui se trouvaient dans son temple. Il célébra le mariage du dieu et de la déesse avec toute la magnificence possible, et il voulut que tous les peuples et toutes les villes de l'empire leur fissent des présents de noces. Dio, et Herod.

Indécence et extravagance de ses mariages.

Il usa de pareilles exactions à l'occasion de ses propres mariages, où se fait sentir la même folie et la même extinction de pudeur que dans tout le reste de sa conduite. En moins de quatre ans qu'il régna, il épousa quatre femmes. La première fut Cornélia Paula, dame d'une rare beauté et d'une grande naissance. Elle

avait été mariée à Pomponius Bassus[1], dont j'ai rapporté la condamnation et la fin funeste. Un des crimes de cet infortuné sénateur était d'avoir une belle femme. A peine eut-il été mis à mort, qu'Héliogabale épousa Paula, sans donner le temps à cette dame d'achever le deuil de son mari. Il lui donna le titre d'*Augusta*, et il fit à ses noces une dépense prodigieuse. Non seulement les sénateurs, mais leurs femmes et les chevaliers romains reçurent tous des présents. Le prince fit distribuer aux citoyens du peuple six cents sesterces[2] par tête, et mille[3] aux soldats. Il donna des combats de gladiateurs, des combats de bêtes, dans lesquels cinquante-un tigres furent tués à la fois. Après tout ce grand appareil de réjouissances, Héliogabale renvoya ignominieusement Paula, la réduisant à la condition privée, et la privant de tous les honneurs qu'il lui avait déférés.

Il conçut ensuite ou voulut paraître avoir conçu une passion effrénée pour une vestale qui se nommait Aquilia Sévéra. La plus puissante amorce qui l'attirât était sans doute l'illégitimité et l'impiété de l'entreprise. Il alla lui-même arracher sa proie par force du temple de Vesta, et il osa écrire au sénat : «Que d'un grand « prêtre tel qu'il était, et d'une prêtresse, naîtraient « des enfants agréables aux dieux.» C'est ainsi qu'il se glorifiait, dit l'historien Dion, d'une action digne des plus grands supplices, et pour laquelle il méritait d'être

[1] M. de Tillemont distingue Paula de la veuve de Bassus. En examinant de près les termes de Dion, il m'a paru que cet historien en faisait une seule et même personne.

[2] Soixante-quinze livres.

[3] Cent vingt-cinq livres.

battu de verges dans la place, et ensuite étranglé dans la prison.

Il ne garda pas long-temps cette vestale déshonorée: il prit bientôt une troisième femme, puis une quatrième, et enfin il revint à Sévéra.

Ces déréglements outrés ne sont encore rien en comparaison des infamies monstrueuses dont se souilla d'ailleurs Héliogabale, et qui lui procurent cet avantage, qu'un écrivain modeste ne peut en faire le récit. Quel moyen de raconter la vie d'un prince qui fit le métier de courtisane, qui se maria comme femme, qui, habillé en femme, travaillant en laine, voulait être appelé *madame* et *impératrice?* Ses débauches monstrueuses.

Son mari était un certain Hiéroclès, esclave carien d'origine, et conducteur de chariots dans le cirque. Ce misérable acquit un pouvoir qui surpassait celui de l'empereur même. Il vendait toutes les graces [1]; il promettait aux uns, menaçait les autres, et tirait de l'argent de tous en les trompant. «J'ai parlé de vous à « l'empereur, disait-il aux avides courtisans; vous ob« tiendrez telle charge;» ou au contraire: «Vous avez « beaucoup à craindre.» Souvent il n'était rien de tout cela, et néanmoins Hiéroclès ne laissait pas de se faire bien payer. Il vendait de la fumée [2], pour me servir de l'expression usitée alors parmi les Romains; il se faisait un gros revenu de son crédit: artifice qui réus- Lamprid. 10.

[1] J'attribue à Hiéroclès ce que Lampride dit de Zoticus, dont il sera bientôt parlé dans mon texte. Le crédit de celui-ci fut, selon Dion, de si courte durée, qu'il n'eut pas le temps d'en abuser.

[2] « Qui... omnia Heliogabali dicta et facta venderet fumis... ut sunt homines hujusmodi, qui si admissi fuerint ad nimiam familiaritatem principum, famam non solùm malorum, sed etiam bonorum principum vendunt. »

sit, dit l'historien, non seulement auprès des mauvais princes, mais aussi auprès de ceux qui, ayant de bonnes intentions, négligent les affaires. Sa mère, qui était encore esclave à la naissance de sa faveur, fut amenée à Rome en pompe avec un cortége de soldats, et mise au rang des dames dont les maris avaient été consuls. Héliogabale était tellement soumis à Hiéroclès, qu'il se laissait battre par lui et frapper au visage jusqu'à en porter les marques; et il tirait vanité de ces mauvais traitements, comme de témoignages d'un amour passionné. Il voulut en récompenser l'auteur en le faisant César, et son attachement pour cet infame fut une des principales causes de sa ruine.

Dio.

Hiéroclès craignit pourtant un rival. Aurélius Zoticus, natif de Smyrne, fils d'un cuisinier, plut à Héliogabale; mais son crédit fut de peu de durée : Hiéroclès le lui fit perdre par une voie que la pudeur ne permet point de rapporter. Zoticus fut chassé de Rome et d'Italie, et sa disgrace lui fut avantageuse : elle lui sauva la vie, au lieu qu'Hiéroclès périt dans la révolution qui mit sur le trône Alexandre Sévère.

Autres indécences de sa conduite. Lamprid. 10 et 11.

Après ce qui vient d'être dit, je ne tiens compte d'observer qu'un prince si impudent dans ses actions l'était aussi dans ses discours. Je n'insisterai point non plus sur certaines indécences qui seraient des taches énormes dans la vie de tout autre prince, mais qui, dans celle d'Héliogabale, méritent à peine d'être relevées. Il conduisait des chariots dans les jeux du cirque, auxquels présidaient ses préfets du prétoire, les premiers sénateurs, sa mère, son aïeule et d'autres dames; et dans l'exercice de cette vile fonction il saluait, comme s'il n'eût été qu'un simple cocher, les arbitres

Dio.

du prix et les soldats : il demandait son salaire, et recevait dans la main quelques pièces d'or. Il dansait non seulement sur le théâtre, mais dans les moments d'occupations les plus sérieuses, donnant ses audiences et haranguant le peuple.

Ces travers lui ont été communs avec quelques-uns de ses prédécesseurs ; mais son luxe insensé fut poussé à des excès qui effacent les Vitellius et les Néron ; et plusieurs des traits que Lampride nous en administre, dans un long article, lui paraissent à lui-même incroyables. N'ajoutons point foi à ce qui passe la possibilité de la nature : à cette seule exception près, tout est croyable d'un monstre en qui l'extravagance le disputait à la corruption. Son luxe insensé. Lamprid. 18, 32.

Il commença de bonne heure ; et n'étant encore que particulier, c'est-à-dire avant l'âge de quatorze ans, il disait déja qu'il prétendait être un Apicius. En effet, les tapis de ses lits de table étaient d'étoffes d'or ; il ne marchait jamais qu'avec un cortége de soixante voitures. En vain son aïeule Mæsa le reprenait, lui représentant qu'il ruinerait ses affaires, et qu'il se mettait en danger de se réduire au plus triste état. « Mon « plan, répondait-il, est d'être moi-même mon héri- « tier. »

Devenu empereur, il lâcha la bride à toutes ses fantaisies. Toute l'occupation de sa vie fut de chercher de nouveaux plaisirs. Il proposait des prix à ceux qui inventeraient des ragoûts jusque là inconnus. S'ils réussissaient, une robe de soie, présent alors très-riche et d'un grand prix, était leur récompense. Si leur sauce ne plaisait point, ils étaient condamnés à ne manger rien autre chose, jusqu'à ce qu'ils eussent réparé leur

faute par une meilleure et plus heureuse invention.

On n'attend pas de moi que je donne un détail exact de toutes les folies du luxe d'Héliogabale; je choisirai ce qui me semblera de plus frappant.

Ses lits, soit de table, soit de chambre à coucher, étaient d'argent massif. Il se faisait servir des plats remplis de foies de surmulets, de cervelles de grives et d'oiseaux étrangers, de têtes de perroquets, de faisans et de paons. Doit-on s'en étonner, pendant qu'il nourrissait ses chiens de foies d'oies, et les lions de sa ménagerie de perroquets et de faisans? Jamais il ne dépensa pour son souper moins de cent mille sesterces[1], souvent le triple.

Amateur de l'extraordinaire et du bizarre, il se plaisait à faire un seul repas en cinq maisons d'amis différentes et situées en différents quartiers. Chacune de ces maisons devait fournir son service. On allait de l'une à l'autre, et un repas durait ainsi un jour entier.

S'il se trouvait près de la mer, il ne mangeait point de poissons; à une grande distance, sa table était couverte de poissons de mer. Quelquefois, dans des villages au milieu des terres, il nourrissait les paysans de laitances de murènes. La cherté et la difficulté étaient pour lui des ragoûts; et il aimait qu'on lui grossît le prix des viandes, disant que ce surhaussement lui aiguisait l'appétit.

C'est bien de lui que l'on peut dire qu'il savait dissiper et non pas donner[2]. Il faisait souvent jeter par les fenêtres les mêmes mets que l'on servait sur sa table,

[1] Douze mille cinq cents livres.

[2] C'est ce qui est dit d'Othon dans Tacite, *Hist.* l. 30. *Perdere iste sciet, donare nesciet.*

et en pareille quantité. Au lieu de confitures sèches ou autres semblables bagatelles, que l'on donne souvent aux convives pour emporter chez eux, ceux d'Héliogabale recevaient des eunuques, des chevaux de selle avec leurs harnais, des carrosses ou des chars à quatre chevaux, mille pièces d'or, cent livres pesant d'argent. S'il faisait des largesses au peuple, ce n'était pas en monnaies d'argent ou d'or qu'il distribuât : il exposait au pillage des bœufs gras, des chameaux, des ânes, des cerfs[1]. Le pillage excitait des batteries où il périssait souvent bien du monde, et dont le prince se faisait un divertissement ; car il se plaisait à mal faire, et l'esprit tyrannique se mêlait dans ses folies. Lamprid. 8, et Herod.

Il appelait à ses repas de débauche les premiers de la ville, et il les forçait de boire au-delà de toute mesure. Au contraire, il se réjouissait à tourmenter par la faim ses parasites, dont il faisait couvrir la table de mets en ivoire, ou en cire, ou en verre, ou en bois peint. Quelquefois il les étouffait sous les tas de violettes et d'autres fleurs, qu'il faisait accumuler en une si énorme quantité, que ces malheureux y demeuraient ensevelis sans pouvoir en aucune façon s'en tirer.

Je crains de fatiguer le lecteur par ces misères, qu'il ne m'était pas permis de supprimer totalement, parce qu'elles font voir jusqu'où peut être poussé l'abus du pouvoir suprême et de l'opulence impériale, mais qu'il est inutile de suivre dans les plus menus détails, parce que les traits que j'ajouterais à mon récit n'ajouteraient rien à l'instruction.

[1] Le texte porte des esclaves, *servos*. Saumaise croit qu'on doit lire *cervos*, afin que toutes les parties du dénombrement se rapportent, et qu'il soit partout question d'animaux.

Je ne puis néanmoins me dispenser de dire un mot de ce qui regarde le luxe d'Héliogabale dans ses habillements et sur sa personne. Il porta des tuniques d'étoffes d'or enrichies de pierreries, dont le poids était si considérable, qu'il ne pouvait s'empêcher de s'en plaindre, et de dire[1] qu'il succombait sous le fardeau de la magnificence. Il ornait ses souliers de pierres gravées par les plus grands maîtres : comme si le travail de ces savants artistes, qui a besoin d'être vu de très-près, eût pu briller et se faire admirer sur ses pieds.

Il voulut aussi ceindre son front d'un diadème décoré de pierres précieuses. Il trouvait que cet ornement relevait la beauté de son visage, et lui donnait un air plus féminin. Il s'en servit effectivement dans l'intérieur de son palais ; mais il n'osa paraître en public avec cette marque de royauté trop détestée des Romains.

Jamais il ne porta de linge blanchi, disant que cet usage ne convenait qu'à des mendiants : jamais il n'usa deux fois des mêmes souliers, ni, dit-on, de la même bague. Il faisait sabler de poudre d'or et d'argent les portiques par où il devait passer pour aller à son cheval ou à son carrosse. Il prodiguait les pierreries jusque sur ses voitures, pour lesquelles les embellissements d'or et d'ivoire lui paraissaient trop communs.

Finissons ce fastidieux dénombrement d'extravagances par observer que, bien loin d'en rougir, Héliogabale semblait en savourer l'ignominie. Fabius Gurgès et le fils du premier Scipion l'Africain étaient renommés dans l'histoire pour les désordres de leur jeunesse;

[1] « Quùm gravari se diceret onere voluptatis. » (LAMPRID. 23.)

et l'on disait que leurs pères, pour essayer de les corriger par la honte, les avaient fait paraître aux yeux du public avec une sorte d'habillement singulier. Le prince dont nous parlons affecta cet habillement, tournant en ornements pour lui ce qui avait été une correction pour de jeunes débauchés.

J'observerai que certaines inventions de luxe, que cet empereur si décrié mit le premier en usage, se conservèrent après lui. Lampride en fait la remarque en trois différents endroits, et nous donne ainsi lieu de conclure que le luxe a de si puissants attraits pour les hommes, qu'il se perpétue même d'après les exemples les plus capables de le décréditer. 19, 21, 31.

Toutes les places données à d'indignes sujets.

On juge aisément de quelle manière et à quel genre de personnes les places et les charges étaient données sous Héliogabale. J'ai déja remarqué qu'il n'eut pas honte de faire préfet du prétoire, préfet de la ville, et consul avec lui, le farceur Eutychien. Mais, en général, il avilit et souilla toutes les dignités par la bassesse et par les vices infames de ceux qu'il choisissait pour les remplir. Il fit ses affranchis gouverneurs de provinces, lieutenants de l'empereur, proconsuls; il prit sur les théâtres, dans le cirque et sur l'arène, les officiers du palais impérial. Des cochers, des danseurs, devenaient les premiers personnages de l'état. Au défaut d'autres recommandations, l'argent pouvait tout. Le prince vendait, soit par lui-même, soit par ses esclaves et par les ministres de ses voluptés, tous les emplois civils et militaires. On était admis dans le sénat par le mérite de son argent, sans distinction d'âge, de naissance, ni même de revenus et de biens fonds. Lamprid. 6, 11, 12.

Projet de guerre contre les Marcomans. Lamprid. 9.

Ce prince, perdu de vices et noyé dans l'infamie, eut pourtant la pensée d'acquérir la gloire des armes, en faisant la guerre aux Marcomans. Mais c'était une saillie momentanée d'un esprit léger, qui se passa sans aucun effet, et s'en alla bientôt en fumée.

Prétendu présage de la chute d'Héliogabale.

Voilà ce que les auteurs nous fournissent de plus remarquable sur le gouvernement et la conduite personnelle d'Héliogabale. Il ne me reste plus à raconter que sa chute, qui fut annoncée, selon Dion, par plusieurs présages, et en particulier par un prétendu prodige dont le récit ne fait pas beaucoup d'honneur au jugement de l'historien.

Dio.

Un génie, dit ce crédule écrivain, se disant Alexandre le Grand, et imitant son équipage et son armure, se manifesta subitement, sans que je puisse dire en quelle manière ni avec quelles circonstances, sur les bords du Danube. De là il traversa la Mésie et la Thrace, accompagné de quatre cents hommes qui voyageaient en ministres de Bacchus, vêtus de peaux, ayant des thyrses en main, et ne faisant mal à personne. Il fut partout honoré et bien traité. On lui préparait des hôtelleries, on lui fournissait abondamment les vivres; et nul n'osa l'arrêter ou lui résister, ni officiers, ni soldats, ni intendants, ni gouverneurs. Il déclara qu'il voulait passer en Asie; et on le conduisit en pompe, au jour qu'il avait marqué, jusqu'à Byzance. Il aborda à Chalcédoine; mais là, ayant offert de nuit un sacrifice et enfoui en terre un cheval de bois, il disparut.

Afin qu'on ne doute point de cette merveille, Dion a soin de certifier qu'il était alors sur les lieux; et il paraît persuadé que ce fantôme désignait Alexandre Sévère, qui allait bientôt succéder à son cousin Hélio-

gabale. Pour moi, je ne vois ici qu'un aventurier, qui eut l'adresse de vivre quelque temps aux dépens du public, et à qui le souvenir récent de l'admiration folle de Caracalla pour Alexandre de Macédoine fit naître l'idée de prendre le nom de ce conquérant, et de copier, pour preuve de ressemblance, la fantaisie qu'il avait eue de se rendre l'émule de Bacchus. Ces sortes de prestiges ne peuvent pas durer long-temps; et lorsque notre aventurier vit que le charme allait se rompre, il se renferma prudemment dans l'obscurité. Mais, sans nous amuser à un événement si peu sérieux, passons à des objets plus dignes de nous occuper.

Indignation de tous les ordres, et en particulier des soldats, contre ce prince. Dio, et Lamprid. 5 et 10.

L'horrible conduite d'Héliogabale avait indisposé contre lui tous les esprits. Non seulement les sénateurs et les honnêtes gens de la ville, mais les soldats mêmes en étaient irrités. Dès le temps qu'il s'était fait connaître à Nicomédie par ses premiers désordres, ils avaient commencé à se repentir de leur choix; et, depuis cette époque, les excès d'Héliogabale n'ayant fait que croître, la haine des soldats s'était augmentée dans la même proportion. Au contraire, ils étaient portés d'inclimation pour son cousin, dont l'enfance aimable et vertueuse donnait les plus heureuses espérances.

Caractère aimable d'Alexien son cousin, fils de Mamée. Tillem. Heliog. et Alex, Sev.

Alexien, c'était le nom du jeune prince, était né vers l'an de J. C. 208 ou 209, dans la ville d'Arcé en Phénicie, de Génésius Marcianus et de Mamée. Tout ce que nous savons de son père, c'est qu'il était syrien, et qu'il parvint au consulat. Mamée, sa mère, seconde fille de Mæsa, est très-célèbre. Née dans une famille livrée à la corruption, elle se préserva de la contagion du mauvais exemple. Il ne tint pas à sa mère que sa réputation ne souffrît une grande tache, et que son

fils ne passât pour être né de Caracalla. Toute voie qui menait à la fortune était bonne à l'ambitieuse Mæsa. Mais ce discours, que l'intérêt rendait déja suspect, est réfuté par la netteté de la conduite de Mamée depuis le temps où elle est bien connue dans l'histoire; et la sévérité des maximes dans lesquelles elle éleva son fils, doit opérer auprès des esprits raisonnables la justification de la mère.

Eus. Hist. eccles. VI, 21. On a même prétendu qu'elle était chrétienne; et il faut convenir que les termes dans lesquels Eusèbe s'exprime à son sujet autorisent cette pensée. Il la traite de princesse très-pieuse[1] envers la divinité: ce qui, dans la bouche d'un chrétien et d'un évêque, doit signifier la profession du christianisme. Il ajoute que, frappée de l'éclat de la réputation d'Origène, elle le manda pendant un séjour qu'elle fit à Antioche, et reçut de lui des instructions sur la gloire du Seigneur et sur la doctrine évangélique. Mais enfin il ne dit pas qu'elle ait embrassé la religion chrétienne; et il ne faut pas toujours presser les paroles d'Eusèbe, qui, tout évêque qu'il était, avait l'ame très-mondaine. Ce qui ne peut être révoqué en doute, c'est qu'elle conserva de l'inclination pour les chrétiens, et qu'elle en inspira à son fils.

Lamprid. Al. Sev. 3. Elle l'éleva avec un très-grand soin, et elle lui donna d'excellents maîtres pour le former dès l'enfance à toutes les parties des beaux-arts et à tous les exercices militaires. Le jeune Alexien, qui avait un heureux naturel, se prêta de bonne grace à l'instruction; et il se fit une règle, qu'il suivit toute sa vie, de ne passer aucun jour sans donner quelque temps et aux lettres et aux

[1] Θεοσεβεστάτη.

exercices qui se rapportent au métier des armes. Il réussit mieux dans l'éloquence grecque que dans la latine. Le grec était sa langue naturelle. Né en Syrie de pères syriens, il n'est pas étonnant qu'il ait pris moins de goût pour le latin, qui était pour lui une langue étrangère. Mamée eut encore plus d'attention à l'instruire dans la vertu que dans les lettres; et elle trouva en lui une ame disposée à recevoir toutes les bonnes impressions. D'ailleurs il était beau de visage, bien fait de sa personne, robuste pour son âge; il avait le regard vif et plein de feu. Ainsi il ne lui manquait rien de tout ce qui est capable de concilier l'affection. 4 et 14.

Mæsa engage Héliogabale à adopter son cousin. Herod. l. v.

Ce fut donc avec raison que Mæsa porta sur lui ses espérances, trompées par les affreux débordements d'Héliogabale. Elle voyait que l'indignation des soldats, se joignant à celle de tous les autres ordres de l'état, ne laisserait pas long-temps l'aîné de ses petits-fils sur le trône. Elle craignait le contre-coup qui retomberait sur elle-même, et qui la menaçait au moins de rentrer dans la condition privée. Pour prévenir ce danger, elle résolut de faire adopter Alexien par Héliogabale. Elle ne fut point arrêtée par le ridicule d'une adoption qui donnerait à un enfant de treize ans un père de dix-sept. Cette considération céda aisément à de plus importantes; mais la difficulté était de faire consentir Héliogabale à une démarche qui devait lui déplaire, et dont il pouvait appréhender les suites. Elle l'y amena très-adroitement; elle entra dans sa façon de penser. « Vous devez, lui dit-elle, vous occuper des fonctions « de votre sacerdoce, des mystères, des fêtes, de tout « ce qui appartient au culte de votre dieu. Prenez un

« aide sur qui roule le soin des choses humaines, et « qui, chargé de l'administration des affaires, vous « laisse tout l'éclat et toute la douceur de la puissance « impériale, en vous en sauvant les embarras et les dés« agréments. Cet aide, vous l'avez sous votre main: « et pendant que vous avez un cousin, il ne serait pas « raisonnable de penser à un étranger. »

Héliogabale n'était pas un esprit fin; il goûta la proposition de son aïeule: il se forgea dans ce nouvel arrangement une félicité qui satisferait ses plus chères inclinations. Plein de cette idée, il entra au sénat accompagné de Mæsa et de Soæmis, et déclara qu'il adoptait Alexien et le nommait César. Il se félicita même de pouvoir se donner tout d'un coup un tel fils; et il protesta qu'il n'en désirait point d'autre, et qu'il était bien aise qu'un héritier unique préservât sa maison de troubles et de divisions intestines. Il ajouta que son dieu lui avait inspiré la démarche qu'il faisait, et que ce même dieu voulait que son fils adoptif fût appelé Alexandre. Il lui communiquait par l'adoption les noms de Marc Aurèle; et il est bien probable que la vénération de Caracalla pour la mémoire du vainqueur de l'Asie et des Indes, fut le motif qui engagea Héliogabale à changer le nom d'Alexien en celui d'Alexandre. Il paraît par les médailles que ce fut dans ce même temps que le nom de Sévère lui fut donné, sans doute pour rappeler le souvenir du prince auteur de toute la grandeur de cette maison. Le nouveau César fut désigné consul avec l'empereur pour l'année suivante.

Dio. An. R. 972.

Il change son nom d'Alexien en celui d'Alexandre.

Herod.

Tillem. not. 2 sur Al. Sev.

Herod.

La satisfaction qu'eut d'abord Héliogabale de cette adoption ne fut pas de longue durée. Comme revêtu de l'autorité paternelle sur Alexandre, il prétendit pré-

Il veut pervertir son fils adoptif, et en est em-

sider à son éducation; et l'on peut juger ce que c'était qu'un plan d'éducation dirigé par Héliogabale. Il lui était arrivé de dire plusieurs fois qu'il ne souhaitait point d'avoir des fils, de peur qu'ils ne lui donnassent le déplaisir de se tourner au bien. Il s'était mis lui-même dans le cas qu'il appréhendait, par l'adoption de son cousin, dont toutes les inclinations se portaient à la vertu. Il entreprit donc de le pervertir. Il voulut le former sur son modèle, l'associer aux fonctions de son sacerdoce, lui faire exécuter des danses indécentes et lascives. Il trouvait une grande opposition de la part de Mamée, qui éloignait son fils de toutes actions et pratiques indignes du rang auquel il était destiné, et qui, continuant ce qu'elle avait heureusement commencé, nourrissait en lui les progrès de la sagesse par les leçons des maîtres les plus habiles et les plus vertueux. Elle prenait soin aussi de lui fortifier le corps, comme je l'ai dit, par des exercices convenables à un prince, lui faisant apprendre à lutter, à manier les armes, à monter à cheval.

pêché par Mamée.

Lamprid. 31.

Herod.

Héliogabale fut très-irrité de cette conduite de Mamée. Il chassa du palais tous les maîtres d'Alexandre, alléguant qu'ils lui corrompaient son fils, parce qu'ils le disposaient à devenir homme de bien. Quelques-uns des maîtres furent envoyés en exil, d'autres mis à mort. Parmi ces derniers, Lampride cite Silvius rhéteur. Le fameux jurisconsulte Ulpien en fut quitte pour une disgrace, à laquelle mit bientôt fin la mort de son persécuteur; et nous le verrons jouir de la plus haute faveur auprès d'Alexandre Sévère.

Il le prend en haine, et veut d'abord s'en défaire par des embûches furtives.

Lamprid. Heliog. 16.

Héliogabale ne s'en tint pas là. Il prit absolument en haine son fils adoptif, et il essaya d'abord de s'en

Lamprid. 13, 17, Herod. Dio.

défaire par le poison; mais la vigilance de Mamée rompit toutes ses mesures. Personne n'approchait de la personne du jeune prince, que ceux qu'elle avait elle-même choisis. Elle ne souffrait point qu'il fût servi par les officiers du palais ; et il ne prenait rien, soit en nourriture, soit en breuvage, qui n'eût été préparé et ne lui fût présenté par des mains fidèles et attentives. Mamée s'attachait aussi à entretenir par des largesses secrètes les dispositions favorables où les soldats étaient déja par rapport à son fils, pendant que Héliogabale, par la continuation des mêmes déréglements, s'attirait de plus en plus leur mépris et leur haine, et ajoutait encore un nouveau degré à leur indignation par son acharnement contre Alexandre.

Mæsa secondait puissamment Mamée, et protégeait son ouvrage. Princesse habile et exercée depuis longtemps dans tout le manége de cour, c'était un jeu pour elle que de déconcerter les mauvais desseins d'Héliogabale, qui cherchait toutes sortes de moyens de perdre Alexandre et sa mère, mais qui, vain, indiscret, léger, divulguait lui-même ses projets avant que de s'être donné le temps de les mûrir.

Il l'attaque ouvertement.

Après donc bien des tentatives inutiles pour faire assassiner ou noyer dans le bain le jeune prince, rebuté du peu de succès des entreprises furtives, Héliogabale se résolut à éclater ouvertement. Ayant pris la précaution de se retirer dans des jardins à une extrémité de la ville, il envoya ordre, d'une part au sénat, et de l'autre aux prétoriens, de dépouiller Alexandre du titre de César; et en même temps il aposta des meurtriers pour le tuer, si dans le trouble ils pouvaient s'en procurer l'occasion.

Une sédition des prétoriens l'oblige à feindre de se réconcilier avec lui.

Le sénat ne répondit aux ordres de l'empereur que par un profond silence et une consternation universelle. Mais les soldats agirent : et lorsqu'ils virent que les officiers du palais envoyés par Héliogabale couvraient de boue les inscriptions mises au pied des statues d'Alexandre, transportés de fureur ils partent dans le moment. Les uns vont au palais pour mettre la vie du jeune César en sûreté ; les autres, résolus de le venger, courent aux jardins où se tenait renfermé l'indigne empereur.

Les premiers trouvèrent Alexandre avec sa mère et son aïeule bien gardés par une troupe fidèle, et ils les amenèrent au camp. Ceux qui avaient dirigé leur marche contre Héliogabale le surprirent au dépourvu. Il attendait avec une pleine sécurité l'exécution de ses ordres, et ne songeant qu'à s'amuser, il se préparait à briller dans une course de chariots dont il prétendait remporter le prix. Effrayé du tumulte et du bruit qu'il entendit, il alla promptement se cacher, et envoya Antiochianus, l'un des préfets du prétoire, au-devant des soldats pour les apaiser. Ils étaient en assez petit nombre, et leur tribun Aristomachus, en retenant le drapeau dans le camp, avait engagé la plus grand partie de la cohorte à rester. Moins fiers, parce qu'ils n'étaient pas en force, ils écoutèrent les représentations d'Antiochianus, qui leur rappela le serment qu'ils avaient prêté à l'empereur, et les exhorta à ne point se souiller d'un crime horrible en répandant un sang si sacré. Ils se laissèrent fléchir, à condition qu'Héliogabale se rendrait au camp.

Il y vint humilié et tremblant : et les soldats, arbitres de leurs princes, dictèrent des lois à Hélioga-

bale. Ils exigèrent qu'il éloignât de sa personne les indignes compagnons de ses désordres, les comédiens, les conducteurs de chariots, les gens de mauvaise vie, et tous ceux qui faisaient trafic de leur faveur et de ses graces. Héliogabale consentait à tout, si ce n'est à leur livrer Hiéroclès. Il priait, il pleurait; il se découvrait la gorge en criant : « Frappez; percez-moi « plutôt moi-même. Accordez-moi la vie de ce seul « ami, ou tuez votre empereur. » Les soldats, qui s'étaient déja relâchés une première fois, usèrent encore ici d'indulgence, et ils cessèrent de demander la mort d'Hiéroclès. Mais ils recommandèrent à leurs préfets de ne point souffrir que l'empereur continuât la vie licentieuse qu'il avait jusque là menée. Ils les chargèrent aussi de veiller à la conservation d'Alexandre, et d'empêcher que ce jeune prince ne vît aucun des amis d'Héliogabale, de peur que leur exemple ne devînt funeste à son innocence. Les prétoriens avaient raison dans tout ce qu'ils demandaient. Mais quel gouvernement que celui où les troupes donnent les ordres, et où les princes et leurs premiers officiers reçoivent la loi!

Il reprend bientôt ses premiers desseins.

La réconciliation de l'empereur avec son fils adoptif ne dura qu'autant de temps que la crainte *qui l'a*vait extorquée. Dès que le danger fut passé, Héliogabale reprit ses premiers desseins, et recommença à tendre des embûches à la vie d'Alexandre. Il ne voulut pas même se gêner pour cacher sa haine; et le 1er janvier étant arrivé, où il devait prendre possession
An. R. 973. du consulat avec le jeune César, et aller avec lui en pompe au sénat, et de là au Capitole, il refusa longtemps de remplir ce cérémonial indispensable. Enfin

sa mère et son aïeule, en lui montrant une sédition des soldats prête à éclater s'il s'opiniâtrait à témoigner une aversion si marquée pour son cousin, obtinrent de lui sur le midi qu'il se revêtît de la robe prétexte, et se rendît au sénat. Mais il n'y eut pas moyen de l'engager à aller au Capitole, et il fallut que le préfet de la ville offrît les sacrifices dans lesquels, en ce jour solennel, devait intervenir le ministère des consuls.

Il n'était occupé que de la pensée de faire tuer Alexandre; et craignant qu'après sa mort le sénat ne se déterminât à le remplacer par un autre choix, et n'élût un empereur, tout d'un coup il envoya ordre à tous les sénateurs de sortir de Rome. Il s'était accoutumé dès long-temps à mépriser cette compagnie auguste qui faisait la gloire de l'empire, et il traitait tout communément les sénateurs d'esclaves [1] travestis en grands personnages. Ce fut pour eux une nécessité d'obéir sur-le-champ. On ne leur donna pas le temps de faire leurs apprêts de voyage, et ceux qui n'avaient point leurs voitures sous leurs mains furent obligés d'en louer. Le seul Sabinus, personnage consulaire, ne se pressa pas de partir. L'empereur en étant informé, donna ordre à un centurion d'aller le tuer. Heureusement il parla fort bas, et le centurion, qui était un peu sourd, crut être chargé seulement de conduire Sabinus hors de la ville : erreur qui sauva la vie à ce sénateur.

Il fait sortir tous les sénateurs de Rome.

Lamprid. 20.

Héliogabale, en se débarrassant du sénat, n'avait écarté que le moindre danger, et il est étonnant qu'il ne vit pas que c'était surtout les soldats qu'il devait craindre. Il voulut les sonder en faisant répandre le

Les prétoriens se soulèvent et le tuent avec sa mère.

[1] « Mancipia togata. »

bruit qu'Alexandre était menacé d'une mort prochaine, et sa tentative lui réussit très-mal. Les prétoriens à cette nouvelle entrèrent en fureur : ils refusèrent de lui envoyer à lui-même sa garde accoutumée, et ils demandèrent à grands cris qu'on leur montrât Alexandre, et qu'on l'amenât dans leur camp.

L'empereur céda, et prenant le jeune prince dans son char pompeux et tout brillant d'or et de pierreries, il vint au camp chercher la mort. Les prétoriens lui annoncèrent tout d'un coup leurs sentiments, en le recevant avec froideur, pendant qu'ils accueillaient de mille applaudissements son fils adoptif, ou plutôt son rival. La haine et la jalousie s'allumèrent dans le cœur d'Héliogabale, et oubliant bien mal-à-propos les ménagements timides dont il avait usé jusqu'alors, il entreprit de faire arrêter les plus audacieux des soldats, et ceux qui se distinguaient par l'ardeur de leur zèle pour Alexandre. Cet ordre fut le signal d'un combat. Quelques-uns obéissaient encore à Héliogabale, et se mettaient en devoir de lui livrer ses victimes; les autres, en plus grand nombre, prirent hautement la défense de leurs camarades maltraités. Mamée et Soæmis, qui étaient venues au camp, échauffèrent encore les esprits en se mettant chacune à la tête du parti de son fils. La victoire ne fut pas douteuse. Héliogabale, toujours lâche, prit la fuite au premier cri, et se hâta d'aller se cacher dans un honteux asile. Les ministres et les complices de ses débauches abandonnés par lui, éprouvèrent les premiers la fureur du soldat vainqueur, qui les fit périr par des supplices également cruels et proportionnés à l'infamie de leur conduite. On le chercha ensuite lui-même, et ayant été bientôt

découvert, il fut tué avec sa mère qui le tenait étroitement embrassé.

Ainsi devinrent inutiles les précautions qu'il avait prises pour porter le luxe jusque dans les instruments et le genre de sa mort; car prévoyant bien que sa fin serait funeste, il avait fait provision de cordons de soie pour s'étrangler, d'épées à lame d'or pour s'égorger, de vases d'un grand prix pour y avaler le poison qui terminerait ses jours. On dit même qu'il avait construit une très-haute tour, dont le pied était pavé de pierres précieuses, afin qu'en se précipitant il se brisât richement et magnifiquement la tête et les membres. C'était bien de la dépense pour finir par être massacré dans des latrines. Lamprid. 33.

On lui coupa la tête, et à Soæmis, princesse aussi criminelle que malheureuse, et, pour tout dire en un mot, mère digne d'un tel fils. Leurs corps nus furent traînés par la ville avec toutes sortes d'ignominie. On ne nous dit point ce que devint celui de Soæmis. Pour ce qui est du cadavre d'Héliogabale, la populace outrageuse voulut l'enfoncer dans un des égoûts de la ville : mais l'entrée s'étant trouvée trop étroite, il fut jeté dans la rivière. Il ne méritait pas une plus honorable sépulture.

Il n'était âgé que de dix-huit ans lorsqu'il périt, et il avait régné trois ans, neuf mois et quatre jours, à compter du jour de la bataille qu'il gagna contre Macrin : ainsi, sa mort doit tomber au 11 mars.

Jamais on n'a parlé de ce prince qu'avec horreur et mépris. Le sénat fit effacer son nom des fastes. Jamais ni Dion, ni Lampride ne lui donnent le nom d'Antonin, qu'il déshonorait par ses vices. Dion l'appelle

Faux-Antonin, Assyrien, Sardanapale : et après sa mort, par une allusion insultante au dernier sort de son cadavre jeté dans le *Tibre*, on le surnomma *Tiberinus*.

Avec lui périrent Hiéroclès, les préfets du prétoire, le préfet de la ville Fulvius ; et aucun presque de ceux qui avaient eu part à ses crimes n'échappa au supplice. Aurélius Eubullus, natif d'Émèse, surintendant de ses finances, auteur de vexations criantes, et qui pour satisfaire l'avidité d'un seul s'était rendu l'ennemi de tous, fut déchiré et mis en pièces par le peuple et par les soldats.

On ne cite d'Héliogabale d'autres ouvrages publics que le temple de son dieu et des portiques autour des bains de Caracalla; encore laissa-t-il imparfait ce dernier édifice, qui fut achevé par son successeur.

Rétablissement de la colonie d'Emmaüs. Eus. Chron. Tillem. Hist. ecclés. tom. 3, not. 3 sur Jule Africain.

La colonie d'Emmaüs, fondée par Vespasien après la prise de Jérusalem, comme je l'ai rapporté au livre XVI de cette histoire, était tombée dans un état de dépérissement. Jule Africain, qui, à ce que l'on croit, en était natif, chrétien de religion, auteur célèbre d'une savante chronologie, dont Eusèbe nous a conservé de grands morceaux, fut député à Rome sur la fin du règne d'Héliogabale pour obtenir le rétablissement de cette colonie, et il l'obtint d'Alexandre Sévère son successeur. On peut douter si ce ne fut point alors qu'Emmaüs changea son nom en celui de Nicopolis.

ALEXANDRE SÉVÈRE.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

FASTES DU RÈGNE D'ALEXANDRE SÉVÈRE.

M. Aurelius Antoninus Augustus IV. An. R. 973.
M. Aurelius Alexander Cæsar. De J.C. 222.

Alexandre, proclamé empereur par les prétoriens, reçoit du sénat tous les titres de la puissance impériale. Il avait alors treize ans et demi.

Décret du sénat pour interdire aux femmes l'assistance à ses délibérations.

Soins de Mamée, mère d'Alexandre, pour empêcher que la séduction du pouvoir souverain ne le corrompe.

Conseil de seize illustres sénateurs pour l'administration des affaires. Ulpien y avait la principale autorité.

Alexandre renvoie en Syrie le dieu d'Héliogabale. Il purge d'abord le palais, et ensuite tous les ordres de l'état, des sujets vicieux dont son prédécesseur les avait remplis.

Son gouvernement fut toujours mêlé de douceur et de fermeté, ennemi du vice, favorable à la vertu.

Mort de Mæsa son aïeule, qui est mise au rang des divinités.

An. R. 974 De J.C. 223. L. Marius Maximus II.
L. Rosius Ælianus.

Le premier de ces deux consuls est probablement l'auteur d'une histoire des empereurs, qui est cité souvent par les écrivains de l'histoire Auguste.

Mariage d'Alexandre avec une personne d'illustre naissance, dont le père fut dans la suite soupçonné d'aspirer au trône, et mis à mort. Sa fille ayant été répudiée, et reléguée en Afrique, Alexandre contracta un autre mariage, et peut-être encore un troisième. Il ne paraît pas qu'il ait jamais eu d'enfants.

An. R. 975. De J.C. 224. ...... Julianus II.
...... Crispinus.

An. R. 976. De J.C. 225. ...... Fuscus II.
...... Dexter.

An. R. 977. De J.C. 226. M. Aurelius Alexander Augustus II.
...... Marcellus.

Révolution en Orient. L'empire passe des Parthes aux Perses, par l'heureux succès de la révolte d'Artaxerxès contre Artabane.

An. R. 978. De J.C. 227. M. Nummius Albinus.
...... Maximus.

Le second de ces deux consuls peut être Pupiénus Maximus, qui fut dans la suite empereur.

An. R. 979. De J.C. 228. Ti. Manilius Modestus.
Ser. Calpurnius Probus.

Ulpien, préfet du prétoire, est tué par les soldats malgré les efforts d'Alexandre et de Mamée, pour le sauver de leur fureur. Le jurisconsulte Paulus lui succéda dans sa charge.

Alexandre avait relevé la préfecture, en ordonnant que les préfets du prétoire fussent tirés du corps des sénateurs, au lieu que jusque là ils avaient été régulièrement choisis dans l'ordre des chevaliers.

Projets ambitieux de divers aspirants au trône, qui tous échouent. Ovinius Camillus, l'un d'eux, loin d'être puni par Alexandre, est invité par lui à l'aider à porter le fardeau du gouvernement, est associé à tous les honneurs, et las de cette comédie il obtient la permission de se retirer dans ses terres.

Petites guerres en Illyrie, en Arménie, dans la Mauritanie Tingitane. Le succès en est heureux.

Les dates de ces conspirations et de ces guerres ne sont pas absolument certaines.

M. Aurelius Alexander Augustus III. An. R. 980.
Cassius Cocceianus Dio II. De J.C. 229.

Ce second consul est l'historien Dion, qui se voyant en butte à la haine des prétoriens, craignant pour sa vie, et d'ailleurs fatigué de la goutte, se retira dans la Bythinie, son pays natal, pour y finir tranquillement ses jours.

Gordien, depuis empereur, fut consul cette même année pour la seconde fois; et il est vraisemblable qu'il succéda immédiatement à Dion, puisqu'il fut collègue d'Alexandre.

An. R. 981. De J.C. 230. L. VIRIUS AGRICOLA.
SEX. CATIUS CLEMENTINUS.

An. R. 982. De J.C. 231. ...... POMPEIANUS.
...... PELIGNIANUS.

An. R. 983. De J.C. 232. ...... LUPUS.
...... MAXIMUS.

Alexandre marche en Orient contre Artaxerxès, roi de Perse, qui attaquait l'empire romain, et ne prétendait rien moins que reconquérir tous les pays qui avaient obéi au grand Cyrus.

Fermeté d'Alexandre à maintenir la discipline militaire. Légion cassée pour cause de mutinerie. Au bout de trente jours de prières et de supplications, l'empereur consent à la rétablir.

Il mêlait à la sévérité les soins et les attentions d'une bonté paternelle envers les soldats.

An. R. 984. De J.C. 233. ...... MAXIMUS.
..... PATERNUS.

Les Perses sont vaincus.

An. R. 985. De J.C. 234. ...... MAXIMUS.
...... URBANUS.

Alexandre est rappelé en Occident par les mouvements des Germains sur le Rhin.

Il revient à Rome, et triomphe des Perses.

Il se transporte dans les Gaules.

An. R. 986. De J.C. 235. ...... SEVERUS.
...... QUINTIANUS.

Maximin, fils d'un père goth et d'une mère de la

nation des Alains, s'étant avancé dans le service par sa bravoure, et devenu commandant de toutes les nouvelles levées qui étaient dans l'armée d'Alexandre, forme le dessein de s'élever à l'empire.

Alexandre est tué près de Mayence le 19 mars par des soldats que Maximin avait gagnés. Il était âgé de vingt-six ans et demi, et en avait régné treize. Mamée est tuée avec son fils.

Ce prince favorisa les chrétiens, et il honorait Jésus-Christ parmi ses divinités. On a dit que Mamée était chrétienne; mais ce fait n'est pas suffisamment prouvé.

Modestin, le dernier des jurisconsultes romains cités dans le Digeste, florissait sous ce règne.

Alexandre fut mis au rang des dieux après sa mort. On institue des fêtes en son honneur et en celui de sa mère.

§ I. Alexandre est proclamé empereur par les soldats. Il reçoit du sénat tous les titres de la puissance impériale. Décret du sénat pour défendre que jamais aucune femme entre dans ses assemblées. Alexandre refuse le nom d'Antonin, que le sénat l'invitait à prendre. Toute l'autorité du gouvernement entre les mains de Mæsa et de Mamée. Conseil d'état composé de seize des plus illustres sénateurs. Le culte du dieu Élagabal aboli dans Rome. Les charges ôtées aux sujets indignes, et données à des hommes de mérite. Ulpien, préfet du prétoire. Mort de Mæsa. Soins vigilants de Mamée pour former le jeune empereur. Tableau du gouvernement et de la conduite d'Alexandre. Jamais il ne répandit le sang innocent. Ses égards et sa déférence pour le sénat. Il attache la dignité de sénateur à la charge de préfet du prétoire. Considération qu'il témoigne aux bons gouverneurs de provinces, aux pontifes, au peuple. Douceur, modération, bonté de sa conduite or-

dinaire. Sa clémence à l'égard d'un sénateur qui avait conspiré contre lui. Sa fermeté. Il purge le palais de tous les ministres des débauches d'Héliogabale. Il montre du zèle pour réprimer la licence des mœurs. Il fait une sévère revue de tous les ordres de l'état. Sa haine contre les voleurs publics et les concussionnaires, contre ceux que l'on appelait alors *vendeurs de fumée*. Supplice de Turinus. Point d'excès dans sa sévérité. Il fut libéral et bienfaisant. Il sut soulager les peuples, et tenir en bon état ses finances. Sage économie de ce prince. Vues supérieures d'Alexandre dans le choix de ceux qu'il mettait en place. Considération qu'il leur témoignait. Attention à ne les mettre point dans le cas de se ruiner. Il diminue les dépenses du consulat. Lois portées avec beaucoup de maturité. Quelques réglements de police. Vénération d'Alexandre pour la mémoire des grands hommes. Distribution de sa journée. Réflexion sur les causes auxquelles on doit attribuer la sagesse du gouvernement d'Alexandre. Alexandre aima les lettres et ceux qui les cultivaient. On a blâmé dans Alexandre son excessive déférence pour sa mère, un esprit de curiosité et de défiance, un goût de vanité. Les premières années de son règne peu troublées par les ennemis du dehors. Séditions continuelles des prétoriens. Ulpien en est la victime. Les prétoriens demandent la mort de Dion, qui se retire en Bythinie. Réflexion sur ces traits de faiblesse dans le gouvernement d'Alexandre, comparés avec la vigueur dont il usa en d'autres occasions. Toubles et mouvements. Divers aspirants à l'empire.

Alexandre est proclamé empereur par les soldats. Herod. l. IV. Lamprid. Alex. 1 et 2.

AUSSITÔT qu'Héliogabale eut été tué, les soldats proclamèrent empereur son cousin et fils adoptif Alexandre, qui était déja en possession du titre de César : prince donné au genre humain, dit Lampride, pour le remettre et le rétablir de l'état misérable où l'avaient ré-

duit les empereurs précédents, et surtout le dernier.

Alexandre, dès la première démarche qu'il fit, montra quels principes de gouvernement il se proposait de suivre, et combien ses maximes seraient différentes de celles de son prédécesseur. Héliogabale, sur la simple proclamation des soldats, s'était attribué tous les titres de la dignité impériale : Alexandre voulut les recevoir du sénat. Cette compagnie se hâta de les lui déférer tous, le nom d'Auguste, et celui de père de la patrie, la puissance proconsulaire, la puissance tribunitienne, le grand pontificat. Elle avait en vue de se remettre en possession de ses anciens droits, et elle eût bien souhaité empêcher que la licence militaire, autorisée déja par plusieurs exemples, ne convertît l'abus en loi, et ne prétendît seule, et indépendamment du premier ordre de la république, décider du choix des empereurs. Mais le mal était sans remède, comme je l'ai remarqué plus d'une fois, et il naissait de la constitution originelle de la puissance des Césars.

Il reçoit du sénat tous les titres de la puissance impériale.

Le sénat profita encore de la circonstance favorable pour faire un autre acte de vigueur. Il n'avait souffert qu'avec douleur et indignation la présence de Mæsa et de Soæmis à ses délibérations, et il rendit un décret pour défendre à l'avenir qu'aucune femme entrât au sénat, chargeant même d'imprécations la tête de celui qui renouvelerait cet abus. Mamée, qui reçut vraisemblablement alors le nom d'*Augusta*, mais qui n'avait jamais joui du privilége qu'on lui interdisait, se soumit sans peine au réglement; et l'on ne dit point que l'ambition même de Mæsa ait murmuré de la diminution de ses honneurs.

Décret du sénat, pour défendre que jamais aucune femme entre dans ses assemblées. Lamprid. Heliog. 18.

Dans une assemblée qui suivit de près l'installation

Alexandre refuse le nom d'Antonin que le sénat l'invitait à prendre. Lamprid. Al. 6-12.

d'Alexandre, le sénat le sollicita d'ajouter à ses noms celui d'Antonin. Le jeune prince s'en défendit avec une fermeté modeste [1]. « Non, sénateurs, dit-il, ne me met« tez point dans la nécessité de soutenir le poids d'un « si grand nom. Qui peut égaler la vertu des princes « qui l'ont rendu vénérable et cher à vos cœurs? C'est « un fardeau sous lequel je craindrais de succomber. » Le sénat lui fit des instances réitérées, auxquelles il résista persévéramment. Il refusa à plus forte raison le surnom de *grand*, que l'on voulait qu'il prît comme un apanage du nom d'Alexandre; et, en rejetant tout cet éclat emprunté, il acquit la gloire bien plus solide de la modestie.

Héliogabale est donc le dernier des empereurs romains qui ait porté le nom d'Antonin. Il y avait imprimé une tache qui pouvait bien en dégoûter Alexandre.

Mais une raison plus forte, quoique secrète, des refus du jeune empereur, était sans doute l'attention à ménager l'honneur de sa mère. J'ai dit que Mæsa n'avait point craint de blesser la réputation de Mamée, et qu'elle faisait passer ses deux petits-fils également pour fils de Caracalla. Alexandre aurait fortifié ces soupçons injurieux, s'il se fût laissé nommer Antonin, et par ce motif il n'avait garde d'y consentir. La vue que je lui attribue paraît suffisamment marquée dans quelques traits des discours qui sont rapportés de lui
9 et 11. en cette occasion. Il loue Caracalla, mais froidement. Il se dit allié de la maison de ce prince : il était son neveu; mais il traite expressément le nom d'Antonin

[1] « Ne, quæso, P. C., ne me ad hanc certaminis necessitatem vocetis, ut ego cogar tanto nomini satisfacere. »

de nom étranger pour lui [1]. C'était dire en termes fort clairs qu'il ne se regardait point comme fils de Caracalla [2].

Toute l'autorité du gouvernement entre les mains de Mæsa et de Mamée. Herod. l. VI.

Ces attentions lui étaient sans doute suggérées par sa mère, pour laquelle il conserva toujours un respect infini, et qui conjointement avec Mæsa tenait les rênes du gouvernement, que le bas âge d'un empereur de treize ans et demi ne lui permettait pas de conduire par lui-même.

Conseil d'état composé de seize des plus illustres sénateurs.

Ces deux princesses usèrent habilement et sagement de l'autorité qui leur était confiée. Elles commencèrent par former un conseil de seize des plus illustres personnages du sénat, respectables par leur âge, recommandables par la gravité et l'intégrité de leur vie. Aucun ordre n'était expédié, aucune affaire n'était réglée que par l'avis des seize conseillers de l'empereur. Cet établissement fut extrêmement goûté du peuple et des soldats, mais particulièrement du sénat, qui voyait avec joie une sage aristocratie substituée à une tyrannie outrageuse.

Le culte du dieu Élagabal aboli dans Rome.

La première attention de ce conseil se porta vers la religion de l'état, indignement violée par Héliogabale. On éloigna de Rome, et l'on renvoya en Syrie, le nouveau dieu que ce prince avait follement honoré; et tous les objets de vénération religieuse qui avaient été apportés et réunis dans son temple, furent rendus à leurs anciennes demeures.

1 « Alienæ familiæ nomen. »

2 M. de Tillemont, art. 13, suppose qu'Alexandre souffrait qu'on l'appelât fils du grand Antonin, c'est-à-dire de Caracalla. Quand cette qualification se trouverait sur d'anciens monuments, ce ne serait pas une preuve que l'empereur l'eût approuvée, et on pourrait la mettre sur le compte des auteurs de ces monuments, qui auraient cru mal-à-propos lui faire par là leur cour.

Les charges ôtées aux sujets indignes et données à des hommes de mérite.

En même temps furent réformés et cassés tous ceux qui sous le gouvernement précédent avaient été mis en place sans le mériter, ou l'ayant mérité à des titres qui auraient dû les en exclure. On leur choisit des successeurs capables de bien servir le prince et la république. Chacun fut placé selon son talent. Les emplois civils furent donnés à des hommes qui brillaient par l'éloquence et par la connaissance des lois; et les commandements militaires à des guerriers expérimentés, qui dans un long service avaient fait preuve de bravoure, d'habileté, et d'amour de la bonne discipline.

Ulpien préfet du prétoire. Dio, l. LXXX.

Nous pouvons juger de la sagesse de ces choix par l'exemple du célèbre jurisconsulte Ulpien, qui, disgracié par Héliogabale et éloigné de la personne d'Alexandre, fut rappelé par son auguste disciple devenu empereur, et reçut de lui la charge de préfet du prétoire. Son crédit fondé sur le mérite s'augmenta. Il fut comme le tuteur de son prince, et il eut la principale part dans la conduite des affaires. Nous parlerons de lui plus amplement dans la suite.

Lamprid. Al. 51.

Mort de Mæsa. Herod.

Mæsa mourut peu après l'avénement d'Alexandre à l'empire, et on lui décerna les honneurs de l'apothéose.

Soins vigilants de Mamée pour former le jeune empereur.

Mamée, chargée seule désormais du soin de former son fils, regarda comme son premier devoir l'attention vigilante à conserver l'innocence des mœurs du jeune prince. L'exemple d'Héliogabale lui apprenait à quels excès se pouvaient porter la vivacité et la légèreté de l'âge, secondées de la licence du pouvoir souverain. Frappée de ce danger, elle gardait pour ainsi dire toutes les avenues de la cour, et elle n'en permettait l'entrée à aucun de ceux dont la conduite pouvait être

légitimement suspecte. Elle écartait avec sévérité les flatteurs, qui par leurs mauvais conseils auraient été capables de nourrir les passions naissantes dans un jeune cœur, et de l'enhardir à secouer le joug de la raison et de la vertu. Pour prévenir les attraits des voluptés, elle l'occupait de fonctions sérieuses et convenables au rang suprême; elle l'engageait à se rendre assidu aux conseils, à présider aux jugements; et ne laissant oisive aucune partie de sa journée, elle fermait l'entrée par où se glisse le plus ordinairement la corruption. Elle eut lieu de s'applaudir du succès de ses soins; et l'heureux naturel d'Alexandre, aidé et perfectionné par une si excellente éducation, en fit un des princes les plus aimables et les plus accomplis dont l'histoire nous ait conservé la mémoire. C'est de quoi l'on se convaincra par le tableau que je vais tracer de sa conduite et de son gouvernement; ensuite je traiterai les deux guerres qui remplirent les dernières années de sa vie et de son règne.

Tableau du gouvernement et de la conduite d'Alexandre.

Jamais il ne répandit le sang innocent.

Le seul trait que remarque Hérodien du gouvernement d'Alexandre, c'est que jamais il ne répandit le sang innocent, jamais il ne fit mourir personne qui n'eût été jugé et condamné dans les formes régulières. C'est là sans doute un devoir de justice rigoureuse, où nous trouverons plutôt exemption de blâme, que matière à des éloges. Mais ce respect pour la vie des hommes devenait une qualité bien précieuse pour les Romains, qui avaient éprouvé de la part de presque tous leurs princes depuis Marc Aurèle une cruauté tyrannique.

Lampride supplée à la sécheresse d'Hérodien, et il nous met en état non pas de donner une histoire cir-

constanciée du règne d'Alexandre, mais de peindre son caractère et d'exposer les maximes que suivait ce prince dans le gouvernement et dans sa conduite personnelle.

Ses égards et sa déférence pour le sénat.

Je commence par ses égards et sa déférence pour le sénat, dont il conserva et même amplifia les droits, au lieu de chercher à les restreindre, comme avaient fait plusieurs de ses prédécesseurs, par une défiance mal entendue. Ainsi il ne régla qu'avec le concert du sénat ce qui regardait les provinces qui par l'institution d'Auguste étaient dans le département de cette compagnie. Tous les consuls qu'il nomma, soit ordinaires, soit substitués, il les nomma d'après les suffrages des sénateurs. Il prit même leurs avis sur ce qui avait toujours dépendu uniquement de l'empereur, sur le choix des préfets du prétoire et du préfet de la ville. Jamais il ne nomma un sénateur qu'avec l'approbation et le consentement de ceux à qui il s'agissait de donner un confrère. Dans cette opération, il procédait avec des soins et des attentions qui répondaient à la haute idée qu'il s'était faite du rang de sénateur. Il écoutait et pesait les recommandations et les témoignages en faveur du sujet proposé ; et s'il découvrait que soit les témoins, soit ceux qui opinaient, l'eussent trompé, il les punissait sans miséricorde comme faussaires. Il croyait même devoir relever les sénateurs par l'éclat extérieur, et conséquemment il leur permit de se servir de voitures argentées. Regardant l'ordre des chevaliers comme la pépinière du sénat, il en conservait soigneusement la splendeur, et il n'en permit jamais l'entrée à aucun affranchi.

Lamprid. Al. 24.

43 et 19.

Il attache la dignité de sénateur à la

Ce fut par ménagement pour le sénat qu'il éleva à dignité de sénateurs les préfets du prétoire. Ces offi-

ciers, qui jusque là avaient communément été et devaient être régulièrement tirés de l'ordre des chevaliers, joignaient alors au commandement militaire une grande puissance dans le civil. Ils jugeaient avec le prince, ou en son nom, toutes les causes importantes, et par conséquent celles où il s'agissait de la réputation et de la personne des sénateurs. Alexandre trouva indécent que les sénateurs eussent pour juges de simples chevaliers romains, et c'est pour parer à cet inconvénient qu'il voulut que les préfets du prétoire fussent eux-mêmes sénateurs. Mais en évitant de choquer les bienséances, il pêchait, suivant la remarque de M. de Tillemont, contre la saine politique. La charge de préfet du prétoire ne donnait que trop de pouvoir à ceux qui en étaient revêtus; et en y réunissant l'éclat des dignités, Alexandre animait l'ambition de ces ministres, et il les rendait de plus en plus redoutables à leurs maîtres. Les suites prouveront trop clairement la justesse de cette réflexion.

charge de préfet du prétoire.

Tillem. Al. 13.

Il se plaisait à honorer les gouverneurs des provinces qui se conduisaient avec intégrité. En voyage, il les faisait monter avec lui dans son carrosse; il leur accordait des gratifications considérables, disant que de même qu'il fallait punir les voleurs, en les dépouillant de leur injuste proie et les réduisant à la pauvreté, aussi devait-on récompenser la probité par les richesses qu'elle n'avait point recherchées.

Considération qu'il témoigne aux bons gouverneurs de provinces : Lamprid. Al. 22.

Il poussa si loin la déférence pour les pontifes et pour les augures, qu'il leur permit plus d'une fois de soumettre à leur révision des causes qu'il avait lui-même jugées en sa qualité de souverain pontife.

aux pontifes;

Le peuple recevait aussi de la part de ce prince des

au peuple. 25.

marques de considération, dont l'avait bien déshabitué le faste des empereurs précédents. Alexandre l'assemblait souvent et le haranguait, comme faisaient, au temps du gouvernement républicain, les tribuns et les consuls.

Douceur, modération, bonté de sa conduite ordinaire. 4, 18, 20, 42.

Il est aisé de sentir dans toute cette conduite une impression de douceur, de modération et de bonté: c'était le fond de son caractère. Il se rendait accessible et affable à tous, sans jamais rebuter personne.

Toutes les entrées étaient ouvertes pour approcher de lui : point d'introducteurs dont il fallût obtenir l'agrément; les portes étaient gardées par de simples huissiers, qui avaient ordre de laisser entrer tous ceux qui se présentaient. Il allait aux bains avec le peuple, ne se distinguant que par une casaque de pourpre.

Bien éloigné de souffrir qu'on se prosternât devant lui, comme l'avait exigé Héliogabale, il voulait être salué simplement par son nom; et si l'on ajoutait quelque geste ou quelque parole qui exprimât l'adulation, on était sûr de l'irriter, et l'on devait s'estimer heureux, si on en était quitte pour un ris moqueur qui marquait l'improbation et le mépris. Il interdit jusqu'à l'usage du titre de seigneur, que Trajan néanmoins et plusieurs autres bons princes avaient *admis*. Dans les lettres qu'on lui écrivait, il voulait que l'on suivît le style usité entre les particuliers, sans enfler la suscription d'une longue liste de noms pompeux, et en exprimant seulement sa qualité d'empereur, qui était une distinction nécessaire. Ceux qui venaient le saluer, surtout les sénateurs, étaient toujours invités à s'asseoir. Il visitait ses amis malades, même ceux d'un rang médiocre; il allait manger chez eux, et il

en avait toujours quelques-uns à sa table, qui y ve-
naient familièrement sans invitation expresse. Il sou-
haitait qu'on lui parlât librement ; et si quelqu'un
croyait avoir quelque conseil à lui donner, il écoutait
avec attention ; il profitait de l'avis, s'il le trouvait
judicieux, ou s'il ne pensait pas devoir s'y conformer,
il alléguait ses raisons. Il pensait comme Pescennius 35.
Niger sur les panégyriques consacrés à un prince vi-
vant ; il les trouvait ridicules, et il ne souffrit jamais
qu'on lui rendît un honneur qui ne pouvait manquer
d'être infecté de flatterie.

Sa mère, quoique princesse d'esprit et de tête, ce- 20.
pendant par un goût de faste assez naturel à son sexe
n'approuvait point des procédés si simples et si popu-
laires. « Prenez-y garde, lui dit-elle un jour, vous
« avilissez votre autorité[1], et vous la rendez méprisa-
« ble. — Je la rends, répondit-il, plus exempte d'in-
« quiétude et plus durable[2]. » Il méritait qu'une si belle
parole fût vérifiée par l'événement.

Alexandre avait la douceur tellement empreinte dans
l'ame, que l'histoire lui rend ce glorieux témoignage,
qu'il ne laissait passer aucun jour qui ne fût marqué
par quelques traits d'une si aimable vertu[3]. Il répé- 51.
tait sans cesse avec un goût infini cette belle maxime
des chrétiens : « Ne faites point à autrui ce que vous

[1] « Quùm ei objiceret nimiam civilitatem Mammæa mater.... *Molliorem tibi potestatem et contemptibiliorem imperii fecisti ;* ille respondit, *sed securiorem, atque diuturniorem.* »

[2] Théopompe, roi de Sparte, avait fait une réponse à peu près semblable à sa femme au sujet de l'établissement des éphores auquel il avait consenti. *Hist. Anc. de Rollin*, t. 2, p. 22.

[3] « Dies nunquàm transiit, quin aliquid mansuetum, civile, pium faceret. »

« ne voulez pas qui vous soit fait à vous-même. » Elle était gravée dans son palais en grands caractères : il la faisait mettre en inscription sur les édifices publics; et il voulait que lorsque l'on exécutait un criminel qui avait violé les droits de la société, le crieur proclamât à haute voix cette même maxime, comme la preuve de la justice du supplice et une leçon pour les assistants. Il la prenait lui-même pour règle de sa conduite, et il allait encore au-delà, se piquant de générosité et de clémence envers des coupables qui l'avaient offensé. Lampride nous cite un fait de cette nature, qui a paru à M. de Tillemont suspect d'embellissement dans la plupart de ses circonstances; et avec raison, si la dérision n'y entra pas pour quelque chose.

Sa clémence à l'égard d'un sénateur qui avait conspiré contre lui. 48.

Ovinius Camillus, sénateur d'un grand nom, fut déféré à Alexandre comme ayant formé une conspiration pour s'élever à la souveraine puissance, et le crime se trouva prouvé. L'empereur manda Ovinius, et au lieu de lui faire des reproches : « Je vous suis très-obligé, « lui dit-il, de la bonne volonté avec laquelle vous « vous offrez pour vous charger d'un fardeau qui m'ac« cable. » Il le mena de ce pas au sénat, déclara qu'il l'associait à l'empire, le revêtit des ornements impériaux et le logea dans le palais. Ce n'est pas tout encore. Il voulut le mettre en fonction, et il le fit partir avec lui pour une expédition dont il était question actuellement contre quelque peuple barbare. Ovinius était bien plus délicat qu'Alexandre, et il ne pouvait supporter comme lui la fatigue de faire à pied les marches militaires. L'empereur lui procura les soulagements nécessaires à sa faiblesse, d'abord un cheval, ensuite un carrosse, pendant que lui-même il marchait

à pied. S'il faut recevoir tout ce récit comme vrai, il est visible qu'Alexandre se donnait la comédie. Ovinius qui en craignait le dénouement, demanda avec tant d'instance la permission de se retirer, qu'il l'obtint enfin, et alla se cacher dans ses maisons de campagne. Alexandre ne tira de son attentat que cette innocente vengeance. Il le laissa couler tranquillement à la campagne le reste de ses jours. Mais Ovinius porta néanmoins la peine de son ambition criminelle; et quelqu'un des empereurs suivants[1], dans la crainte qu'il ne renouvelât ses anciens projets, lui en ôta le moyen avec la vie.

Sa fermeté. Il purge le palais de tous les ministres des débauches d'Héliogabale. Lamprid. 15, 23, 34.

La douceur d'Alexandre n'était point faiblesse, et il avait pour le vice cette haine vigoureuse qu'inspire à un jeune cœur l'amour ardent de la vertu. Il commença par purger le palais de tous les ministres de débauches qu'Héliogabale y avait rassemblés. Les infames de l'un et de l'autre sexe furent tous chassés ignominieusement; plusieurs relégués dans des îles désertes; les plus corrompus noyés dans la mer. Alexandre bannit aussi du palais les nains et les naines, les bouffons, les chanteurs et les chanteuses, les pantomimes; et parmi cet attirail de corruption ayant choisi ceux qui pouvaient servir à l'amusement du peuple, il les lui donna, par une condescendance que les meilleurs princes jugent souvent nécessaire: les autres furent distribués en différentes villes, qui étaient chargées de les nourrir, afin qu'ils ne fatiguassent point le public par une mendicité contraire à toute bonne police.

[1] Lampride ne nomme point l'empereur par l'ordre duquel Ovinius fut mis à mort; mais il est clair qu'il ne peut pas avoir entendu Alexandre.

Les eunuques, qui avaient été employés par Héliogabale dans les plus importants ministères, furent réduits par Alexandre aux fonctions serviles qui leur conviennent : encore n'était-ce pas auprès de sa personne; il méprisait et détestait ces monstres, et il ne voulut en tenir aucun à son service : il en laissa quelques-uns à l'impératrice sa femme; il donna les autres à des seigneurs romains, sous la clause expresse que si ces misérables persistaient dans leurs désordres et ne se corrigeaient point, ils ne pourraient jouir du privilége de la nouvelle jurisprudence établie par Adrien en faveur des esclaves, et que leurs maîtres auraient droit de les faire mourir par leur simple volonté, sans recourir à l'autorité du juge.

Il montre du zèle pour reprimer la licence des mœurs. 24, 34.

Le zèle d'Alexandre ne se renferma pas dans sa maison : il défendit dans Rome les bains communs aux deux sexes, abus déja proscrit par Adrien, et ensuite par Marc Aurèle, mais renouvelé sous Héliogabale. Les désordres contre nature étaient devenus extrêmement communs parmi les Romains, et ils avaient dans la ville leurs écoles publiques : Alexandre eut la pensée de les défendre par de sévères ordonnances; et il l'eût fait, s'il n'eût appréhendé que cette horrible licence, irritée par la gêne et par la contrainte, ne se débordât avec plus de fureur, et ne déshonorât même les maisons particulières. Il prit donc le parti de souffrir un mal, de peur d'en causer un plus grand, et il se contenta de le réduire dans certaines bornes. Il témoigna l'horreur qu'il avait pour toutes sortes de débauches, en ne permettant point que l'on portât au trésor le tribut que payaient à l'état ceux qui en faisaient l'infame commerce : il destinait cet argent à l'entretien

du théâtre, de l'amphithéâtre et du cirque. Enfin il condamna le vice par l'exemple qu'il donnait lui-même d'une vie chaste et réglée; et, souhaitant que tout ce qui l'environnait annonçât la vertu, il n'admettait à ses audiences que d'honnêtes gens et estimés dans le public, et il interdisait aux femmes de mauvaise réputation la liberté de venir faire leur cour aux impératrices, sa mère et son épouse. 18, 25.

Il fait une sévère revue de tous les ordres de l'état. 15.

Tout l'état avait besoin de réforme : Alexandre se porta à ce grand ouvrage avec vigueur. J'ai déja dit qu'il destitua et cassa tous les indignes juges et officiers mis en place par Héliogabale. Il fit aussi une sévère revue de tous les ordres de la république, du sénat, des chevaliers romains, des tribus, des armées, et il les purgea, par l'expulsion et le retranchement, des membres mauvais et gâtés. Aucun coupable ne fut épargné : ceux mêmes qui lui étaient liés par l'amitié ou par le sang, s'ils se trouvèrent vicieux et couverts de quelque opprobre, furent punis ou au moins éloignés de sa personne. « La république, disait-il, m'est plus « chère que ma famille. » 67.

Sa haine contre les voleurs publics et les concussionnaires. 15, 17, 18, 28.

Nul genre de criminels ne lui était plus odieux que les juges qui se laissaient corrompre par argent, et les magistrats concussionnaires. L'aversion qu'il avait pour eux allait jusqu'à le faire entrer dans des transports dont il n'était pas maître. Des écrivains qui l'avaient vu de près rapportaient, suivant le témoignage de Lampride, que si un voleur de cette espèce se présentait à sa vue, il vomissait la bile toute pure, et que ses doigts, par un mouvement en quelque façon naturel, se portaient au visage du coupable, comme pour lui arracher les yeux. Un sénateur nommé Septimius

Arabinus, à qui ses vols et ses concussions avaient attiré sous Héliogabale un procès criminel, étant venu à l'audience d'Alexandre pour le saluer, ce prince s'écria avec la même véhémence qu'autrefois Cicéron[1] invectivant contre Catilina : « Dieux du ciel! grand « Jupiter! quoi! Arabinus non seulement est vivant, « mais il entre au sénat! Il espère même m'en imposer, « tant il me croit imbécille et dépourvu de jugement! » Alexandre prit une précaution singulière pour écarter de devant sa vue de pareils objets d'indignation; et, de même que dans les mystères de Cérès Éleusine on avertissait par la voix d'un héraut quiconque ne se sentait pas pur et innocent de ne point approcher des autels, il fit publier un avis à quiconque se sentirait coupable de vols et de rapines de ne point paraître devant lui, de peur que convaincu de ses crimes il ne les payât de sa tête.

Ce n'étaient point de vaines menaces; il faisait la guerre à toute outrance à cette sorte de criminels. Il ordonna que ceux qui avaient été condamnés pour avoir reçu de l'argent dans l'administration de la justice, fussent réputés infames; qu'il ne leur fût permis de paraître en aucun lieu public; et que si quelqu'un d'eux osait s'y montrer, ceux qui étaient en autorité dans la province le fissent saisir et enfermer dans une île. Il avait extrêmement à cœur de démentir un proverbe grec, trop souvent vérifié par l'événement : « Celui qui aura beaucoup volé, en donnant une petite « partie de son vol, échappera à la peine[2]. » Il allait

[1] Les termes dont se sert Alexandre sont empruntés de la première Catilinaire, n° 2. « Hic tamen vivit. Vivit! imò etiam in senatum venit. »

[2] Ὁ πολλὰ κλέψας, ὀλίγα δοὺς ἐκφεύξεται.

au-devant de cet abus par de grands exemples de sévérité. Un officier public ayant présenté, dans un procès qui se jugeait au conseil de l'empereur, un faux extrait de pièces, Alexandre lui fit couper les nerfs des doigts, afin qu'il ne pût jamais écrire, et il le confina dans une île. Un homme de distinction, mais avide et aimant à piller, obtint, par le crédit de quelques rois étrangers qui étaient à la cour de l'empereur, un emploi important dans la milice. Cet emploi lui donnait du pouvoir, et il s'en servit pour satisfaire son inclination et pour voler. Alexandre, qui le veillait, en fut bientôt averti : il le mit en justice, et fit instruire et juger son procès devant les rois mêmes ses protecteurs. Le crime fut prouvé ; il ne s'agissait plus que de déterminer la peine qu'il méritait. « Comment punit-on « dans votre pays les voleurs ? dit l'empereur aux rois « qui avaient assisté au jugement. — Par le supplice « de la croix, répondirent-ils. » Alexandre fut bien aise de pouvoir, sans blesser sa clémence, exercer une rigueur nécessaire, qui lui était dictée par les patrons mêmes du coupable, et leur sentence fut exécutée.

Ce prince sage se maintenait dans la pleine liberté 44.
de punir rigoureusement les malversations, en ne souffrant point que jamais les charges qui donnaient pouvoir et juridiction fussent vendues. « C'est une néces« sité, disait-il, que celui qui achète en gros vende en « détail. Ainsi je ne pourrais point user de sévérité en« vers des hommes qui, en vendant ce qu'ils auraient « acheté, ne feraient que se mettre au pair. » Telle était donc sa conduite envers les magistrats concussionnaires.

Contre ceux que l'on appelait alors *vendeurs de fumée.* 23, 35, 36.

Une sorte de voleurs publics encore plus criminels sont ceux qui, vendant leur crédit auprès du prince, se rendent tyrans des particuliers, de qui ils extorquent de l'argent; ennemis de l'état, dont ils remplissent les places de sujets incapables de le servir, ennemis de la réputation de leur prince, qu'ils déshonorent par de mauvais choix, et qu'ils donnent lieu de regarder comme une dupe dont ils se jouent à leur gré. Souvent même ils se font payer pour des services qu'ils n'ont point rendus, abusant de la crédulité de ceux qu'aveuglent l'ambition et la passion des richesses; et c'est ce que l'on appelait alors, comme je l'ai déja dit, *vendre de la fumée.* Alexandre sentait tout cela, et il ne jugea aucun abus plus digne de sa sévérité.

Un de ses esclaves qui s'était mêlé de ce trafic, et qui avait reçu cent pièces d'or d'un officier de guerre, fut par son ordre mis en croix sur le chemin par lequel les esclaves du palais avaient souvent à passer pour aller aux maisons de plaisance de l'empereur.

Supplice de Turinus.

Le supplice de Vétronius Turinus eut bien un autre éclat. Turinus s'était insinué dans les bonnes graces d'Alexandre, et il avait gagné sa confiance : il en abusa pour vendre de la fumée. Il se donnait pour tout-puissant auprès de l'empereur, qu'il gouvernait, *disait-il*, comme un enfant. Il promettait sa protection, et il la faisait bien acheter, souvent sans y rien mettre du sien. Dans les procès, il lui était très-ordinaire de recevoir de l'argent des deux parties; et nulle charge ne se donnait, à la cour ou dans l'empire, qui ne lui payât tribut. Alexandre fut instruit de cette infame manége, et il ne crut pas indigne de son rang de tendre un piége à l'avidité de cet infidèle ministre, pour acquérir con-

tre lui une preuve évidente et palpable. Quelqu'un, de concert avec l'empereur, sollicita publiquement une grace, et implora secrètement l'appui de Turinus : celui-ci promit de parler de l'affaire, et n'en fit rien. La grace ayant été obtenue, Turinus prétendit qu'on lui en avait obligation, et il exigea son salaire, qui lui fut compté en présence de témoins. Alors l'empereur le fit accuser. Turinus ne put se défendre ni disconvenir d'un crime prouvé par le témoignage de ceux mêmes qui étaient intervenus dans la négociation. Comme Alexandre voulait en faire un exemple, il administra encore aux juges la preuve d'un grand nombre de trafics également odieux dont l'accusé s'était rendu coupable, et qui étaient demeurés inconnus, parce que l'on n'avait osé attaquer un homme dont le crédit effrayait. Après ces éclaircissements, Alexandre compta que sa sévérité ne pouvait être blâmée; et pour proportionner le supplice au crime, il ordonna que Turinus serait attaché dans la place publique à un poteau au pied duquel on amasserait du bois verd et humide, qui ne fût capable, lorsqu'on voudrait y mettre le feu, que de jeter une fumée épaisse. Ainsi Turinus mourut étouffé, pendant que le crieur public répétait à diverses reprises et à haute voix ces paroles : « Celui qui a vendu de la « fumée est puni par la fumée. »

Une telle rigueur était bien propre à arrêter les progrès du mal, et Alexandre y joignit de sa part une nouvelle précaution. Afin d'empêcher que ceux qui l'approchaient ne pussent feindre des entretiens avec lui, 31 et 39.
ni porter en son nom des paroles qu'il n'eût point données, il se fit une loi de n'accorder d'audience secrète à personne, si ce n'est au seul Ulpien ; exception bien

glorieuse pour ce jurisconsulte, et dont il était digne par sa probité.

Point d'excès dans sa sévérité.

21. Au reste, il ne faut pas croire que la sévérité d'Alexandre se portât jusqu'à la cruauté. Les condamnations une fois prononcées étaient suivies de leur effet; mais il voulait et avait soin qu'elles fussent rares.

Il fut libéral et bienfaisant.

26. Il était même bienfaisant par caractère, et sa libéralité se fit sentir et au public et aux particuliers. Il fit durant le cours de son règne trois distributions générales de denrées au peuple, et trois largesses en ar-
22. gent aux soldats. Sévère avait établi un fonds pour donner réglément une certaine quantité d'huile aux citoyens. Cette gratification fut non pas totalement retranchée, mais diminuée considérablement sous Héliogabale, dont les ministres, gens sans honneur et sans probité, ne cherchaient qu'à piller et à s'enrichir par toutes sortes de voies : Alexandre la rétablit en entier,
32. telle qu'elle avait été ordonnée par Sévère. Il exempta la ville de Rome de la contribution prétendue volontaire qui se payait aux empereurs victorieux à titre de
39. couronnes. Attentif à la commodité publique, il fit construire des bains dans les quartiers qui n'en avaient
21. point. Il apporta un très-grand soin pour empêcher la disette et la cherté des vivres; et le mauvais gouvernement d'Héliogabale ayant dégarni les greniers de Rome, Alexandre acheta de ses deniers de quoi les
39. remplir. Il augmenta le nombre de ces greniers publics, et il en bâtit de nouveaux à l'usage des particuliers qui n'avaient point de lieu commode pour ser-
46. rer leurs grains. Il confirma la constitution d'Adrien qui accordait la propriété des trésors à ceux qui les
44. avaient trouvés. S'il arrivait quelque grande calamité,

si des villes avaient été maltraitées par un tremble-
ment de terre, il soulageait leur infortune, non seu-
lement par des remises d'impôts, mais par des dons
effectifs, qui les aidassent à réparer les dommages souf-
ferts. Sa bonté judicieuse étudiait les besoins pour y
appliquer les remèdes.

C'était aux pauvres qu'il aimait à donner, surtout à 40.
ceux qui, ayant un rang à soutenir, manquaient des
facultés nécessaires, sans qu'il y eût de leur faute. Il
leur donnait des terres, des esclaves, des bêtes de voi-
tures, des troupeaux, tout l'attirail des instruments du
labour et de la culture des terres; car ces libéralités
en nature lui paraissaient plus utiles et mieux enten-
dues que faites en or ou en argent. S'il accordait des
secours pécuniaires, c'était par forme de prêt. Il avait 21.
établi une banque où tous ceux qui avaient besoin d'ar-
gent en trouvaient à un intérêt modique. En certaines
occasions il prêtait sans aucun intérêt, mais à condi-
tion que la somme prêtée serait employée à l'acquisi-
tion de quelque terre, sur le produit de laquelle ses
avances lui seraient remboursées. S'il en usait ainsi, sa
vue était, non d'épargner sordidement, mais de prévenir
la paresse, d'animer et d'aiguillonner l'industrie. Il sa-
vait être libéral et magnifique lorsque les circonstan-
ces l'exigeaient. Souvent il bâtit de très-belles maisons 39.
pour les donner sur-le-champ. Il allait au-devant des 36.
désirs de ceux que la timidité retenait. « Pourquoi ne
« me demandez-vous rien? leur disait-il. Aimez-vous
« mieux vous plaindre en secret que de m'avoir obli-
« gation? » Mais il voulait que ses libéralités fussent
sagement placées, utiles à ceux qui les recevaient, ho-
norables au prince qui les faisait; et se regardant comme 32.

dispensateur[1], et non comme propriétaire des revenus de l'état, il ne se croyait pas permis d'appliquer so à ses plaisirs, soit aux plaisirs de ceux qui l'appro chaient, le suc et le sang des provinces.

Il sut soulager les peuples, et tenir en bon état ses finances.

39. Une magnificence si bien réglée n'épuisa point le finances publiques : aussi Alexandre trouva-t-il moyen en même temps qu'il donnait beaucoup, de soulager le peuples par une diminution d'impôts si considérable, que tel qui sous Héliogabale était taxé à dix pièces d'or, ne payait que le tiers d'une pièce d'or sous son successeur; ce qui fait une différence de trente à un. Il était donc bien éloigné d'outrer les droits du fisc, qui sous les empereurs romains étaient une source de vexa-
16. tions. Il les modéra au contraire par des lois pleines
44. d'humanité. Il sentait de quelle importance il était que le trésor du prince fût rempli : il apportait à cet objet une très-grande attention, mais sans vouloir qu'il en
Herod. coutât rien à la douceur et à l'équité; et quelque respectueux qu'il fût envers sa mère, cependant comme cette princesse, d'ailleurs très-estimable[2], avait un faible pour l'argent, et n'était point scrupuleuse sur les voies de l'amasser, il lui témoigna plus d'une fois son indignation sur les injustices qu'elle commettait. Heureux s'il eût eu la force de les arrêter! Les financiers n'eurent aucun crédit auprès de lui. Il appelait les intendants de ses revenus dans les provinces un mal néces-
46. saire. Il les punissait à toute rigueur s'ils malversaient, ne leur accordait qu'une considération médiocre s'ils se conduisaient sagement, et il ne les laissa jamais plus d'un an en place.

[1] « Nefas esse dicens, ut dispensator publicus in delectationes suas et suorum converteret id quod provinciales dedissent. »

[2] « Mulier sancta, sed avara. » (LAMPRID. *Al.* 14.)

Une sage économie, ressource nécessaire aux princes comme aux particuliers, réglait la dépense d'Alexandre; et la simplicité de cet empereur a de quoi faire rougir le luxe qui inonde et corrompt même les conditions médiocres parmi nous. Sa table était frugale; et une étiquette modérée et invariable en fixait le service. Le pain, le vin, les viandes, chaque espèce avait son tarif. Le gibier qu'on lui fournissait, il le partageait avec ses amis, surtout avec ceux qu'il savait ne pouvoir pas s'en procurer commodément. Il n'en envoyait point aux riches. Les repas mêmes de cérémonie, que l'usage l'obligeait de donner aux grands de l'état, n'étaient pas pour lui une raison de se dispenser de la loi d'une modeste frugalité. La différence ne tombait que sur la quantité, et non sur la qualité des mets. Au reste, il aimait peu ces festins nombreux qui dégénèrent si aisément en cohues; il appelait cela manger au théâtre ou dans le cirque. Il se plaisait bien plus à avoir à sa table une société choisie d'hommes doctes et vertueux, dans les entretiens desquels il disait qu'il trouvait en même temps et de l'agrément et de la pâture[1].

Sage économie de ce prince.

37.

34.

Jamais il ne connut l'usage de la vaisselle d'or. Son argenterie n'excédait pas deux cents livres pesant, qui ne font guère que trois cents marcs de notre poids. Si dans certaines occasions d'éclat elle ne lui suffisait pas, il en empruntait.

41.

Sa maison, ses équipages, sa garde-robe, tout ce qui le concernait était gouverné sur le même plan que la dépense de sa table. Il ne voulait avoir que le nombre

15.

1 « .... Ut haberet fabulas litteratas, quibus se recreari dicebat et pasci. »

d'officiers nécessaire pour son service, afin que l'état
42. ne fût point obligé de payer des hommes oisifs. Il n'employait dans les bas officiers du palais, tels que ceux de valets de pied, cuisiniers, boulangers, et autres semblables, que des esclaves. Par égard pour les personnes de condition libre, il s'abstenait de les rabaisser à des ministères qui passaient pour serviles
23 et 34. chez les Romains. Ses esclaves portaient toujours l'habit de leur état; et il ne souffrait point qu'ils le relevassent par la richesse des ornements. Ceux qui le servaient à table dans les fêtes les plus brillantes n'eurent
33. jamais d'or sur leur personne. Les soldats mêmes qui devaient lui faire cortége dans les pompes solennelles, n'éclataient ni par l'or ni par la soie. Ils étaient vêtus d'une manière qui les parait, mais sans faste. « La « majesté[1] de l'empereur se soutient, disait-il, par la « vertu, et non par l'ostentation des richesses. »

40. Lui-même il ne porta jamais d'étoffes toutes de soie, et il n'usa que rarement de celles où entrait cette matière alors si précieuse. Il est inutile d'observer qu'il garda soigneusement la décence de son rang, en s'en tenant à l'habit romain, et évitant toute parure étrangère; qu'il ne prit jamais l'habit de guerre dans Rome ni dans toute l'Italie, et qu'il se contenta de la toge, qui annonçait la modestie et la paix. Mais il est bien singulier qu'il n'eût point à lui une robe prétexte et ornée de palmes en broderie, et que lorsqu'il était consul, il se servît de quelqu'une de celles que l'on gardait au Capitole, comme les particuliers qui devenaient consuls ou préteurs.

[1] « Imperium in virtute, non in decore. »

Héliogabale avait employé les pierreries jusque sur ses souliers. Un luxe si insensé était bien éloigné du goût et des principes d'Alexandre. Il fit plus : il vendit les pierreries de la couronne, disant que ce genre d'ornement était indécent pour les hommes ; et que les princesses mêmes devaient se réduire à ce que l'usage rendait comme indispensable. Il poussa si loin la sévérité sur cet article, qu'un ambassadeur étranger ayant fait présent à l'impératrice sa femme de deux perles d'une beauté et d'une grosseur singulières, il voulut d'abord les vendre, et n'ayant point trouvé d'acheteurs, il les consacra à Vénus, à la statue de laquelle il en fit deux pendants d'oreilles. 4, 41, 51.

Ainsi[1] les mœurs de l'empereur et des princesses de la cour étaient une censure vivante dont l'effet fut très-heureux. Les premiers sénateurs se réformèrent sur le modèle d'Alexandre, et les dames sur celui de l'impératrice.

Dans tout ce que je viens de rapporter avec éloge, peut-être quelques-uns trouveront-ils matière à critique. Peut-être pensera-t-on que ce prince outrait les attentions économiques, et que ce que j'appelle simplicité et modestie porte une nuance d'avarice. Mais il est important d'observer qu'il avait d'énormes dépenses à soutenir par rapport aux troupes, dont il ne lui suffisait pas de payer la solde, s'il ne se conciliait leur affection par des largesses extraordinaires. Les soldats romains, accoutumés à être flattés par leurs empereurs étaient devenus insolents, mutins, séditieux, et ils ne s'apaisaient que par l'or. Ce n'était pas pour eux qu'A-

[1] « Prorsùs censuram suis temporibus de moribus propriis gessit. Imitati sunt eum magni viri, et uxorem ejus matronæ pernobiles. » (41.)

lexandre s'était fait la règle de donner en nature des choses usuelles. Ils ne s'en seraient pas contentés. Il était obligé de leur distribuer l'or et l'argent à pleines mains. Encore ne put-il prévenir entièrement leurs séditions ; et après en avoir calmé plusieurs avec peine et danger, il en fut enfin la victime. Comme donc les circonstances d'une part le forçaient de donner beaucoup, et que de l'autre il était bien résolu de ne point fouler les peuples, et même de diminuer leurs charges, son économie seule venait à son secours ; et fondée sur de tels principes, elle ne peut être assez louée. Aussi s'en faisait-il honneur, et il n'oubliait rien de ce qui pouvait la favoriser, comme le prouve la réforme qu'il fit dans les monnaies.

Gronov. de Pec. Vet. III, 15.

De toute antiquité les Romains n'avaient qu'une seule espèce de monnaie d'or, que j'appellerai *écu* pour la commodité du discours. Cette pièce d'or pesait deux deniers et demi, et valait vingt-cinq deniers d'argent, douze livres dix sols. Héliogabale, amateur de la profusion, fit frapper des doubles écus, des quadruples, et même des pièces de dix, de cinquante et de cent écus d'or. De là il arrivait que dans les libéralités faites de la main à la main, l'empereur se voyait obligé d'excéder souvent la juste mesure; et qu'où dix pièces d'or auraient suffi, il lui fallait donner la valeur de cent. Cet abus n'échappa pas à la vigilance d'Alexandre. Il proscrivit et bannit du commerce toutes ces pièces d'un poids exorbitant, et il voulut qu'elles fussent simplement réputées matières. Il ne se contenta pas de ramener les choses à l'ancienne médiocrité : il fit battre des demi-écus d'or, des tiers d'écus, au moyen de quoi il était le maître de proportionner ses dons

Lamprid. Al. 30.

à la différence des circonstauces et des personnes.

Quoique très-religieux, ainsi que j'aurai soin de le faire remarquer, ses offrandes dans les temples n'étaient rien moins que magnifiques. Jamais d'or, cinq ou six livres d'argent pesant, voilà à quoi se réduisaient les présents qu'il consacrait au culte des dieux. Il répétait souvent et volontiers ce demi-vers de Perse : *In sancto quid facit aurum ?* « Est-il question d'or dans les « choses saintes ? »

44.

Pers. sat. II, v. 69.

Il porta à plus forte raison cette sévérité d'économie dans les gratifications qu'il faisait à ceux dont les arts n'ont pour objet que le plaisir. On sait combien les Romains étaient follement épris du jeu des comédiens, et surtout de celui des pantomimes. Ils ne plaignaient rien pour les récompenser, et souvent les plus riches se ruinaient par les dons immenses qu'ils se faisaient une joie de leur prodiguer. Alexandre aimait assez les spectacles, et il y allait souvent; mais il n'estimait ceux qui le divertissaient que leur juste prix. Il disait qu'il fallait les nourrir comme un maître nourrit ses esclaves, et non les enrichir. Jamais il ne leur donna aucune pièce de vaisselle d'or ou d'argent. Une somme modique en espèces était tout ce qu'ils pouvaient espérer de lui. Il leur ôta même les habits d'étoffes précieuses qu'Héliogabale leur avait donnés.

Lamprid. Al. 33, 37.

C'est une façon de penser assez commune que les soins d'économie ou produisent ou prouvent la petitesse de l'esprit. L'exemple d'Alexandre suffit pour détruire ce préjugé. Économe tel que je viens de le dépeindre, il fut capable de vues supérieures, et son gouvernement était fondé et dirigé sur les plus grandes et les plus hautes maximes.

Vues supérieures d'Alexandre dans le choix de ceux qu'il mettait en place.

46. Jamais il ne regarda les charges comme des graces à distribuer[1], mais comme des ministères remplir. Pour y parvenir, il fallait mériter son estime et celle du public. Il avait même pour principe[2], que ceux qui fuyaient les dignités en étaient les plus dignes; et
19. qu'il fallait mettre en place des hommes qui craignissent les emplois, et non qui les briguassent. Il louait
45. beaucoup la pratique qui était dès lors en usage dans l'église chrétienne, de proclamer publiquement les noms de ceux qui devaient être promus au sacerdoce, afin que s'il y avait quelque reproche à faire contre eux, on pût en être éclairci et l'examiner. Alexandre imitait cette méthode; et il annonçait d'avance les noms de ceux qu'il songeait à établir gouverneurs de provinces. Mais il ne voulait pas néanmoins provoquer contre eux l'envie et la malignité. Il exigeait que les faits fussent graves et prouvés, sans quoi les accusateurs étaient punis comme coupables de calomnie.

C'était encore une de ses maximes, qu'il fallait que chacun sût le métier dont il se chargeait[3]; et en consé-
46. quence il ne mettait dans les premières places que des hommes capables de les soutenir par eux-mêmes, et qui n'eussent pas besoin d'être dirigés, mais simplement aidés par leurs assesseurs.

Considération qu'il leur témoignait. 32.

Des gouverneurs de provinces choisis avec tant de soin ne pouvaient manquer d'être respectés. L'empereur les considérait lui-même beaucoup, comme je l'ai

1 « Præsides, proconsules, et legatos nunquàm fecit ad beneficium, sed ad judicium vel suum vel senatûs. »

2 « ..... dicens, invitos non ambientes in republicâ collocandos. »

3 « Eos esse promovendos qui per se rempublicam gerere possent, non per assessores..... unumquemque id agere debere quod nosset. »

déja observé. Jamais il ne donna de successeur à aucun, qu'il ne dît à celui qui sortait d'emploi : « La républi« que vous rend graces ; » et qu'il ne le récompensât par une libéralité qui lui procurât le moyen de vivre selon son rang.

L'intention d'Alexandre n'était pas que l'administration des affaires publiques enrichît ceux à qui il la confiait ; mais il ne prétendait pas non plus qu'elle leur fût à charge. De tout temps les proconsuls et les propréteurs avaient été défrayés aux dépens de la république. Auguste fixa une somme pour cet objet. Alexandre aima mieux monter leur maison en argenterie, en équipages, en officiers de bouche, le tout modestement, et sous la condition qu'à leur retour ils rendraient les bêtes de voitures et les esclaves, et garderaient le reste s'ils s'étaient bien conduits, ou au contraire en paieraient le quadruple si leur gestion n'avait pas été régulière.

Attention à ne les mettre point dans le cas de se ruiner.

Suet. Aug. 96.

Lamprid. Al. 42.

Le même esprit d'équité l'engagea à les décharger de l'obligation de stipendier leurs assesseurs. Pescennius Niger avait eu cette pensée. Alexandre la réalisa en assignant des gages aux assesseurs des proconsuls et des propréteurs dans les provinces. 46.

Le consulat n'avait presque conservé de son ancienne splendeur qu'un vain éclat, et la nécessité de faire des dépenses énormes. Alexandre diminua les dépenses, afin sans doute de rendre accessible au mérite, même peu accommodé des biens de la fortune, une charge qui était encore regardée comme le faîte des honneurs.

Il diminue les dépenses du consulat. 43.

Ses soins vigilants se portaient sur toutes les parties de l'état, et il fit un très-grand nombre de lois dont il est fâcheux que nous connaissions peu le dé-

Lois portées avec beaucoup de maturité. 16, 42, 44.

tail; mais nous savons que, non content de les avoir portées, il tint la main à les faire exécuter, et qu'il les observait lui-même, preuve d'un esprit ferme et judicieux. Nous ne pouvons pas douter non plus qu'elles ne fussent très-sages, vu la maturité avec laquelle elles étaient discutées avant qu'il se déterminât à les établir. Elles se proposaient dans un conseil de vingt ou même de cinquante sénateurs, tous habiles dans le droit, et instruits des maximes du gouvernement. On leur donnait le temps d'y réfléchir, et d'en comparer les avantages et les inconvénients. Ils opinaient ensuite, et l'on écrivait l'avis de chacun et les motifs sur lesquels il l'avait appuyé. L'ordonnance qui passait était le résultat de ces délibérations.

Quelques réglements de police. 33.

C'est tout ce que nous pouvons dire sur cette matière qui devrait être si riche. Lampride ne rapporte que quelques réglements de police qui méritent à peine d'être comptés. Alexandre établit pour les quatorze quartiers de la ville quatorze inspecteurs, tous consulaires, qui devaient former le conseil du préfet de Rome, et juger avec lui toutes les affaires portées à son tribunal. Il distribua en différents corps tous les arts et les métiers, leur donnant des syndics et leur
27. assignant des juges. Il eut aussi la pensée de distinguer les conditions par la qualité des habillements. Sa vue était sans doute de mettre un frein au luxe qui confond tous les états. Mais Ulpien et Paul, à qui il communiqua son plan, furent frappés du danger des séditions, si dans une aussi grande ville que Rome, au moindre bruit de querelle, l'habit de chacun devenait pour tous ses semblables comme un signal de ralliement; et le prince céda à leurs remontrances.

Sénèque témoigne qu'il avait été autrefois proposé dans le sénat de marquer la distinction des esclaves et des gens libres par celle des vêtements, et que les plus sages pensèrent qu'il n'était pas expédient de rendre trop sensible aux esclaves la supériorité de leur nombre sur celui des personnes de condition libre. Sen. de Clem. I, 24.

Vénération d'Alexandre pour la mémoire des grands hommes. Lamprid. Al. 26, 28.

Un prince aussi vertueux qu'Alexandre était intéressé à honorer la vertu. Nous avons vu comment il la protégeait et la récompensait dans les vivants; il la respectait pareillement dans ceux qui n'étaient plus, et la gloire des grands hommes des siècles passés lui était chère et précieuse. Il rassembla dans la place de Trajan les statues des empereurs divinisés et des illustres capitaines romains qui étaient éparses en différents quartiers de la ville; et il les orna d'inscriptions qui contenaient le récit de leurs exploits et l'éloge de leurs vertus. Il avait dans son palais deux chapelles, où étaient consacrés les principaux objets de son culte en deux classes, l'une destinée à la vertu et l'autre aux talents. Dans la première, il avait placé les bons princes, parmi lesquels il donnait rang à Alexandre le Grand; et de plus les sages qui par leurs instructions s'étaient rendus les bienfaiteurs du genre humain, Abraham, Orphée, Apollonius de Tyanes, et enfin Jésus-Christ: assemblage bizarre, mais qui fait voir la disposition où était ce prince de vénérer la vertu, partout où il croyait la trouver. La seconde chapelle était pour les héros de la profession des armes et de la littérature, Achille, Cicéron, Virgile, qu'il appelait le Platon des poètes, et quelques autres noms fameux. Il offrait tous les jours des sacrifices dans ces deux chapelles, et c'était même par cet acte de religion que 29-31.

commençait sa journée, dont il partageait le reste entre les affaires et la nécessité indispensable de quelques délassements.

Distribution de sa journée.

Il employait la plus grande partie de la matinée à travailler avec ses ministres, se levant même pour cela avant le jour, si le besoin l'exigeait, et passant dans cette occupation plusieurs heures de suite, sans qu'il parût jamais en lui aucune marque ni d'ennui, ni de mauvaise humeur. Un front toujours serein, une égalité parfaite adoucissait le travail et pour lui-même et pour les autres. Ensuite il donnait quelque temps à la lecture et aux exercices du corps, tels que la lutte, la course ou la paume; il prenait le bain, dînait rarement, se contentant pour l'ordinaire d'un peu de lait et de pain pour se soutenir; et après midi il se remettait au travail, se faisait lire ses lettres, les corrigeait de sa main, les signait. L'humanité de ce bon prince paraissait ici en ce qu'il faisait asseoir ses secrétaires, s'ils se trouvaient fatigués de se tenir trop long-temps debout.

44. Ce n'était qu'après avoir rempli tous ces devoirs qu'il recevait la cour. Souvent il allait aux spectacles pour lesquels il avait assez de goût. Il s'était procuré dans son palais un amusement bien innocent. Il avait
41. formé une grande volière de toutes sortes d'oiseaux, perdrix, faisans, canards, paons, pigeons. Ce petit peuple lui donnait une scène qui le délassait. Il est difficile qu'un prince se divertisse à moins de frais. Cependant Alexandre ne voulait pas que son trésor portât cette dépense. Il faisait vendre au marché les petits de ses oiseaux pour fournir à l'entretien de la volière.
14. J'ai parlé de la modestie et de la frugalité de ses

repas, dont le principal assaisonnement était un livre qu'on lui lisait, ou la conversation avec des hommes doctes qu'il invitait à manger avec lui. Jamais il ne fit 41.
jouer la comédie pendant son souper, comme c'était l'usage des Romains opulents. S'il lui fallait quelque spectacle qui le réjouît, il faisait battre des petits chiens contre des cochons de lait ou des coqs et des perdrix, ou bien on lui apportait des petits oiseaux qui voltigeaient dans la salle autour de la table. Aimable simplicité de mœurs! quoi qu'en puissent penser les admirateurs du luxe. Les ressorts de l'esprit parfaitement détendus par des plaisirs si peu capables de remplir l'ame, en deviennent plus propres à soutenir le travail; et si ces sortes d'amusements paraissent méprisables et puériles, que l'on accuse donc de petitesse d'esprit Scipion et Lélius qui ramassaient des coquillages sur le bord de la mer[1].

Alexandre aima les lettres et ceux qui les cultivaient.

On a pu remarquer par différents traits semés dans ce que j'ai dit jusqu'ici, qu'Alexandre aimait les lettres et ceux qui les cultivaient; et cette inclination s'accorde parfaitement avec l'amour de la vertu. Il était lui-même fort instruit, parlant mieux néanmoins,
comme je l'ai observé, le grec que le latin. Il fit des 27.
vers, mais sur des sujets dignes d'un prince tel que lui. De même qu'Achille chantait sur la lyre la gloire (Hom. Il. IX, v. 189.) des héros, Alexandre écrivit en vers les vies des bons et sages empereurs. Il savait la géométrie, la musique, jouait des instruments, mais en gardant toujours la décence de son rang. Je voudrais qu'à ces connaissances utiles ou agréables, on ne lui eût pas fait joindre les arts frivoles et trompeurs qui se rapportent à

[1] Voyez Hist. Rom. t. VII, p. 228.

la divination, l'astrologie, la science prétendue des augures et celle des aruspices. Telle était la superstition
30. des temps où il vivait. Il donnait régulièrement une
partie de sa journée à la lecture ; et guidé par son
goût pour le solide et le sérieux, il lisait des ouvrages
où il trouvait de bonnes instructions pour les mœurs
et pour le gouvernement, tels que les livres de Platon
et de Cicéron sur la République, et le Traité des offices de ce dernier. Il s'amusait aussi quelquefois avec
les poètes. Lampride cite en particulier Horace, qui a
droit de plaire à tout lecteur intelligent, et Sérénus
Sammonicus, qu'Alexandre aimait apparemment à titre de moderne et comme un auteur qu'il avait vu et
35. connu. Il allait souvent entendre les orateurs et les
poètes lorsqu'ils récitaient leurs ouvrages, surtout s'ils
s'étaient proposé pour objet de louer ou les bons princes
qui avaient précédé, ou les grands hommes de l'ancienne Rome, ou Alexandre le Grand pour lequel il
avait une singulière vénération. Les fameux avocats
piquaient aussi sa curiosité, et lorsqu'après avoir retouché leurs plaidoyers, ils les lisaient dans une assemblée comme pièces d'éloquence, l'empereur se mêlait volontiers parmi leurs auditeurs.

Ce n'était pas seulement dans ces actions d'apparat
34. qu'il témoignait aux doctes sa bienveillance. Il était
bien aise, comme je l'ai observé, de les avoir à sa table, de converser avec eux, et dans ces entretiens il
faisait très-bien son rôle, ayant le talent de conter
44. agréablement et de mettre beaucoup d'enjouement et
d'aménité dans ses discours. Il aimait les savants, et,
chose singulière, il les craignait. Il les regardait comme
3. les arbitres de sa réputation, dont il était très-jaloux ;

et de peur qu'ils ne la ternissent par de fausses couleurs, il voulait qu'ils apprissent de lui-même tout ce qu'ils auraient à écrire sur son sujet, sans préjudice néanmoins des droits de la vérité.

Attentif à favoriser les progrès des lettres et de toute doctrine, il assigna des pensions aux rhéteurs, 44.
aux grammairiens, aux médecins, aux mécaniciens, aux architectes, et même aux aruspices et aux astrologues dont il avait meilleure idée qu'ils ne méritaient. Il établit des écoles de tous ces arts, et il mit par ses libéralités les professeurs en état d'y recevoir les enfants pauvres qui avaient d'heureuses dispositions. Il accorda aussi des gratifications aux avocats des villes de provinces, pourvu qu'il se fût assuré qu'ils plaidassent gratuitement.

Réflexion sur les causes auxquelles on doit attribuer la sagesse du gouvernement d'Alexandre. Lamprid. Al. 64, 55.

Ce tableau de la conduite et du gouvernement d'Alexandre non seulement doit donner pour lui une grande estime, mais il a même de quoi étonner. C'est une singularité surprenante, qu'un prince parvenu au trône avant l'âge de quatorze ans, et qui n'en a pas vécu vingt-sept, offre un modèle auquel peu de souverains, même de l'âge le plus mûr, peuvent être comparés. Lampride, cherchant la cause de cette espèce de phénomène, l'attribue en premier lieu aux soins vigilants de Mamée, pour laquelle le jeune empereur eut toujours une extrême déférence, et ensuite aux conseils des bons et sages amis dont il fut toujours environné. Les amis d'Alexandre, dit cet historien, furent des hommes vénérables par la pureté de leurs mœurs, qui n'étaient ni malfaisants, ni voleurs, ni factieux, ni fourbes, ni portés à se réunir pour de mauvais desseins, ni ennemis des bons, ni sujets à la

débauche, ni cruels, ni capables de se jouer de leur maître et de l'exposer à la risée en le trompant ; intègres, incorruptibles, modérés, religieux, attachés de cœur à leur prince, et n'ayant rien de plus cher que sa réputation, ils ne faisaient point trafic de leur crédit ; ils ne connaissaient ni la ruse ni le mensonge ; ils lui présentaient le vrai sur chaque objet avec une droiture sur laquelle ne pouvait rien l'intérêt particulier.

De tels amis sont un grand secours et un grand bonheur pour un prince. Mais inutilement les trouverait-il à sa portée, s'il n'avait et la sagacité pour les découvrir et l'amour de la vertu pour se les attacher. Ainsi aux causes alléguées par Lampride, ajoutons, comme la principale, l'excellent caractère d'Alexandre, qui le mit en état de profiter des sages leçons de sa mère et des avis de ses conseillers. Il avait été séduit
68. par les flatteurs à son avénement au trône, et il s'était laissé prévenir contre ceux qui aimaient véritablement sa gloire, inséparable du bien de l'état ; mais cet écart ne fut pas long : le jeune prince rentra bientôt dans la voie du devoir, et la solidité de son esprit, la bonté de son cœur, l'y fixèrent pour toujours.

On a blâmé dans Alexandre son excessive déférence pour sa mère. Jul. Cæs.

Sur une si belle vie, on remarque quelques taches, mais en petit nombre et peu considérables en elles-mêmes. Le principal reproche que l'on fasse à Alexandre roule sur la déférence excessive qu'il eut pour sa mère, princesse d'un courage élevé, mais impérieuse à l'excès et avide d'argent. On a prétendu qu'il avait dissimulé et même autorisé les rapines de Mamée : ce qui sans doute mérite le blâme, sans être pourtant totalement inexcusable dans un prince qui devait tout à sa mère, et qui trouvait en elle tant de grandes

qualités, qu'il ne pouvait pas plus lui refuser son estime, à bien des égards, que son respect et sa reconnaissance.

Hérodien rapporte un fait qui, s'il est vrai, n'est susceptible d'aucune apologie. Il dit que Mamée ayant donné à son fils une femme d'un sang illustre, devint jalouse de l'affection que le jeune empereur avait pour une épouse digne de lui; qu'elle ne put souffrir que sa belle-fille partageât avec elle les honneurs du rang suprême, et que voulant en jouir seule, elle la chassa du palais; que le beau-père de l'empereur, outré du traitement fait à sa fille et des insultes de toute espèce qu'il recevait lui-même, s'enfuit au camp des prétoriens, où en même temps qu'il se louait infiniment d'Alexandre, il se plaignait dans les termes les plus forts des injustices de Mamée; qu'il lui en coûta la vie; que Mamée le fit tuer et exila sa fille en Afrique. Le même écrivain ajoute qu'Alexandre demeura simple spectateur d'une scène qui devait si vivement l'intéresser; que la crainte de sa mère lui ferma la bouche, et qu'il souffrit avec une patience imbécille ce que les droits les plus saints l'obligeaient d'empêcher. Herod. l. IV.

Hérodien est le seul auteur de ce fait [1]. Lampride, d'après Dexipe, auteur presque contemporain, raconte la chose tout autrement. Selon lui, le beau-père d'Alexandre, qui se nommait Marcianus, comblé d'honneurs par son gendre, se porta à des desseins ambitieux, et tenta d'arracher à Alexandre la souveraine puissance et la vie. Son crime ayant été reconnu, il en subit la peine, et sa fille fut répudiée. Ce récit, 49.

[1] Je ne compte point Zonare, qui peut n'avoir fait que copier Hérodien.

qui ne charge ni Mamée d'une violence atroce, ni son fils d'une pusillanimité méprisable, me paraît mériter d'autant mieux la préférence, qu'Hérodien est légitimement suspect dans le mal qu'il dit d'Alexandre. Il se montre, je ne sais par quel principe, l'ennemi déclaré de la gloire de ce jeune empereur; il le représente partout comme timide, comme lâche, comme un enfant qui se laisse stupidement gouverner. Si cet écrivain marquait de l'élévation dans sa façon de penser, du jugement, un esprit de recherche et de critique, son témoignage serait d'un grand poids; mais je ne trouve chez lui d'autre mérite que celui de l'élégance, souvent un style de déclamateur et très-peu d'exactitude dans ses récits.

Un esprit de curiosité et de défiance. Lamprid. Al. 64 et 23.

Le second défaut que l'on impute à Alexandre est d'avoir été curieux et soupçonneux. Ce reproche paraît n'être pas sans fondement. Ce prince avait des hommes sûrs qui observaient tout ce qui se passait dans Rome pour l'en instruire. Il voulait que la commission dont ils étaient chargés ne fût connue que de lui, craignant pour eux la séduction des présents et de l'argent, à l'épreuve de laquelle il croyait que n'était personne. Mais, d'un autre côté, quel danger d'erreurs dans ces rapports secrets, où le délateur est seul écouté, où il n'est jamais confronté avec celui qu'il accuse, où il lui est si aisé de mêler ses préjugés et ses passions, et de les faire passer dans l'ame du prince qui ne voit et n'entend que par ses yeux et par ses oreilles? Si cette manœuvre n'a attiré à Alexandre que le simple reproche de curiosité, c'est la bonté de son cœur qui en a empêché les plus tristes effets. Mais la chose en soi est sans difficulté un ressort de tyrannie.

Nous avons cru pouvoir le purger du soupçon d'avarice. Peut-être n'est-il pas autant à l'abri de celui de vanité. Ses égards timides pour les gens de lettres marquent un grand faible pour la gloire. On ne peut attribuer aussi qu'à une vanité mal entendue la honte qu'il avait d'être regardé comme Syrien, et la fantaisie qu'il conçut de se donner une origine romaine, et de se dresser un tableau généalogique qui le faisait descendre en droite ligne des Marcellus [1]. Sans doute il eût été avantageux à un empereur romain d'être Romain de naissance. Mais ne l'étant point, Alexandre ne devait songer qu'à réparer ce défaut par ses vertus. Vouloir démentir une origine connue de toute la terre, se fabriquer une fausse généalogie, ce sont là des ruses qu'il faut laisser aux petits esprits.

Un goût de vanité. 3. 28-44.

Voilà les principaux traits par lesquels on peut se former une idée du caractère d'Alexandre. Avant que de passer à ce qui regarde la guerre qu'il fit contre les Perses, et celle contre les Germains dans laquelle il périt, je vais placer ici le petit nombre de faits que l'histoire nous administre pour les premières années de son règne, et j'y insérerai, pour achever le tableau, ce qui regarde sa conduite envers les gens de guerre.

Alexandre, dans les premières années, jouit de la paix au dehors, si l'on excepte quelques légers mouvements des Barbares vers les frontières. Lampride parle d'avantages remportés dans la Mauritanie Tingitane par Furius Celsus, dans l'Illyrie par Varius Ma-

Les premières années de son règne peu troublées par les ennemis du dehors. Lamprid. Al. 58.

[1] Le texte de Lampride porte le nom des *Métellus*; mais Casaubon préfère celui des *Marcellus*. En effet Alexandre est appelé *Marcellus* dans l'épitome de Victor; et son père se nommait *Marcianus*, nom qui a plus de rapport à *Marcellus* qu'à *Métellus*.

crinus, allié de l'empereur, en Arménie par Junius Palmatus. C'est tout ce que nous savons de ces événements qui ne doivent pas avoir été fort considérables.

Séditions continuelles des prétoriens. Ulpien en est la victime.

Les prétoriens donnèrent plus d'exercice à Alexandre, dans les temps dont je parle ici, que les ennemis étrangers. Cette milice indocile et insolente ne pouvait supporter la sévérité d'un prince zélé pour la discipline et pour le bon ordre. Ulpien, aux conseils duquel elle attribuait tout ce qui lui déplaisait dans la conduite de l'empereur, fut la victime des fureurs de ces soldats séditieux.

Tillem. Al. art. 17.

Ulpien, dont le nom entier est Domitius Ulpianus, tenait le premier rang entre les amis d'Alexandre. Originaire de Tyr, il fut, sous le règne de Sévère, assesseur et disciple du grand Papinien; et il puisa également dans la société d'un tel maître la science profonde du droit, et les principes d'une exacte probité. J'ai dit que son mérite le fit choisir pour instruire et diriger l'enfance d'Alexandre alors César, et que son mérite l'en fit éloigner en lui attirant la haine d'Héliogabale.

Lamprid. Al. 51.

Alexandre, devenu empereur, le rappela auprès de sa personne, voulut l'avoir pour modérateur et pour tuteur, et lui donna toute sa confiance, jusqu'à causer de l'inquiétude et de l'ombrage à sa mère, qui jalouse de se maintenir dans la principale autorité, craignit d'abord Ulpien comme un rival. Il usa de sa faveur avec tant de prudence, qu'il leva les soupçons de Mamée; et, aisément regagnée, elle fut la première à louer la sagesse du choix de son fils. Alexandre confia

26. Zos. l. 1.

à Ulpien les emplois les plus importants. Il le fit son secrétaire d'état, il le donna pour collègue et presque

pour inspecteur aux préfets du prétoire Flavius et Chrestus. Ceux-ci, qu'incommodait un tel surveillant, excitèrent une sédition parmi leurs soldats pour s'en défaire. Mais leur mauvaise volonté retomba sur leurs têtes. L'empereur les prévint, les punit de mort, et Ulpien devint seul préfet du prétoire [1]. Alors tout roula sur lui, et il pouvait être compté la seconde personne
de l'état. C'était lui qu'Alexandre chargeait de préparer Lamprid. Al.
toutes les affaires qui devaient venir à sa connaissance, 15.
et de lui en rendre compte. J'ai déja dit que ce fidèle 31.
ministre était le seul avec qui l'empereur conférât tête à tête. Si quelqu'un demandait au prince une audience
particulière, Ulpien y assistait en tiers. Il était l'ami 34.
de toutes les heures. Alexandre l'appelait à ses délassements aussi bien qu'à son travail, et il ne faisait manger plus souvent ni plus volontiers personne avec lui.

Mais toute la bienveillance de l'empereur ne put protéger son ministre contre la licence effrénée des prétoriens. Ulpien fut toujours en butte à leurs séditions, 51.
et plus d'une fois Alexandre ne lui sauva la vie qu'en se mettant devant lui, et en le couvrant de sa pourpre. Enfin, un dernier orage s'étant élevé, Ulpien cher- Dio et Zos.
cha envain un asile dans le palais. Les efforts que firent Alexandre et Mamée pour le défendre furent inutiles, et il fut massacré sous les yeux de l'empereur et de sa mère. Ce tragique événement est rapporté par M. de

[1] Xéphilis et Zonare, abréviateurs de Dion, racontent la chose autrement, et ils imputent à Ulpien d'avoir causé la mort des deux préfets du prétoire dans la vue de leur succéder. Pour l'honneur de ce grand jurisconsulte, j'ai mieux aimé, aussi bien que M. de Tillemont, suivre Zosime, qui avait aussi le texte de Dion devant les yeux, et qui peut en avoir mieux pris le sens.

Tillemont à l'an de J. C. 228, qui concourt avec les sixième et septième du règne d'Alexandre.

Ulpien méritait assurément un meilleur sort. Il a été loué sans réserve et sans exception par tous les païens. Les chrétiens lui reprochent la haine qu'il leur portait, et qu'il poussa si loin, que pour combattre l'inclination que son souverain avait à les favoriser, il ramassa toutes les ordonnances que les empereurs précédents avaient rendues contre eux. Plaignons un aveuglement dans lequel il était même entretenu par l'amour des lois qu'il avait tant étudiées.

Lactant. Inst. V, 11.

Les prétoriens demandent la mort de Dion, qui se retire en Bithynie. Dio, l. LXXX.

La fureur des prétoriens s'animait par le succès de leurs criminelles entreprises. Ils s'acharnèrent sur Dion, qui revenait du gouvernement de la haute Pannonie, où il avait su ranger les troupes au devoir, et leur faire respecter l'autorité du commandement. Les prétoriens craignirent que cet exemple n'eût des suites par rapport à eux, et ils eurent l'insolence de demander la tête de Dion. L'empereur, loin de les écouter, honora Dion d'un second consulat, dans lequel il voulut être son collègue, et il s'engagea à faire pour lui toutes les dépenses qu'exigeait sa charge. Cette fermeté était louable; mais Alexandre ne la soutint pas. Il appréhenda que les prétoriens voyant celui qu'ils haïssaient revêtu des ornements de la première dignité de l'empire, ne s'emportassent à quelque sédition qu'il ne serait pas maître d'arrêter, et il conseilla à Dion de passer le temps de son consulat hors de Rome. Dion obéit, se rendit en Campanie auprès de l'empereur, y demeura quelques jours avec lui, se montrant sans crainte aux soldats de la garde; après quoi, comme il était incommodé de la goutte, il prit le parti de se retirer dans la

Bythinie son pays natal, pour y passer le reste de ses jours : bien content de se voir tiré par d'heureuses circonstances, comme Hector dans Homère [1], du milieu du tumulte, des traits et des épées, des meurtres et du carnage.

Réflexions sur ces traits de faiblesse dans le gouvernement d'Alexandre, comparés avec la vigueur dont il usa en d'autres occasions.

La mort d'Ulpien, le danger de Dion, prouvent assurément de la faiblesse dans le gouvernement d'Alexandre par rapport aux troupes. C'est ce qui paraît encore dans la politique timide dont usa ce prince pour punir Espagathus, principal auteur du meurtre d'Ulpien. Il l'éloigna de Rome et de l'Italie, sous prétexte de l'envoyer commander en Égypte, et de là il le fit ramener en Crète pour y être mis à mort.

Un fait encore qui ne donne pas une idée avantageuse de la fermeté d'Alexandre à l'égard des prétoriens, c'est une sédition furieuse qui s'éleva entre eux et le peuple, et qui dura trois jours avec combats continuels et sanglants dans lesquels il périt beaucoup de monde de part et d'autre. Il n'est point dit que ni le prince, ni Ulpien, qui vivait encore et était préfet du prétoire, aient contribué en rien à apaiser ce terrible mouvement. Les prétoriens ayant le dessous, commencèrent à mettre le feu aux maisons de la ville, et cette crainte força le peuple de consentir à ce qu'ils voulaient.

Il est pourtant certain qu'Alexandre ne manquait nullement de courage pour réprimer l'audace des gens

[1] C'est Dion qui se fait l'application à lui-même de ces deux vers d'Homère.

Ἕκτορα δ' ἐκ βελέων ὕπαγε Ζεὺς, ἔκ τε κονίης,
Ἔκ τ' ἀνδροκτασίης, ἔκ θ' αἵματος, ἔκ τε κυδοιμοῦ.
(Iliad. XI, 163, 164.)

de guerre; et Lampride nous administre des faits détaillés qui excluent tout doute sur ce point. Lorsque les troupes étaient en campagne, il ne souffrait point qu'aucun soldat ni officier s'éloignât du drapeau. Si quelques-uns s'en écartaient pour aller piller les villages ou les châteaux voisins de la route, il les punissait ou par la bastonnade ou par les verges, ou par une amende, selon la qualité des coupables; ou enfin, s'ils étaient d'un rang à ne pouvoir être soumis à aucune de ces peines, il les réprimandait vivement, en leur disant: « Voudriez-vous que l'on fît sur vos terres ce que vous « faites sur celles d'autrui? » Il cassa un soldat qui avait causé un dommage considérable à une vieille femme, et il le lui donna pour esclave, afin que le coupable, qui était charron de son métier, réparât, en la nourrissant de son travail, le tort qu'il lui avait fait. Les camarades du soldat si rigoureusement puni en murmurèrent; mais l'empereur tint ferme, et il leur fit craindre et respecter son autorité.

Lamprid. Al. 51-54.

L'exemple le plus marqué de sa sévérité courageuse regarde une légion entière qu'il cassa, comme avait fait autrefois César. Alexandre étant à Antioche, dans le temps qu'il se préparait à faire la guerre aux Perses, apprit que le séjour contagieux de cette ville voluptueuse corrompait les mœurs de ses soldats. Il fit saisir et mettre en prison quelques-uns de ceux qui s'étaient signalés par de plus grands excès de débauches. La légion dans laquelle servaient ces soldats s'émut violemment, et les réclama par des cris séditieux. Alexandre monta sur son tribunal, se fit amener les prisonniers chargés de chaînes, et parla en ces termes aux mutins: « Camarades, que je veux bien encore appeler

« de ce nom, parce que je suppose que vous désap« prouvez la conduite de ceux qui ont attiré mon indi« gnation, vous devez savoir que c'est la discipline de « nos ancêtres qui conserve la gloire et la puissance de « la république : sans ce soutien, l'empire et le nom « romain périraient infailliblement. Non, je ne pré« tends pas que sous mon commandement se renou« vellent les mêmes désordres qui ont régné sous ce « monstre impur auquel j'ai succédé. Des soldats ro« mains, vos compagnons, mes camarades de milice, « prennent le bain, boivent avec excès, se corrompent « avec les femmes, vivent en un mot comme les plus « mous et les plus débauchés d'entre les Grecs. Et je « souffrirais une telle licence! et je ne la leur ferais « pas expier par le supplice! » A cette parole la légion se récria d'une façon tumultueuse. Retenez ces cris, « leur dit Alexandre : ils sont à leur place dans la « guerre et contre l'ennemi, mais non contre votre em« pereur. Certainement vos maîtres d'exercices vous « ont appris à vous en servir contre les Sarmates, les « Germains et les Perses, et non contre celui qui em« ploie à vous nourrir et à vous vêtir l'argent qu'il « tire des provinces. Retenez ces cris furieux, si vous « ne voulez que je vous renvoie, et que d'un seul mot « je vous réduise à la condition de bourgeois. Encore « ne sais-je si vous mériteriez le nom de bourgeois de « Rome, pendant que vous mépriseriez les lois les plus « saintes de la discipline romaine. » Les mutins, au lieu de se calmer, murmurèrent avec plus d'audace, et ils le menaçaient de leurs armes. Il reprit la parole d'un ton encore plus fier. « C'est contre l'ennemi, leur « dit-il, que vous devez prouver votre bravoure, si

« vous en avez. Pour moi, je ne crains point vos me-
« naces: en me tuant, vous ne tueriez qu'un seul homme,
« et la république, toujours subsistante, le sénat et le
« peuple romain, ne manqueraient pas de me venger. »
Rien ne pouvait imposer aux séditieux, et ils redoublèrent leurs cris. Alexandre prit enfin son parti. « Re-
« tirez-vous, leur dit-il, bourgeois et non plus soldats,
« et quittez vos armes. » Il fut obéi; et ceux qui s'opiniâtraient contre le supplice de leurs camarades, subirent docilement la peine qui leur était imposée à eux-mêmes. Ils mirent bas leurs armes et leurs casaques militaires, et au lieu de s'en retourner dans le camp ils se distribuèrent dans différentes hôtelleries. Bien plus, ils sollicitèrent avec d'humbles prières leur rétablissement. Alexandre demeura inexorable pendant trente jours. Enfin, au bout de ce terme, il voulut bien leur rendre leurs armes et leur état; mais il en coûta la tête à leurs tribuns, qui avaient souffert que la corruption s'introduisît parmi eux, et dont la connivence avait fomenté la sédition. Cette légion cassée et rétablie fut depuis extrêmement attachée à Alexandre, et elle le servit très-bien dans la guerre des Perses.

Les faits que je viens de rapporter, et surtout le dernier, sont des preuves éclatantes d'une fermeté et d'une élévation d'ame que l'on peut regarder comme héroïques. Comment donc les concilier avec les traits de faiblesse qui ont précédé? On ne peut nier ni les uns ni les autres. Dion rend témoignage de ce qu'il a vu, et de ce qui l'intéressait lui-même personnellement. Lampride ne peut pas avoir inventé les faits circonstanciés qu'il rapporte. Il ne reste d'autre voie de con-

ciliation, que de distinguer les temps. Alexandre dans les premières années de sa jeunesse ne pouvait pas avoir acquis encore cette autorité propre et personnelle qui relève et qui fortifie dans le souverain celle du commandement : et les troupes accoutumées à donner la loi à leurs empereurs se maintinrent quelque temps dans la licence dont elles étaient en possession. Mais lorsque le jeune prince ayant passé vingt ans fut en état de développer ses talents et d'agir avec vigueur, il rentra dans ses droits, il fit plier l'orgueil du soldat, il s'attira le respect d'autant plus sûrement, qu'à une conduite ferme il joignit tous les ménagements de douceur qui pouvaient lui gagner l'affection.

Son premier soin à l'égard des troupes était de faire ensorte qu'elles ne manquassent de rien. Il avait coutume de dire : « Le soldat ne craint point ses chefs,
« s'il n'est vêtu et nourri, et s'il n'a quelque argent
« dans sa bourse[1]. » Aussi était-ce pour Alexandre un 15.
objet capital, et il y tenait la main avec une telle exactitude et une telle sévérité, que si les officiers détournaient à leur profit quelque partie de ce qui devait revenir au soldat, la fraude était punie de mort.

A cette attention de justice il ajoutait les témoignages 47.
de bonté. Il soulagait leurs fatigues, et dans les marches il leur fournissait des mulets et des chameaux pour porter une partie de leur bagages. S'ils tombaient malades, il les allait visiter dans leurs tentes ; et supposé que la maladie fût considérable, il les plaçait dans de bonnes maisons, où il recommandait qu'on les soignât sans rien épargner, se chargeant de toute la dépense.

[1] « Miles non timet, nisi vestitus, armatus, calceatus, et satur, et habens aliquid in zonulâ. » (52.)

Et il accompagnait ses soins paternels de discours obligeants : il disait « Qu'il avait plus de soins de ses soldats que de lui-même, parce que c'était d'eux que « dépendait le salut de la république[1]. »

Les empereurs s'étaient toujours crus chargés d'assurer aux gens de guerre une retraite honnête et commode dans leur vieillesse. Alexandre perfectionna ce plan, et voulut le rendre plus utile et au gouvernement et aux particuliers. Il distribua aux officiers et aux
58. soldats qui avaient fait leur temps de service, les terres limitrophes des Barbares, et il garnit ces terres de bestiaux et de tout l'équipage nécessaire pour les mettre en valeur, jugeant également périlleux et indécent que les frontières de l'empire demeurassent incultes et désertes. Il affecta ces dons à la profession des armes à perpétuité, afin qu'ils ne tombassent jamais entre les mains de ceux qui n'exerçaient point ce noble métier; et il voulut qu'elles ne passassent des pères aux enfants que sous la clause expresse que ceux-ci serviraient dans les troupes. Cet établissement d'Alexandre a été regardé par plusieurs comme l'origine et le modèle des fiefs, dont la condition essentielle était le service militaire.

Il résulte de tout ce qui vient d'être dit, que depuis qu'Alexandre put gouverner par lui-même, et mettre en œuvre ce qu'il avait de ressources dans l'esprit et dans le courage, jamais prince ne mérita mieux soit d'être craint, soit d'être aimé des soldats; que par conséquent la faiblesse du gouvernement dans ses premières années doit être imputée à la faiblesse de son

[1] « Dicens milites se magis servare, quàm seipsum, quòd salus publica in his esset. »

âge, qui ne lui permettait pas encore de donner le ton aux affaires; enfin que si les troupes romaines eussent alors été disciplinables, il y aurait rétabli la discipline, et que son règne aurait été aussi heureux et tranquille qu'il fut sage et vertueux.

L'intraitable indocilité des gens de guerre fut cause que ce bon et grand prince ne jouit presque d'aucun repos. Dion parle d'un mouvement des légions de Mésopotamie, qui tuèrent Flavius Héracléo leur chef. Il est fait mention, dans d'autres monuments historiques, de plusieurs aspirants à l'empire, qui s'élevèrent contre Alexandre. J'ai rapporté le fait d'Ovinius Camillus. Zosime et l'Épitome de Victor nomment un Urane, un Antonin, un Taurin, qui prirent la pourpre. Tous ces rebelles avaient un parti parmi les soldats; et quoique leurs entreprises n'aient point eu de succès, elles n'en prouvent pas moins la prodigieuse facilité des troupes à se mutiner et à conspirer contre leur prince : en sorte que l'on n'a pas lieu de s'étonner qu'il ait enfin péri par leurs mains. Mais auparavant il fit la guerre contre les Perses; il se mit en devoir d'attaquer les peuples de la Germanie. Ce sont ces événements que je dois maintenant raconter.

Troubles, mouvements. Divers aspirants à l'empire.

§ II. Révolution en Orient. Artaxerxès, roi des Perses, se révolte contre Artabane, roi des Parthes, et transfère l'empire à sa nation. Il se prépare à faire la guerre aux Romains. Alexandre taxé mal-à-propos de timidité par Hérodien. Il envoie inutilement une ambassade à Artaxerxès pour l'exhorter à garder la paix. Il se prépare à la guerre. L'ordre de la marche était annoncé deux mois auparavant. Il fait observer sur sa route une exacte discipline. D'Antioche il envoie

une seconde ambassade à Artaxerxès. Réponse arrogante d'Artaxerxès, portée par une ambassade de quatre cents seigneurs persans. Légers mouvements de révolte parmi les troupes de Syrie et d'Égypte. Alexandre forme un plan de guerre très-bien entendu. L'exécution ne répondit pas au projet, selon Hérodien. Son récit paraît peu vraisemblable. Récit contraire de Lampride, qui attribue à Alexandre une grande victoire sur les Perses. Alexandre, de retour à Rome, rend compte de ses exploits au sénat. Il triomphe. Il part pour la guerre contre les Germains. Arrivé en Gaule, il veut engager les Barbares à la paix. Mauvaises dispositions de ses troupes. Commencements de Maximin. Il cabale contre Alexandre. Il le fait assassiner par des soldats. Alexandre est regretté universellement. Désordres affreux qui suivirent sa mort. Jusqu'où il favorisa les chrétiens. La jurisprudence cesse de fleurir. Modestin, dernier des jurisconsultes. Nul écrivain d'un mérite supérieur. Marius Maximus. Mariages d'Alexandre. Sa sœur Théoclée.

Révolution en Orient. Artaxerxès, roi des Perses, se révolte contre Artabane, roi des Parthes, et transfère l'empire à sa nation.

Jusqu'ici nous avons vu de fréquentes guerres des Romains contre les Parthes. Ces deux empires rivaux, depuis qu'ils s'étaient choqués dans la malheureuse expédition de Crassus, n'avaient cessé de se regarder d'un œil jaloux. Souvent en armes, toujours en inquiétude et en défiance réciproque, ils se balançaient dans une sorte d'égalité; et quoique les Parthes fussent obligés de céder à Rome la prééminence d'honneur, ils s'étaient maintenus dans l'indépendance, et n'avaient point subi le joug de cette puissance, qui engloutit tous les autres royaumes du monde connu. Trajan les entama, et leur enleva de grands pays : il ébranla leur monarchie jusque dans ses fondements, et il en aurait peut-être achevé

la conquête et réduit l'empire des Parthes en province romaine, s'il n'eût été arrêté par la maladie et par la mort. Après lui il ne se trouva plus parmi les empereurs romains de guerrier qui lui ressemblât, ni qui fût capable de pousser en avant ce qu'il avait entrepris. L'équilibre entre les deux empires se rétablit; et les victoires de L. Vérus, celles de Sévère, continrent les Parthes, mais ne les mirent point en danger. Je ne parle point de la guerre de Caracalla, follement commencée et finie honteusement pour Rome. Les Parthes étaient donc tranquilles de la part des Romains, et conservaient à leur égard le titre d'invincibles, lorsqu'une révolution intestine changea totalement leur situation, et les fit disparaître de dessus la scène de l'univers.

Pour éviter ici l'ambiguité, distinguons la nation des Parthes de l'empire des Parthes, qui renfermait dix-huit royaumes, ou grandes provinces. La nation disparut, comme je viens de le dire, et rentra dans l'obscurité d'où Arsace l'avait tirée. Avant Arsace, il n'est fait presque aucune mention des Parthes: depuis l'époque dont je vais parler, l'histoire ne les connaît plus. Mais l'empire qu'ils avaient fondé subsista, n'ayant souffert d'autre changement que de passer d'un peuple à un autre. Voici le peu que nous savons sur ce grand événement.

Artabane, dernier roi des Parthes, n'était parvenu au trône que par une guerre civile contre son frère, qui le lui disputait. On peut croire que cette division domestique, quoique terminée à son avantage, affaiblit sa puissance, et que c'est ce qui donna lieu aux Perses de tenter une révolte et le moyen d'y réussir.

Strab. l. xi, p. 728. Nous apprenons de Strabon que les Perses formaient sous l'empire des Parthes un corps d'état, et avaient leur roi particulier. Malgré leur abaissement, la gloire du grand Cyrus, et cette longue succession de rois que leur nation avait donnés à l'Asie, ne sortaient point de leur mémoire; et il se trouva enfin un homme qui entreprit d'en faire revivre l'antique splendeur.

Agath. l. II. Il se nommait Artaxerxès, et était, si nous en croyons Agathias, un aventurier, né d'un soldat nommé Sasan, et de la femme de Pabec, cordonnier, qui étant habile dans l'astrologie, et sachant par cette voie que le fils de Sasan deviendrait un illustre personnage, avait lui-même livré sa femme à ce soldat. Un tel récit a bien l'air d'une fable. Je ne nie point que le père d'Artaxerxès ne s'appelât Sasan : ce qui paraît confirmé par l'autorité d'Abulpharage, qui désigne par le nom commun de Sasanides tous les princes qui régnèrent en Perse depuis Artaxerxès dont nous parlons, jusqu'à l'invasion des successeurs de Mahomet. Mais les autres circonstances de la naissance de ce héros persan sentent le merveilleux poussé jusqu'à l'extrême indécence. Dion parle aussi d'Artaxerxès comme d'un inconnu. Hérodien le qualifie roi des Perses, et c'est à quoi je m'en tiens.

Tillem. Al. art. 15.

Dio, ap. Val. Herod. l. VI.

Artaxerxès souleva donc les Perses ses compatriotes et ses sujets contre Artabane, défit ce prince en trois batailles, le tua, et se fit reconnaître en sa place roi de tout l'empire dont les Parthes avaient été jusqu'alors la nation dominante. M. de Tillemont, d'après le P. Pétau, place cette révolution sous l'an de J. C. 226, du règne d'Alexandre Sévère 4 et 5. Ainsi l'empire des Arsacides fondé l'an de Rome 502, et éteint en

l'année 977, aura duré quatre cent soixante-quinze ans.

Il se prépare à faire la guerre aux Romains.

Le changement de la domination des Parthes en celle des Perses n'en fut point un par rapport aux Romains. Cet empire demeura toujours leur ennemi, et leur causa même de plus grands désastres sous ses nouveaux maîtres. Artaxerxès n'eut pas plus tôt rangé sous sa loi tout ce qui avait obéi à Artabane, qu'il porta plus loin son ambition, et se prépara à la guerre contre les Romains. Il passa le Tigre, et vint mettre le siége devant Atra, dont il voulait faire sa place d'armes en Mésopotamie. Il y eut le même succès qu'avaient eu Trajan et Sévère, et il fut obligé de lever le siége. Cet échec ayant apparemment encouragé ceux qui n'aimaient point la nouvelle domination, il lui fallut porter ses armes dans la Médie, dans la Parthyène, dans l'Arménie, où s'étaient retirés les fils d'Artabane. Il ne réussit pas dans ce dernier pays; mais il n'y fut pas sans doute fort maltraité, puisqu'il reprit tout de suite son projet de guerre contre les Romains. Il fit de grands préparatifs, il menaçait la Mésopotamie et la Syrie, et même il revendiquait toute l'Asie mineure jusqu'à la mer Égée, alléguant que ces pays avaient été conquis par Cyrus, et gouvernés sous l'autorité des successeurs de ce grand roi jusqu'à Darius Codomanus par des satrapes persans; et qu'ils étaient par conséquent des dépendances de l'empire des Perses, qu'il venait de relever, et qu'il prétendait rétablir dans ses anciens droits.

Alexandre taxé mal-à-propos de timidité par Hérodien.

Ces nouvelles portées à Rome effrayèrent Alexandre, si nous en croyons Hérodien. Nourri dans la paix, accoutumé aux délices de Rome, ce jeune prince n'envisageait, dit l'historien, qu'avec douleur et avec crainte le trouble, les fatigues et les dangers d'une guerre si

éloignée contre un ennemi si puissant. Telles sont les couleurs sous lesquelles cet historien, comme je l'ai déja dit, peint toujours Alexandre. Lampride nous en donne une idée toute différente : il lui attribue même la gloire d'avoir été grand dans les armes, et le témoignage de cet écrivain me paraît ici préférable. En effet, si Alexandre était timide, pourquoi se mit-il à la tête de ses armées? Et quant à ce qui regarde le reproche de son goût prétendu pour les délices de la ville, il est démenti par toute la conduite de ce jeune empereur, plus voisine de l'austérité que du luxe et de l'amour des plaisirs.

Lamprid. Al. 27.

Il envoie inutilement une ambassade à Artaxerxès pour l'exhorter à garder la paix. Herod.

Il est vrai qu'il n'avait point une passion impétueuse pour la guerre, et qu'il fit ce qui dépendait de lui pour l'éviter; en quoi on ne peut louer que sa sagesse. Il envoya à Artaxerxès des ambassadeurs chargés de lui représenter qu'il ne devait point, sur de vaines espérances, allumer une guerre qui allait troubler tout l'univers; que les deux empires étaient assez grands pour se tenir renfermés chacun dans leurs limites. Les ambassadeurs avaient même ordre de le faire souvenir des victoires que Trajan, L. Vérus et Sévère avaient remportées sur les Parthes, et qui étaient des gages de celles que les Romains pouvaient se promettre, s'il osait les attaquer.

Le roi des Perses ne tint compte de ces représentations. Fier et présomptueux par caractère, enflé d'ailleurs de ses succès, il ne répondit aux discours d'Alexandre que par des hostilités effectives. Il entra en Mésopotamie, fit le dégât dans le pays, enleva un grand butin, attaqua les camps des légions qui gardaient les passages des fleuves; et il dut tous ces avantages moins

Dio.

encore à sa valeur et à son audace qu'aux mauvaises dispositions des soldats romains, dont les uns ne voulurent point se défendre, et les autres furent même assez perfides pour passer sous ses drapeaux. George le Syncelle rapporte que dans cette expédition le roi des Perses assiégea Nisibe, et poussa ses ravages jusque dans la Cappadoce.

Alexandre, voyant qu'il n'y avait point d'espérance de maintenir la paix, résolut de faire la guerre d'une façon digne d'un empereur romain. Il ne se proposait pas un moindre modèle que le fameux conquérant dont il portait le nom. Se défiant des légions de Syrie, de tout temps amollies par la douceur et les délices du climat, il jugea nécessaire de mener avec lui non seulement ses prétoriens, mais une partie des légions européennes. Il leva de nouvelles troupes dans toute l'étendue de l'empire. Il mêla l'ordonnance macédonienne à la romaine, formant une phalange de six légions, et établissant deux corps de vieux soldats, qu'il nomma les uns chrysaspides, et les autres argyraspides[1]. Enfin, persuadé que la présence du prince est un puissant aiguillon pour les troupes, il voulut marcher lui-même à la tête de son armée.

Il se prépare à la guerre.

Lamprid. Al. 50, et Herod.

Lorsque le temps du départ approcha, il assembla les soldats qui étaient dans Rome et aux environs, pour leur notifier sa résolution et les exhorter à bien faire dans la guerre à laquelle il les menait. Le dis-

Il part. Herod.

[1] Soldats portant des boucliers d'or, soldats portant des boucliers d'argent. Alexandre le Macédonien, en entreprenant l'expédition des Indes, avait formé un corps d'argyraspides, c'est-à-dire de soldats dont les boucliers étaient revêtus de lames d'argent. Alexandre Sévère enchérit sur son modèle, en établissant des chrysaspides, dont les boucliers brillaient par l'or.

cours qu'Hérodien lui prête en cette occasion, sent plus l'élégance d'un sophiste timide que la noble audace d'un guerrier et d'un général. Je n'en extrairai rien ici, et je me contenterai de dire qu'Alexandre employa un encouragement plus efficace auprès des soldats, en leur faisant une abondante largesse. Il vint ensuite au sénat, auquel il communiqua aussi son dessein et annonça le jour de son départ. Ce départ semble devoir être placé sous l'an 232 de J. C. Alexandre avait alors près de vingt-quatre ans, et il entrait dans la onzième année de son règne.

Avant que de partir il monta au Capitole, et il y offrit les sacrifices que la coutume prescrivait; après quoi il sortit de la ville, accompagné et reconduit par tout le sénat et tout le peuple, à qui la tendresse pour un si bon prince, qu'ils voyaient s'éloigner d'eux, faisait verser beaucoup de larmes. Alexandre, selon Hérodien, ne put retenir les siennes; et il retournait souvent la tête vers la ville. Ses larmes n'ont rien d'indigne d'un grand cœur si elles venaient, non de faiblesse, mais, comme il est plus juste de le croire, de sensibilité à l'affection que son peuple lui témoignait.

L'ordre de marche était annoncé deux mois auparavant. Lamprid. Al. 45.

Il prit sa route par l'Illyrie, d'où il devait emmener une partie des troupes qui y avaient ordinairement leurs quartiers. Sa marche avait été arrangée deux mois auparavant, et notifiée par des placards affichés dans Rome et partout où besoin était. « Tel jour, à telle « heure, ainsi commençait le placard, je partirai de la « ville, et j'irai coucher à tel endroit. » Tous les lieux par lesquels il devait passer et où les étapes devaient être fournies, tous ses séjours étaient marqués, et ce plan fut exécuté ponctuellement. Il ne voulait pas que

ses officiers fissent trafic de ses passages par un endroit ou par un autre; on savait à quoi s'en tenir avec lui.

J'ai dit avec quelle sévérité il faisait observer la discipline dans ses marches. Chacun gardait son poste; le soldat était modeste et retenu, l'officier aimable et poli; en sorte que l'on eût cru que ce n'était pas une armée, mais une compagnie de sénateurs qui passait: aussi les peuples des provinces comblaient-ils Alexandre de bénédictions. Les troupes mêmes, qu'il contenait si bien dans le devoir, aimaient leur jeune empereur comme un frère, comme un fils, comme un père, parce qu'il avait grand soin, comme je l'ai observé, qu'il ne leur manquât rien. Le soldat était bien nourri, bien vêtu, bien chauffé, des armes brillantes, de beaux chevaux richement enharnachés: rien n'était plus magnifique que l'armée romaine, rien n'était mieux discipliné. Alexandre se rendait affable à tous; il ne se distinguait point par le luxe ni par la bonne chère. Quand il mangeait, sa tente était toute ouverte et les pavillons levés, afin que le soldat fût témoin de la frugalité de sa table.

Il fait observer sur la route une exacte discipline. 50.

51.

Il arriva ainsi à Antioche; et voulant achever de mettre les bons procédés de son côté, d'ailleurs espérant beaucoup de sa présence sur les lieux, qui avait déja obligé Artaxerxès de se retirer de devant Nisibe, il lui envoya une seconde ambassade pour l'exhorter à modérer ses vastes projets et à demeurer en paix. Le roi des Perses regarda vraisemblablement ces tentatives réitérées pour arrêter la guerre, comme des preuves de crainte et de faiblesse; et, de plus en plus intraitable, il choisit, pour porter sa réponse à l'empereur

D'Antioche il envoie une seconde ambassade à Artaxerxès. Herod.

Réponse arrogante

d'Artaxerxès portée par une ambassade de quatre cents seigneurs persans.

romain, quatre cents seigneurs persans, qui vinrent magnifiquement vêtus, armés de leurs arcs, montés sur des chevaux superbes, et dont le chef déclara à Alexandre que le grand roi Artaxerxès ordonnait aux Romains et à leur commandant de lui abandonner la Syrie et tous les pays compris entre la mer de Cilicie, la mer Égée et le Pont-Euxin, comme des dépendances de l'ancien domaine des Perses. Si nous nous en rapportons à Hérodien, Alexandre viola le droit des gens à l'égard de ces ambassadeurs persans, non pas jusqu'à leur ôter la vie; mais il les fit arrêter, les dépouilla de tout ce qu'ils avaient apporté de richesses, et les confina en différentes bourgades de la Phrygie. Cet écrivain a si peu de jugement que peu s'en faut qu'il ne loue la modération d'Alexandre pour n'avoir pas poussé plus loin la rigueur contre des ministres qui après tout n'avaient fait qu'exécuter les ordres de leurs maîtres. Un si mauvais juge des choses mérite peu de créance comme témoin. M. de Tillemont est porté à nier le fait, et nous après lui.

Légers mouvements de révolte parmi les troupes de Syrie et d'Égypte.

Alexandre voyant qu'Artaxerxès était absolument déterminé à la guerre, se disposa à la pousser vivement. Il fut un peu arrêté par quelques mouvements de sédition ou même de révolte qui s'élevèrent parmi les troupes d'Égypte et de Syrie. Peut-être doit-on rapporter à ce temps-ci une partie de ce que nous avons dit de ces téméraires qui aspirèrent à l'empire. Les troubles n'allèrent pas loin, et furent aisément et promptement apaisés par la punition des coupables. J'ai parlé de la mutinerie d'une légion qu'il fut obligé de casser, et qui obtint par prières et par supplications d'être rétablie.

Alexandre, libre enfin de tout autre soin, ne songea plus qu'à former un bon plan de campagne contre Artaxerxès.

Il avait pour maxime de consulter les gens habiles en chaque genre. Ainsi, lorsqu'il s'agissait de la guerre, il prenait les avis de vieux guerriers, rompus dans le métier des armes, et qui joignissent à l'expérience qu'ils avaient acquise la connaissance de l'histoire, afin de pouvoir se guider, dans les partis qu'ils prendraient, par les exemples du passé. Ce fut avec un conseil ainsi formé qu'Alexandre arrangea un plan de campagne très-bien entendu.

Alexandre forme un plan de guerre très-bien entendu. Lamprid. Al. 16.

Comme il avait une belle armée et des troupes aussi nombreuses que lestes et brillantes, il fut résolu qu'on les partagerait en trois corps pour attaquer l'empire des Perses par trois endroits différents. Une partie devait traverser l'Arménie, pays allié, pour pénétrer dans la Médie. Un second corps fut destiné à marcher du côté du midi, vers les lieux où l'Euphrate et le Tigre se réunissent : c'était la route de la Susiane[1] et de la Perse proprement dite. L'empereur lui-même, avec ses plus grandes forces, se proposait de prendre le milieu, en passant par la Mésopotamie, et de porter ainsi la guerre dans le centre des états de son ennemi. Enfin on avait marqué un point de réunion où les trois corps d'armée se rejoindraient.

Herod.

[1] Hérodien nomme la Parthie, ou pays des Parthes, qui est fort loin du confluent de l'Euphrate et du Tigre. J'ai pris la liberté de substituer, par une conjecture déduite de la position des lieux, la Susiane et la Perse. Cet écrivain était peu savant. C'est de quoi il fournit la preuve dans l'endroit même dont il s'agit ici. Il dit que l'embouchure du Tigre est inconnue, pendant que tout le monde sait, et a toujours su, que le Tigre, après avoir reçu les eaux de l'Euphrate, se décharge dans le sein Persique.

Le système était bien imaginé pour jeter Artaxerxès dans un grand embarras, pour multiplier ses dangers, pour l'obliger ou de diviser ses troupes, et par conséquent de les affaiblir, ou d'abandonner en proie aux Romains la partie de ses états qu'il laisserait sans défense : mais l'exécution, si nous en croyons Hérodien, ne répondit pas au projet; et cela par la faute d'Alexandre, qui, retenu par sa propre timidité ou par les conseils d'une mère mal-à-propos alarmée et tremblante, ne fit point agir le corps d'armée qu'il commandait en personne. Celui qui avait été envoyé en Perse eut d'abord quelque succès; mais Artaxerxès ayant réuni toutes ses forces pour l'accabler, le tailla en pièces, sans qu'il en échappât presque un seul homme. Celui qui marcha du côté de l'Arménie réussit et entra dans la Médie; mais sur la nouvelle du désastre que je viens de rapporter, il fut rappelé dans la mauvaise saison, et périt en grande partie de faim, de fatigues et de misère, dans une longue retraite par un pays de montagnes. Ainsi Alexandre, qui ne s'était avancé que jusque dans les plaines de la Mésopotamie, retourna à Antioche comblé de honte et d'ignominie, malade, et chargé de la haine des soldats, qui lui imputaient avec raison tant de malheurs, et dont il ne put désarmer la colère qu'à force d'argent.

L'exécution ne répondit pas au projet, selon Hérodien.

On a peine à concevoir qu'un récit si détaillé puisse être faux; cependant la suite des événements ne s'y accorde pas, car il est constant, par le témoignage d'Hérodien lui-même, qu'Artaxerxès demeura en repos la campagne suivante, et ce ne fut que quatre ans après que les Perses recommencèrent la guerre. Il est vrai que l'historien tâche de rendre raison de cette inaction

Son récit paraît peu vraisemblable.

des vainqueurs, en disant qu'ils n'avaient pas laissé de souffrir beaucoup, parce que les Romains s'étaient défendus vaillamment et leur avaient tué beaucoup de monde. Il ajoute que les rois de ces contrées n'entretenaient point de troupes réglées, et que, lorsqu'ils voulaient entrer en campagne, ils convoquaient leurs sujets, qui s'assemblaient autour d'eux, apportant chacun les provisions nécessaires, accompagnés souvent de leurs femmes, et formant plutôt un assemblage confus qu'une armée. Lorsque la campagne était finie, ils se séparaient et s'en retournaient chacun chez soi, emportant pour unique prix de leurs travaux ce qu'ils avaient pu enlever de butin sur l'ennemi. Tout cela est vrai, mais n'empêche pas qu'il ne soit inconcevable qu'Artaxerxès, qui avant la guerre projetait d'envahir tous les pays qui s'étendaient jusqu'à la mer Égée, devenu vainqueur se soit tenu tranquille dans ses états. Nous aimons donc mieux suivre Lampride, dont le récit est entièrement contraire à celui d'Hérodien.

Récit contraire de Lampride, qui attribue à Alexandre une grande victoire sur les Perses. Lamprid. Al. 55.

Selon l'auteur latin, Alexandre livra bataille à Artaxerxès, qui avait sept cents éléphants, mille chariots armés de faux, et six vingt mille hommes de cavalerie. On sait que les Parthes, et les Perses qui leur succédèrent, ne combattaient qu'à cheval. Dans cette action, le jeune empereur fit le devoir de capitaine et de soldat. Il se trouvait partout, il s'exposait aux endroits où le danger était le plus grand, il animait ses troupes par ses discours et par ses exemples. Enfin il remporta une glorieuse victoire, qui enrichit son armée, et qui força Artaxerxès d'oublier ses rodomontades et de se trouver heureux que son ennemi, appelé en Occident par les mouvements des Barbares sur le

Rhin et sur le Danube, n'eût pas le moyen de pousser ses avantages. Les Romains avaient fait un très-grand nombre de prisonniers, qui furent rachetés avec grand soin par Artaxerxès, afin qu'il ne fût pas dit que des Perses fussent esclaves en pays étranger; ce qui paraissait une honte insupportable pour la nation.

Alexandre, de retour à Rome, rend compte de ses exploits au sénat. Herod. Lamprid. 56.

Alexandre, obligé de retourner en Occident, eut soin de garnir les frontières de Syrie et de Mésopotamie de manière qu'elles n'eussent point à craindre les insultes des Parthes; et couvert de gloire, soit au dehors par la victoire remportée sur les ennemis, soit au dedans par la bonne discipline qu'il avait fait observer dans son armée, il revint en toute diligence à Rome. En arrivant, il rendit compte au sénat de ses exploits, suivant l'usage des anciens généraux romains. Son discours, extrait des registres du sénat, est rapporté par Lampride; et comme il est fort court, je crois pouvoir l'insérer ici. « Sénateurs, dit l'empereur, nous « avons vaincu les Perses. Je ne m'étendrai pas en pa- « roles sur ce sujet; il me suffit de vous faire connaître « quelles étaient les forces de nos ennemis. Ils avaient « sept cents éléphants: deux cents ont été tués; nous « en avons pris trois cents; nous vous en amenons dix- « huit. Sur mille chariots armés de faux, nous en avons « pris deux cents, que je me suis dispensé de transpor- « ter ici, parce que c'eût été un signe équivoque de « notre victoire, vu qu'il est aisé d'en fabriquer. Nous « avons mis en fuite une armée de six vingt mille che- « vaux; nous avons tué dix mille cuirassiers, dont les « dépouilles nous ont servi à armer les nôtres. Nous « avons fait un grand nombre de prisonniers, que nous « avons vendus. (Ils n'avaient pas été encore rachetés

« par Artaxerxès.) Nous avons recouvré la Mésopotamie, qu'avait négligé de défendre notre indigne prédécesseur. Nous avons mis en fuite Artaxerxès, que « l'Orient nomme le grand roi, et qui est digne de ce « nom par sa puissance : il s'est retiré dans son royaume « en désordre; et les lieux où l'on avait autrefois porté « en triomphe nos drapeaux captifs, ont vu fuir ce roi superbe laissant ses propres drapeaux en notre pouvoir. « Voilà, sénateurs, un récit fidèle de nos avantages « contre les Perses. Il n'est pas besoin de longs discours « où les faits parlent. Nos soldats reviennent enrichis « et contents; la victoire leur a fait oublier les travaux « et les périls qu'elle leur a coûtés. C'est à vous à ordonner des actions de graces aux dieux, afin que « nous ne paraissions pas recevoir avec ingratitude les « faveurs du ciel. »

Ce discours, simple et énergique, fut suivi des acclamations du sénat. « Vous méritez à juste titre, s'écriait-on, les noms de Parthique et de Persique. Vos « victoires sont réelles[1], et c'est en disciplinant vos « troupes que vous vous êtes mis en état de vaincre les « ennemis. » Ainsi aimait-on à relever les exploits d'Alexandre aux dépens de quelques-uns de ses prédécesseurs qui s'étaient souvent attribué de fausses victoires, et qui, flattant leurs soldats, méprisés des ennemis, n'avaient su se rendre redoutables qu'au sénat et aux gens de bien.

Alexandre triompha des Perses; et cette cérémonie fut moins éclatante par les dépouilles des ennemis qu'il y porta, que par le zèle et l'affection que lui témoignèrent le sénat et le peuple. Après qu'il eut offert au

Il triomphe. 57.

[1] « Ille vincit qui milites regit. »

Capitole les sacrifices accoutumés, il descendit dans la place, monta à la tribune aux harangues, et dit ce peu de mots au peuple assemblé : « Romains, nous avons « vaincu les Perses ; nous ramenons nos soldats riches « du butin qu'ils ont fait ; nous vous promettons une « largesse ; demain nous donnerons des jeux du cirque « pour célébrer notre victoire. » Il retourna ensuite à pied au palais, suivi de son char triomphal traîné par quatre éléphants. La foule d'hommes, de femmes, d'enfants qui l'environnaient, était si grande, qu'il avait peine à avancer. Il lui fallut quatre heures pour gagner le palais. L'air retentissait de cris de joie, et l'on répétait sans cesse ces paroles qui partaient des cœurs : « Rome est heureuse, puisqu'elle voit Alexandre vivant « et victorieux. » Alexandre donna le lendemain les jeux du cirque qu'il avait promis, et il y joignit la représentation de quelques pièces de théâtre. Il tint aussi parole par rapport à la largesse annoncée, et de plus il augmenta, à l'occasion de cette célébrité, le nombre des enfants de l'un et de l'autre sexe qui étaient nourris et élevés aux dépens du public. Il appela ceux de sa création Maméens et Maméennes du nom de sa mère, nom plus honorable que celui de Faustine à qui les Antonins avaient consacré de pareilles fondations. Le triomphe d'Alexandre tombe sous l'an de J. C. 234, et il est daté par Lampride du 25 septembre.

Il part pour la guerre contre les Germains. Herod. l. VI, et Lamprid. Alex. 59.

Alexandre ne resta pas long-temps à Rome après son triomphe, et il se hâta de marcher contre les Germains qui, ayant passé le Rhin, faisaient des courses dans toute la Gaule. Il est bon d'observer que la rive de ce fleuve n'était plus défendue comme elle l'avait été

au commencement de la monarchie des Césars. Sous Auguste et jusqu'à la révolte de Vitellius contre Galba, nous savons que les Romains y entretenaient huit légions. Nous ne pouvons pas marquer la date précise du changement. Mais dans les temps dont nous parlons maintenant, ils avaient cru devoir porter leurs principales forces sur le Danube d'une part, et de l'autre sur l'Euphrate et dans les pays voisins. Ils ne tenaient sur le Rhin que trois légions, deux dans la haute et une dans la basse Germanie. Ils s'étaient persuadés apparemment qu'ils avaient moins à craindre de ce côté. L'événement leur fit voir qu'ils s'étaient trompés. Dio, l. LV, p. 564.

Le départ d'Alexandre pour la guerre contre les Germains fut décoré des mêmes témoignages de tendresse et de regret, que le sénat et le peuple lui avaient déja donnés deux ans auparavant lorsqu'il allait en Orient. Il partit accompagné de sa mère, qui ne le quittait point, et il mena avec lui de grandes forces dans un pays qui par lui-même n'en était pas suffisamment garni. Il eut attention en particulier à se procurer le secours de troupes légères, de Maures accoutumés à lancer des traits, d'Osrhoéniens et de déserteurs parthes qui tiraient de l'arc. Il savait que les Germains se battaient de pied ferme, et que dans ce genre de combat ils avaient souvent tenu tête aux légions romaines, au lieu qu'ils étaient désolés, lorsqu'ils avaient affaire à des ennemis qui caracollaient autour d'eux, et qui les attaquaient de loin, sans jamais se mettre à portée de leurs coups. Lamprid. et Herod.

Arrivé en Gaule, il veut engager les Barbares à la paix.

Alexandre ne trouva plus les Germains dans les Gaules : ils s'étaient sans doute retirés au bruit de son approche. Prêt également à la paix et à la guerre, l'em-

pereur d'une part construisit sur le Rhin un pont de bateaux pour passer dans le pays ennemi, et de l'autre il envoya des ambassadeurs aux Barbares pour entamer avec eux une négociation, s'ils étaient capables d'y entendre. Selon Hérodien, il voulait acheter d'eux la paix à prix d'argent, plutôt que de s'exposer aux risques de la guerre. Cet écrivain n'est pas plus croyable dans ce qu'il impute ici à Alexandre, que dans le reproche qu'il lui fait pareillement d'avoir perdu un temps précieux en vains amusements, se livrant aux plaisirs et conduisant des chariots. Il ne peut pas y avoir eu de temps perdu, puisque Alexandre étant parti de Rome dans l'automne, fut tué avant le commencement du printemps suivant; et l'indécent exercice de la course des chariots n'était pas assurément du goût de ce prince attentif aux bienséances jusqu'à la sévérité.

Mauvaises dispositions de ses troupes.

Il paraît qu'Alexandre passa l'hiver dans le voisinage du Rhin, et il travailla à fléchir au joug de la discipline les légions de la Gaule, accoutumées à la licence. Ces troupes indociles résistèrent à la réforme que l'empereur voulait introduire parmi elles, et se portèrent à des mouvements séditieux. On peut croire néanmoins qu'elles auraient enfin cédé, et ne se seraient pas montrées plus intraitables que celles de Syrie, si elles n'eussent été animées à la révolte par un ambitieux, qui, du plus bas état de la condition humaine parvenu au rang d'officier général, ne trouvait pas encore ses désirs satisfaits, et voulait, par le meurtre de son prince, envahir la souveraine puissance.

Commencements de Maximin.

Maximin, qui tua Alexandre et se fit empereur en sa place, était né dans une bourgade de Thrace voi-

sine des Barbares, barbare lui-même de père et de mère. Son père était de la nation des Goths, et sa mère de celle des Alains. Il expliquait librement son origine dans les commencements de sa fortune; il voulut la cacher lorsqu'il fut monté au faîte des grandeurs: il n'était plus temps. Dans sa première jeunesse il fit le métier de pâtre, et il commença dès lors à exercer son courage contre les bandes de voleurs qui infestaient la campagne. Il en dissipa plusieurs à la tête d'une troupe de paysans et de pâtres comme lui, qu'il avait rassemblés et qui le reconnaissaient pour leur chef. En croissant, il devint d'une taille énorme : on lui attribue huit pieds et demi de haut; il était gros à proportion. Sa vigueur robuste ne tenait pas moins du prodige que sa taille. Il tirait une pesante voiture; il mettait seul en mouvement un chariot chargé; d'un coup de poing, il brisait les dents d'un cheval ou lui cassait une jambe; avec la main, il réduisait en poudre des pierres de tuf et fendait de jeunes arbres. En un mot, on le comparait pour la force à Milon le Crotoniate, à Hercule et à Antée. Comme eux aussi, il était grand buveur et grand mangeur. Une amphore de vin (qui pouvait contenir environ vingt-huit de nos pintes) et quarante livres de viande faisaient, dit-on, son ordinaire. Les avantages du corps qu'il possédait étaient accompagnés de toute la brutalité qui en est une suite assez naturelle, surtout dans une ame sans aucune culture. Il dédaignait tout le reste des hommes; il était dur et hautain jusqu'à la férocité; il avait néanmoins quelques bonnes qualités; il posséda toutes les vertus guerrières, et on loue même en lui l'amour de la justice;

Capit. Maxim. 1-17.

mais il faut sans doute excepter les cas où la pratique de cette vertu se trouvait en concurrence avec ses intérêts.

Un tel homme était fait pour le métier de la guerre, et fort jeune encore il entra dans le service de la cavalerie, s'étant fait connaître de Sévère, qui régnait alors, à l'occasion des jeux que cet empereur donnait pour célébrer le jour de naissance de Géta son fils. C'étaient comme des espèces de joutes, où les vainqueurs étaient récompensés par des bracelets, des haussecols, de petits baudriers d'argent. Maximin, plus barbare que romain, sachant à peine la langue latine, vint se présenter à l'empereur, et lui demanda en fort mauvais langage, mais d'un air d'assurance et même d'audace, à être admis dans ces combats. Sévère fut frappé de sa bonne mine, de sa taille démesurée, de la fierté qui paraissait sur son visage et dans son maintien. Il ne voulut pas néanmoins lui donner des soldats pour antagonistes, de peur d'avilir la dignité de la profession militaire; il le fit combattre contre des valets, et Maximin en terrassa seize successivement sans reprendre haleine. Ce prodigieux exploit de force lui mérita des prix, mais de moindre qualité que ceux qui étaient destinés aux soldats, au nombre desquels néanmoins l'empereur le reçut dans le moment. Trois jours après, Sévère l'ayant remarqué qui s'agitait par des mouvements impétueux, excessifs, sans grace, à la façon des Barbares, ordonna à son officier de lui apprendre à se composer, à ménager ses forces et à les diriger par l'art suivant la méthode des Romains. Maximin, qui s'aperçut que l'empereur avait parlé de lui, en fut flatté; et il alla droit au prince,

qui, voulant éprouver si son nouveau soldat était aussi bon coureur que brave lutteur, mit son cheval au grand galop et lui fit faire plusieurs tours. Maximin courut toujours à ses côtés sans le quitter d'un pas. Sévère, qui était vieux et cassé, se sentant fatigué, s'arrêta. « Que « veux-tu, jeune Thrace? dit-il à Maximin. Serais-tu « d'humeur à lutter après la course? » Maximin accepta l'offre, et sept soldats des plus vigoureux étant entrés en lice l'un après l'autre, il les renversa tous. Sévère charmé, récompensa d'un haussecol d'or ce soldat infatigable à la course et à la lutte, et il le fit entrer dans ses gardes : telle fut l'origine de la fortune de Maximin.

Il soutint ces heureux commencements par une conduite brillante, et remplissant avec une grande distinction tous les devoirs de son état; il se fit aimer de ses officiers et admirer de ses camarades. Il obtenait même de l'empereur tout ce qu'il voulait. Ce ne fut pourtant que sous Caracalla qu'il parvint au grade de centurion.

Après la mort de Caracalla, détestant le meurtrier du fils de Sévère, il ne voulut point servir sous Macrin. Il se retira dans la bourgade où il avait pris naissance; il y acheta du bien; il fit commerce avec les Goths et les Alains, nations auxquelles il appartenait par le sang.

Cette tranquille obscurité ne convenait pas à son inclination. Lorsqu'il vit sur le trône Héliogabale qui se disait fils de Caracalla, il vint lui offrir ses services, le priant de prendre pour lui les sentiments qu'avait eus Sévère son aïeul. Ce monstre d'infamie reçut Maximin avec les propos impurs qui lui étaient

ordinaires ; et peu s'en fallut que le dégoût et l'indignation qu'en conçut ce fier guerrier ne le portassent à s'en retourner dans son pays. Ceux qui s'intéressaient à la réputation d'Héliogabale, retinrent Maximin. Ils craignirent que le mécontentement d'un officier dont la réputation éclatait parmi les troupes, et qu'elles nommaient communément un Achille ou un Ajax, ne nuisît au prince dans leur esprit. Maximin se laissa persuader, et il accepta la charge de tribun ; mais il ne fit point le service tant que dura le règne d'Héliogabale : il ne lui alla jamais faire sa cour ; et prétextant tantôt quelque affaire, tantôt une maladie, il se tint toujours éloigné.

L'élévation d'Alexandre à l'empire rappela Maximin au service et à la cour. Le nouvel empereur, amateur décidé du mérite, lui fit l'accueil le plus gracieux. Il se félicita même en plein sénat de l'importante acquisition qu'il avait faite en la personne de ce brave officier, et il lui donna le commandement d'une légion de nouvelles levées, accompagnant sa nomination de ces paroles infiniment obligeantes : « Mon cher Maximin, je ne vous ai point donné de vieux soldats à « gouverner, parce que j'ai craint que vous ne pussiez « pas corriger en eux les vices qui sous d'autres com- « mandants ont pris de trop profondes racines. Il « vous sera plus aisé de former de nouveaux soldats « sur le modèle de vos mœurs, de votre bravoure, de « votre assiduité au travail. Instruisez-les de manière « que vous seul me procuriez un grand nombre de « Maximins. »

Il répondit parfaitement à la confiance qu'avait eue en lui l'empereur. Il s'appliqua avec un soin infatiga-

ble à dresser sa légion. Tous les cinq jours il faisait faire l'exercice aux soldats. Il visitait lui-même leurs épées, leurs lances, leurs cuirasses, leurs casques, leurs boucliers, en un mot toutes leurs armes; il examinait toutes les parties de leur habillement jusqu'à leur chaussure. Il avait pour leurs besoins une attention paternelle, mais sans préjudice de la sévérité à exiger le devoir. Quelques tribuns, ses confrères, qui croyaient que le privilége d'un rang plus élevé était de se donner plus de repos, trouvaient fort étrange qu'il se fatiguât par des soins si pénibles, pendant qu'il était à portée de parvenir aux plus hauts grades militaires. « Ce n'est pas là, répondit-il, ma « façon de penser. Plus je serai grand, plus je travail-« lerai. » Parole bien digne de louange, si le principe n'en était pas l'ambition.

Il s'exerçait à la lutte avec ses soldats, et toujours aussi vigoureux que dans sa première jeunesse, il en renversait par terre cinq, six, sept, en un seul combat. Un tribun, envieux de sa gloire, d'ailleurs robuste de corps, fier de courage, lui dit un jour : « Ce « n'est pas une grande gloire à un officier supérieur « que de vaincre ses soldats. — Voulez-vous, répondit « Maximin, vous mesurer avec moi? » L'autre ayant accepté le défi, et s'étant avancé pour combattre, Maximin du premier coup de poing qu'il lui porta sur le milieu du corps le jeta à la renverse. « Qu'un autre « maintenant se présente, dit-il froidement, mais que « ce soit un tribun. »

Il se soutint constamment pendant tout le règne d'Alexandre. Il était autant le modèle de ses soldats que leur commandant, et ses exemples instruisaient

encore mieux que ses leçons et ses ordres. L'empereur, qui l'estimait beaucoup et qui ne se défiait nullement de lui, crut donc faire une chose utile pour son service et pour celui de la république, en lui donnant un des premiers emplois dans l'armée qu'il menait contre les Germains, et en mettant sous sa discipline toutes les nouvelles troupes, dont la plus grande partie lui venait de Pannonie.

Il cabale contre Alexandre. Herod. l. VI. Lamprid. Al. 59-62, et Capit. Max. 7.

C'était pour un soldat de fortune, berger dans son origine, avoir fait un assez grand chemin. Maximin n'en jugea pas ainsi : il porta son ambition jusqu'au trône, et il tourna contre son bienfaiteur l'autorité et la grandeur dont il lui était redevable. Il commença par s'attacher les soldats ; et comme ils avaient de longue main une haute opinion de lui, il n'eut pas de peine à les faire passer de l'estime à l'affection par les caresses, par les dons, par les honneurs qu'il leur distribua. De là il passa à leur inspirer du mépris pour la jeunesse d'un empereur de vingt-six ans, gouverné par une femme. Il sema parmi eux un bruit tout-à-fait destitué de probabilité, mais qui ne laissa pas de trouver créance ; il leur persuada que Mamée engageait son fils à leur faire quitter la guerre de Germanie, et à les mener en Syrie son pays natal, où sa vanité était plus satisfaite d'étaler sa grandeur ; enfin la longueur du règne de ce prince si jeune fut encore un motif qu'il employa auprès des troupes, et qui fit sur elles un grand effet. Elles tiraient un tribut de chaque mutation ; il n'était point d'empereur qui en arrivant au trône ne leur fît une largesse. Alexandre la leur avait payée ; mais treize ans s'étaient écoulés depuis qu'elles l'avaient reçue : elles n'avaient plus rien à attendre de

lui ; au contraire, la longue vie qu'il pouvait se promettre rejetait bien loin leurs espérances avides, au lieu qu'un changement allait sur-le-champ leur procurer une abondante moisson. Cet indigne intérêt l'emporta dans leurs esprits sur leur devoir, sur la foi jurée, sur l'attachement que méritait un prince aussi aimable qu'Alexandre : et voilà de quels ressorts dépendaient la fortune et la vie d'un empereur romain.

Le succès fut tel que Maximin le souhaitait. Il réussit à tuer Alexandre et à se mettre en sa place. C'est à peu près tout ce que nous savons avec certitude sur un fait aussi atroce et aussi important. Le récit d'Hérodien et celui de Lampride ne s'accordent point. Selon le premier, Maximin s'était fait proclamer Auguste du vivant d'Alexandre, et il envoya des soldats pour le tuer. Le jeune et malheureux empereur, abandonné de tous, demeura comme une proie livrée aux assassins. Cette manière de raconter la chose ne paraît pas vraisemblable à M. de Tillemont, qui juge avec raison qu'il n'est pas possible qu'un prince tel qu'Alexandre, attaqué au milieu de son armée, n'ait point trouvé de défenseurs. Il est plus aisé de croire qu'il fut surpris par des meurtriers envoyés furtivement, et c'est ce qui résulte de la narration de Lampride.

Il le fait assassiner par des soldats.

Alexandre, attendant que la saison permît d'ouvrir la campagne, était près de Mayence avec peu de troupes, en un bourg appelé Sicila. Après un dîner simple et frugal à son ordinaire il faisait sa méridienne, et ses gardes étaient aussi pour la plupart endormis, les assassins apostés par Maximin profitèrent de ce moment de négligence ; ils forcèrent sans peine l'entrée de la tente de l'empereur, qui était mal gardée, et s'étant

jetés sur lui, ils le tuèrent, accompagnant leur horrible attentat d'invectives outrageuses contre la jeunesse imbécille du prince et contre l'avarice de sa mère. Mamée fut pareillement tuée par les mêmes meurtriers. Ce triste et affreux événement est daté par M. de Tillemont du 19 mars de l'an de J. C. 235. Alexandre lorsqu'il périt n'était âgé que de vingt-six ans et quelque mois, et il avait régné treize ans complets.

Il avait toujours méprisé la mort. Sa fermeté inflexible contre les mouvements séditieux des soldats en est citée pour preuve par Lampride; et de plus, selon cet historien, Alexandre s'en expliqua lui-même un jour avec une hauteur de sentiments tout-à-fait héroïque; car un astrologue, qu'il avait la faiblesse de consulter, lui ayant prédit qu'il périrait par l'épée d'un barbare, ce jeune prince, au lieu d'être effrayé d'une telle prédiction, la reçut comme un sujet de joie, comptant que le sens en était qu'il serait tué dans quelque bataille. Il observa que tous les grands et illustres personnages avaient rarement fini leurs jours par une mort naturelle. Il cita Pompée, Démosthène, Cicéron, et même Alexandre le Macédonien, qu'il supposait sans doute avoir été empoisonné; et comparant avec ces morts violentes, mais sans gloire, celle qu'il se promettait dans un combat, il jugeait son sort, dit Lampride, comparable à celui des dieux.

Si ces faits sont vrais (et je ne vois aucune raison d'en douter), nous n'ajouterons pas aisément foi à Hérodien, qui écrit qu'Alexandre, à la vue des meurtriers, tremblant et tombant presque en défaillance, se jeta entre les bras de sa mère comme pour y chercher un

asile, et lui reprocha en même temps qu'elle était la cause de son malheur : langage non seulement faible et lâche, mais contraire au respect filial, qu'il n'est accusé que d'avoir poussé trop loin.

La mort funeste d'Alexandre causa une douleur universelle. Les troupes qui n'étaient point entrées dans le complot, sans en excepter celles qui avaient éprouvé sa sévérité, et en particulier cette légion cassée par lui en Syrie, et qui n'avait obtenu son rétablissement qu'à force de prières, témoignèrent leur ressentiment par une prompte vengeance, et tuèrent sur-le-champ les meurtriers de leur prince. A Rome et dans les provinces, où la douceur et l'équité de son gouvernement l'avaient rendu infiniment cher, il fut pleuré amèrement. On en fit un dieu; on lui dressa un cénotaphe dans la Gaule; et son corps porté dans la capitale y reçut les plus grands honneurs, et fut enfermé dans un magnifique tombeau : on lui institua et à sa mère un culte et des fêtes, qui s'observaient encore au temps où Lampride écrivait.

Alexandre est regretté universellement. Lamprid. Al. 63.

Les désordres qui suivirent la mort d'Alexandre furent bien capables de le faire regretter. Depuis cette époque fatale jusqu'à Dioclétien, ce qui fait un intervalle de cinquante ans, on compte plus de cinquante empereurs romains, ou princes qui en prirent le titre. Ces princes ne se succédèrent pas tous les uns aux autres. Leurs règnes se croisent, l'empire se démembre presque en autant de pièces qu'il contenait de provinces. Guerres civiles multipliées sans fin et toujours renaissantes, invasions des Barbares, à qui les discordes intestines livraient toutes les entrées; empereurs nommés tumultuairement par les armées, détrônés, mas-

Désordres affreux qui suivirent sa mort.

sacrés après une domination d'aussi courte durée, que les bornes souvent en étaient étroites : telle est la désolation où fut réduit le plus vaste et le plus bel empire qui fut jamais, par la licence des gens de guerre, par l'ambition de ceux qui les commandaient, et par le défaut de maximes certaines sur l'autorité et la succession du gouvernement. C'est de quoi nous allons voir les prémices dans l'histoire du règne de Maximin, après que j'aurai rendu compte de quelques faits qui me restent encore à rapporter de celui d'Alexandre.

Jusqu'où il favorisa les chrétiens. Lamprid. Al. 22, 29, 43, 47.

J'ai observé qu'il favorisa les chrétiens, et honora Jésus-Christ dans sa chapelle domestique. On ajoute qu'il voulut lui élever un temple public; mais c'est ce qui ne paraît pas prouvé. Il semble, au contraire, que s'il estimait la morale du christianisme, il en approuvait peu le culte; et c'est ce qu'il témoigna dans une occasion même où il le protégeait. Car les chrétiens étant attaqués par les marchands de vin de Rome sur la possession d'un lieu où ils s'assemblaient, l'empereur l'adjugea aux premiers, en disant qu'il valait encore mieux que ce lieu fût destiné à honorer la divinité de quelque manière que ce pût être, que d'en faire un cabaret. Ce mot ne marque pas une grande estime pour la religion chrétienne. Ainsi Alexandre, amateur de la vertu, l'aima dans les chrétiens; mais il ne faut pas étendre plus loin la faveur qu'il leur porta.

Tillem. Persée. de Maximin, art. 6.

Au reste, si dans le trait que je viens de rapporter il s'agissait d'une église des chrétiens, comme il est assez naturel de le penser, c'est là le plus ancien témoignage que nous ayons d'un édifice consacré publiquement au culte de notre sainte religion, et connu pour tel par les païens.

La jurisprudence avait eu un grand éclat sous les empereurs précédents, et surtout depuis Sévère, qui lui-même était habile dans le droit. L'illustre Papinien, ami et allié de Sévère, forma un grand nombre de disciples, dont les plus célèbres sont Ulpien, duquel j'ai parlé assez au long, et Paul, qui succéda à Ulpien dans la dignité de préfet du prétoire. Modestin, disciple d'Ulpien, florissait sous Alexandre, et a vécu jusqu'au temps de Gordien. Il est appelé le dernier oracle de la jurisprudence, parce qu'il ferme la succession de ces savants jurisconsultes, dont les décisions ont acquis l'autorité de lois, et font la plus belle partie du droit romain. Ainsi avec Alexandre périt, ou du moins s'éclipsa la jurisprudence, qui seule de toutes les belles connaissances avait survécu à la ruine des autres, tombées dès long-temps auparavant. Les lois s'accordent mal avec les armes; et où la force peut tout, l'autorité des sages s'anéantit.

La jurisprudence cesse de fleurir. Modestin, dernier des jurisconsultes.

Gravin. Orig. Juris. l. 1.

Quand je dis que les autres parties des connaissances humaines étaient éteintes, ce n'est pas que je prétende qu'il n'y ait point eu d'écrivains en différents genres dans les temps dont je parle. J'en ai moi-même nommé quelques-uns, mais aucun qui soit excellent : le goût leur manqua à tous; et ceux dont j'ai à faire mention sous Alexandre ne démentent pas cette idée.

Nul écrivain d'un mérite supérieur.

Marius Maximus, homme de distinction, deux fois consul, et préfet de Rome, composa une histoire des empereurs que nous trouvons citée dans les écrivains de l'histoire d'Auguste. Leurs citations qui commencent à Trajan et finissent à Alexandre, nous donnent lieu de penser que Marius Maximus vivait sous ce dernier empereur, et n'a pas été au-delà. Ce qu'ils en rap-

Marius Maximus.

Voss. Hist. lat.

portent ne nous fait pas concevoir de lui une opinion fort avantageuse; et Vopiscus, l'un d'eux, le traite nettement d'écrivain verbeux, et qui a mêlé la fable avec l'histoire. Le goût qu'avaient pour lui, au rapport d'Ammien Marcellin, des hommes qui, méprisant et détestant toute doctrine, ne lisaient que Juvénal et Marius Maximus, nous porte à croire qu'il avait rempli ses ouvrages de détails obscènes, et que tel était son mérite auprès des contempteurs du bon et du beau.

Dion. Dion est un écrivain d'une tout autre importance, et nous lui avons trop d'obligation pour nous plaire à en dire du mal. Nous lui devons ce que nous avons de mieux lié et de plus suivi en histoire depuis que Tacite nous manque; et ce serait lui faire tort que de le comparer avec les embrouillés et confus écrivains de l'histoire Auguste; mais il s'en faut de beaucoup qu'il n'égale les grands historiens.

Tillem. Al. art. 27 et 28. Il était de Nicée en Bithynie, fils d'Apronianus, qui fut gouverneur en différents temps de Cilicie et de Dalmatie. Il vint à Rome sous Commode, et il s'y distingua dans la plaidoirie. Après avoir passé par toutes les dignités inférieures, il parvint au consulat, vraisemblablement sous Sévère. Alexandre le fit consul avec lui pour la seconde fois, comme nous l'avons observé. Dans l'intervalle de ses deux consulats il exerça divers gouvernements de provinces. Ainsi par le rang qu'il tenait, et par les emplois qu'il a gérés, il était sans doute à portée d'écrire l'histoire de son temps, s'il eût eu les talents qu'exigeait cette entreprise; c'est-à-dire, une sage défiance pour se garder de la prévention, une critique saine pour discuter exactement les faits, et l'élévation d'esprit et de sentiments pour en juger.

Mais il faut avouer que ces qualités brillent peu chez lui. Il fut un de ces génies aisés, qui sont propres à écrire beaucoup, parce qu'ils n'ont pas l'idée du beau et de l'excellent, qui coûte toujours à remplir.

On peut juger du caractère de son esprit par le compte qu'il rend lui-même de l'occasion qui le détermina à écrire l'histoire. Il avait composé un petit ouvrage sur les songes et les présages qui avaient annoncé l'empire à Sévère, et il envoya ce mélange de flatterie et de superstition à Sévère lui-même, qui en fut très-charmé, et en fit ses remercîments à l'auteur par une lettre longue et polie. Dion reçut cette lettre sur le soir, et pendant la nuit suivante il crut voir en songe une divinité ou un génie, qui lui ordonna d'écrire l'histoire. Il obéit, et il fit son essai par le règne de Commode, racontant ce qu'il avait lui-même vu. Le premier fruit de son travail historique ayant été bien reçu, le succès l'encouragea, et il conçut le dessein de faire un corps complet d'histoire romaine depuis l'arrivée d'Énée en Italie jusqu'à son temps. Il employa dix ans à ramasser les matériaux d'un si grand ouvrage, et douze à la composition. Cet espace n'est pas trop long, vu les distractions que lui donnaient ses emplois. Quand il était libre, il se retirait en Campanie, pour y vaquer à son ouvrage loin du tumulte et de la ville. Il mena son travail jusqu'à la huitième année du règne d'Alexandre, où il fut consul avec ce prince, et obtint ensuite de lui la permission d'aller finir tranquillement ses jours dans sa patrie.

Dio, l. LXXII, p. 88.

Son ouvrage était distribué en quatre-vingts livres; mais les trente-quatre premiers, et partie du trente-cinquième, sont perdus; et ce qui nous reste com-

mence aux suites de la victoire remportée par Lucullus sur Mithridate et Tigrane réunis. Nous avons les vingt-cinq suivants, si ce n'est que les six derniers de ces vingt-cinq, depuis le cinquante-cinquième, qui commence à la mort de Drusus, beau-fils d'Auguste, jusqu'au soixantième, qui finit l'empire de Claude, sont visiblement des abrégés, mais marchant par ordre et faisant un tout. Les vingt derniers ont péri, à la réserve de ce que nous en a conservé Xiphilin, neveu du patriarche de Constantinople du même nom, qui vivait au onzième siècle, et qui a fait un assez bon abrégé de Dion, distribué par empereurs, depuis Pompée jusqu'à Alexandre Sévère. Nous avons encore quelques extraits, tous morceaux détachés, publiés en différents temps par Fulvius Ursinus, et par Henri de Valois. On nous annonçait, il y a peu d'années, les vingt-un premiers livres de l'histoire de Dion, récemment découverts, restitués, et mis en ordre. Mais cette prétendue découverte, publiée à Naples en 1747, lorsqu'elle a été bien examinée et appréciée à sa juste valeur, s'est réduite à une compilation des quatre premières vies d'illustres romains par Plutarque, avec un extrait de Zonare. Au reste, ce ne sont pas les commencements de Dion qu'on doit regarder comme les plus précieux. Nous sommes assez riches sur ce qui appartient aux premiers temps de Rome; mais qui serait assez heureux pour retrouver les derniers livres de cet historien, surtout depuis Vespasien, remplirait un grand vide, et rendrait un grand service à la littérature.

Journal des Savants, févr. et juil. 1751.

art. 26. On a reproché à Dion, et avec fondement, son injustice contre les plus honnêtes gens de l'antiquité,

Cicéron, Brutus et Sénèque. Crédule et superstitieux, il a rempli son ouvrage de prodiges; mais cette erreur lui est plus pardonnable qu'à son abréviateur, qui était chrétien, et qui ne l'a copié plus fidèlement en rien qu'en ces sortes de puérilités. Les maximes qu'il insère dans son ouvrage, sans avoir l'élévation et la force de celles des grands écrivains, sont communément solides, sensées, judicieuses. Il se montra honnête homme, autant qu'il était permis de l'être sans courir de trop grands risques. Son style est coulant; sa narration a de la clarté et de la netteté. C'est un historien très-estimable à tout prendre; et si Photius lui a fait trop d'honneur en le comparant à Thucydide, on ne peut du moins lui refuser la gloire d'avoir été le meilleur écrivain de son siècle.

On trouvera dans M. de Tillemont les noms des autres littérateurs qui ont écrit sous le règne d'Alexandre. Ils ne peuvent intéresser que les savants de profession.

Alexandre fut marié, à ce que l'on prétend, plus d'une fois. Mais tout ce que l'on débite sur ses mariages me paraît fort obscur et fort incertain, et je n'y trouve rien de net, sinon ce que rapporte Lampride, qu'il eut pour femme une Memmia, fille de Sulpicius, homme consulaire, et petite-fille de Catulus. J'ai parlé des orages qui troublèrent la tranquillité d'Alexandre dans son domestique. Il n'y avait pas donné lieu par sa conduite. Ce prince aima beaucoup la chasteté, et l'histoire ne lui reproche aucun désordre, de quelque espèce que ce puisse être. Il ne paraît pas qu'il ait jamais eu d'enfants.

Mariages d'Alexandre.

Lamprid. Al. 20.

Sa sœur Théoclée. Capit. Max. jun.

Il avait une sœur nommée Théoclée, qu'il eut la pensée de marier au fils de Maximin, par lequel il fut tué. Ce qui l'en empêcha fut la crainte qu'une jeune princesse, élevée dans toute la politesse des Grecs, ne pût pas supporter les mœurs barbares de son beau-père.

MAXIMIN.

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

FASTES DU RÈGNE DE MAXIMIN, DES DEUX GORDIENS, ET DE MAXIME ET BALBIN [1].

.... SEVERUS. AN. R. 986.
.... QUINTIANUS. DE J.C. 235.

Maximin élu empereur par l'armée, demande et obtient la confirmation du sénat.

Il fait son fils César.

Il éloigne tous les amis d'Alexandre. Il exerce beaucoup de cruautés sur la maison de ce prince, dans laquelle il y avait un grand nombre de chrétiens.

Il persécute le christianisme. Églises abattues. Première mention certaine et expresse des églises des chrétiens.

Conspiration, ou réelle ou supposée, de Magnus. Quatre mille personnes sont mises à mort à cette occasion.

Conspiration des Osrhoéniens. T. Quartinus empe-

[1] J'unis ces trois règnes, parce qu'ils sont mêlés l'un avec l'autre.

reur de six jours. Sa mort arrête le projet de révolte.

Maximin passe le Rhin, et livre aux Germains plusieurs combats, dans lesquels il fut toujours victorieux.

AN. R. 987. DE J.C. 236.

C. JULIUS VERUS MAXIMINUS AUGUSTUS.
.... AFRICANUS.

Exploits de Maximin vers le Danube.

Il passe l'hiver à Sermium, et de là comme d'un centre il étend sur toutes les provinces de l'empire ses cruautés et ses rapines.

Haine et détestation universelle contre lui. On le regarde comme un Phalaris, un Busiris, un Cyclope.

AN. R. 988. DE J.C. 237.

.... PERPETUUS.
.... CORNELIANUS.

Vers le milieu du mois de mai l'Afrique se révolte, et nomme empereurs les deux Gordiens, père et fils, dont l'un était proconsul de la province, et l'autre lieutenant-général sous son père.

Ils sont reconnus par le sénat, et les Maximins déclarés ennemis publics. Presque tout l'empire acquiesce au décret du sénat.

Fureur de Maximin. Son armée indisposée elle-même contre ses cruautés, ne le seconde que froidement.

Capélien gouverneur de Numidie, que Gordien voulut destituer, marche contre Carthage avec une armée. Combat où Gordien le jeune est tué. Le père s'étrangle lui-même. Cette catastrophe des Gordiens doit être arrivée à la fin de juin, ou dans les premiers jours de juillet.

Le neuf juillet le sénat élit pour empereurs en leur place Maxime et Balbin, qui forcés par le peuple s'associent Gordien III sous le nom de César. Gordien III était alors un enfant de douze ans, fils, ou plus vraisemblablement neveu de Gordien le jeune.

Grands préparatifs, et sages mesures prises par les empereurs et par le sénat pour empêcher l'entrée de Maximin en Italie. Maxime part pour la guerre, et se rend à Ravenne.

Horrible sédition dans Rome entre le peuple et les prétoriens. Combat. Une grande partie de la ville est brûlée.

ANNIUS PIUS OU ULPIUS. AN. R. 989. DE J.C. 238.
.... PONTIANUS.

Maximin se met en marche avec son armée. Aquilée lui ferme ses portes. Siége de cette place, qui fait une vigoureuse défense.

Maximin et son fils sont tués par leurs soldats, vers la fin du mois de mars.

Leur mort rétablit la paix. Maxime vient de Ravenne à Aquilée. Il sépare l'armée de Maximin, et en renvoie les troupes dans leurs différentes provinces. Il retourne triomphant à Rome.

Sage gouvernement des empereurs.

Jalousie secrète entre eux.

Ils sont massacrés vers le quinze juillet par les prétoriens.

§ I. Maximin est proclamé empereur par toute l'armée. Il est reconnu par le sénat. Il donne à son fils le nom de César. Il hait tout ce qui est grand dans l'état. Il éloigne de lui tous les amis d'Alexandre. Sa cruauté se déploie à l'occasion d'une conspiration qu'il prétendit avoir été tramée contre lui. Conspiration des Osrhoéniens. Ils proclament empereur T. Quartinus, qui est tué au bout de six jours. Maximin porte la guerre en Germanie, et y signale sa bravoure. Il vante beaucoup ses exploits. Il exerce les plus odieuses vexations sur les grands et sur les peuples. Révolte en Afrique. L'intendant est tué. Les auteurs de sa mort se déterminent à faire Gordien empereur. Qui était Gordien. Caractère de son fils, qui était en même temps son lieutenant-général. Ils sont tous deux proclamés et reconnus empereurs en Afrique. Ils sont aussi reconnus à Rome, et les Maximins déclarés ennemis publics.

Maximin est proclamé empereur par toute l'armée. Herod. l. VI.

MAXIMIN recueillit sans beaucoup de peine le fruit de son crime, qui d'abord demeura caché. On ignorait la part qu'il avait eue au meurtre d'Alexandre. Ainsi non seulement les nouvelles levées qu'il commandait, et qui lui étaient extrêmement affectionnées, le proclamèrent Auguste, mais bientôt après les autres troupes sollicitées par l'exemple, forcées de se donner un chef à l'entrée d'une campagne qui pouvait être périlleuse, d'ailleurs n'étant point retenues par l'horreur d'un crime dont elles n'avaient point de connaissance, joignirent leurs suffrages à celui de leurs camarades : et Maximin fut reconnu et salué empereur par toute l'armée.

Il affecta dans les commencements d'accorder des

respects à la mémoire d'Alexandre, auquel fut construit, comme je l'ai dit, un cénotaphe dans les Gaules, et dont les cendres portées à Rome, y reçurent les plus grands honneurs. Maximin écrivit aussi au sénat pour demander à cette première compagnie de la république la confirmation de son élection par les soldats; et il l'obtint, parce que la crainte de ses armes et l'impossibilité de faire un autre choix, ne permettaient pas de lui refuser sa demande.

Il est reconnu par le sénat.

Aurel. Vict.

Il avait un fils qui pouvait alors être âgé de dix-huit ans, le plus beau jeune homme qu'il y eût dans tout l'empire, bien élevé, instruit dans les lettres grecques et latines, et qui était déja sur la route de la fortune et de la grandeur, puisque Alexandre avait eu la pensée de lui donner sa sœur en mariage, et qu'au défaut de cette alliance, qui apparemment n'avait pas été du goût de Mamæa, le jeune Maximin devait en contracter une autre presque aussi brillante avec Junia Fadilla, arrière-petite-fille d'Antonin. Son père ne se vit pas plus tôt empereur qu'il l'approcha du rang suprême, en lui conférant les titres de César et de Prince de la jeunesse.

Il donne à son fils le titre de César. Cap. Maxim. jun. 1 et 3.

Aur. Vict.

Le caractère propre de Maximin était, comme nous l'avons vu, la férocité; et ce vice était augmenté en lui par la considération de la bassesse de sa naissance, qui lui donnait lieu de se croire méprisé. Ainsi, ennemi décidé de tout ce qui était grand dans l'état, il ne tarda pas à manifester cette odieuse façon de penser. Le respect qu'il témoignait à l'extérieur pour la mémoire d'Alexandre ne l'empêcha pas d'écarter de la cour et de l'armée tous les amis de ce jeune et aimable prince, et tous ceux qui formaient son conseil. Il ren-

Il hait tout ce qui est grand dans l'état. Herod. l. VII, et Capit. Maxim. 9.

Il éloigne de lui tous les amis d'Alexandre.

voya les uns à Rome; il dispersa les autres en différentes contrées, sous prétexte d'emplois qu'il leur donnait. Ces hommes vénérables lui faisaient ombrage. Il était curieux de paraître seul, et il voulait, libre de tous les égards qu'attirent nécessairement la naissance et le mérite, faire de son camp une citadelle de tyrannie, d'où il pût sans aucun empêchement répandre partout la terreur. Les officiers qui composaient la maison d'Alexandre furent encore moins ménagés et traités plus rigoureusement que ses amis. Maximin, qui ne doutait pas qu'ils ne le détestassent comme le meurtrier de leur maître, leur rendit haine pour haine; et non seulement il les cassa tous, mais il en fit mourir plusieurs. Il y avait entre eux un grand nombre de chrétiens; et la haine qu'il leur portait s'étendit sur leur religion, contre laquelle il suscita une persécution que l'on compte pour la sixième. J'en dirai un mot ailleurs.

Eus. Hist. eccl. VI, 28.

Sa cruauté se déploie à l'occasion d'une conspiration qu'il prétendit avoir été tramée contre lui. Herod. et Capit. Max. 10.

Une conspiration qui se trama contre Maximin, ou qu'il supposa, lui présenta l'occasion ou le prétexte de déployer toute sa cruauté. Magnus, personnage consulaire et d'une illustre naissance, fut accusé d'avoir corrompu la fidélité de plusieurs soldats et centurions pour tuer Maximin, et se faire empereur; et voici le plan qu'on lui imputa d'avoir dressé pour parvenir à cette fin.

Maximin, se préparant à aller attaquer les Germains dans leur pays, avait jeté un pont sur le Rhin. Il aimait la guerre par inclination, et de plus il croyait être intéressé, pour l'affermissement de sa puissance, à vérifier par des victoires la haute réputation qu'il s'était faite dans les armes, et qui lui avait valu l'em-

pire. Il reprochait à Alexandre, quoique sans fondement, d'avoir agi mollement contre les Barbares, et c'était pour lui un nouveau motif de montrer de la vivacité et de la vigueur. Ainsi, tout occupé de son expédition prochaine, il exerçait sans cesse ses troupes, il les tenait perpétuellement en haleine, lui-même toujours sous les armes, et animant les soldats par ses discours et par ses exemples. Il se comportait empereur comme il avait fait centurion et tribun.

Ce mouvement, qui occupait tous les esprits, avait paru, disait-on, une occasion favorable aux conspirateurs. Ceux qui gardaient le pont étaient gagnés, et, lorsque Maximin serait passé, ils devaient rompre le pont pour lui couper la communication avec son armée. Ainsi Maximin en pays ennemi aurait été livré à la merci des conjurés, qui se seraient empressés de passer avec lui.

Que ce plan ait été réel ou supposé, c'est sur quoi l'on ne peut rien dire de certain, parce qu'il ne fut fait aucune information en règle, aucune procédure; rien ne fut examiné : mais Maximin tint le fait pour vrai et pour prouvé, et en conséquence il n'est point de cruauté qu'il n'exerçât sur tous ceux qu'il voulut regarder comme suspects. On prétend qu'il en coûta la vie à plus de quatre mille personnes, qu'il fit mourir par toutes sortes de supplices les plus cruels qu'il put imaginer. Les uns furent mis en croix, les autres enfermés dans le ventre d'animaux fraîchement tués. Plusieurs étaient exposés aux bêtes, quelques-uns mouraient sous le bâton, et cela indistinctement, sans égard pour la dignité ni pour la condition. Les nobles étaient ceux qu'il haïssait le plus : il les extermina tous Capit. 8, 9.

et n'en souffrit aucun auprès de lui, voulant régner en Spartacus, qui ne commandait qu'à des esclaves.

Ayant une fois lâché la bride à sa cruauté, il n'y mit plus aucune borne. Toujours plein de l'idée que l'obscurité de son origine l'exposait au mépris, il voulut en faire disparaître les preuves en tuant ceux qui en avaient une particulière connaissance. Il tua même des amis qui, lorsqu'il était dans le besoin, lui avaient donné par commisération des secours, dont le souvenir était pour cette ame abominable un reproche de sa bassesse.

C'est donc avec raison qu'il fut universellement haï, que l'on cherchait dans les monstres de l'antiquité fabuleuse des noms qui lui convinssent, qu'on le traitait de Cyclope, de Busiris, de Phalaris. Il ne pouvait ignorer cette horreur que l'on avait de lui; mais il n'en tenait aucun compte, persuadé de cette affreuse maxime : Qu'un prince ne peut se maintenir que par la cruauté. Aveuglé par une brutale confiance en ses forces, il semblait qu'il crût être fait pour tuer les autres, sans pouvoir jamais être tué lui-même.

Le contraire lui fut pourtant dit en face à un spectacle, dans une langue qu'il n'entendait pas. Un comédien prononça des vers grecs[1] dont le sens est: « Celui qui ne peut pas être tué par un seul, peut l'être « par plusieurs réunis. L'éléphant est un grand ani-

[1] Ces vers grecs nous sont donnés par Capitolin ainsi traduits en latin.

Et qui ab uno non potest occidi, à multis occiditur.
Elephas grandis est, et occiditur.
Leo fortis est, et occiditur.
Tigris fortis est, et occiditur.
Cave multos, si singulos non times.

« mal, et on vient à bout de le tuer; le lion et le « tigre sont fiers et courageux, et on les tue. Craignez « la réunion de plusieurs, si un seul ne peut pas vous « faire craindre. » Maximin, qui n'entendait pas le grec, mais qui vit apparemment un mouvement dans l'assemblée, demanda à ses voisins ce que signifiaient les vers que venait de réciter le comédien; on lui répondit toute autre chose que la vérité, et il s'en contenta.

Conspiration des Osrhoéniens. Ils proclament empereur T. Quartinus, qui est tué au bout de six jours. Herod. et Capit. Max. 11, et Trebell. Tr. Tyr. 32.

Avant qu'il passât le Rhin, une conspiration, sur la réalité de laquelle l'histoire ne jette aucun doute, le mit en danger. Elle avait pour principe, non l'ambition d'un particulier, mais le mécontentement d'un corps. Les Osrhoéniens amenés par Alexandre en Gaule lui avaient été extrêmement attachés; et le mystère du meurtre de ce prince, qui ne pouvait pas demeurer long-temps caché, commençant à s'éclaircir, ils conçurent une haine très-violente contre Maximin. Pour satisfaire leur vengeance, ils se cherchèrent un chef, et ils jetèrent les yeux sur T. Quartinus, homme consulaire, ami d'Alexandre, et que par cette raison Maximin avait destitué de son emploi. Ce sénateur sage et modéré voulut se refuser à leurs offres; mais ils lui firent violence, et malgré lui ils le revêtirent de la pourpre et des autres marques de la dignité impériale; ornements funestes, qui n'eurent d'autre effet que d'attirer une mort prompte à celui que l'on en décorait; car au bout de six jours un ami perfide, qui avait insisté auprès de lui pour le déterminer à acquiescer au désir des soldats, l'attaqua pendant qu'il dormait, et le tua. Ce traître, qui se nommait Macédonius, comptait sur de grandes récompenses de la part de Maxi-

min, à qui il porta la tête de Quartinus. Maximin fut charmé d'être délivré d'un ennemi; mais faisant réflexion que Macédonius était coupable envers lui pour avoir excité et fomenté la rébellion des Osrhoéniens; d'ailleurs ne croyant pas pouvoir se fier à celui qui avait violé les droits les plus saints envers son ami, au lieu de le payer de son service il lui fit subir la juste peine de son crime, et par sa mort il vengea Quartinus. Cet infortuné empereur de six jours avait pour femme Calpurnia, de l'illustre sang des Pisons, dont l'histoire nous a conservé le nom avec éloge. On loue son austère vertu. Après qu'elle eut perdu Quartinus, elle ne voulut point prendre d'autre époux; et sa conduite se soutint de manière qu'elle lui mérita le respect pendant sa vie et après sa mort. Vivante, elle fut mise au rang des prêtresses, et après sa mort on lui érigea dans le temple de Vénus une statue qui partageait avec celle de la déesse le culte et les honneurs divins.

Maximin porte la guerre en Germanie, et y signale sa bravoure. Herod. et Capit. Max. 11 et 12.

Il n'est pas possible que l'ardeur de Maximin pour la guerre n'ait été retardée par les dangers domestiques et par les précautions cruelles qu'il prit pour sa sûreté : néanmoins ces délais ne furent pas longs, et, dans les premiers mois qui suivirent son élévation à l'empire, il passa le Rhin et entra en Germanie. Son armée était nombreuse et florissante : Alexandre avait assemblé de très-grandes forces, et Maximin les augmenta encore.

Les Germains n'étaient pas en état de tenir la campagne contre une si redoutable invasion. Ils abandonnèrent tout le pays découvert, et se retirèrent dans leurs forêts et derrière leurs marais, qui leur fournissaient des défenses naturelles. Maximin ravagea tout le pays

abandonné, laissant aux soldats le butin, qui ne consistait guère qu'en bestiaux. Il brûlait les bourgs et les villages, dont les maisons n'étaient que de bois, parce que les Germains connaissaient peu l'usage soit de la pierre, soit de la brique.

Il arriva ainsi aux ennemis, et il leur livra plusieurs combats dans lesquels, malgré le désavantage des lieux, il eut toujours la supériorité. Les arbres des forêts où se livraient ces combats arrêtaient et rendaient inutiles une grande partie des traits des Romains; souvent ils rencontraient des marais qu'il leur fallait traverser sans les connaître : au lieu que les Germains en connaissaient les gués comme les routes de leurs bois; et d'ailleurs, exercés à nager dès l'enfance, ils n'étaient point embarrassés lorsque le pied leur manquait. L'histoire remarque une action très-vive dans laquelle Maximin[1], plus soldat que capitaine, et pensant en barbare sur la bravoure personnelle, qu'il regardait comme la première qualité d'un général, s'exposa sans nul ménagement.

Les Germains, battus à la tête d'un marais, se jetèrent dedans pour échapper aux vainqueurs. Les Romains craignant de s'y engager pour les poursuivre, Maximin y entra le premier, quoique son cheval eût de l'eau jusqu'au poitrail, et il tua de sa main quelques-uns des Barbares qui tournaient tête pour lui résister. Ses soldats eurent honte d'abandonner leur empereur, qui leur donnait l'exemple d'un courage si déterminé: ils le suivirent en foule; et les ennemis, qui se voyaient poursuivis dans leur retraite, s'étant mis en défense,

[1] « Habebat hoc barbaricæ temeritatis, ut putaret imperatorem manu etiam suâ semper uti debere. » (Capit., *Maxim.* 12.)

il se livra au milieu des eaux un nouveau combat. Il fut long-temps disputé : les Romains y perdirent beaucoup de monde; mais enfin l'avantage leur resta, et l'armée des Germains périt presque entière. Le marais fut rempli de corps morts, et les eaux teintes de sang.

Maximin se fit grand honneur de cette victoire. Il ne se contenta pas d'en envoyer la relation à Rome; il fit peindre l'action, et il voulut que le tableau qui la représentait fût exposé dans le lieu le plus éminent du sénat, afin que sa gloire frappât les yeux de ceux dont il savait bien qu'il n'était pas aimé. Son ordre fut exécuté; mais le tableau ne resta pas long-temps *en place*: il fut enlevé et détruit avec les autres monuments honorables pour Maximin, dès que le sénat fut entré en guerre contre ce prince.

Il y eut encore plusieurs autres combats entre lui et les Germains, et il fit toujours briller sa valeur. Cette guerre paraît l'avoir occupé pendant l'année de J. C. 235 et la suivante. Il prit en conséquence, lui et son fils, le titre de Germanique. Il faut aussi qu'il ait remporté quelques avantages sur les Sarmates et sur les Daces, puisqu'on lui donne sur ses médailles les surnoms de Sarmatique et de Dacique. Son plan était de subjuguer toutes ces nations barbares, et d'étendre la domination romaine jusqu'à la mer du Septentrion.

Tillem. Max. art. 2 et 3.

Il vante beaucoup ses exploits. Capit. 12 et 13.

Il fit beaucoup valoir ces exploits, et voici de quel style il en écrivit au sénat: « Nous avons fait, sénateurs, « plus que nous ne pouvons dire. Nous avons ravagé « une étendue de pays de quatre cent milles, brûlant « les villages, enlevant les bestiaux, emmenant des « troupes de prisonniers, taillant en pièces tous ceux « qui nous ont fait résistance. Nous avons vaincu les

« ennemis malgré mille obstacles; et si des marais im-
« pénétrables ne nous eussent arrêtés, nous les aurions « poursuivis jusque dans les forêts qui leur ont servi « de retraite. » Dans une autre lettre, adressée pareillement au sénat, il enchérissait encore sur ces fanfaronnades. « Sénateurs, disait-il, en un temps fort court « j'ai fait plus de guerres, livré plus de batailles qu'au- « cun des anciens. Le butin que j'ai amené sur les ter- « res romaines a passé nos espérances. Nous manquons « d'espace pour loger nos prisonniers. »

Il exerce les plus odieuses vexations sur les grands et sur les peuples. Herod. et Capit. 13.

Mais quand les victoires de Maximin sur les Barbares auraient été aussi éclatantes que les termes dans lesquels il en parlait étaient fastueux, elles ne consolaient pas les Romains des maux que sa tyrannie leur faisait souffrir. Après la campagne de l'an 236, il passa l'hiver à Sirmium en Pannonie, et il n'y fut occupé que de rapines et d'exactions accompagnées des plus grandes cruautés. Non seulement il donnait toute liberté aux délateurs, mais il les invitait à tourmenter les citoyens par des recherches odieuses. Faussetés évidentes, calomnies grossières, tout était écouté. Sous prétexte de poursuivre les droits du fisc, on remuait des affaires oubliées depuis cent ans. Quiconque se voyait appelé en jugement devait s'attendre à une condamnation infaillible; heureux s'il en était quitte pour la confiscation de ses biens! Ces injustices se renouvelaient chaque jour, et l'on avait sans cesse sous les yeux des hommes très-riches la veille, et le lendemain réduits à mendier. Bien loin que l'âge et les dignités fussent des sauvegardes respectées, c'était précisément aux grands de l'état que Maximin en voulait. Des généraux d'armée, des gouverneurs de province, après avoir été

consuls et décorés des ornements du triomphe, étaient enlevés subitement sur le plus léger prétexte. On les enfermait dans des chaises de poste, seuls et sans domestiques, comme des prisonniers d'état; on les faisait marcher nuit et jour; et on les amenait ainsi des extrémités de l'Orient, de l'Occident et du Midi, en Pannonie, où, vexés et outragés, ils subissaient enfin la condamnation à la mort ou à l'exil.

Ces vexations exercées sur des particuliers excitaient contre Maximin des haines particulières. Les peuples, assez communément indifférents pour les grands et les riches, souvent même envieux de leur éclat et de leur opulence, étaient moins touchés des disgraces qu'ils leur voyaient arriver : mais l'avidité de Maximin, à qui rien ne suffisait, donna bientôt lieu aux villes et aux peuples de joindre leurs ressentiments à ceux des particuliers. Il s'empara des fonds publics destinés dans les villes, soit à faire des provisions de vivres, soit à être distribués aux habitants, soit à fournir aux dépenses des jeux et des fêtes. Les ornements des temples, les statues des dieux, les monuments des héros, rien ne fut épargné; toute matière d'or et d'argent était convertie en monnaie. Ces pillages, qui faisaient éprouver aux villes en pleine paix les calamités d'une guerre malheureuse, irritèrent infiniment les peuples : il y eut des mouvements de révolte en plusieurs lieux; on disait publiquement qu'il valait mieux mourir que de voir la patrie dépouillée de tout ce qui en faisait la gloire et la splendeur.

Maximin méprisait ce mécontentement universel. Il déclarait que tout ce qu'il faisait avait pour but d'enrichir ses soldats; et il croyait, comme quelques-uns

de ses prédécesseurs, que pourvu qu'il eût l'affection des troupes il pouvait compter pour rien et outrager impunément tous les autres ordres de l'état : il se trompait doublement. L'événement lui fit voir combien la haine des peuples est redoutable aux mauvais princes, et il ne gagna pas même l'amitié des soldats. Ils étaient fatigués des reproches de leurs parents et de leurs amis, qui souffraient à cause d'eux; et, sensibles à leurs plaintes, ils partageaient leur indignation contre des violences dont néanmoins ils recueillaient le fruit. Leurs murmures éclatèrent, et furent réprimés par des cruautés, suivant la pratique de Maximin.

Révolte en Afrique. L'intendant est tué. Herod. et Capit. Max. 14, et Gord. 7.

Tout l'univers gémissait sous une si violente tyrannie, et n'attendait que l'occasion d'en secouer le joug insupportable. Quand les esprits sont ainsi disposés, la moindre étincelle peut produire tout d'un coup un grand incendie, et c'est ce qui arriva. Un mouvement de quelques villes d'Afrique, mécontentes de la dureté d'un intendant, fut le premier principe d'une suite d'événements qui enlevèrent en très-peu de temps à Maximin l'empire et la vie.

Ce prince avait soin de mettre en place des hommes aussi féroces que lui, qui ne connussent ni justice ni modération, et qui n'eussent d'autre objet que de faire passer dans le fisc impérial toutes les richesses des provinces. L'intendant d'Afrique, qui était de ce caractère, et qui savait par quelles voies on faisait sa cour à Maximin, n'épargnait ni les confiscations, ni les rapines de toute espèce, et son tribunal était un brigandage public. Quelques jeunes gens des meilleures et des plus riches familles du pays, ayant été condamnés par cet intendant à des amendes qui n'allaient à rien moins

qu'à les dépouiller de tous leurs biens, demandèrent et obtinrent un délai de trois jours. Ils en profitèrent pour ameuter tous ceux de leur connaissance qui avaient souffert de semblables injustices, et ils les engagèrent à se liguer avec eux pour assassiner le juge inique, auteur de leurs maux. Le dessein étant une fois pris, pour l'exécuter avec sûreté ils se firent accompagner de tout ce qu'ils avaient d'esclaves occupés à la culture des terres, à qui ils ordonnèrent de prendre sous leurs habits des bâtons, des haches, et les autres instruments du labour propres à être convertis en armes. Ces esclaves se mêlèrent parmi la foule du peuple qui se rassemblait dans la place autour du tribunal de l'intendant; et ils étaient avertis de fixer leurs regards sur leurs maîtres, de demeurer tranquilles, quelque chose qu'ils leur vissent entreprendre; mais s'ils les voyaient assaillis par les soldats qui environnaient le magistrat, de tirer leurs armes rustiques, et de s'en servir pour écarter d'eux le danger. Le projet réussit. Les chefs de la conspiration approchèrent sans difficulté de l'intendant, sous prétexte de lui parler du paiement de leurs amendes. Ils se jetèrent sur lui, et le tuèrent sur la place; et lorsque les soldats voulurent venger sa mort sur les meurtriers, les paysans parurent avec leurs bâtons, leurs fourches, leurs haches; et comme ils étaient en beaucoup plus grand nombre que les soldats de la garde, ils les mirent aisément en fuite. Nos auteurs ne nomment point la ville où cette scène sanglante se passa : les circonstances inclinent à conjecturer que ce fut à Adrumet. Les habitants furent charmés d'être délivrés d'un intendant qui les tourmentait, et dès qu'ils ne virent plus rien à craindre,

ils se déclarèrent pour les conspirateurs. Il semble que ce qu'il y avait de troupes dans la ville ait été entraîné par ce concert universel.

Les auteurs de sa mort se déterminent à faire Gordien empereur.

Mais il s'agissait de prévenir la vengeance de Maximin, et les chefs de l'entreprise comprirent qu'ils ne pouvaient éviter de périr s'ils ne faisaient un empereur. L'occasion était favorable : toute la terre détestait Maximin, et l'Afrique avait actuellement pour proconsul un homme vénérable par son âge, recommandable par sa naissance, par son mérite, par les dignités qu'il avait possédées, généralement estimé, et pour l'élévation duquel il paraissait aisé de réunir tous les suffrages. C'était Gordien, qu'il faut maintenant faire connaître au lecteur.

Qui était Gordien. Capit. Gord. 2-6.

Gordien, *M. Antonius Gordianus* [1], descendait, suivant le témoignage de Capitolin, par son père Métius Marullus, de la famille des Gracques, et par sa mère Ulpia Gordiana, de celle de Trajan. L'illustration des charges répondait à une si haute naissance : son père, son aïeul et son bisaïeul avaient été consuls; la famille de sa femme Fabia Orestilla était décorée des mêmes titres, et de plus elle tenait par le sang aux Antonins. Gordien lui-même géra deux fois le consulat, et il en vit son fils revêtu. Il était le plus riche particulier de l'empire; il possédait de vastes étendues de terres dans les provinces; et logé magnifiquement à Rome, il avait pour maison celle qui avait appartenu à Pompée. Capit. Gord 17.

[1] Capitolin s'embarrasse beaucoup à discuter si le nom de famille de Gordien était *Antonius* ou *Antoninus*, *Antoine* ou *Antonin*. Les médailles et les inscriptions décident la question, et le nomment toujours *Antonius*, lui, son fils et son petit-fils. (TILLEM., *Gord.*, 1 et 2.)

Ces dons de la fortune étaient rehaussés en lui par les talents et par les vertus. Il orna son esprit de toutes les connaissances. Dans sa première jeunesse il composa plusieurs poëmes, dont le plus mémorable, et qui par le choix même du sujet fait l'éloge de son auteur, est une Antoniniade en trente livres, comprenant l'histoire de Tite Antonin et de Marc Aurèle. Il cultiva aussi l'éloquence, et y réussit; et il conserva jusqu'à la fin le goût de la belle et utile littérature. Il passa sa vie, pour me servir de l'expression de son historien, avec Platon, Aristote, Cicéron et Virgile.

Ses mœurs furent dignes d'une si respectable société. Une modération parfaite, nul excès en aucun genre, une conduite toujours réglée par la raison et par la sagesse. Il aima tout ce qu'il devait aimer, bon citoyen, bon père, gendre respectueux au point que jusqu'à sa préture il ne s'assit jamais devant son beau-père Annius Sévérus, et qu'il ne laissait passer aucun jour sans aller lui rendre ses devoirs.

Au reste, sa vertu n'était point austère : il vivait en grand seigneur ; et les dépenses qu'il fit dans l'exercice de ses charges passent ce que les règles et les usages exigeaient de lui, et prouvent qu'il se portait par goût à se faire honneur de ses richesses. Durant le cours de son édilité, par une magnificence dont l'exemple est unique dans l'histoire, il donna douze spectacles au peuple, un par mois; et il y fit combattre quelquefois jusqu'à cinq cents couples de gladiateurs, jamais moins de cent cinquante. Dans le sixième de ces jeux il rassembla et livra au pillage des spectateurs un nombre prodigieux d'animaux tirés des bois, et amenés de divers pays : cerfs, chevaux et brebis

sauvages, taureaux portant une bosse sur le dos, élans, chamois, autruches; et il fit peindre cette fête dans une galerie de sa maison.

Il fut revêtu de divers emplois, et gouverna successivement plusieurs provinces, où il se fit estimer et aimer. C'est tout ce que nous en pouvons dire : nous n'avons point d'autre détail.

Il est étonnant qu'un homme aussi illustre ne soit parvenu au consulat que dans un âge assez avancé. Il était né l'an de J. C. 157, puisqu'il mourut en 237, âgé de quatre-vingts ans; et il fut consul pour la première fois avec l'empereur Caracalla l'an de J. C. 213, étant dans sa cinquante-sixième [1] année. Il porta dans le consulat le même goût de splendeur et de magnificence qu'il avait marqué dans les autres charges. Sa robe prétexte, sa tunique laticlave, étaient d'une beauté à piquer la jalousie de Caracalla. Il fut le premier des particuliers qui eût à lui les habits consulaires. Nous avons vu que l'empereur Alexandre Sévère n'en avait pas lui-même qui lui fussent propres, et qu'il se servait de ceux que l'on gardait dans le Capitole à l'usage de tous les consuls. Gordien consul donna des jeux du cirque à très-grands frais : il distribua aux factions des conducteurs de chariots cent chevaux de Sicile, et cent de Cappadoce; il fit exécuter à ses dépens, dans toutes les villes de l'Ombrie, de l'Étrurie, du Picenum, et du pays appelé aujourd'hui la Romagne, des pièces

[1] On pourrait conjecturer, pour lever cette difficulté, que le premier consulat de Gordien doit se rapporter à quelqu'un de ceux que Caracalla exerça sous l'empire de son père. Mais il est constant par le témoignage de Capitolin (*Gord.*, 18) que Gordien l'ancien ne parvint que tard au consulat. Par quelle raison, c'est ce que nous sommes obligés de laisser incertain.

de théâtre, et d'autres spectacles pendant l'espace de quatre jours. Il consacrait ainsi aux plaisirs des peuples des sommes immenses, et par là il s'en faisait sans doute aimer; mais les sages auraient certainement trouvé dans ces dépenses un excès répréhensible; et d'ailleurs il fallait que sa conduite fût bien modérée et bien exempte de tout soupçon d'ambition, pour ne point donner de l'ombrage avec un tel fracas à un prince aussi jaloux que Caracalla.

Gordien trouva dans Alexandre Sévère un empereur favorable à la vertu, qui le décora d'un second consulat, dans lequel il voulut être son collègue; et les amis du prince crurent honorer son gouvernement, en arrangeant les choses de façon que Gordien, au sortir de charge, fût nommé par le sénat proconsul d'Afrique. Ils ne doutaient pas que sous son administration la province ne se trouvât heureuse; et ils espéraient que l'estime et l'affection pour le magistrat remonteraient au souverain qu'il représentait. Alexandre remercia le sénat de cette nomination par une lettre infiniment obligeante pour le sujet élu. « Vous ne pouviez, séna-« teurs, disait l'empereur, rien faire qui me fût plus « agréable, ni qui me causât une plus douce satisfac-« tion, que d'envoyer Gordien en Afrique, homme « d'une illustre naissance, généreux, éloquent, ama-« teur de la justice, désintéressé, et dont la bonté est « le propre caractère. » L'attente d'Alexandre et de ses ministres ne fut point trompée : Gordien fut aimé dans sa province plus que jamais ne l'avait été aucun de ses prédécesseurs. Les Africains le comparaient à tout ce que l'antiquité romaine offre de plus digne de vénération : et dans leurs acclamations ils lui attribuaient

les noms de Scipion, de Caton, de Scévola, de Rutilius, de Lélius, prétendant qu'il faisait revivre tous ces grands hommes par sa sagesse et par son équité douce et bienfaisante.

Suivant l'institution d'Auguste, les proconsuls ne devaient être qu'un an en place; mais cette ancienne police était changée en bien des points. Gordien fut proconsul d'Afrique plus de sept ans entiers, puisque étant parti pour cette province immédiatement après son second consulat, qu'il géra l'an de J. C. 229, il y était encore au temps de la révolte qui le porta à l'empire en 237.

Il avait actuellement pour lieutenant-général son fils, de même nom que lui, âgé de quarante-cinq à quarante-six ans, et consulaire, qui lui avait été envoyé comme un aide nécessaire à cause de son grand âge, soit par Alexandre Sévère, soit par Maximin. Gordien le fils était homme de mérite, mais voluptueux, donnant comme son père dans la magnificence, et y ajoutant l'amour du vin et des femmes. On dit qu'il ne voulut jamais se marier, et qu'il entretint vingt-deux concubines à la fois, de chacune desquelles il eut plusieurs enfants. Ses richesses lui donnaient moyen de se satisfaire, et il ne se refusait aucune sorte de plaisirs. Il avait des parcs immenses, des jardins délicieux, dans lesquels il passa une grande partie de sa vie. Avec de si énormes taches il alliait néanmoins des qualités fort estimables, une bonté compatissante, du goût pour les lettres, l'intelligence du droit et des lois, la force de se refuser au plaisir lorsque les affaires l'appelaient.

Caractère de son fils, qui était en même temps son lieutenant-général.

Capit. Gord. 17-20.

Il prit dans sa jeunesse des leçons de Sérénus Sam-

monicus le fils, qui s'attacha à lui par inclination et par estime, et qui en mourant lui laissa, comme je l'ai remarqué ailleurs, la bibliothèque de son père, consistant en soixante-deux volumes : présent qui fit un honneur infini à Gordien, et qui lui donna de l'éclat et de la réputation dans toute la littérature [1]. Gordien cultiva les lettres jusqu'à devenir auteur. On avait de lui, au temps où Capitolin écrivait, des ouvrages en prose et en vers, dans lesquels on sentait un beau génie, mais qui se négligeait.

Il fut questeur sous Héliogabale, qui se prêta volontiers à avancer un jeune homme dont le goût pour les voluptés, quoique renfermé dans certaines *bornes*, semblait se rapporter au sien. Une recommandation d'une tout autre espèce lui mérita les bonnes graces d'Alexandre. Ce prince estima en lui la probité et la connaissance des lois. Il le fit préfet de la ville, et Gordien s'acquitta si bien de cet important emploi, qui le mettait à la tête de toute la justice civile de Rome, qu'il obtint de fort bonne heure le consulat, auquel son père n'était parvenu que dans un âge avancé. Il
Lamprid. Al. Sev. 68. fut toujours extrêmement considéré d'Alexandre, et [2] il est compté parmi ces sages amis qui composaient son conseil intime. Habile jurisconsulte, homme d'état, il se rendit utile et aux particuliers qui le consultaient, et à la patrie. On voit, par tout ce qui vient d'être dit, qu'il était bien capable de soulager son père dans les fonctions du proconsulat d'Afrique, et il soutenait

1 « Quod eum ad cœlum tulit. Si quidem tantæ bibliothecæ copiâ et splendore donatus, in famam hominum litterarum decore pervenit. » (CAPIT.)

2 J'entends et je lis le passage de Lampride suivant la correction qu'y a faite Saumaise.

avec honneur l'emploi de lieutenant-général de la province, lorsque arriva le moment qui nous a donné lieu de parler des Gordiens.

J'ai exposé les motifs qui portèrent les conjurés africains à vouloir faire leur proconsul empereur, après qu'ils eurent tué l'intendant. Ils craignaient Maximin, et d'ailleurs autant qu'ils avaient détesté son intendant, autant aimaient-ils Gordien, qui s'était même montré le protecteur des peuples contre la tyrannie de cet officier, et qui avait souvent réprimé ses entreprises violentes; en sorte que ce subalterne audacieux, comptant sur l'appui du maître, avait eu l'insolence de menacer le proconsul et son fils de les perdre. Les conjurés ne doutaient pas que le choix qu'ils avaient fait entre eux ne fût approuvé de toute la province : ils étaient persuadés qu'il suffisait de donner le signal, et qu'aussitôt tous s'empresseraient de les suivre. Maurice, l'un d'eux et le plus accrédité, ayant assemblé dans sa campagne auprès de la ville de Tysdrus un grand nombre d'habitants des bourgs et villages circonvoisins, leur fit part du projet par cette harangue : « Mes chers concitoyens, je rends graces aux dieux immortels de ce « qu'ils nous ont fourni l'occasion, ou plutôt nous ont « mis dans la nécessité de nous précautionner contre « les fureurs de Maximin; car après avoir tué un intendant digne de lui, et tout-à-fait semblable à son « caractère et à son génie, nous sommes perdus si nous « ne faisons un empereur. Pour réussir dans ce dessein, « la fortune nous sert à souhait. Nous avons près d'ici « dans la ville de Tysdrus l'illustre proconsul de cette « province avec son fils, que le scélérat qui vient de subir la peine de ses crimes avait osé menacer l'un et

Ils sont tous deux proclamés et reconnus empereurs. Herod. et Capit. Max. 14, et Gord. 7.

« l'autre de la mort. Si vous m'en croyez, nous irons de « ce pas les revêtir de la pourpre et les proclamer em- « pereurs ». Toute l'assemblée applaudit à cette propo- sition. « Rien n'est plus juste, s'écria la multitude; rien « n'est plus sage. Gordien Auguste, puissent les dieux « vous être favorables. Soyez empereur avec votre fils. »

Pleins d'ardeur et de zèle, ils se transportent tous à Tysdrus, où était Gordien. Ils entrent dans son palais vers l'heure de midi, et ils le trouvent sur un lit de repos, tranquille, ignorant tout ce qui s'était passé, et ne songeant à rien moins, si nous en croyons le témoignage de nos auteurs, qu'à l'empire qu'on venait lui offrir. Lorsqu'on l'eut mis au fait, il fut plus frappé du danger de la proposition, que de ce qu'elle avait de brillant. Il refusa d'abord, il insista, jusqu'à obliger les chefs de la multitude attroupée d'employer les menaces, et de lui déclarer qu'ils allaient le tuer sur-le-champ, s'il ne consentait à leur désir. Gordien avait encore une autre crainte, qui contribua principalement à le déterminer. Il connaissait Maximin; il savait qu'auprès de ce tyran farouche c'était un crime irrémissible que d'avoir été une fois jugé digne de l'empire. Le danger lui paraissait avec raison certain et inévitable, s'il s'obstinait à refuser; et il en était surtout effrayé par rapport à son fils. Car pour lui personnellement, âgé de quatre-vingts ans, un faible reste d'une vie languissante ne le touchait pas beaucoup. Tout bien considéré, il préféra à un péril sans ressource et sans remède celui qui laissait quelque lueur d'espérance; et, en cas de malheur, la pourpre impériale était une décoration pour son tombeau. Lorsqu'il eut donné son consentement, non seulement

les conjurés et leur suite, mais toute la ville, qui s'était assemblée aux portes de son palais, le proclama Auguste, lui et son fils. Et ce mouvement se communiqua rapidement dans toute la province. Partout on abattit les statues de Maximin, on effaça son nom de tous les monuments, et on transporta aux Gordiens les honneurs dont on le dépouillait. On voulut même que le père fût surnommé Africain, comme renouvelant dans l'Afrique la gloire des Scipions.

Les nouveaux empereurs ne demeurèrent pas longtemps à Tysdrus, séjour peu convenable à leur dignité, et peu commode pour leurs affaires. Ils se rendirent à Carthage avec un cortége de gardes, des faisceaux couronnés de lauriers, et toute la pompe du rang suprême; et cette ville capitale de l'Afrique, et l'une des plus illustres et des plus opulentes de l'empire, les reçut comme des sauveurs, en les comblant d'applaudissements. Carthage devint ainsi pour quelque temps une seconde Rome, par la résidence des empereurs, par les troupes qui la remplissaient, tant anciennes que nouvelles levées, par le concours de ceux qu'y attirait soit la curiosité dans une révolution si subite, soit l'intérêt et le besoin des circonstances.

Ils sont aussi reconnus à Rome, et les Maximins déclarés ennemis publics. Herod. et Capit. Max. 14-16 et Gord. 9-11.

Ce n'était pas assez pour Gordien d'être reconnu en Afrique, il fallait qu'il mît Rome dans son parti, et il n'épargna rien pour cet important objet. Il écrivit au sénat, et il adressa un édit au peuple romain, pour rendre compte de ce qui s'était passé à son égard dans la province, et en demander la confirmation. Dans ces deux écrits il invectivait contre la cruauté de Maximin, qu'il savait être extrêmement odieuse. Au contraire, il annonçait de sa part un gouvernement dirigé par la

douceur et l'humanité; et, afin d'en donner un avant-goût, il accordait à ceux qui avaient été injustement condamnés la révision de leur procès, aux exilés le retour dans leur patrie, et il ordonnait la punition des délateurs. Enfin il promettait aux soldats et aux citoyens du peuple une abondante largesse.

Zos. l. 1.

L'édit et la lettre furent portés à Rome par une députation, à la tête de laquelle était Valérien, personnage consulaire, qui fut depuis empereur. Non content d'écrire au sénat en commun, Gordien adressa des lettres particulières à tous les principaux membres de la compagnie, qui étaient la plupart ses amis et ses parents.

Il n'était pas besoin de prendre tant de précautions et tant de mesures. L'estime que l'on faisait de lui, et encore plus la haine que l'on portait à Maximin, étaient de suffisantes recommandations.

Une attention placée, et même nécessaire, fut celle qu'il eut de commencer par se défaire de Vitalien, préfet du prétoire, homme dévoué à Maximin, et digne de le servir. On avait lieu de craindre que ce magistrat civil et militaire en même temps, à qui obéissait tout ce qu'il y avait de prétoriens dans Rome, n'usât du pouvoir qu'il avait en main pour soutenir l'autorité du prince auquel il était attaché, et pour empêcher le sénat et le peuple de se déclarer en faveur de Gordien. On employa contre lui la ruse. Le questeur d'Afrique, jeune homme plein de vigueur et de courage, fut envoyé à Rome, accompagné de quelques braves soldats, avec ordre de se ménager une audience secrète de Vitalien, en lui présentant des dépêches adressées à Maximin, que l'on supposerait intéresser la sûreté de

cet empereur. L'entreprise réussit. Pendant que Vitalien examine les sceaux des dépêches, les soldats du questeur se jettent sur lui et le tuent : et aussitôt l'édit de Gordien au peuple fut affiché dans la place, les lettres qu'il écrivit au sénat furent remises entre les mains des consuls, et les autres chacune à leur adresse. Pour s'assurer un plus prompt et plus heureux succès, les députés de Gordien répandirent le bruit que Maximin n'était plus.

Il est incroyable quelle fut la joie de la multitude. La haine si long-temps retenue par la crainte se manifesta enfin avec les plus vifs transports. Les clameurs, les invectives, les reproches les plus injurieux et les mieux mérités, furent prodigués à Maximin. On abat ses statues, on déchire ses images, on détruit tous les monuments qui faisaient de lui une mention honorable.

Le sénat agit avec plus de décence, mais non avec moins de vigueur. Convoqué par le consul Junius Silanus, qui avait commencé par tenir un petit conseil chez lui avec les préteurs, les édiles et les tribuns du peuple, l'ordre s'assembla dès le jour même, qui était le 27 mai, dans le temple de Castor. Là on lut d'abord la lettre de Gordien, qui était très-respectueuse, et dans laquelle il reconnaissait que son état serait chancelant et douteux jusqu'au jugement du sénat. La délibération ne fut ni longue ni incertaine. Tous, d'une commune voix et par une acclamation unanime, déclarèrent les deux Gordiens Augustes [1], et les Maximins

[1] Ceux qui ont fait des listes des empereurs romains, omettent pour la plupart les Gordiens, ou les placent mal. M. de Tillemont n'en a point fait un titre à part, et il traite ce qui les regarde sous le titre de Maximin.

avec tous leurs fauteurs et partisans ennemis de la patrie.

De ce moment, et en vertu de ce décret, les Gordiens doivent être tenus, suivant les maximes du gouvernement romain, pour empereurs légitimes, et nous les plaçons ici en cette qualité.

LES DEUX GORDIENS.

§. II. Les prétoriens qui étaient dans Rome se rangent à l'obéissance des Gordiens. La multitude, enivrée de joie, se porte à de grands excès. Les provinces, soulevées par les députés du sénat, se déclarent contre Maximin. Fureur de Maximin à ces nouvelles. Résolu de marcher contre Rome, il harangue ses soldats. Il trouve peu d'ardeur dans son armée, et il est ainsi forcé de perdre un temps précieux. Les Gordiens périssent n'ayant régné qu'environ six semaines. Carthage et les autres villes d'Afrique sont ravagées par le vainqueur. Maxime et Balbin sont élus empereurs par le sénat. Exposé de ce qu'on sait de leur histoire jusqu'à leur élection. Détail de leur élection. Gordien III nommé César.

Les prétoriens qui étaient dans Rome, se rangent à l'obéissance des Gordiens. Herod. l. VII, et Capit. Maxim. 15 et Gord. 10.

Les soldats prétoriens suivirent l'impression du sénat et du peuple. Leur préfet, qui aurait pu les en détourner, avait été tué. Se trouvant sans chef, ils se laissèrent entraîner par le torrent. Ils écoutèrent la lecture des lettres des Gordiens qui les regardaient, et ils reçurent dans le camp leurs images, qu'ils substituèrent à celles des Maximins.

La multitude enivrée de joie, se porte à de grands excès.

Le passage d'une dure servitude à la liberté fut tumultueux dans Rome; et la multitude, toujours incapable de modération, ne put goûter les douceurs d'un

heureux changement sans se laisser transporter à une espèce d'ivresse, qui produisit bien des désordres. Armée d'un décret du sénat, qui condamnait à mort les ministres de la tyrannie, elle se fit justice à elle-même. Les délateurs, premier et digne objet de l'indignation publique, furent mis en pièces, à moins qu'ils n'évitassent leur désastre par une prompte fuite. Les intendants et les juges qui s'étaient prêtés à l'injustice, ne furent pas mieux traités. On les traînait dans les rues, et après mille outrages on les massacrait, et on jetait leurs corps dans les égoûts. Plusieurs profitèrent du tumulte pour satisfaire leurs passions particulières ou leurs intérêts. Les débiteurs se défirent de leurs créanciers, les plaideurs de leurs parties adverses, et le rétablissement de la paix devint presque une guerre civile. Le préfet de la ville Sabinus ayant voulu arrêter cette licence, fut lui-même assommé sous le bâton. Il est vrai qu'il passait pour partisan de *Maximin*. Ainsi le sénat ne le regretta pas beaucoup.

On ne nous dit point comment ce tumulte prit fin; s'il fut apaisé par les magistrats, ou si la multitude cessa de s'agiter par simple lassitude, et par la nécessité de rentrer enfin dans le calme. Mais la suite prouvera que c'était un feu mal éteint, et qu'une étincelle pouvait rallumer.

Les provinces soulevées par les députés du sénat, se déclarent contre Maximin.

Le sénat était occupé du soin de se précautionner contre Maximin, et de soulever tout l'empire contre celui qu'il avait déclaré ennemi. Il envoya dans toutes les provinces des députés de son corps ou de l'ordre des chevaliers, avec des lettres adressées à tous les magistrats, aux officiers de guerre, aux villes, bourgs et villages, pour leur notifier la révolution arrivée dans

le gouvernement, et leur ordonner de reconnaître les Gordiens pour empereurs, et de courir sus à tous les amis et partisans de Maximin. Presque partout ces lettres produisirent leur effet. Les villes et les provinces, les magistrats et les peuples, s'empressaient à l'envi de secouer un joug tyrannique et odieux, et ils firent main-basse sur les créatures de l'ennemi public. Il se trouva néanmoins quelques hommes en place qui demeurèrent attachés à Maximin, et qui même lui envoyèrent les députés du sénat, sur lesquels ce prince féroce exerça sa vengeance avec sa cruauté ordinaire.

Fureur de Maximin à ces nouvelles. Capit. Max. 17, 18, et Gord. 12-14 et Herod.

Il était actuellement à Sirmium [1], ainsi que je l'ai dit, et il y avait promptement reçu avis du mouvement arrivé à Rome. Des amis qui lui restaient encore dans le sénat lui avaient même fait remettre une copie du sénatusconsulte rendu contre lui, quoique cette compagnie eût pris des mesures pour tenir sa délibération secrète, et que, suivant un usage pratiqué dans les occasions critiques, elle en eût exclus tous ceux qui n'étaient pas du corps, en sorte que des sénateurs y avaient fait les fonctions de commis et de greffiers. Mais le temps n'était plus où tous les membres du sénat, conspirants dans un même vœu, et réunis par l'amour de la patrie, se faisaient une religion de garder le secret de l'état. Maximin fut averti, comme je viens de le dire, et les fureurs dans lesquelles il entra à cette nouvelle furent proportionnées à la violence de son caractère. Il se jetait contre terre, il se frappait la tête à la muraille, il déchirait ses habits, il tirait

[1] Nous n'avons aucun fait qui prouve que Maximin fût sorti de cette ville, où il avait passé l'hiver. Aurélius Victor le transporte en Thrace; mais c'est une bien faible autorité que celle de cet écrivain.

son épée contre le sénat absent. Enfin ses amis eurent bien de la peine à le ramener dans son appartement, où, employant un remède digne de lui, il ensevelit dans le vin les pensées qui produisaient son emportement.

Le lendemain, s'étant un peu calmé, il tint conseil sur ce qu'il devait faire dans une telle conjoncture; et le troisième jour il assembla son armée, dans laquelle ne pouvait être ignoré ce qui s'était passé en Afrique et à Rome; mais la terreur de Maximin était si grande, que personne n'osait parler publiquement de ce que tout le monde savait. On craignait les espions répandus partout, qui observaient non seulement les discours, mais les gestes et les airs de visage. On attendait pour rompre le silence, que le redoutable empereur se fût expliqué.

Résolu de marcher vers Rome, il harangue ses soldats.

La harangue de Maximin fut toute militaire et renfermée en peu de paroles. Encore n'était-elle pas de lui, et il fut obligé de la lire. « Camarades, dit-il aux « soldats, je vous fais part d'un événement qui ne vous « étonnera point du tout. Les Africains ont violé leur « foi; mais non : ils ne l'ont point violée, car ils n'en « ont jamais eu. Ils ont fait empereurs les deux Gor« diens, père et fils, dont l'un est tellement cassé de « vieillesse qu'il peut à peine sortir de son lit, et « l'autre tellement énervé par les plaisirs, que les in« firmités qui sont le fruit de ses débauches font pour « lui l'effet de la vieillesse. Et nos vénérables sénateurs, « qui ont tué Romulus et César, m'ont déclaré ennemi « public, pendant que j'étais occupé à combattre et à « vaincre pour eux : ils vous ont enveloppés dans la « même condamnation, vous et tous ceux qui me sui-

« vent, et ils ont déféré le nom d'Auguste aux deux « Gordiens. Si donc vous êtes gens de cœur, si vous « avez des forces et du courage, marchons contre le « sénat et contre les Africains. Toutes leurs dépouilles « sont à vous. »

Ce discours ne respirait que menaces et qu'ardeur pour la guerre; mais les soldats ne témoignèrent pas le zèle que leur chef eût souhaité. Il n'avait pas su s'en faire aimer, et lorsqu'il eut besoin d'eux il les trouva froids pour sa cause. C'est ce qui le força de perdre un temps infiniment précieux. S'il fût entré sur-le-champ en Italie, le sénat n'avait point de forces à lui opposer. Au lieu d'agir, Maximin fut réduit à tenter la voie de la négociation. Il fit offrir au sénat une amnistie, si l'on voulait revenir à lui. On ne se fia point à ses promesses, et l'on avait raison. Ses propositions furent rebutées, et le sénat ne songea qu'à se défendre contre ses armes. Il nomma vingt commissaires de son corps, entre lesquels il partagea l'Italie, chargeant chacun de la défense du canton qui lui était confié. Il fit des levées et toutes sortes de préparatifs de guerre. Mais bientôt survint en Afrique une catastrophe qui replongea Rome dans sa consternation.

Il trouve peu d'ardeur dans son armée, et il est ainsi forcé de perdre un temps précieux.

Capit. Gord. 10.

Capélien, gouverneur de Numidie, mis en place par Maximin, avait toujours été désagréable à Gordien, qui ne se vit pas plus tôt empereur, qu'il le destitua et lui envoya un successeur. Ce gouverneur avait des troupes sous ses ordres, pour la défense de sa province, qui confinait avec des Barbares inquiets et remuants. Il se servit des forces qu'il avait en main pour se dispenser d'obéir à un nouvel empereur, dont l'autorité était encore mal affermie. Il fit plus, et sous prétexte

Les Gordiens périssent, n'ayant régné qu'environ six semaines. Herod. et Capit. Max. 19, et Gord. 15 et 16.

de demeurer fidèle à son prince, et de venger la querelle de Maximin, il assembla ses troupes en corps d'armée, et marcha contre Carthage. Les Gordiens furent extrêmement alarmés de cette attaque subite. Ils avaient peu de troupes réglées. La ville de Carthage était remplie d'un peuple immense; mais amolli par les délices, sans aucun usage de la guerre, sans provision d'armes: et Gordien le fils, qui devait et pouvait seul se mettre à leur tête, avait peu d'expérience et d'habileté dans l'art militaire. Cependant le péril pressait : c'était une nécessité de combattre. Les Gordiens joignirent au peu de soldats qu'ils avaient un grand nombre d'habitants de Carthage, qui portaient à la guerre plus de zèle que de capacité, et qui formaient plutôt un amas confus qu'une armée. Les armes mêmes, comme je l'ai dit, leur manquaient. Chacun avait pris l'instrument qui s'était trouvé à sa portée, l'un une hache, l'autre un couteau de chasse : les mieux munis avaient des épieux, quelques-uns de longues perches aiguisées par le bout. Gordien le jeune sortit au-devant de l'ennemi avec cette multitude de gens ramassés. Un orage furieux acheva de les déconcerter et de jeter le trouble parmi eux peu avant le combat. Ils ne tinrent pas un instant contre des troupes bien armées et accoutumées aux opérations de la guerre. Les gens de Capélien n'eurent que la peine de tuer, et ils firent une horrible boucherie des vaincus. Gordien lui-même resta sur la place, enseveli sous un tas de corps morts, du milieu desquels il ne fut pas possible de démêler le sien, ni de le reconnaître.

Le vieil empereur apprit ce désastre par la vue des fuyards, qui s'entassaient aux portes de Carthage pour-

suivis l'épée dans les reins par les vainqueurs. Comme les passages étaient trop étroits pour la foule de ceux qui s'y présentaient, le carnage s'y renouvela aussi grand qu'il avait été sur le champ de bataille. Enfin Capélien entra triomphant dans Carthage; et Gordien, qui le vit, se livra au désespoir. Plutôt que de tomber vivant au pouvoir de son ennemi, il aima mieux s'ôter lui-même la vie, et s'étant renfermé dans un cabinet, il se pendit avec la ceinture qui tenait en état ses vêtements. Ainsi périt ce respectable vieillard, digne assurément d'un meilleur sort. Il n'avait goûté du rang suprême que les inquiétudes et les amertumes. Son règne, aussi court qu'un songe, et si malheureusement terminé, fut renfermé dans un espace de moins de six semaines. Il avait été proclamé empereur vers le milieu du mois de mai, et suivant l'opinion la plus probable il périt avant la fin de juin de la même année. Il laissa un petit-fils héritier de son nom et de l'amour des Romains.

Carthage et les autres villes d'Afrique sont ravagées par le vainqueur.

Capélien usa de sa victoire, comme aurait pu faire Maximin lui-même. Il inonda Carthage de sang, et ceux qui marquaient le plus parmi les citoyens de cette ville échappés au malheur du combat, furent tous massacrés par ses ordres. Il livra au pillage de ses soldats et les temples, et les dépôts des richesses publiques, et les maisons des particuliers. Il exerça les mêmes violences sur les autres villes de la province d'Afrique, qui avaient abattu les statues de Maximin, et détruit ses honneurs. Il les parcourut toutes, mettant à mort les chefs, vexant les peuples, ravageant les campagnes, et toujours abandonnant le butin aux soldats qui le suivaient. Il affectait ainsi un grand zèle pour venger les injures de son prince. Au fond il travaillait pour

lui-même, et il se ménageait l'affection des troupes pour s'élever par elles à la première place, en cas que Maximin succombât. Ces projets s'en allèrent en fumée. Nous voyons par la suite de l'histoire que Capélien ne parvint point à l'empire. C'est tout ce que nous savons. Nos auteurs traitent si négligemment l'histoire, qu'après avoir mis cet acteur sur la scène, ils nous laissent ignorer ce qu'il devint.

Maxime et Balbin sont élus empereurs par le sénat. Herod. et Capit. Maxim. 20, et Gord. 22 et Max. et Balb. 1 et 2.

Lorsque l'on fut instruit à Rome de la défaite et de la mort des Gordiens, la douleur et la crainte s'emparèrent de tous les cœurs. Le sénat et le peuple, unis dans les mêmes sentiments, regrettaient amèrement des princes en qui ils avaient mis leur espérance; et l'idée de la cruauté de Maximin, qui, augmentée par le désir de la vengeance, allait se déployer sur eux, les jeta dans les plus vives alarmes. Le sénat ne s'en tint pas à de vaines lamentations. Cette sage compagnie songea à prendre des mesures efficaces pour écarter le danger. Se voyant poussée dans un défilé où il fallait de toute nécessité ou périr ou faire périr son ennemi, elle résolut de remplir la place que les Gordiens laissaient vacante, et de donner des chefs à l'empire.

On crut devoir créer non un seul empereur, mais deux; et on se détermina à ce parti par deux raisons. Premièrement les sénateurs pensèrent que la puissance impériale, partagée entre deux collègues, serait moins despotique; et de plus les affaires étaient assez difficiles, et les périls assez multipliés, pour occuper deux princes, dont l'un irait à la guerre contre Maximin, et l'autre resterait dans Rome pour contenir les esprits agités et échauffés par tant de révolutions arrivées coup sur coup. Le choix tomba sur Maxime et Balbin, deux

illustres personnages, qui étaient déja du nombre des vingt commissaires députés par le sénat pour la défense de l'Italie. Voici ce que l'histoire nous apprend de ce qui les regarde jusqu'à leur élévation à l'empire.

Exposé de ce qu'on sait de leur histoire, jusqu'à leur élection.

Capit. Max. et Balb. 5.

M. Clodius Pupiénus Maximus, que nous nommerons simplement Maxime, était un homme de basse naissance, fils d'un serrurier ou d'un charron; mais il s'était avancé par son mérite. Dès sa première jeunesse, son goût se décida pour la guerre, et il y brilla. Après avoir passé par divers degrés de la milice, il parvint à pouvoir aspirer aux charges dans Rome. Il devint préteur : et comme il n'était pas riche, les dépenses qu'il avait à faire dans l'exercice de cette magistrature, furent soutenues par une dame nommée Pescennia Marcellina, qui l'avait reçu dans sa maison, et qui le traitait comme son fils. Il obtint aussi le consulat; et j'ai remarqué dans les fastes du règne d'Alexandre Sévère, que c'est lui probablement qui fut consul l'an 227 de J. C. avec Nummius Albinus. Les emplois les plus importants et les plus honorables lui donnèrent lieu de développer tous ses talents. Il fut successivement proconsul de Bithynie, de Grèce, de la Narbonnaise. On lui donna des commandements militaires, en Illyrie, contre les Sarmates; sur le Rhin, contre les Germains; et partout il soutint et augmenta sa réputation. Ayant été nommé préfet de la ville, il se conduisit dans cette magistrature en homme éclairé, ferme et sévère. Enfin il effaça tellement par ses services et par sa gloire le désavantage d'une origine obscure, que lorsqu'il s'agit de la première place, personne n'en parut plus digne que lui.

On ne lui reproche aucun désordre dans ses mœurs.

Sa vie et même sa contenance extérieure étaient graves et austères, et le surnom de *Triste* lui en demeura. Homme attaché à son sens, un peu haut, mais sans opiniâtreté néanmoins, il se faisait une loi d'écouter les raisons de ceux contre qui il croyait avoir des sujets de plaintes; et soit qu'ils lui apportassent des excuses légitimes, il leur rendait justice, soit qu'ils reconnussent leurs torts et lui demandassent pardon, il se laissait aisément fléchir. Cependant l'impression de sévérité qui résultait de toute sa conduite, et qui était un mérite pour lui auprès du sénat, le faisait craindre du peuple, qui ne vit pas volontiers un caractère si ferme armé du souverain pouvoir. Cette considération influa sans doute dans le choix de son collègue. On voulut tempérer l'austérité de Maxime par la douceur de Balbin.

Id. ibid. 7. Cœlius Balbinus était riche, et il usait de ses richesses pour se procurer tous les plaisirs dont elles sont le prix: une table bien servie, des vins délicieux, et les excès qui accompagnent trop ordinairement la bonne chère. Il ne se livrait pourtant pas à une basse et indigne débauche. Il cultiva les lettres, et particulièrement l'éloquence, qui n'avait pas encore perdu son crédit parmi les Romains, et qui passait toujours pour nécessaire aux hommes d'état. Il réussissait même en poésie, au point d'égaler tout ce qu'il y avait de mieux en ce genre dans son siècle. Appelé par sa naissance, qui était regardée comme illustre, aux premières dignités de l'empire, il se mit à portée de les exercer avec honneur. Il fut deux fois consul. Il gouverna successivement un très-grand nombre de provinces, l'Asie, l'Afrique, la Bithynie, la Galatie, le Pont, la Thrace, et les Gaules.

Il commanda aussi les troupes dans certaines occasions, qui ne sont pas autrement expliquées. Mais il brillait moins dans les armes que dans la conduite des affaires civiles. Son propre caractère était la bonté, et l'historien remarque qu'on appliquait à Maxime et à lui les portraits contraires que Salluste a tracés de Caton et de César. L'un, disait-on, est sévère, l'autre est indulgent : l'un se fait estimer par sa fermeté, l'autre mérite l'amour par sa bonté ; l'un n'accorde rien au-delà de ce qui est dû, l'autre se plaît à répandre les dons et les bienfaits.

J'ai dit que la naissance de Balbin passait pour illustre ; et elle l'était selon la façon de penser des temps où il vivait, et vu l'extinction de toute l'ancienne noblesse romaine. Il est très-probable qu'il descendait de Cœlius Balbinus, consul, cent ans auparavant, sous Adrien, et fait patricien par cet empereur. Pour lui, il faisait remonter plus haut sa généalogie, et, si nous en croyons Capitolin, il se disait issu de Balbus Cornélius Théophanès, ami et historiographe de Pompée, et devenu citoyen romain par sa protection. Si Balbin s'exprimait ainsi, si l'ignorance de l'historien n'a point altéré le discours qu'il rapporte, Balbin se montrait peu instruit, et il confondait deux hommes en un. Cornélius Balbus et Théophane sont deux hommes très-différents [1]. L'un était de Cadix en Espagne, l'autre de

Tillem. Adr. art. 6.

[1] Quelques savants ont prétendu sauver la méprise de Capitolin, en alléguant l'adoption de Balbus par Théophane, en vertu de laquelle Balbus aura ajouté à ses noms celui de son père adoptif. Le fait de l'adoption est vrai, et attesté par Cicéron; mais premièrement l'arrangement des noms tel qu'on le suppose, n'est pas conforme à la pratique usitée en pareil cas chez les Romains; et, en second lieu, ce n'est point Balbus, mais Théophane, qui avait écrit l'histoire. Ainsi, il doit de-

Mitylène, capitale de l'île de Lesbos. Tous deux furent attachés à Pompée. Mais Balbus, au moment que la guerre civile éclata, se déclara pour César; au lieu que Théophane demeura fidèle à Pompée jusqu'à la fin, et en haine de cette fidélité persévérante, Tibère, long-temps après, extermina toute sa famille[1]. Quoi qu'il en soit de cette origine de Balbin, il passait pour très-noble; et l'on voit par là, comme par un grand nombre d'autres traits, que les Romains alors n'étaient pas fort difficiles sur la noblesse.

Détail de leur élection. Capit. Max. et Balb. 1, 2.

Il fut élu empereur par le sénat, avec Maxime, d'une façon infiniment honorable pour l'un et pour l'autre. La compagnie étant assemblée, comme je l'ai dit, le 9 juillet, le premier opinant ouvrit l'avis de nommer deux empereurs. Maxime, qui parla ensuite, appuya ce sentiment. Avant qu'il eût fini d'opiner, Vectius Sabinus, de la famille des Ulpius, c'est-à-dire du même sang que Trajan, voyant que la délibération s'échauffait peu et marchait avec lenteur, demanda au consul la permission de parler avant son rang, et il s'expliqua ainsi : « Sénateurs, dans des circonstances aussi périlleuses que celles où nous nous trouvons, il ne s'agit « point de chercher long-temps le parti convenable : il « faut le saisir. Les paroles sont placées où l'action ne « peut être trop prompte. Que chacun de nous considère le danger qui menace sa tête, qu'il envisage « sa femme et ses enfants, sa fortune et toutes les possessions qu'il tient de ses pères; tout cela court un « risque présent de la part de Maximin, qui, naturellement cruel, violent, féroce, ne peut manquer de le

meurer pour constant que Capitolin a confondu deux personnages très-différents.

[1] Tom II, p. 289.

« devenir encore davantage, maintenant que sa barba-« rie lui semble autorisée par un motif légitime. Il « marche contre la ville, et vous perdez le temps à dé-« libérer. » Après ce véhément préambule, Sabinus adopta l'avis proposé de faire deux empereurs, le fortifia de raisons, et le premier il donna son suffrage à Maxime et à Balbin.

Il est probable que tout cela se faisait de concert, et que les esprits, au moins des principaux membres de la compagnie, étaient préparés. Car dès que Sabinus eut achevé son discours, le consentement se donna à l'unanimité. De toutes parts on s'écria : Rien n'est plus « juste, rien n'est plus convenable. Nous sommes tous « de l'avis de Sabinus : nous nommons Maxime et Bal-« bin empereurs. » On les combla de souhaits et de vœux pour leur prospérité, et pour celle de la république. Le sénat leur conféra en commun tous les titres de la puissance impériale, jusqu'à celui de *souverain pontife*, qui, suivant l'opinion la plus reçue parmi les savants, était demeuré affecté à un seul empereur, même lorsqu'il y en avait eu plusieurs à la fois. Les inscriptions donnent encore à Maxime et Balbin le titre assez rare de pères du sénat.

Id. ibid. 8.

Tillem. Max. art. 7.

Gordien III, nommé César.

Herod. et Capit. Maxim. 20, et Gord. 22, et. Max. et Balb. 3.

Après l'élection faite, les nouveaux empereurs voulurent aller prendre possession de leur dignité, et en offrir les prémices aux dieux dans le Capitole. Ils rencontrèrent un obstacle auquel ils ne s'attendaient pas. Le peuple, comme je l'ai dit, craignait la sévérité de Maxime, et ne se portait pas volontiers à le reconnaître pour son souverain. Une foule immense se met au-devant de Maxime et Balbin, et les empêche d'avancer. Ils entreprirent d'écarter les séditieux avec ce

qu'ils avaient de troupes. Mais le peuple, soutenu d'une partie des soldats, s'opiniâtra, et demanda un empe-
Aurel. Vict. reur de la famille des Gordiens. C'est à quoi les soldats avaient un grand intérêt : il leur avait été promis par les Gordiens une largesse, que leur mort rendait caduque ; et c'était la faire revivre, que de remettre sur le trône un prince de même non.

Capit. Gord. 4. Après ce que nous avons dit de Gordien le jeune, il paraît que cette famille était nombreuse, et que les mutins avaient de quoi choisir. Mais ils voulaient sans doute un héritier légitime, et le seul dans ce cas était un enfant de douze ans, né de [1] la fille de Gordien l'ancien, qui avait été mariée à Junius Balbus. C'est le prince connu dans l'histoire sous le nom de Gordien III, soit que ce nom lui soit venu par l'adoption de son oncle, ou que ce soit le peuple qui le lui ait donné dans l'enthousiasme dont nous parlons actuellement. L'ardeur et l'obstination de la multitude furent telles, qu'il fallut que Maxime et Balbin y cédassent au moins en partie. Ils firent venir l'héritier des Gordiens, et consentirent que le sénat le nommât César. A ce prix le peuple et les soldats leur permirent d'être empereurs et de se loger au palais.

[1] Quelques-uns font Gordien III fils de Gordien le jeune. Il y a aussi de l'incertitude et de la variété de sentiments sur son âge. Je suis Hérodien comme a fait M. de Tillemont.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SEPTIÈME

DE L'HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS.

PERTINAX.

SUITE

DU LIVRE VINGT-UNIÈME.

DIDIUS JULIANUS.

SÉVÈRE.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

CARACALLA.

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

MACRIN.

SUITE
DU LIVRE VINGT-TROISIEME.

HÉLIOGABALE.

ALEXANDRE SÉVÈRE.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

MAXIMIN.

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

LES DEUX GORDIENS.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.